



Une autobiographie au cœur de l'entrepreneuriat rap : Imaginaire, Monde et Style

Thèse de doctorat de l'Université Paris-Saclay
préparée à l'université d'Evry-Val-d'Essonne

École doctorale n°578 : sciences de l'homme et de la société (SHS)
Spécialité de doctorat : Sciences de Gestion

Thèse présentée et soutenue à Evry, le 02 décembre 2019, par

Médine ZIDANI

Composition du Jury :

Jean-Philippe DENIS Professeur des Universités, Université Paris Sud	Président
Olivier GERMAIN Professeur des Universités, Université du Québec	Rapporteur
Amaury GRIMAND Professeur des Universités, IAE de Nantes	Rapporteur
Alexandra BIDET Chargé de recherche CNRS, ENS – Campus Jourdan	Examineur
Jean-Philippe BOUILLOUD Professeur, ESCP Europe	Examineur
Jean-Luc MORICEAU Professeur HDR, Institut Mine-Télécom Business School	Directeur de thèse

L'université de Paris Saclay, IMT-BS, le LITEM n'entendent donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses : ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Sommaire

Remerciements.....	6
---------------------------	----------

Introduction	9
---------------------------	----------

1. Le marché de la musique en France	10
1.1 L'industrie du disque en chiffres.....	10
1.2 L'industrie du disque, les personnages.....	13
2. Le mouvement du Hip-Hop de New-York à Paris	18
3. Le R.A.P. en France	20
3.1 De 1980 à 1998, l'âge d'or.....	20
3.2 De 2000 à 2006, la crise du disque.....	24
3.3 De 2010 à nos jours, la génération connectée	26
3.4 De 2017, à nos jours le rap français, sa place dans l'industrie.....	28
4. Ma rencontre avec le R.A.P.	29
5. L'entrepreneuriat et le rap	31
6. Questions de recherche.....	32
7. Démarche méthodologique	33
8. Plan de la thèse.....	36

Première partie.....	38
-----------------------------	-----------

1. Les contours de l'image : la figure et les bords.....	40
1.1 Evolution historique de l'image de l'entrepreneuriat.....	41
1.2 Une image ancrée dans son origine économique	43
1.3 Les éléments représentés	45
1.4 L'entrepreneuriat en dialogue avec son environnement socio-économique	46

2. L'entrepreneuriat un facteur économique	48
2.1. L'entrepreneuriat comme un moteur de croissance économique	48
2.2 L'entrepreneuriat renforce le développement et la création d'entreprises	48
2.3 L'entrepreneuriat, un moyen de lutter contre le chômage.....	48
3. L'entrepreneuriat un état d'esprit	49
3.1 La culture entrepreneuriale.....	50
3.2 L'esprit entrepreneurial	50
3.3 Les traits entrepreneuriaux	51
3.4 Les différents types d'entrepreneurs	52
3.5 Les traits d'un entrepreneur accompli	57
3.6 Les entrepreneurs culturels.....	60
4. L'entrepreneur et la saisie de l'opportunité.....	61
5. Sortir du cadre : Des critiques de l'image commune	63
6. Images à la marge.....	67

Deuxième partie : 12% d'un rêve 69

Avant-propos 69

1. 5h42 RER D, gare de Louvres	69
2. 8h30, LITEM salle 112	72
3. 9h, LITEM salle 112	75

Introduction 80

1. Qui suis-je ?.....	80
2. Ma rencontre avec « le rap »	81
3. Un moment de ma vie	82
4. Douben SARL.....	83
5. Exode K.....	85
6. Les lois d'un milieu.....	88
7. La rencontre.....	90
8. Le début de la fin.....	93
9. L'université	95
10. Un plongeon vers l'inconnu	98

Chapitre 1 : 2001-2005 100

1. Banneur 93110.....	104
2. La radio	117
3. La presse.....	119
4. Le travail du net de l'époque.....	119
5. Le travail du terrain	119
6. La vie de studio	127
7. Pour les autres	128
8. Mes premières fois	142
9. De manager à producteur	145
10. Le début de la fin version 2.....	153
11. Une autre étape.....	158
12. Prince d'Arabie	161
13. Le buzz durant cette période	164
14. Le début de la fin version 3.....	167

Chapitre 2 : 2007 2013 169

1. Revenir aux affaires	169
2. DJ 2late.....	170
3. La réunion	171
4. La mise au travail	172
5. Le jouet.....	173
6. L'heure du sacre ou l'heure d'une fin	174
7. Avec le temps	176
8. La « MAO » samedi de 9h à 12H30.....	176
9. La Zone d'Espoir Prioritaire, La ZEP	178
10. Le début de la fin version 4.....	179
11. La rencontre.....	181
12. Pour un grand cœur, rien n'est impossible	182
13. Les chiffres quand tu aimes tu ne comptes pas	184
14. Le côté obscur	185
15. La vérité fait mal	187
16. L'importance de cette période.....	188
17. Du long chemin à la téléportation	191
18. Du message à l'image.....	192

19. De l'instinct au pragmatisme.....	194
20. Des groupies à la fan base	195
21. De la street credibility à la web crédibilité.....	197
22. Du Game à l'Entertainment.....	198
23. Etat des lieux	200
24. La promotion et les incontournables	203
25. Le réseau	207
26. Comment revenir aux affaires	208

Chapitre 3 : 2016 à nos jours..... 213

1. Septembre 2014.....	213
2. Préparation du RDV	215
3. Le calage	217
4. Le RDV	218
5. Opération « Dépoussiérage »	221
6. Seul contre tous	225
7. En studio à Paris, mars 2016	227
8. Semaine de travail, Ominart Studio	229
9. Mon organisation.....	231
10. Les premiers investissements & étapes, entre janvier et juin 2016.....	231
11. Studio construction des morceaux 1ère étape, avril et mai 2016.....	234
12. Mes premiers choix stratégiques et la signature de la distribution, juin et juillet 2016.....	235
13. Construction d'une équipe projet et de mon réseau	235
14. Réunion de 10 septembre 2016, sur le projet « Lien ».....	238
15. Construction artistique phase 2, mai à décembre 2016.....	244
16. Ma vision, mes moyens et objectifs	247
17. Septembre, le grand départ.....	248
18. Octobre, la montée de pression	252
19. Novembre, en pleine tempête.....	256
20. Décembre 2016, quand tu penses que c'est fini et ça recommence de plus belle	261
21. Janvier 2017, ça passe ou ça casse	264
22. Février, un autre travail	268
23. Mars à Avril, le deal.....	272
24. Et maintenant, on fait quoi ?	277
25. Bilan Humain & Financier	281

26. La fin d'un début	291
Troisième partie.....	293
1. La question	293
2. Mon envie.....	295
3. Un cadre théorique limité	296
4. Ma peur.....	299
5. Mon premier apport, le rap français comme une forme de vie : « monde de l'art »	302
6. Mon deuxième apport, une identité entrepreneuriale qui s'institue autour d'un « imaginaire »	308
7. Mon troisième apport l'entrepreneuriat comme « style »	319
8. Décrypter une logique entrepreneuriale au travers de sa forme de vie, son imaginaire et son style : F.I.S.....	325
Conclusion et épilogue	327
1. Pourquoi faire ?	327
2. Les limites de mon approche.....	328
3. Le game en 2018	329
4. Rewind	331
5. Médine, Méhdi ou Mr Zidane	335
6. Et après ?	336
7. Une question de style	337
8. My life.....	338
Annexes.....	339
Références bibliographiques	362
1. Ouvrages et articles	362
2. Articles et documents en ligne	372
Summary	374
Résumé.....	376

Remerciements

Lorsque que j'ai commencé à me projeter sur l'écriture des remerciements, je ne voulais pas faire une partie stéréotypée en mode « merci mon directeur de thèse, mes jurys, ma famille et mes amis ». Cette thèse, c'est une partie de moi-même, c'est ce que je suis, c'est ma vie.

Honnêtement, la première personne que je dois remercier, selon moi, c'est Madame Muriel Jougleux. Attention, je ne le fais pas par stratégie, pour obtenir quelque chose. Elle et moi ne sommes pas particulièrement proches, je ne suis pas un de ses fans, mais si elle ne m'avait pas donné la chance de reprendre mes études en Master, lors de mon entretien de VAE en 2005, je suis persuadé que ma vie aurait été bien plus sombre. Et pourtant elle n'était pas très ouverte à l'idée de mon inscription à l'école doctorale, c'était vraiment prendre un très grand risque à l'époque pour elle. Cela ne fait rien, les cinq années qui ont suivi m'ont permis de faire un travail sur moi-même et surtout de rencontrer mon directeur de thèse actuel, Jean-Luc Moriceau.

Avec Jean-Luc, mon directeur de thèse, notre relation est saine et honnête. Je le considère comme un ancien qui a su me guider avec bienveillance, je me rends compte que j'ai eu énormément de chance de travailler avec lui. C'est à la fois une belle rencontre professionnelle mais également et surtout humaine. Il a toujours su trouver les bons mots pour me rassurer et me donner une impulsion dans mon écriture. Merci Jean-Luc de m'avoir poussé à faire de l'auto-ethnographie, ma thèse a été une thérapie qui a permis d'apaiser certains de mes maux.

L'autre personne sans qui rien n'aurait été possible c'est Bénédicte Schmitt. J'aime écrire mais j'ai des gros soucis dans l'écriture (une dyslexie détectée tardivement et fort mal soignée qui plus est). Béné, c'est la personne qui me relit, qui corrige mes fautes et surtout qui me rend mes papiers toujours dans les temps. Grâce à elle, je peux écrire avec mes tournures, mes images, mes jeux de mots sans me soucier de ce que cela va donner. Sa présence m'apaise, me rassure. On travaille à distance, on ne s'est jamais rencontré, mais elle me connaît plus que certains membres de ma propre famille. Elle a su comprendre ma manière d'écrire et ma façon de vivre. Je tiens à m'excuser pour toutes les soirées que tu as passé à travailler pour moi. Tu n'as jamais compté ton temps pour moi. Merci pour la force.

Je tiens à remercier trois personnes qui ont eu une très grande influence dans ma vie scientifique, on va le dire comme ça. D'une part Madame Catherine Maman, elle a été ma prof puis ma collègue, elle m'a fait découvrir le monde de la recherche. Elle s'est proposée spontanément pour m'entraîner à mon oral de soutenance de thèse. Madame Marianne Abramovici m'a tendu la main quand j'étais au fond du trou (vous comprendrez en lisant la partie ethnographique). Elle m'a ouvert la porte du laboratoire de recherches et m'a donné une place et un statut, ce que peu de personnes auraient fait à l'époque. Je ne lui ai jamais dit, mais c'est elle qui m'a ouvert les yeux quant à la possibilité de faire une thèse. Un jour, elle m'a écrit un mot de remerciement sur un travail collectif : « *C'est l'exemplaire n°1 d'un travail probablement amené à s'enrichir encore. C'est votre première participation à la réalisation d'une recherche scientifique* ». Merci à vous Marianne et Catherine, même si nous n'avons pas vraiment gardé de contact, je vous remercie pour la force et la gentillesse. La dernière personne que je tiens à remercier, c'est Madame Laurence Bancel Charensol, on ne se voit jamais, on ne s'appelle jamais, elle ne répond jamais à mes mails, textos ou WhatsApp, mais elle a une place extrêmement importante dans ma vie. Elle a été ma directrice de mémoire en M1. Cette dame m'a changé, elle a fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui. Elle m'a fait arrêter le travail au noir, m'a transmis la rigueur académique et plus personnellement, m'a mis des coups de pression pour me faire réagir. Elle est au courant de tout, de la rencontre avec Jean-Luc, de mes premières publications et de mes échecs lors de différents concours. Si un jour j'ai la chance de devenir maître de conférences, je voudrais être un mixte d'elle et de Jean-Luc. Certes Dieu m'a pris mon papa, mais il m'a fait rencontrer des personnes exceptionnelles qui m'ont aidé à me construire.

Je tiens à remercier ma mamounette, nos relations n'ont pas toujours été idylliques mais elle a vécu cette thèse avec moi. Même si je sais que certaines choses la dépassent, elle m'a aidé à sa manière. Elle me fait délirer quand elle me demande si j'ai des nouvelles du Brésilien qui, en l'occurrence, n'est autre que Jean-Luc car il voyage régulièrement au Brésil pour son travail de recherche.

Je tiens à remercier mes gars : Banneur, Prince d'Arabee, Ortéga, Zozo, Didier ; vous allez les découvrir dans la partie auto-ethnographique.

Merci Dalila pour tes messages et tes encouragements. Sylviane, merci de me conseiller et de me rassurer au travail.

Je tiens à remercier Nico, Marie, Carlito, Zouza, Sabrina qui ont été présents durant cette période et qui m'ont beaucoup motivé pour ne pas lâcher.

Un grand merci à Nawel, sa vivacité d'esprit et sa logique constructive m'ont été d'une grande aide quand j'étais dans le down.

Une pensée pour mes frères et sœurs, Linda, Idir, Anaïs, Nacime, même s'ils ne comprennent pas ma vie, mes choix, ma démarche.

Une grosse pensée à mes gars de l'AEF, de la Zep. Hamy, Tonton, Six coups, Sen C, Yacine, David le noir, David le blanc, Z-K, BGBS, Atipal, Ki2s, EDZ, Zac de la Jungle, Face to Face, Tony Snake, Mory, Petit Djo, Dave....

Je tiens à remercier mon papa qui est parti trop tôt, mais qui m'a toujours poussé à aller au bout de mes rêves. Merci papa, je t'aime, tu me manques.

Bien évidemment je tiens à remercier les membres de mon jury pour leur présence et l'attention qu'ils ont porté à mon travail.

Un jour un rappeur a écrit : « Si tu veux cacher quelque chose à un mec de cité, mets le dans un livre ». J'espère que ma thèse va inspirer d'autres acteurs de ce milieu. Cette thèse n'est que le premier pas d'un long chemin, c'est mon passage dans le cercle de la vie, il n'est pas parfait mais j'en suis fier.

Médine Aka Médhi,

Introduction

Pour Charles Darwin¹« *la musique est l'un des dons de l'humanité les plus mystérieux* ». Celle-ci fait partie intégrante de l'évolution de l'homme en devenant « *un caractère universel de l'humanité* » (Tillmann Barbara) : toutes les cultures, toutes les périodes historiques ont été traversées par un courant musical à un moment donné. Plus qu'un simple art, celle-ci touche l'homme au sens propre comme au sens figuré. En effet, chaque personne a une musique préférée qui lui fait se rappeler un instant de sa vie, une rencontre, une dispute...et puis qui n'a jamais frissonné en entendant le début d'une mélodie... Le philosophe Christian Godin apporte sa vision dans l'encyclopédie conceptuelle et thématique de la philosophie p122: « *Le grand paradoxe de la musique réside dans le fait que cet art qui mobilise puissamment les affects est un art abstrait. Elle est le seul art à n'être pas lié à l'espace, le seul art spontanément non représentatif. Ce moyen d'expression n'a rien d'étendu ni de fixe. La musique ne se raconte pas* ». À mon humble avis, je pense qu'elle se vit ou qu'on vit avec et même qu'on peut en vivre. Leonard Bernstein, compositeur (référence la comédie musicale West Side Story), chef d'orchestre et pianiste américain, affirmait : « *On ne vend pas la musique. On la partage* ». Cette citation est certes « *minimaliste* » par rapport à l'envergure économique qu'a généré l'exploitation de « la musical » au même titre qu'une simple ressource naturelle, mais tellement avant-gardiste de par cette notion de « *partage* » qui introduit involontairement les modes de consommation actuels comme le streaming, le

¹ Peter Kivy, "Charles Darwin on Music", *Journal of the American Musicological Society*, 1959.

partage sur les murs Facebook, Instagram... Avant de parler d'entrepreneuriat rap, il me faut parler de ses contextes. On ne peut comprendre l'entrepreneuriat rap sans un minimum de connaissance du marché de la musique et de l'histoire des mouvements Hip-Hop et rap, de leurs origines et de leur développement en France.

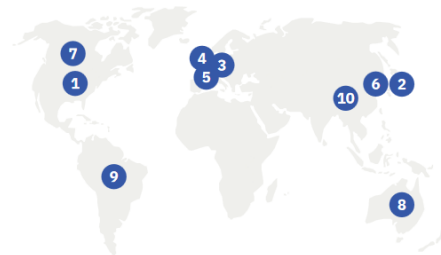
1. Le marché de la musique en France

1.1 L'industrie du disque en chiffres

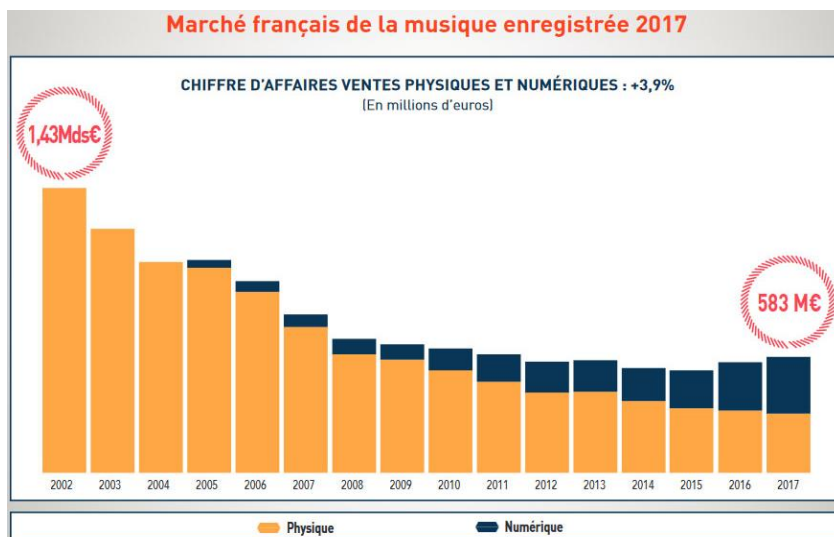
Depuis ces quinze dernières années, ce marché est en pleine mutation. Il a dû s'adapter aux nouvelles technologies qui ont engendré une nouvelle façon de consommer (développement des réseaux sociaux, streaming, popularisation de la vidéo...) mais aussi au téléchargement illégal qui a freiné la rentabilité et l'investissement. Au niveau mondial, la France est à la cinquième place sur le marché mondial.²

2017 est la deuxième année consécutive de croissance depuis quinze ans. Le marché de la musique enregistrée a atteint 723 millions d'euros dont 583 millions pour le chiffre d'affaires en ventes physiques et numériques.

LES TOP 10 DES MARCHÉS DE LA MUSIQUE 2017



- | | |
|----------------|-----------------|
| 1. Etats-Unis | 6. Corée du Sud |
| 2. Japon | 7. Canada |
| 3. Allemagne | 8. Australie |
| 4. Royaume Uni | 9. Brésil |
| 5. France | 10. Chine |

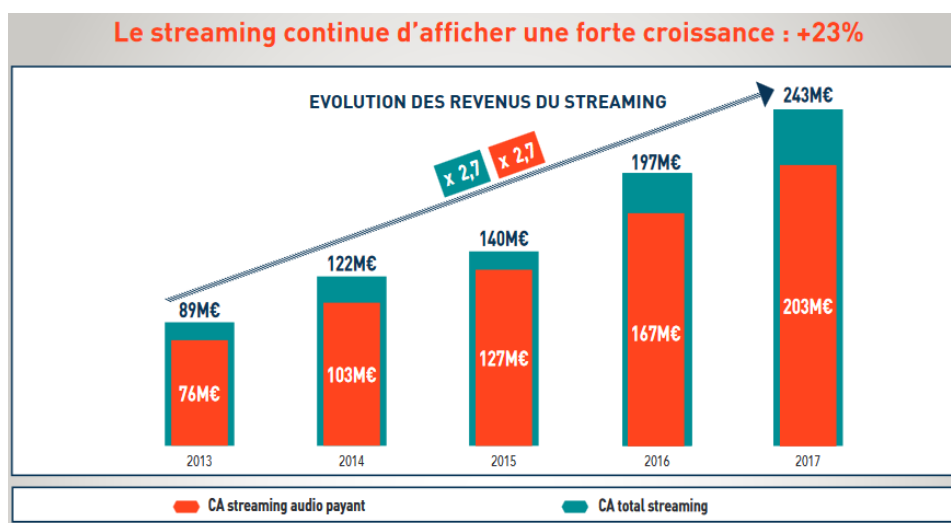


Source : Bilan 2017 du marché de la musique enregistrée SNEP

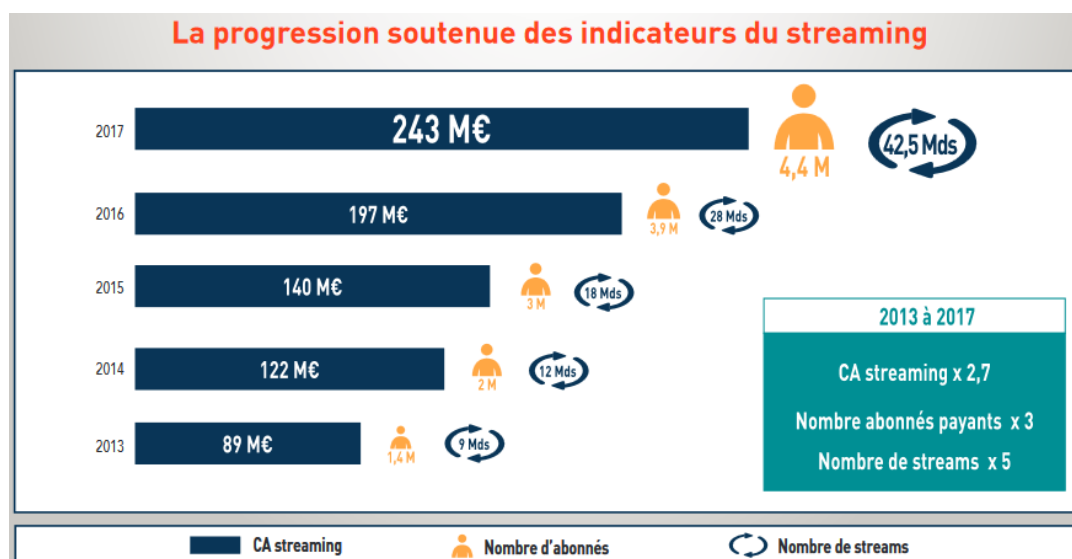
² Global Music Report 2018.

Le numérique représente l'achat d'albums en format dématérialisé mais aussi le streaming. En effet, ce dernier est devenu le moteur de cette croissance. Il faut savoir que cette technologie a connu ses prémices en 1920. George Owen Squier, militaire et scientifique américain, a déposé un brevet pour un système de transmission et de distribution de signaux sur les lignes électriques. Baptisée « Muzak », cette innovation permettait d'écouter de la musique sans l'usage de la radio. C'est dans les années 90, au travers du développement d'Internet (bande passante, accès réseaux, utilisation des protocoles http et html...), que l'utilisation du streaming s'est popularisée chez les internautes. En effet, cette innovation s'oppose au téléchargement de fichiers car elle ne nécessite pas de récupérer l'ensemble des données d'un fichier multimédia avant de pouvoir l'écouter ou le regarder. En 2017, 42,5 milliards de titres ont été écoutés sur les services de streaming audio (types : Deezer, Spotify, Apple Music, Google Play Music, Amazon Music...). Selon l'étude de SNEP/GFK MusicUsages 2017 :

- 42% des français écoutent leurs artistes sur les plateformes de streaming,
- un streamer sur quatre a plus de cinquante ans, il n'y a pas la barrière de l'âge quant à son utilisation,
- pour les utilisateurs de ce type de ressource, le streaming est devenu un mode de consommation. Ainsi, les offres payantes mettant de la musique à disposition ne cessent de se multiplier et tentent de se différencier. La plateforme leader au niveau mondial est Spotify. Cette entreprise scandinave a été la pionnière dans cette activité. Elle a su constamment innover dans l'offre du streaming musical afin de rester concurrentielle.



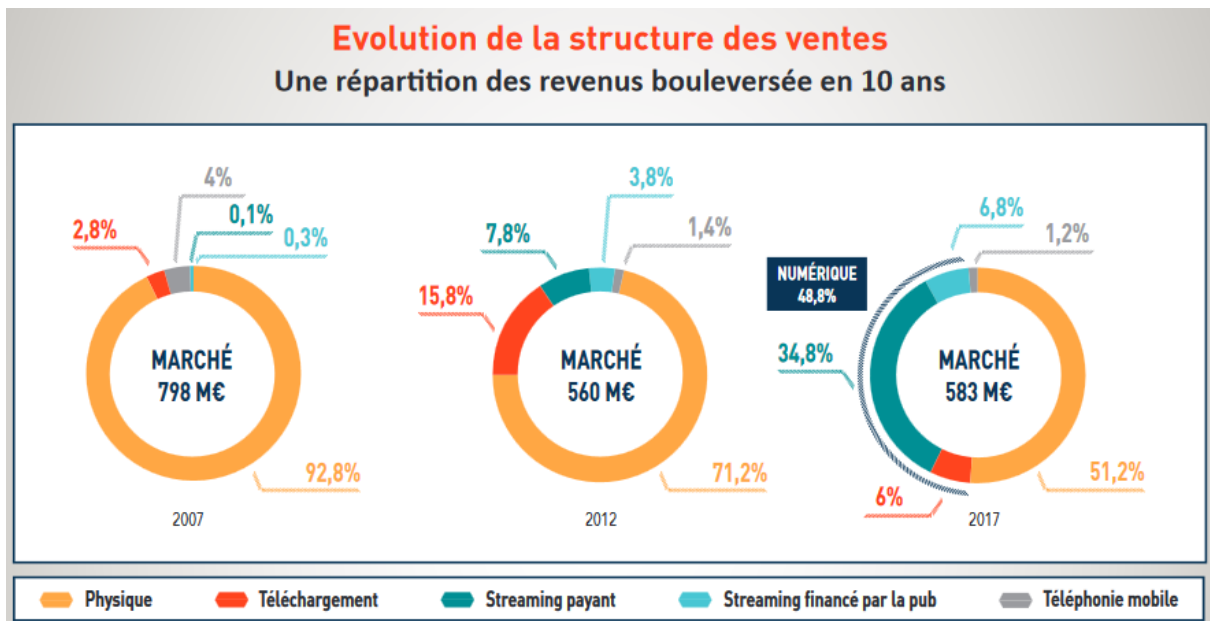
Source : Bilan 2017 du marché de la musique enregistrée SNEP



Source : Bilan 2017 du marché de la musique enregistrée SNEP

En France, le marché physique résiste et c'est une réelle particularité. Il représente encore 51.2% des ventes. À titre comparatif, d'un point de vue mondial la situation a basculé, les ventes physiques ne représentent plus 35%³ du marché. En France, il y a 3 800 points de ventes qui commercialisent de la musique. Les revenus du streaming ont quasiment triplé en 5 ans. Les abonnements payants ont généré 83% de ces revenus.

³ Global Music Report 2018.



Malgré l'ère des réseaux numériques (réseaux sociaux, streaming...) les médias de base comme la radio et la télévision restent les principaux moyens pour découvrir de nouveaux artistes. Mais il est juste de noter que le streaming vidéo commence à prendre de plus en plus d'importance. Cependant, il y a un décalage entre la consommation considérable de musique sur ce type de plateformes (YouTube, Dailymotion...) et les droits versés aux artistes et producteurs. En effet, elles se considèrent comme des simples hébergeurs de contenus, ainsi elles évitent les conditions de rétrocession au travers de la SACEM à l'instar des services de streaming audio qui ont le même statut que les radios par exemple. Ces hébergeurs reversent des droits en fonction du flux de passage sur la page et non pas sur les diffusions.

1.2 L'industrie du disque, les personnages

Le marché de la musique reste opaque pour la majorité du grand public dans son système de fonctionnement. On peut avoir du mal à distinguer la différence entre les éditeurs, les labels, les distributeurs et leurs rôles. De plus, il est important de souligner le fait qu'il est impossible pour un artiste indépendant de distribuer son produit en tant que personne. En effet, la création d'une personne morale : une structure (association, label ...) est une étape obligatoire afin de pouvoir être distribué (excepté le cas où l'artiste est lui-même « signé » par la distribution). L'industrie de la musique se révèle être un véritable parcours du combattant

pour les artistes. Avant de réussir à placer leur disque chez les disquaires, ils doivent passer par un certain nombre d'étapes et d'intermédiaires, ces derniers prenant chacun un pourcentage. Pour comprendre ce milieu, il est important de présenter les acteurs du marché.

Bien évidemment tout part de « **l'artiste** ». Il peut être auteur (parolier), compositeur et interprète d'une chanson ou uniquement interprète. En France, des artistes comme Jean-Jacques Goldman ou Pascal Obispo ont écrit des paroles et créé des mélodies pour d'autres artistes connus comme Céline Dion ou Johnny Hallyday. Il n'y a pas de règles précises dans la création artistique, un artiste peut tout faire sur certains titres et sur d'autres s'associer avec un parolier et un compositeur. Mais tous sont rémunérés par des droits d'auteurs.

« **Le manager** », c'est le représentant de l'artiste. Il est l'interface avec l'ensemble des acteurs du marché. Son objectif est que l'artiste dispose des meilleures conditions possibles pour exercer sa créativité sans limite. Il négocie les contrats, les montants des cachets pour les concerts, gère le planning, accompagne l'artiste... Certains artistes fonctionnent sans manager, mais en règle générale un artiste a besoin d'un manager, surtout quand la reconnaissance du grand public commence à poindre. Un contrat est signé entre l'artiste et le manager afin de garantir à ce dernier un pourcentage sur les revenus de l'artiste.

« **Le producteur** » est la personne physique ou morale qui a financé la réalisation d'une œuvre et qui devient le propriétaire de la « *bande master* », de l'enregistrement de cette œuvre (bande sur laquelle est gravée l'enregistrement original). En effet, l'artiste signe un contrat dans lequel il lui cède ses droits pour une période précise, en contrepartie d'une avance et de l'engagement du producteur à prendre en charge l'ensemble des frais de production. Dans la majorité des cas, le producteur est une personne dite morale et représente un label indépendant, un label d'une maison de disques ou directement une Major. Ses principales tâches, mis à part la réalisation de la *bande master*, sont :

- rechercher de nouveaux artistes, détecter de jeunes talents,
- être à l'écoute de ses artistes, les conseiller,
- gérer son équipe.

Ainsi le travail du producteur est tout aussi bien artistique qu'industriel et commercial.

« **L'éditeur** » est, tout comme le producteur, une personne morale, son rôle est complémentaire bien que différent. Il gère l'œuvre immatérielle dont il possède les droits au travers d'un « contrat de licence », contrairement au producteur qui s'occupe de l'œuvre matérielle. Les objectifs de l'éditeur peuvent se résumer à la défense de l'œuvre (protection juridique et gestion des droits d'auteurs) et au développement de son exploitation. En effet, il est rémunéré à partir des redevances perçues sur les ventes. C'est exponentiel : plus l'œuvre musicale est exposée sur les médias télévisions, radios etc., plus l'éditeur rentabilise son investissement. De la même manière que nous l'avons fait pour le producteur, nous allons examiner les principales tâches de l'éditeur :

- gérer les droits d'auteurs auprès de sociétés de collecte telles que la SACEM en France, SOCAN au Canada, ou ASCAP aux Etats-Unis etc.,
- presser l'œuvre musicale et régler la SDRM (autorisation de pressage),
- s'occuper de faire entrer l'artiste dans les playlists des radios et télévisions,
- trouver des débouchés pour les œuvres de son catalogue: placement films, publicités...

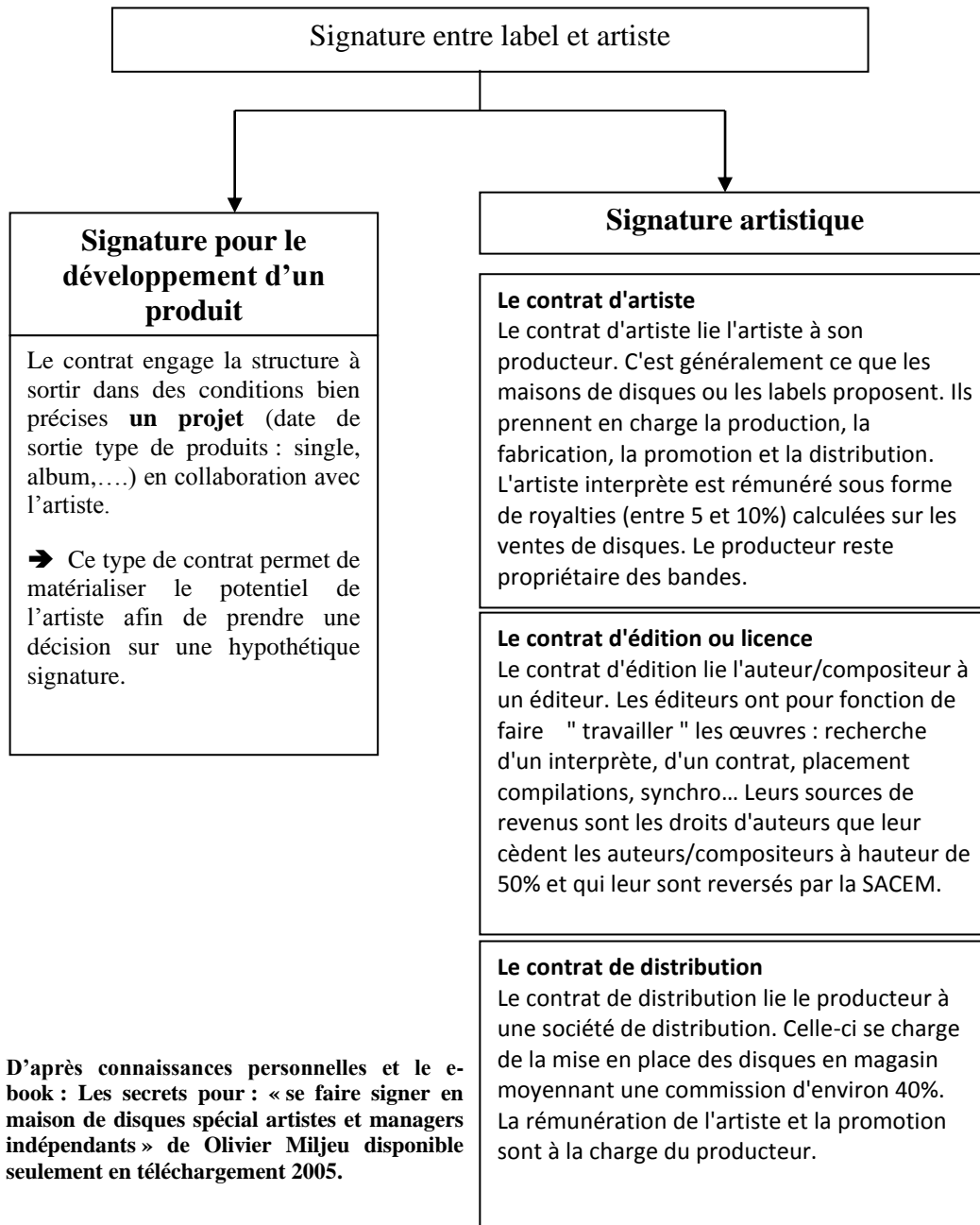
Notons par ailleurs que l'éditeur et le producteur sont de plus en plus souvent une seule et même personne morale. Cette concentration des activités ne fait pas l'unanimité auprès des artistes qui voient en effet tous leurs intérêts gérés par la même entreprise (ce qui est le cas pour les artistes signés en Majors ou dans des gros labels indépendants).

« **Le distributeur** », son rôle est de mettre à la disposition du grand public une œuvre musicale. Il est l'interface entre l'éditeur d'un projet et les circuits de commercialisation possibles (physique ou numérique). Il propose un contrat de distribution qui indique sa commission de distribution en pourcentage, les dates de règlements, les délais à respecter pour les dépôts concernant la disponibilité de la date de sortie choisie... Il prend un produit fini, à aucun moment le distributeur n'a une implication sur l'œuvre ou l'artistique. Il est rémunéré grâce à une marge sur le prix de vente. Les maisons de disques (BMG, EMI Music, PolyGram, Warner et Sony Music) intègrent ces trois fonctions : Production, Edition et Distribution.

Ainsi dans la création d'une œuvre, il existe trois étapes : la production puis son édition (pressage, promotion...) et la distribution.

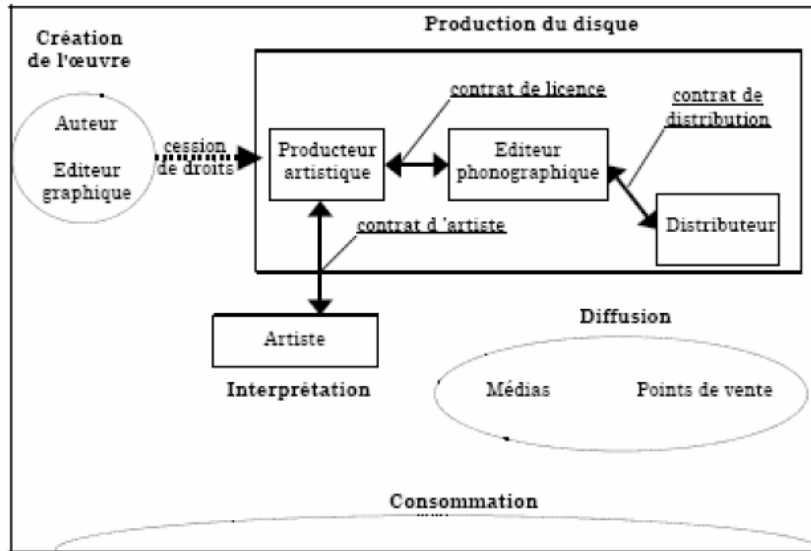
Au-delà d'un poids économique évident, traiter du marché du disque est intéressant pour comprendre et matérialiser les acteurs capables de créer des carrières (développement sur du long terme) ou des produits jetables (les *boys band*). En effet, être chanteur ou musicien, c'est un métier (très bien rémunéré pour certains) et comme tout travailleur, un artiste doit rendre des comptes à ses employeurs : les labels indépendants ou Majors. Un contrat signé entre l'artiste et la structure (production, édition ou distribution) permet de cadrer et de structurer cette relation professionnelle : comme tout contrat, il stipule une durée et le statut de l'artiste au sein du label.

Schéma représentant l'ensemble des types de contrat entre un artiste et une structure musicale



Il peut exister des interactions entre ces différents types de contrats. Si, par exemple, un artiste signe un contrat d'artiste avec un label, la structure aura sûrement de son côté signé un contrat de distribution ou de licence. Il faut savoir que tout contrat est négociable, il n'existe donc pas de réel contrat-type (les avances, la durée...). De plus en plus de structures musicales se développent et cohabitent avec les Majors.

Le milieu de la musique est un business qui mélange à la fois la création artistique, une réglementation au travers des différents contrats précis à suivre et énormément d'interlocuteurs⁴ :



(source : Benghozi et Paris, 2001)

Tout le monde se connaît sans réellement se connaître, et il n'y a pas de recette magique pour réussir. Certains explosent sur un titre, d'autres y parviennent au bout du troisième album, tandis que la plupart resteront de illustres inconnus.

2. Le mouvement du Hip-Hop de New-York à Paris⁵

Le Bronx, ce célèbre quartier de New-York, a été le théâtre de la naissance de ce mouvement. Suite à la désindustrialisation, dans les années 70, cette partie de la ville est devenue un réel ghetto gangréné par la violence, la drogue, et la plupart des habitants sont sans emploi. Cette population la plus pauvre est composée essentiellement d'Afro-Américains et de Mexicains. Durant cette même période, le président John F. Kennedy et Malcolm X viennent d'être assassinés, la guerre du Vietnam et ses dommages collatéraux sont à leur paroxysme. Ainsi la jeunesse afro-américaine s'organise

⁴ Structure et mode de contractualisation, Benghozi et Paris 2001, pp. 44-46.

⁵ Cette partie s'inspire de Jeff Chang, *Can't stop Won't stop. Une histoire de la génération hip-hop*, traduit par Héloïse Esquié, Allia, 2006, mais aussi de mon expérience de terrain et de mes conversations avec les anciens du game.

dans les ghettos donnant l'impulsion à un mouvement contestataire : les Black Panthers. À cette époque un jeune d'un ghetto a deux solutions pour revendiquer ses droits face à l'Etat, soit il entre dans un gang (et il s'octroie le droit de faire ce qu'il veut dans l'illégalité totale) soit dans les Black Panthers (la révolution pour obtenir un changement de ses droits). Malheureusement, lorsque que le mouvement des Black Panthers disparaît, il ne reste plus que les gangs comme seule solution pour les jeunes des ghettos en rupture avec le système. Mais la violence fait rage et la jeunesse aspire à autre chose. Cette volonté d'un avenir meilleur fait naître une culture urbaine contestataire naviguant entre la danse, le dessin et la musique : **le Hip-Hop**. Cette culture est un mouvement regroupant cinq disciplines : la danse (break, pop, lock, boogalou...), le deejaying, le graffiti, le beat-box et le rap. Chacune de ces disciplines est indépendante, mais également complémentaire.

Ainsi dans le Bronx, une poignée de jeunes Afro-Américains originaires de la Jamaïque ont réinventé ce fameux regroupement musical : les Sound Systems donnant naissance aux bloc-partys. Ils créent une nouvelle façon de faire de la musique en prenant des samples (boucles rythmiques) sur des morceaux de funk ou de disco. Ainsi des maîtres de cérémonie (MC) posent des textes sur ces boucles afin d'ambiancer les après-midis. Au fil du temps, ils commencent à écrire sur des thématiques plus sérieuses abordant ainsi les problèmes sociaux : la drogue, la mort... le Rythm And Poetry voit le jour : **le RAP**. Les bloc-partys sont un lieu d'affrontement dans la performance artistique, danse, chant, dessin. Cela permet d'affirmer une identité individuelle qui n'est plus liée aux gangs. Les pionniers s'appellent Kool Herc, Afrika Bambaataa ou Grandmaster Flash. Ils sont devenus les pères spirituels de ce mouvement. Afrika Bambaataa qui a perdu son meilleur ami dans une guerre de gang, décide de quitter le sien et de fonder la « Zulu Nation ». Son objectif est de rassembler les gens par le Hip-Hop pour arrêter les guerres de gang, et cela avec un message simple : être Hip-Hop c'est rechercher la paix, faire preuve de sagesse, de compréhension et de bon comportement dans la vie. Ce n'est pas un mouvement politique. La créativité et la liberté priment sur les revendications sociales.

Ce mouvement arrive jusqu'en France dans les années 80. La chaîne de télévision TF1 lance l'émission : « H.I.P H.O.P » présentée par Sidney. Grâce à cette médiatisation, le mouvement Hip-Hop devient populaire. Paradoxalement, à cette époque, le rap français n'existe pas encore. Les jeunes sont plutôt portés sur la danse, les compétitions y sont très fréquentes : La Family et Actual Force sont les premiers groupes français de danse à avoir battu les américains dans une battle. Cependant, l'émission de Sidney s'arrête rapidement et le Hip-Hop disparaît des grands médias. À

l'instar des bloc-partys dans le Bronx impulsées par DJ Kool Herc, la jeunesse se retrouvant dans cette culture se mobilise dans les terrains vagues du quartier de la Chapelle à Paris en compagnie de pionniers comme DJ Dee Nasty ou Mode2 qui sont des références dans la culture Hip-Hop française. Le mouvement n'a cessé de grandir en France de Paris jusqu'à la province. Beaucoup de gens pensaient que le Hip-Hop n'était qu'une simple tendance, une mode, mais il est désormais totalement rentré dans les mœurs. Il a su se populariser dans toutes les tranches de la société française sans distinction. C'est une manière de vouloir vivre sa vie, de s'épanouir, un moyen de trouver sa place dans la société :

« **Peace, Love, Unity & Having fun** »

3. Le R.A.P. en France

3.1 De 1980 à 1998, l'âge d'or

Le France a connu un décalage de dix années environ par rapport aux États-Unis. Il a fallu attendre les premiers concerts des artistes américains en France pour faire découvrir cette nouvelle culture. Ainsi, la première radio nationale qui a donné sa chance au rap français est Radio Nova dans les années 80. C'est dans l'émission de Dj⁶ Dee Nasty (l'instigateur des fameuses bloc-partys à la porte de la Chapelle) nommée « Deenastyle » qu'on a pu entendre en direct les premiers freestyles des premiers rappeurs français comme Saxo, Mc Solaar, NTM, Assassin.

En 1990, la première compilation de rap Français voit le jour : « *Rapattitude volume 1 Delabel Virgin* ». Cette série de « *compiles* » a permis de révéler au grand public la première génération de rappeurs français : NTM, Assassin, Solaar, IAM, Ministère A.M.E.R. La même année, la chaîne M6 diffuse l'émission « *Rapline* » présentée par Olivier Cachin⁷ tous les samedis soir puis le vendredi soir vers minuit. Cette émission musicale était exclusivement consacrée au rap, au raggamuffin avec des interviews, des live, des présentations de clips. Cette émission est devenue culte et son présentateur est devenu la référence du Hip-Hop et du

⁶ Disc-jockey.

⁷ Monsieur Olivier Cachin a fait la préface du livre « *L'introduction au hip-hop management* » de Jean-Philippe Denis.

rap en France. Cette période correspond à la naissance de la presse spécialisée, comme « *l’Affiche* ou *Get Busy* » et des premières équipes de « street-promotion » (affichage sauvage sur les murs, distribution de flyers...) sur Paris.

Le premier qui a réussi à populariser le rap dans le paysage musical français, c’est « *Mc Solaar* » avec son titre « *Bouge de là* » qui est devenu un tube. Il a réussi à faire évoluer les mentalités quant à ce type de musique et à montrer que le rappeur est un artiste comme un autre. En effet, durant cette période, cette génération est entrée dans la création d’un univers artistique par un style, des thèmes, qui se matérialisent par la sortie des premiers albums. Un rap avec des bonnes « *vibrations ou vibes* » voit le jour. Il est léger, dansant, positif, avec des notes de funk et de disco le rendant vraiment populaire. On le classe dans « **la famille commerciale** », cette musique tourne en boucle sur les radios, les clips passent l’après-midi sur les chaînes de télévision et on danse dessus durant les fêtes. On est dans l’esprit festif des premières « block-partys ». Des titres comme « Je danse le MIA » du groupe marseillais IAM ou « Simple funky » d’Alliance Ethnik en sont les parfaits exemples, sans oublier des artistes comme Doc Gyneco, Ménélik, Réciprok, Yannick qui sont les stars de l’émission « Hit Machine » sur M6. Cette émission musicale devenue culte elle aussi, proposait tous les samedis matin à 10h, un classement des artistes français en fonction de la vente de leurs singles. Avec cette vague dite commerciale, le rap de la « **famille underground** » cohabite. Les thèmes sont plus crus, reflètent le quotidien compliqué, le mal-être dans les banlieues. Cette musique n’est pas là pour faire danser, mais pour faire prendre conscience, réagir, quitte à être « hardcore » dans les textes. Des groupes comme Afro Jazz, NTM, Assassin, Ministère AMER, Tout simplement Noir, Expression Direkt sont les porte-drapeaux de ce mouvement. Des titres « hard » voient le jour et sont très appréciés par les puristes du mouvement, comme « Brigitte femme de flic », « Cours plus vite que les balles », « Mon esprit part en couille », « À propos des tass »... Mais en 1996, les pouvoirs publics vont sanctionner pour la première fois un groupe de rap à cause d’une chanson. Cette situation fera jurisprudence, on parlera même de « l’affaire NTM ». Les deux chanteurs (Kool Shen et Joey Starr) du groupe, originaires de Saint-Denis sont condamnés pour outrage à la police pour leur titre « Nique la police ». Ainsi, ils écotent de six mois de prison dont trois fermes et une interdiction de six mois de concert sur le territoire français. L’artiste redevient un simple rappeur de quartier et passe par la case prison. Il y a une fracture entre le commercial et l’underground, mais à cette

époque un rappeur qui arrive à se faire connaître du grand public a fait ses armes dans l'underground. C'est un passage obligé. Entre un rap « cool » et le rap « hardcore », une nouvelle génération de groupes fait ses premiers pas grâce à des compiles underground « **mix-tapes**⁸ » développées par des Dj comme Cut Killer, Dj Poska : les Sages Poètes de la rue, X men, Fabe, la Cliqua, Timide et sans complexe...

Un événement en février 1994 va bouleverser directement le développement de cette musique. En effet, l'amendement à la loi Carignon sur l'audiovisuel proposé par le député Michel Pelchat (UDF, Essonne) est voté le 1^{er} février 1994. Le gouvernement français adopte la loi sur les quotas des chansons françaises diffusées en radio. La loi impose « *aux radios privées de diffuser aux heures d'écoute significatives, 40 % de chansons d'expression française, dont la moitié au moins provenant de nouveaux talents ou de nouvelles productions, pour la part de leur programme composée de musique de variété* ». Cette mesure ouvre les portes aux rappeurs français qui se verront programmés de façon plus massive sur les ondes hertziennes. Les radios nationales doivent s'adapter à ce changement, et sont obligées de repenser leur stratégie pour conserver ou améliorer leurs positions concurrentielles. Ainsi la Radio Skyrock prend un véritable virage stratégique en se passionnant clairement pour la musique rap, son slogan en 1996 : "Premier sur le Rap" en est le symbole. L'objectif est de se différencier de NRJ et Fun Radio, « les deux poids lourds » de l'époque, mais qui ont la même programmation musicale. En 1997, 80% des titres diffusés en play-list sur la radio sont issus du rap français et américain. Les premiers artistes français à être diffusés massivement sont les anciens du collectif « Secteur Ä » : Doc gynéco, Passy, Stomy Bugsy... Skyrock est devenu un passage obligé dans le cadre de la promotion d'un artiste Hip-Hop. La nocturne, la semaine planète rap, sont des émissions à faire obligatoirement pour avoir une crédibilité dans le milieu. L'animateur Fred et son programmateur Laurent Bouneau sont devenus des personnes très importantes dans le milieu, les premiers influenceurs.

Mix tape : À la base, c'est un support cassette regroupant différents morceaux de RAP non déclarés aux organismes officiels permettant ainsi de poser sur des productions américaines connues (Face B), pressage en très petit nombre d'exemplaires (de 500 à 1000) et distribution dans les magasins spécialisés.

A partir de 1998, le rap français va entrer dans l'âge d'or commercial. Sa place dans le paysage musical est deux à trois fois plus importante que les années précédentes. Durant cette époque, chaque Major devait avoir « son rappeur ». Il y avait énormément de signatures d'artistes et les montants des avances pouvaient être astronomiques. À l'époque, certains ont touché un million de francs à la signature sans même avoir enregistré un morceau ou proposé une écoute de maquette. Les labels indépendants et les Majors se structurent, des *crews*⁹ se forment et on assiste à l'émergence « **d'un rap business** » qui est déjà en marche aux Etats-Unis depuis dix ans. On est bien loin de l'époque où l'on enregistrerait de manière amateur sur des samples de vieux vinyles. On en est au balbutiement de l'indépendance, certains collectifs investissent dans des studios, font de la production et commencent à contrôler la sortie de leur produit de la conception à la distribution. De nombreux nouveaux groupes apparaissent souvent par le biais de ces nouvelles structures, qui pour certaines, sont devenues très importantes comme le Secteur Ä, le Côté Obscur, Time Bomb. Des groupes et des artistes « *Arsenik, Hamed Daye, Fonky Family, 3ème œil, KDD, Oxmo Puccino, Lunatic, Expression Direkt, La Brigade ...* » pénètrent le marché au travers de ventes massives de mix-tapes, EP (un extended play, abrégé EP est un format musical plus long que celui du single mais plus court qu'un album), street-albums¹⁰... Certaines mix-tapes sont même considérées par les puristes comme des classiques du rap français comme : « *Time bomb* ». Sur cette compile, pose pour la première fois le rappeur Booba qui est le patron du rap « game » actuel¹¹. Le rap français affirme une réelle personnalité, il est reconnu et respecté pour la qualité des textes de ses artistes. De plus, les groupes précurseurs du mouvement reviennent avec un nouveau positionnement artistique : « *IAM et NTM* » donnent au rap français une identité propre, ses lettres de noblesse. L'apothéose arrive lorsque le groupe de rap marseillais « *IAM* » entre dans l'histoire de la musique en devenant l'un des piliers du rap français avec son troisième album « *L'école du micro d'argent* ». Il a été vendu à plus d'un million et demi d'exemplaires dans le monde, certifié disque de diamant. Il inaugure la liste des albums de rap français à avoir reçu cette exceptionnelle distinction. De plus, IAM obtient le prix de "l'album de l'année" aux Victoires de la musique de 1998. Le rap est vraiment entré dans le paysage musical français. Le succès du groupe marseillais auprès du grand public, accompagné de celui d'autres artistes

⁹ Equipes.

¹⁰ Projet musical pressé en petite quantité généralement vendu localement.

¹¹ Game, nom donné au marché du Rap français.

comme Doc Gynéco issu du collectif Secteur Å avec son album « *Liaisons Dangereuses* » certifié double disque d'or 1998, ou le groupe NTM avec « *Suprême NTM* » certifié double platine 1998, va permettre au rap français de vivre pleinement l'âge d'or commercial.

En 1999, les Victoires de la musique créent une nouvelle catégorie « album rap ou groove de l'année ». Cette récompense n'était pas très claire pour les professionnels de la musique, car elle regroupait deux styles de musique complètement différents. De plus, pour le puriste du mouvement, voir que le groupe Manau avec son album « *Panique Celtique* » un million de ventes remportait la victoire face à des artistes comme NTM, MC Solaar, Stomy Bugsy et Ärsenik, cela annonçait pour lui la fin de l'âge d'or du rap. En effet, comment un groupe de Bretagne sans street-crédibilité avec des textes sur les celtes peut être comparé à des activistes du mouvement qui parlent des maux de la société ? C'est le début de la fin. Durant cette même année, on assiste à l'émergence d'une nouvelle génération de rappeurs plus « *street*¹² » que « *Hip-Hop* » selon certains. Des artistes et des groupes comme « *Pit Baccardi La Brigade, 3ème œil, Saïan Supa Crew* » explosent mais le groupe « *113* » avec son crew « *la Mafia k-1 fry* » est le leader de cette nouvelle vague d'artistes. En 2000, le groupe originaire de Vitry-sur-Seine obtient deux Victoires de la musique : « révélation de l'année » et « album rap reggae et groove de l'année ». C'est la première fois que la catégorie révélation de l'année est remportée par un groupe de rap.

3.2 De 2000 à 2006, la crise du disque

Dans les années 2000, la première génération de rappeurs a monté ses structures et produit de nouveaux artistes. Cette musique est devenue la plus appréciée et consommée par les jeunes de 14-20 ans. Les structures indépendantes sont de plus en plus présentes, c'est la naissance des premiers « label deal ». C'est une sorte de contrat de sous-traitance, la Major accorde un budget à une structure indépendante qui prend en charge le développement, la production d'un album et on se partage les bénéfices, par exemple. De plus, le nombre de rappeurs augmente fortement durant cette période, car les membres de groupes plus ou moins connus tentent leur chance en solo, en indépendant ou signent dans une structure. **De 2002 à 2005**, le « game » se stabilise. On suit une logique, un artiste se fait repérer dans l'underground grâce à

¹² Venant de la rue.

ses freestyles¹³, prestations scéniques, projets indépendants par une structure qui le signe (label indépendant ou Major) et qui le développe. Durant cette période, il n'y pas de surprise, tout le monde se connaît que ce soit de vue ou de réputation. Cependant, cette musique glisse doucement vers le « gangsta-rap ». Le message des textes est de plus en plus porté sur la violence gratuite, le sexe, la drogue, l'argent, la guerre. On s'éloigne de la conscience politique, de la remise en question de notre société. La fracture s'agrandit entre les rappeurs qui ont percé et qui sont rentrés dans le « star-system » et l'underground qui est de plus en plus « ghetto ». Par exemple, un groupe comme « Les truands de la galère » vend son CD au marché de Clignancourt (les membres vendent jusqu'à 50 000 CDs de main à la main, c'est énorme) et commence vraiment à faire parler de lui dans toute la France. Il y a aussi « Ghetto Fabulus Gang » qui se développe. Enfin d'un point de vue musical, la musique a évolué, fini le sample, les instrumentales deviennent plus électro, sont souvent jouées et le BPM¹⁴ est plus rapide. Durant cette période, la radio Skyrock est prise pour cible par une grande partie de l'underground qui lui reproche sa position de monopole et de mettre en avant les artistes qui sont signés en maisons de disques.

A partir de 2005, on entre dans des années très compliquées pour le marché de la musique (toutes musiques confondues) et pour les artistes. En effet, c'est la période qui correspond à la transformation du support CD en format dématérialisé (MP3) ouvrant la porte en grand au téléchargement illégal. L'industrie de la musique est gravement touchée par le phénomène. Le constat est alarmant : de 2000 à 2010, les ventes annuelles d'albums baissent de 65 %. Un grand nombre de structures indépendantes ferment et les Majors rompent les contrats avec les rappeurs les moins rentables, il y a très peu de signatures. Le Syndicat National de l'Édition Phonographique (SNEP) revoit à la baisse les seuils d'attribution pour les certifications des ventes de CD : or, diamant, platine... Par exemple le diamant passe à 750 000 exemplaires au lieu d'un million auparavant. Cependant, le rap français arrive tout de même à survivre durant ces années, vendant quand même entre 500 000 et 2 millions d'albums par an. Deux artistes sortent leur épingle du jeu : Booba qui arrive à obtenir des disques d'or (Albums « Temps mort », « Panthéon », « Ouest Side ») durant cette période, mais surtout une demoiselle bouleverse complètement un milieu dominé par les hommes, la rappeuse « DIAM'S ». Elle

¹³ Interprétation d'un texte ou improvisation sur une instrumentale.

¹⁴ Battement par minute.

est la seule artiste rap à obtenir un disque de diamant depuis quatorze ans, avec son album « Dans ma bulle » vendu à plus de 750 000 exemplaires. Ces deux artistes sont les têtes de gondole d'un business qui commence à ralentir. Malgré les succès de « DIAM'S » ou de « Booba », l'hémorragie ne s'est pas résorbée. En effet, les ventes d'albums continuent de dégringoler d'année en année. Ainsi, pour revaloriser les chiffres du marché et être représentatif de la réalité du marché, le SNEP qui avait déjà réduit à 750 000 ventes la certification du disque de diamant baisse à nouveau son seuil à 500 000 ventes en 2009.

3.3 De 2010 à nos jours, la génération connectée

À partir de 2010, le rap français rentre dans une nouvelle ère. Il s'est adapté et sait utiliser les nouveaux moyens qu'offrent les nouvelles technologies : la vidéo et l'internet. En effet, une nouvelle génération de rappeurs se mobilise et se fait connaître grâce aux réseaux sociaux (Facebook) et au site internet YouTube. Des performances comme le freestyle, street-clip¹⁵, des battles de rap¹⁶ sont filmées et diffusées sur la toile. Elles sont partagées, commentées, likées, et des fans-bases¹⁷ se créent. Un groupe a su prendre le train en marche et est devenu le symbole de cette génération : « La Sexion d'Assaut ». À force de faire un travail de fond sur internet, en étant présents sur les réseaux sociaux et en postant énormément de vidéos (freestyles, clips...) leur structure « Wati B » signe en 2008 chez Sony Music 2008. En 2012, l'album « *L'apogée* » atteint 700 000 exemplaires vendus, c'est un véritable succès. Cette stratégie de développement va permettre au rap français de redevenir crédible aux yeux des maisons de disques car elles peuvent enfin mettre des indicateurs leur permettant de garantir un retour sur investissement : nombre de vues, likes, nombre de followers de la page... Les Majors réinvestissent, non en mettant en place des labels deals, mais en créant des sous-labels spécialisés dans le Hip-Hop (par exemple Warner Music France a ouvert les labels InFact et REC 218 spécialisés en rap français) mais aussi en prenant des parts dans des labels indépendants importants (par exemple selon le journal *Les Échos*, Sony par le biais de son label Jive Epic prend, en 2012, une participation de 30 % sur le label Wati B).

¹⁵ Clip à petit budget.

¹⁶ Compétition entre deux rappeurs qui s'affrontent dans un temps limite, à la fin le public présent les départage par un vote qui se fait souvent à l'applaudimètre.

¹⁷ Groupe de personnes qui suit l'artiste en s'inscrivant dans le compte fan de celui-ci.

A partir de 2013, le rap français se rapproche, voire se confond avec la variété française. Des artistes comme Soprano, Maître Gims, Black M ont réussi à faire une musique populaire qui sonne Hip-Hop mais qui parle à tout le monde : « certains artistes prônent que le rap est la nouvelle variété française, c'est une nouvelle ambition artistique ». La preuve, c'est qu'ils sont même invités sur la tournée des Enfoirés, on est bien loin des concerts dans les MJC. Sur les titres, il n'y pas plus de référence aux mouvements Hip-Hop ou à la cité, on est passé à autre chose. Le premier artiste à avoir passé ce cap est Maître Gims, ancien membre du groupe « Sexion d'Assaut ». Sa stratégie a été payante, son premier album qui sort en 2013 « *Subliminal* », avec le titre « *Bella* » qui est un titre de variété française, va se vendre à plus d'un million d'exemplaires. Il ne faut pas oublier que Maître Gims s'est fait connaître avec un titre qui s'appelait « l'écrasement de tête ». Grâce à ce positionnement assumé, en trois années, il y aura quatre disques de diamant qui seront décernés à des rappeurs français ou à des artistes issus du rap. En effet, des rappeurs comme Black M (540 000 exemplaires vendus avec « *Les Yeux plus gros que le monde* ») et Soprano (700 000 exemplaires avec son album « *Cosmopolitanie* ») ont pris la même direction artistique.

Face au développement de l'écoute en streaming, le SNEP a pris la décision de prendre en compte les écoutes streaming dans le calcul de l'attribution des certifications pour les albums. **Ainsi après 1^{er} janvier 2016** un système « équivalent-ventes » est mis en place. C'est une manière de calculer qui permet de rendre comparables les ventes physiques et les écoutes streaming. Il faut calculer le volume d'écoute total de tous les titres en streaming sur un album (le titre le plus écouté est divisé par deux) puis prendre le résultat et le diviser par 1000. Cette valeur, « l'équivalent-ventes » est ajoutée aux ventes totales physiques et numériques. La mise en place de cette réforme change les repères dans le marché de la musique car le rap est l'une des musiques les plus écoutées sur les sites de streaming payants ou gratuits, les certifications des disques d'or se sont banalisées. Tout va plus vite, un artiste n'a plus besoin de faire ses preuves pendant un certain nombre d'années en passant par la case underground. S'il trouve le bon positionnement, cultive ses réseaux sociaux pour obtenir un fan base qui le suit, il peut très vite exploser. Par exemple, le groupe « *PNL* » avec son troisième album « *Dans la légende* », a obtenu un disque d'or en une semaine, disque de platine en quinze jours et disque de diamant en seulement huit mois. À titre comparatif, il a fallu huit années au groupe « *IAM* », qui fut le premier, pour obtenir cette certification. De plus, ce duo a utilisé la

même stratégie que « *Maître Gims* » dans la position, être écouté de tous. Aux dernières Victoires de la musique, ils étaient présentés dans la catégorie "album de chansons" face à Renaud et Benjamin Biolay. Certes, ils n'ont pas gagné, mais ils ont démontré que leur musique va au-delà du rap.

De plus, le développement du streaming et de la distribution digitale montre que ce type de stratégie peut se construire sans maison de disques, en relançant le développement des structures indépendantes qui sont construites en équipe-projet autour d'un artiste. L'artiste qui est le pur exemple de ce type réussite est « *Jul* ». Cet artiste marseillais est un indépendant, il a monté sa structure, il gère lui-même ses réseaux sociaux. Sa fan base le suit et lui est extrêmement fidèle, ses vidéos dépassent le million de vues facilement. Son album sorti en 2015 « *My world* » avec son tube « *Wesh alors* » a obtenu la certification disque de diamant avec 500 000 ventes ou "équivalent-ventes". Pour certains artistes, la prise en compte des écoutes streaming est « un cache misère » et ils voudraient une revalorisation des certifications.

Cette stratégie mise en place est devenue « la formule magique » que chaque nouveau rappeur tente de faire en étant présent sur les réseaux sociaux, en cultivant sa fan base, en faisant de la vidéo, en sachant prendre une position artistique assumée. Finie l'idée de « street-crédibilité » pour percer, on laisse cela aux petits du quartier sur leur « street-clip ».

3.4 De 2017, à nos jours le rap français, sa place dans l'industrie

Souvent pointé du doigt par les pouvoirs publics, caricaturé par les humoristes ou décrédibilisé par les écrivains pour la pauvreté des textes, le Rap français et ses acteurs, les rappeurs, ne sont pas forcément perçus à leur juste valeur dans l'industrie de la musique. Il faut dire que le rap français est le cœur et le moteur de l'industrie du disque en France. En effet, sur les dix meilleures ventes d'album en 2017 en France, on retrouve cinq rappeurs : « *Soprano, Niska, Damso, Orelsan et PNL* ». Il faut savoir que 86 des 200 albums les plus écoutés et achetés en 2017 sont issus de la catégorie musique urbaine et pour les singles c'est 108 sur 200. On est à plus 16 milliards de streams-audios pour les musiques urbaines, soit trois fois plus qu'en 2016. De mon point de vue, investir dans la musique rap est un business

comme un autre qui peut être extrêmement rentable, certains artistes sont devenus millionnaires. Il faut aller au-delà des préjugés pour se rendre compte que ce milieu peut être un véritable terrain de recherche en économie et en gestion.

4. Ma rencontre avec le R.A.P.

Parfois je me dis : « je suis trop vieux pour ces conneries ». Quinze années que je suis dans le milieu. Quinze longues années à courir, négocier, organiser des déplacements, aller en studios, passer des coups de fil, dépenser mon argent. Je suis capable de négocier avec n'importe qui en maison de disques et de dire ce que je pense à n'importe quel rappeur connu ou inconnu, mais je suis incapable d'aligner deux phrases devant une demoiselle qui me plaît. Je suis conscient d'être habité par ce que je fais, comme un alcoolique le serait face à sa bouteille. C'est en même temps une passion, un travail, un état d'esprit et mon univers. Pourtant, le rap, je suis tombé dedans par hasard. À l'époque, ce n'était pas une question d'entrepreneuriat, juste ma manière de survivre.

Il y a quinze ans, j'avais plutôt le profil à finir en costume cravate dans une entreprise du CAC 40. Toujours propre sur moi, mes ambitions de réussir me guidaient et écraser l'autre ne me posait aucun problème, bref, un futur requin dans le monde des affaires. Fils d'un commerçant, j'ai grandi à la foire de Paris en observant mon père et ses commerciaux vendre de l'électroménager et nos conversations à table n'avaient qu'un sujet : la rentabilité. Si à l'époque, on m'avait dit que le jeune homme vif et ambitieux que j'étais allait finir en casquette, baggy avec des cheveux longs et une barbe, j'aurais trouvé ça inconcevable, limite insultant.

Mais la vie n'est pas un long fleuve tranquille, les certitudes d'hier deviennent les regrets d'aujourd'hui. Des problèmes de famille m'ont fait arrêter mes études trop tôt, malgré un parcours qui s'annonçait brillant. J'ai vite compris qu'être adulte, c'est faire le deuil de ses rêves. À 19 ans, avec des amis du quartier, j'ai créé une marque de vêtements streetwear. C'est à ce moment-là que j'ai fait l'une des rencontres les plus importantes de ma vie : la culture Hip-Hop. Comme mon entreprise ne me permettait pas à elle seule d'en vivre, j'ai pris un emploi dans l'associatif. J'ai encadré un groupe de jeunes qui voulaient pratiquer la danse et avec eux j'ai découvert ce mouvement, cette culture, cette façon de voir la vie. J'ai tout lu,

tout vu, tout entendu sur le sujet. On était dans « le break dance », la branche qui est restée encore « real ». Les battles, les cercles, les spectacles, la performance à l'état pur, la compétition saine, c'était un état d'esprit qui m'a permis de sortir de la réalité de ma vie qui était alors compliquée. Afin que ma marque décolle, on a voulu sponsoriser des rappeurs et, de fil en aiguille, j'ai commencé à rencontrer les acteurs de ce milieu.

Au final, j'ai dû arrêter mon entreprise, mais comme je m'étais lié d'amitié avec un artiste que je sponsorisais, j'ai décidé de l'aider dans sa musique en devenant son manager. Pas de contrat, juste un accord entre lui et moi. Il s'occuperait de la musique et moi du reste, sans savoir ce que cela signifiait, le reste... Je n'étais pas attiré par l'appât du gain, moi je voulais juste continuer à m'épanouir dans cette culture dans laquelle je me reconnaissais : « Love, Peace et United », ces valeurs que je ne trouvais pas dans mon foyer.

Je suis incapable de résumer ces quinze années en quelques lignes : les moments de plénitude, de partage, les trahisons, la violence, le respect, la performance en studio ou sur scène... J'ai eu la chance de vivre autant de choses, j'ai rencontré des hommes politiques, des voyous, des stars de cinéma, des journalistes... Au final, je n'ai pas accumulé de capital, en revanche j'ai accumulé de belles expériences. Il ne me reste que des vinyles, des affiches, des streakers, des Pass de concerts en souvenir. J'étais un « entrepreneur idéaliste », qui voulait faire de la musique intelligente pour réveiller les consciences, passer un message fort, laisser une trace de mon passage tout simplement. C'est ce qui me pousse à être toujours dans les affaires, c'est mon moteur, ma motivation.

Je suis parti de zéro dans ce business, j'ai tout appris sur le terrain. À cette époque, même dans les affaires, tout le monde venait du Hip-Hop, ancien graffeur, DJ, danseur qui s'était lancé. C'était un milieu avec des codes, des étapes à suivre. J'ai commencé en plaçant du maxi-vinyle dans les rayons indépendants de la FNAC. Je me revois, avec mon sac à dos et mon carton à la main, négocier avec le responsable du rayon pour faire du dépôt vente, je croisais d'autres gars qui faisaient comme moi. On discutait, on s'échangeait nos disques. Je n'arrêtais pas de sticker dans le train, les rues, histoire de laisser une preuve de mon passage. J'avoue que tout cela me manque. J'ai l'impression d'écrire comme un vieillard, mais cette époque est bien finie. Je ne suis pas nostalgique, mais pour la nouvelle génération, je suis un

dinosaure. Depuis toujours, réussir dans le rap, c'est une manière de s'en sortir, c'est juste « cette manière » qui a changé.

5. L'entrepreneuriat et le rap

Le Hip-Hop et le rap ont fait l'objet d'études philosophiques (Schusterman, 1992), sociologiques (Hammou, 2012 ; Barrio, 2007 ; Pecqueux, 2007) et ethnographiques (Turner, 2010), mais dans celles-ci la dimension entrepreneuriale est largement absente. Lorsque l'entrepreneuriat Hip-Hop est étudié, c'est souvent pour montrer son rôle dans le développement économique ou concernant les politiques publiques, notamment la politique de la ville, mais dans ces cas, la pratique entrepreneuriale au jour le jour nous semble insuffisamment explicitée (ex. Mbaye, 2011; Gauthier, 2009). Denis (2014) a montré que les valeurs du monde Hip-Hop peuvent guider avec succès dans l'économie contemporaine, que rap et stratégie n'étaient pas opposés, bien au contraire, mais il n'a pas étudié les pratiques incarnées des entrepreneurs Hip-Hop.

Ce n'est donc pas l'histoire du rôle de l'entrepreneuriat dans le développement économique, pas non plus l'histoire de garages, ou de héros solitaires surmontant tous les obstacles jusqu'au succès que je veux ici raconter. Je souhaite raconter l'histoire de l'entrepreneuriat rap telle que je l'ai vécue, telle que j'ai vu mes proches l'inventer. Montrer non pas des héros mais des passionnés. Montrer l'entrepreneuriat vécu. Parce que l'entrepreneuriat rap est pour moi une façon de vivre.

Dès le début, la logique entrepreneuriale était étroitement liée au mouvement Hip-Hop. Dès le premier principe de la *Hip-Hop Declaration of Peace*, présentée à l'Organisation des Nations-Unies le 16 mai 2001¹⁸, l'entrepreneuriat de rue fait partie intégrante des moyens d'expression

¹⁸ Déclaration signée notamment par Temple Of Hip-Hop, Rubans International, l'UNESCO et aussi par 300 Hip-Hop militants, des pionniers et des délégués des Nations-Unies. Cette déclaration est composée de 18 principes fondateurs dont voici le premier : « *Hiphop (Hip 'Hop) est un terme décrivant notre conscience collective indépendante. En constante évolution, ses moyens d'expression sont variés : Breakin, Emceein, Graffiti, Deejayin, Beatboxin, Street Fashion, Language de Rue, Culture de Rue et Entrepreneuriat de Rue. Dès lors que ses formes d'expression, de même que de futurs modes d'expression de la Hip-Hop culture se manifestent, cette Déclaration de Paix du Hip-Hop doit aider à utiliser et à interpréter ces différents modes d'expression et ses modes de vie.* »

du Hip-Hop. Entreprendre pour exister, pour s'exprimer, s'en sortir, c'est le leitmotiv, le fondement de cette culture.

Raconter l'entrepreneuriat rap ce n'est pas raconter l'entrepreneuriat avec pour toile de fond ou pour circonstance le rap. C'est conter un mode d'existence de l'entrepreneuriat qui est profondément Hip-Hop. C'est ma conviction après toutes ces années d'expériences, et c'est ce que je vais tâcher de montrer : dans cette forme d'entrepreneuriat, les traits de personnalité ou la découverte d'opportunités sont certes importants, mais plus important encore me semble être un style au sens de Marielle Macé (2016). Un style d'existence à la fois personnel et collectif, un mode de vie qui importe, auquel on tient et on veut s'y tenir, une forme de vie menacée par les évolutions du numérique et du tout commercial.

6. Questions de recherche

Il y a de claires parentés entre le monde du rap et celui de l'entrepreneuriat : la concurrence, la création, l'esprit tourné vers le business, etc. Et beaucoup d'acteurs du monde rap sont d'une manière ou d'une autre des sortes d'entrepreneurs. Et pourtant, si je demandais à quelqu'un de dessiner un entrepreneur, il y a eu de chances qu'il dessine un rappeur. Je veux dans cette recherche tenter de comprendre ce qu'il y a de propre à l'entrepreneuriat rap et à l'entrepreneur rap. Et je veux poser cette question depuis l'intérieur même de ce monde, et non pas d'une position distanciée, qui risquerait de manquer quelque chose de l'esprit et de l'atmosphère, du sens du rap pour ses acteurs. Je souhaite pour cela utiliser ma propre expérience, ma propre position enracinée dans l'expérience de l'entrepreneuriat rap. Ou plus précisément par des va et vient entre théories et expériences du rap. D'abord parce qu'on n'est pas entrepreneur rap sans aussi penser sa situation, sans en faire sa propre théorie. Et surtout parce que mon propre parcours m'a emmené en parallèle dans le monde académique. Enfin parce que ma question de recherche ne peut pas être posée *in abstracto*, elle n'a de sens qu'en lien permanent avec son objet : avec le monde du rap, dans sa multiplicité, sa complexité et ses évolutions.

L'entrepreneuriat rap ne définit-il pas une forme spécifique d'entrepreneuriat ? Par forme nous questionnons, si dans le rap l'entrepreneuriat n'aurait pas des modalités spécifiques : qu'il n'aurait peut-être pas le même sens, ne serait pas régi par les mêmes codes, n'aurait pas

les mêmes facteurs clés de succès. Nous questionnons s'il ne montrerait pas un autre mode d'existence : pas seulement saisie d'opportunité, actualisation de certains traits ou vecteur de développement économique, pas seulement une fonction de subsistance comme dans l'entrepreneuriat contraint, mais également comme rendant possible une certaine forme de vie.

Aux côtés de l'entrepreneur de soi, que certains entrepreneurs dans le rap sont indéniablement, n'y a-t-il pas aussi un entrepreneuriat pour une forme d'existence, un style auquel on tient, qu'on veut défendre et qui oriente une vie ?

7. Démarche méthodologique

Pour aborder à cette question, notre méthode consiste principalement en une réflexivité à partir d'une expérience d'entrepreneuriat dans le rap vécue à la première personne. En quelque sorte le « terrain » avait commencé bien avant la démarche de thèse et a continué tout au long du doctorat. Mais il s'est agi tout d'abord de restituer cette expérience vécue, d'en faire un récit biographique. Le récit révèle ainsi tout à la fois des structures sociales objectives et une expérience subjective, toutes aussi vraies, sans qu'il soit facile ni utile de les démêler (De Gaulejac, 2013). A bien des égards, ce récit relève de ce que Danilo Martuccelli (2013) appelle une biographie « extrospective ». Autrement dit, décrire l'expérience n'avait pas pour but de présenter une succession d'événements pour en chercher une cause ou une unité, ni pour but de montrer comment un monde entrepreneurial s'inscrit dans une vie d'entrepreneur, mais plutôt de montrer un parcours d'individuation face à une série d'épreuves que rencontrent les entrepreneurs. Je pense qu'il y a une manière Hip-Hop de faire face à ces épreuves. D'autres entrepreneurs rencontreront des épreuves similaires, pas nécessairement dans le même ordre ou configurés à l'identique, si bien que ce parcours singulier peut représenter une miniature de l'entrepreneuriat, où de mêmes épreuves ou problématiques se répètent (cf. Moriceau, 2004). Tous les entrepreneurs n'y feront pas face de la même manière, et c'est finalement ces réponses qui donnent forme à chaque parcours propre. Forme qui est donc à la fois une manière propre et une formation. Forme qui est un des éléments clés de l'enquête.

A partir de ce récit, la réflexivité s'est faite d'une manière herméneutique. La lecture du récit (en construction et une fois fini) a donné lieu à de premières interprétations. Celles-ci ont été discutées avec d'autres chercheurs, notamment mon directeur de thèse mais pas seulement : des présentations en conférence, la rédaction d'articles, tout ceci était chaque fois en discussion avec le récit. Je vérifiais si ces débuts d'interprétation résonnaient juste avec mon expérience et de quelles manières ils pouvaient être supportés ou précisés par le récit. De cercles en cercles, d'allers et retours entre réflexion et récit, par tentatives et discussions, la réflexion théorique s'est forgée.

Je voudrais préciser que le récit tient du témoignage. Je tenais à ce qu'il sonne juste plutôt que d'être exhaustif ou d'être orienté *a priori* par telle perspective théorique. Il ne s'agissait pas seulement de décrire les codes et les règles de ce monde entrepreneurial, mais de le donner à vivre de l'intérieur. Je souhaitais faire entrer le lecteur dans ce monde, l'y acculturer, l'amener pour un temps à sentir et penser depuis l'intérieur de ce monde. La démarche devait donc avoir une part ethnographique.

Si je devais me rattacher à la tradition ethnographique, les deux approches qui m'ont guidées sont celles de l'autoethnographie et de l'observation participante. Mon point de départ (et comment aurais-je pu m'en extirper ?) est mon expérience d'entrepreneur, producteur, artiste et observateur dans le milieu du Hip-Hop depuis plus de quinze ans. Je crois pouvoir affirmer sans prétention que ma connaissance en première personne et mon intimité avec les acteurs et les pratiques du milieu m'ont permis de saisir tout un ensemble d'éléments implicites difficilement accessibles à un observateur extérieur.

L'autoethnographie est le récit d'une expérience vécue à la première personne, qui mêle témoignages et réflexivité, et qui tente de faire partager au lecteur l'authenticité de cette expérience (Ellis, 2003 ; Ellis & Bochner, 2000). Cette méthode ici se justifie par sa capacité à capter les éléments culturels, par la richesse de l'expérience vécue personnellement qui perçoit certains signes, connivences et intelligences propres, lorsque par exemple tout peut se jouer sur un regard ou une attitude, et surtout parce que l'entrepreneuriat Hip-Hop n'est pas seulement un ensemble de signes et de codes, mais avant tout une expérience, dont la richesse est difficilement communicable par entretiens ou questionnaires. Le récit auto-ethnographique

tente de restituer l'expérience dans toutes ses dimensions : sensorielle, émotionnelle et réflexive pour essayer de la communiquer au lecteur.

L'observation participante permet de compléter et contrôler l'auto-ethnographie en captant également l'expérience d'autres personnes et les dynamiques de groupes. Dans le monde Hip-Hop, l'appartenance et la crédibilité sont des éléments clés, et poser des questions trop précises aurait rapidement fermé toutes les portes. Il était préférable de faire avancer des projets entrepreneuriaux, de rencontrer à l'occasion les participants, d'observer leurs comportements et leurs discours, et d'observer comment ils vivaient et se débrouillaient dans ce monde. L'observation participante a ajouté au récit une observation des autres et de leurs manières de faire ensemble.

Pourtant, en fin de parcours, à la réflexion, je me dis que la méthode a avant tout été autobiographique. En tentant de respecter le « pacte autobiographique » de Lejeune (1975), autrement dit de me montrer tel que j'ai été, sans tenter de tricher ou vouloir me montrer trop à mon avantage. Aussi sincère que ma mémoire ou mes notes me le permettaient. Ce récit autobiographique a été mis en regard de la littérature sur l'entrepreneuriat, puis j'ai principalement suivi trois voies que cette mise en regard me suggérait d'approfondir : le rôle instituant de l'imaginaire, l'importance d'un style et la place d'une forme, trois notions que je développerai plus loin.

Lors de mes présentations, j'ai souvent entendu des questions sur la validité de se servir de son propre parcours. Je répondrais d'abord que, autant dans l'entrepreneuriat que dans le rap, il est difficile de se fier au discours de surface qu'on servira à un inconnu ou à un enquêteur. Mais plus encore, je suivrais Jean-Philippe Bouilloud (2007), lorsqu'il affirme que tout chercheur en sciences sociales est un autobiographe (malgré lui). Des éléments de son histoire se retrouvent inévitablement dans ses écrits, cela procède même de la démarche scientifique. Toute pensée est ancrée dans une histoire, un territoire et un parcours et l'autobiographie met justement en avant cet aspect dans la genèse d'une réflexion, au lieu de la dissimuler sous un 'je' s'universalisant en 'nous'. L'autobiographie a permis pour cette recherche un accès à ce qui serait difficilement accessible par d'autres approches et relève me semble-t-il d'une certaine honnêteté vis-à-vis du lecteur : ce que j'affirme est né de mon expérience personnelle, je ne prétends pas la gommer au nom d'une objectivité (qui risquerait de perdre

tout le subjectif et l'intersubjectif de l'expérience de l'entrepreneuriat rap), elle me semble au contraire ajouter un supplément de crédibilité. Et puisque je parle de l'intérieur de cette expérience rap, bien des passages ne seront pas écrits dans un style académique classique, qui troublerait et jurerait avec l'expérience vécue en première personne.

En résumé, le récit de l'expérience sera avant tout biographique et s'attache à montrer un parcours d'individuation dans l'entrepreneuriat rap face à un ensemble d'épreuves. Il est témoignage. J'ai tenu à ce qu'y figurent deux voix, celle témoignant de l'expérience vécue en propre et celle observant les autres en faisant ensemble, qui se sont comme naturellement superposées dans le récit de cette expérience dans l'entrepreneuriat rap. Ce récit occupera la majeure partie de ce texte. Il est une traversée dans ce monde. Un monde qu'il faut d'abord expérimenter de l'intérieur avant de pouvoir le penser.

8. Plan de la thèse

Une première partie présentera ce que j'ai découvert en lisant la littérature académique relative à l'entrepreneuriat et l'entrepreneur. Si j'y ai reconnu bien des éléments qui résonnaient avec mon expérience, je dois reconnaître qu'il me semblait manquer quelque chose d'essentiel dans les écrits dominant cette littérature. Des approches critiques m'ont rendu sensible à de nombreux aspects complémentaires, elles m'ont surtout renforcé dans la certitude qu'il fallait avant tout décrire l'expérience vécue, dans un spectre le plus large possible plutôt que de se limiter à certaines dimensions préétablies. Les termes d'imaginaire, style et forme feront également une première apparition, afin que le lecteur y soit attentif lorsqu'il lira le récit biographique.

La seconde partie sera le récit (auto)-ethnographique/autobiographique de mon expérience dans l'entrepreneuriat rap. Je raconte l'histoire telle que je l'ai vécue, mêlant des faits, des épreuves et des réflexions, le tout constituant l'expérience. L'écriture n'est pas celle de la description extérieure mais celle du témoignage du récit en première personne.

Dans la troisième partie je réfléchis à ce qui me semblait manquer dans la littérature dominante en entrepreneuriat et qui était si omniprésent dans la seconde partie. Je montrerai d'abord l'importance de l'imaginaire Hip-Hop pour guider les pratiques et le sens donné en

me fondant notamment sur Castoriadis. Mais je tenais avant tout à y affirmer que ce qui m'apparaissait important était que l'entrepreneuriat rap est un style, en reprenant les analyses de Macé, dans ses trois dimensions de modalité, de distinction et de formation. J'ajouterai la notion de forme, notamment dans son acception de forme de vie, de forme donnée à la vie, déjà en partie présente dans les précédentes mais qui me semble mériter d'apparaître plus clairement. C'est ce triptyque imaginaire, style et forme qui me semble donner sens à l'expérience de l'entrepreneuriat rap.

Première partie

Beaucoup de choses commencent par des images. Elles viennent de notre passé, elles viennent de notre milieu, on ne sait pas toujours d'où elles viennent. Pour moi, l'entrepreneur et l'entrepreneuriat, les images qui résonnaient avec ces mots, c'était d'abord mon père souvent absent. Il a passé plus de temps dans son bureau sur République (Paris 10^{ème}) qu'avec nous à la maison. Il est parti de zéro mais il a réussi avec du temps et énormément de sacrifices à monter son entreprise et nous offrir une vie loin du quartier. C'était aussi les cours de gestion, où l'entrepreneur occupait une place un peu à part, teinté de respect, une fonction, mais dont on ne parlait pas beaucoup en fin de compte. Puis cela a été une expérience, qui sera rapportée dans la deuxième partie.

Lorsque pour ce travail, j'ai cherché la littérature académique qui expliquait ce qu'était l'entrepreneur et l'entrepreneuriat, j'ai d'abord trouvé qu'elle disait bien ce que c'était (en tout qui résonnait avec mes images). Être aux aguets pour flairer une opportunité, et espérer en devenir riche. Un état d'esprit, une envie de faire des choses, d'en être fier, ne pas tout attendre de l'extérieur, ne pas avoir peur de tenter. Et puis aussi un peu de dynamisme, lancer

une affaire qui va bouleverser l'équilibre, ceux qui profitent trop tranquillement de la place qu'ils ont trouvée, faire bouger les choses.

Et pourtant, je vous le dis franchement et sans manque de respect, j'ai vite commencé à m'ennuyer. Ce n'était pas que ça me semblait faux. Au contraire c'était peut-être trop évident. Mais il me semblait surtout que cette littérature manquait de quelque chose qui pour moi était essentiel. Quoi exactement, c'est sans doute difficile à dire, mais c'est peut-être tout le sens de ce travail de réfléchir à cet « essentiel », que je ne trouvais pas dans les écrits, en tout cas pas de la façon qui me parlerait.

Ce qui m'a beaucoup plus parlé en revanche, même s'il y avait parfois des parties un peu incompréhensibles, c'était certaines approches critiques. Elles ne mettaient pas en scène un entrepreneur rationnel, face à des opportunités et réalisant une fonction économique. Elles parlaient de désirs, elles parlaient de communautés, elles parlaient de discours et de représentations, d'un entrepreneur non pas existant tout fait mais qui se cherche et s'« individue » dans son parcours. Et beaucoup moins d'entrepreneuriat que d'*entrepreneurship*, toujours en train de se définir et de réinventer, jamais totalement achevé, jamais totalement réussi ou échoué.

Nous reviendrons sur la place des images et de l'imaginaire en troisième partie. Mais c'est justement parce que les images courantes semblaient manquer de quelque chose et que les recherches critiques ouvraient des voies très (trop) larges, que la deuxième partie consistera à un retour sur mon expérience vécue, mettant un temps de côté les écrits académiques, pour tenter de comprendre ce qui me semblait important et donnait du sens à l'entrepreneuriat dans le rap.

Cette première partie tentera de cerner l'image selon laquelle l'entrepreneur et l'entrepreneuriat sont figurés dans la littérature académique. Je signale dès à présent deux importantes limites. Tout d'abord ce travail est loin d'être exhaustif ou systématique. Je n'ai pas tout lu, loin de là, et n'ai pas utilisé de logiciel d'étude systématique. Je ne parle que de quelques textes que j'ai rencontrés dans mes recherches et qui m'ont semblé particulièrement significatifs par leur façon de parler de l'entrepreneur et de l'entrepreneuriat. Il y en a beaucoup d'autres, considérés parfois comme ayant plus d'autorité dans le monde académique. Je cite avant tout ceux qui m'ont aidé à saisir l'image qui sous-tend la

théorisation. Le but est de rappeler les trois principales images, puis d'ouvrir avec la littérature critique à la possibilité, d'autres façons de représenter l'entrepreneuriat.

Quand on parle d'images, on pense bien entendu immédiatement à Gareth Morgan (1999) et à ses images de l'organisation, puis à toute la littérature qui s'en est suivie sur les métaphores pour étudier l'organisation. Ce travail n'a pas la même ambition. Il ne s'agit pas de classer les images pour susciter un travail d'« *imaginization* », du lecteur, des praticiens et de la communauté académique.

Mais malgré tout je veux prendre au sérieux ces images. Car, comme le disent Clarke et Holt en 2016, lorsqu'ils ont demandé à des entrepreneurs de dessiner leur activité entrepreneuriale, l'image et la métaphore ne sont pas que des façons de parler ou des figures de style, elles sont avant tout des modèles de pensée (ils se réfèrent à Lackoff et Johnson). Ils s'inquiètent de l'omniprésence de quelques métaphores "héroïques" standard car cela limite la capacité à penser diverses facettes et diverses identités, diverses façons d'être entrepreneur. Par leur dessin, les entrepreneurs révélaient des identités en mouvements continus et parfois précaires, montraient le rôle de la bienveillance et du soin (*caregiving*), ils liaient la transformation et la croissance à la collectivité au sens large. Il est fort probable que les images standard véhiculées par les médias et par certains textes académiques nous empêchent de voir d'autres éléments de l'activité entrepreneuriale.

Cette première partie présentera d'abord les contours de l'image : comment celle-ci a évolué, son essence avant tout économique, ses bords, les processus qui sont observés. Elle rappellera ensuite les trois images les plus courantes, celle où l'entrepreneuriat est vu comme un acteur économique, celle où elle résulte d'un certain état d'esprit, celle où elle correspond à une saisie d'opportunités. Puis nous irons chercher quelques-unes des autres images portées par des approches critiques, et qui brouilleront, mettront en question ou complèteront ces images les plus courantes.

1. Les contours de l'image : la figure et les bords

L'entrepreneuriat est avant tout un phénomène hétérogène qui se manifeste de différentes manières. Selon Verstraete (2001, p. 5), « *[il] n'y a pas de consensus sur une théorie de*

l'entrepreneuriat encore moins sur une définition univoque. L'état de l'art fait apparaître de nombreuses acceptations et une profusion des thématiques où prennent place des notions et des concepts qui ne peuvent fonder la spécificité de l'entrepreneuriat ». Jusqu'à maintenant, aucune définition consensuelle n'a encore été établie, ce qui amène les chercheurs à fournir des définitions suivant des problématiques particulières, et ces définitions reposent sur des images.

L'entrepreneuriat est un concept équivoque et polysémique, et c'est pourquoi nous souhaitons saisir quelles sont les images qui le sous-tendent. Nous aborderons son évolution historique, remarquerons son ancrage dans l'économie, préciserons ce qui est considéré dans son champ, le processus lui-même et son contexte.

1.1 Evolution historique de l'image de l'entrepreneuriat

Le fait de parcourir l'histoire de l'entrepreneuriat nous permettra de voir et surtout de comprendre la manière dont le concept a été défini. Différents auteurs comme Laurent (1989), Boutillier et Uzunidis (1999), Vérin (2011) ont cherché à comprendre comment l'image de l'entrepreneur s'est construite au cours du temps. Les développements suivants s'appuient sur ces sources.

Au Moyen-Âge, le terme entrepreneur se rapportait à une personne qui prend en charge la gestion de vastes chantiers de production. À cette époque, l'entrepreneur ne fait face à aucun type de risques et se contentait tout simplement de gérer le chantier en mettant en œuvre différentes ressources qui lui étaient fournies (Boutillier et Uzunidis, 1999). Mais s'il est associé à une figure, c'est à celle du chevalier et à son univers de valeurs (Vérin, 2011).

Au XVI^e siècle, le terme entrepreneur est utilisé pour qualifier les personnes qui engagent et dirigent une activité militaire. Au XVII^e siècle, le concept de risque a commencé à être associé aux activités d'entrepreneuriat (ce qui ne veut pas dire que l'activité militaire était sans risque, mais le risque financier n'entrait pas dans le portrait). À cette époque, bien que l'entrepreneur développe des relations contractuelles avec les pouvoirs publics pour des services de construction ou autres, il supporte lui-même les risques de pertes qui en résultaient étant donné que le montant du contrat est fixé à l'avance.

Depuis, l'entrepreneur est souvent considéré à la fois comme un preneur de risques et un dénicheur d'opportunités. C'est à partir de cette constatation que les premières théories se rapportant à l'entrepreneuriat ont commencé à émerger. Le dictionnaire universel du commerce publié en 1723 à Paris donne quelques précisions aux deux notions suivantes : entreprendre et entrepreneur (Boutiller et Uzunidis 1995, p. 8). Entreprendre est le fait de s'assurer du succès d'une affaire ou d'un projet ; l'entrepreneur est celui qui entreprend une affaire.

Au XVIII^e siècle, les auteurs ont commencé à distinguer l'entrepreneur et le fournisseur de capitaux. Ce dernier est considéré comme un professionnel en termes de gestion financière : il œuvre essentiellement dans l'investissement à travers des placements de fonds à risque et dont l'objectif est d'obtenir le taux de rendement maximum pour le capital investi. L'entrepreneur se démarque ainsi de l'investisseur.

Au cours du XIX^e siècle, c'est plutôt avec la figure du manager que celle d'entrepreneur est confondue. En effet, l'entrepreneur est considéré comme celui qui organise et qui assure le fonctionnement d'une entreprise dans l'objectif de réaliser un profit. L'entrepreneur effectue des investissements tout en s'investissant en apportant ses savoirs, ses talents, etc. En plus de son investissement financier et intellectuel, il assume également toutes les charges se rapportant à l'activité de l'entreprise. Ainsi, il est le seul responsable des gains ou des pertes réalisés au travers de ses activités.

Au cours du XX^e siècle, la notion d'entrepreneur innovateur a fait son apparition, l'entrepreneur apparaît comme celui qui crée de nouveaux produits, avec une différenciation et une création de valeur.

Ainsi, le portrait de l'entrepreneur dépeint celui qui réalise de grands projets, des conquêtes, qui se lance dans des aventures, puis l'image se centre chaque fois davantage dans l'activité économique. Son rôle est de s'assurer du succès d'une affaire ou d'un projet. Il effectue des investissements tout en s'investissant dans son affaire. Une affaire qui peut comprendre des risques : il est le seul responsable des gains ou des pertes réalisés via ses activités. Toutefois il s'engage vis-à-vis d'autres acteurs économiques sans pouvoir leur donner une véritable garantie de ce qu'ils peuvent en attendre.

1.2 Une image ancrée dans son origine économique

De cette histoire, l'entrepreneuriat et l'entrepreneur ont hérité d'une approche avant tout économique. Il y a trois auteurs qui doivent être cités : Richard Cantillon, Jean Baptiste Say et Joseph Schumpeter. Ces économistes ont tous contribué à la définition du concept de l'entrepreneuriat, mais il ne faut pas oublier que leur image de l'entrepreneuriat ne pouvait qu'être formée en fonction du contexte et de la période dans laquelle ils ont mené leurs travaux. Elles portent donc la marque de ce contexte.

Ces auteurs étaient avant tout des économistes intéressés par les dynamiques économiques, plus que par l'entrepreneuriat lui-même. Ainsi, le concept de l'entrepreneuriat n'a été évoqué que de manière marginale et est considéré comme une fonction économique et dans laquelle l'entrepreneur est un acteur capital du développement économique.

Richard Cantillon est considéré comme le père de l'entrepreneuriat et c'est au XVIII^e siècle qu'il a commencé à constituer la « charpente » du concept entrepreneurial. L'auteur s'est penché sur la fonction de l'entrepreneur et l'ampleur de son rôle économique. L'entrepreneur est inséparable de la notion de risque économique. Cantillon le considère comme celui qui aime prendre des risques et fixe les prix sur le marché. Selon Hebert & Link (1982) p. 611 « *les négociants, fermiers, artisans et autres exploitants individuels achètent à un prix certain et vendent à un prix incertain leurs activités comportant donc un risque* », car ils sont dans l'impossibilité de prévoir la quantité de la consommation.

À part l'exposition aux risques, l'entrepreneur est également celui qui a la capacité de comprendre une situation économique et d'anticiper dans un contexte imprévisible et incertain. Par conséquent, il s'engage vis-à-vis d'autres acteurs économiques sans pouvoir leur donner une véritable garantie de ce qu'ils peuvent en attendre.

Après Richard Cantillon, Jean-Baptiste Say a également pris en compte les activités de l'entrepreneuriat (Filion, 1997). Cet économiste insiste également sur le fait que l'entrepreneur est un acteur économique qui s'expose à des risques, qui investit ses propres fonds et son temps tout en coordonnant des ressources dans l'objectif de produire et de mettre en vente des biens ou des services. Jean-Baptiste Say continue les études et analyses entamées par Cantillon. Il ajoute toutefois qu'il est celui qui produit et qui répartit de la richesse.

En termes d'images, il est intéressant de noter que l'entrepreneur selon Jean-Baptiste Say se situe entre deux points essentiels : entre le travail d'exécution où l'ouvrier intervient et le travail de recherche du savant. Dans ce contexte, il met en lien les activités les plus élevées et les plus humbles (Boutillier et Uzunidis, 1999). L'entrepreneur réalise un travail créatif de médiation. Il est plus médiateur que créateur.

Joseph Aloïs Schumpeter, au début du XXe siècle, va continuer à penser l'entrepreneur au sein de la dynamique économique. Il en est même un des principaux moteurs. L'entrepreneur devient un élément capital dans le développement économique (Béchar, 1996). On connaît bien sûr son approche en termes de destruction créative qui contraste avec les approches statiques et d'équilibre.

En considérant que l'évolution économique est assurée pour une grande partie par des facteurs endogènes, notamment l'innovation, J.A. Schumpeter voit les entrepreneurs comme des héros, car ils prennent des risques pour innover et pour mettre en œuvre de nouvelles combinaisons de facteurs de production. Hamper et Rowel (1952, cités par Rahji, 2011) proposent cinq formes de combinaisons productives : « *la fabrication d'un nouveau bien ; l'introduction d'une méthode de production nouvelle ; l'ouverture de nouveaux débouchés ; la conquête d'une source nouvelle de matière première ou de produits semi-œuvrés et la réalisation d'une nouvelle organisation* ».

Selon ces cinq types de combinaisons productives, l'entrepreneur se réfère d'abord à un statut économique. Dans ce contexte, Schumpeter (1928, p. 483 et 485¹⁹) souligne que « *l'essence de l'entrepreneuriat se situe dans la perception et l'exploitation de nouvelles opportunités dans le domaine de l'entreprise [...], cela a toujours été fait avec l'opportunité d'un usage différent des ressources nationales qui sont soustraites de leur utilisation naturelle et sujettes à de nouvelles combinaisons* ». Pour cet auteur, l'innovation se présente avant tout comme un mouvement cyclique et dont le développement s'effectue en deux phases : une phase de prospérité et une phase de dépression. D'abord donc une phase d'innovation, produisant un bouleversement des structures économiques, permettant la création de richesse et de marges, et où ceux qui n'arrivent pas à suivre l'innovation sont sortis du marché. Ensuite une phase de

¹⁹ Cité par Filion (1997).

retour à la normale, où les marges se résorbent, la concurrence s'intensifie de nouveau, encourageant à une nouvelle série d'innovations.

L'image de l'entrepreneur se modifie. Il est celui par qui passe l'innovation. Mais il est aussi celui qui bouleverse les équilibres établis, qui rompt avec la routine, avec les structures, qui fait bouger les places. Il y a certainement enfin une certaine cruauté, une élimination des plus faibles dans la compétition pour la survie.

1.3 Les éléments représentés

Pour continuer à aborder l'image de l'entrepreneuriat et de l'entrepreneur, il faut se pencher sur ce qui est représenté à l'intérieur du tableau. Et se demander quelle est la figure et ce qui est représenté en fond. Dans les tableaux de l'entrepreneuriat, il y a en général le paysage, constitué à la fois de l'économie et des institutions, il y a l'entrepreneur lui-même et il y a enfin ce qu'il fait. Le plus souvent l'un des trois aspects est privilégié. Or, nous dit Danjou (2002), il faut représenter les trois. Il attaque ainsi les représentations économiques, qui disent plus sur le paysage que ce qu'elles ne veulent considérer de l'homme (ou la femme) et son action : *« écarter l'individu, c'est désincarner un processus qui doit beaucoup à l'activité physique et singulière des personnes qui l'initient. En outre, se focaliser sur l'homme en dehors de son action, c'est réduire ses potentialités et prendre le risque de s'enfermer dans des modèles explicatifs déterministes en établissant un lien de causalité trop stricte entre les caractéristiques psychologiques d'un individu et son action entrepreneuriale »* (p. 121).

L'entrepreneuriat est un phénomène multidimensionnel. Selon de nombreux auteurs, il n'est pas possible de l'appréhender seulement en prenant en considération l'une des différentes facettes de l'entrepreneuriat. C'est la raison pour laquelle, un nombre grandissant d'auteurs font appel à des approches processuelles dans l'objectif d'inclure les différentes dimensions de l'entrepreneuriat, notamment l'entrepreneur, l'action et le contexte (Fayolle, 2003b). Par exemple, la théorie proposée par Herron et Sapienza (1992), qui met en évidence le processus menant à la création d'entreprise, insiste sur le caractère important des interactions entre différents types de variables à l'exemple du contexte du projet et du porteur de projet, sa personnalité, et les valeurs ainsi que les motivations qui l'animent, les spécificités de la recherche d'opportunité et le lancement des activités. Selon Fayolle (2002), bien que le

processus entrepreneurial soit un concept récent, plusieurs auteurs s'y sont déjà référés plus tôt à l'exemple de Gartner (1988), Bygrave et Hofer (1992), Johannisson (2003). On peut se référer à la célèbre définition de Johannisson (2003) p. 31 par exemple, selon laquelle « *l'entrepreneuriat est un processus dans lequel des ressources, indépendantes à l'origine, sont réorganisées d'une nouvelle façon pour saisir une occasion d'affaires* ».

Le processus est une tentative d'intégrer le temps et les évolutions, l'entrepreneuriat y apparaît comme une dynamique. Mais on comprend alors que l'image devrait être remplacée par le film. Si on allait au bout de cette logique, on ne devrait plus pouvoir proposer une image ou une figure de l'entrepreneuriat, mais seulement son développement, son histoire, son récit. Toutefois, ces étapes sont en général fixées et identiques. L'entrepreneuriat est vu comme un processus, mais ce processus peut lui-même entrer dans une image. S'il est un film, son scénario est prévisible à l'avance. L'entrepreneuriat comme processus, ainsi modélisé, perd l'aventure entrepreneuriale.

1.4 L'entrepreneuriat en dialogue avec son environnement socio-économique

Enfin, ce sont les rapports entre la figure et le fond socioculturel qui caractérisent l'image de l'entrepreneuriat. D'un côté le contexte détermine ou sélectionne l'activité entrepreneuriale, mais d'un autre côté l'activité entrepreneuriale redéfinit ou remodèle ce contexte, que ce soit au niveau du macro-environnement, notamment les institutions, du tissu économique ou au moyen de réseaux.

Selon un regard large au niveau du macro-environnement, nous trouvons de nombreuses théories régies par des normes universelles sur les attitudes compétitives. La compétition est indissociable de l'entrepreneuriat et agit sur les actions prises au sein de l'entreprise (Casson, 2005 ; Miller, 1983 ; Burns & Stalker, 1961). Mais d'un autre côté, Giddens (1984) avec sa théorie de la structuration affirme que l'environnement est façonné par les actions et les actions des individus, ceux-ci s'inscrivent certes dans la structure mais ces acteurs manient et remanient aussi l'institution.

Mais au niveau du tissu économique, on trouve de mêmes approches et notamment dialectiques, l'entrepreneur à la fois doit se soumettre à son milieu et peut le modeler. Cette

perspective permet de classer le système socioéconomique comme une entité active et initiatrice de modification, tout comme l'entrepreneur lui-même. Il devient alors de plus en plus difficile, dans l'image, de distinguer la figure du fond.

Enfin, une troisième approche en dialogue avec l'environnement se fait à travers la notion de réseau. L'étude à travers le réseau social fait intervenir plusieurs notions : l'intensité, la faisabilité et la centralité. L'intensité du réseau se concentre sur les multiples interactions entre les acteurs et elle est mesurable par comparaison entre les nombres de liaisons en activité et le nombre de liaisons potentielles. La faisabilité est liée à la proximité des intervenants. Elle est mesurable grâce à l'estimation du nombre de médiateurs entre les deux protagonistes. La centralité d'un individu au sein d'un réseau est définie par le nombre de personnes qu'il peut influencer et sa position par rapport à ses collaborateurs.

Plus récemment Audrescht et Thurik (Audrescht & Thurik, 2000 ; Thurik *et al.*, 2013), s'inscrivant dans les travaux de Kirchhoff (1994), proposent d'envisager le processus entrepreneurial au sein d'un stade de l'évolution économique : de l'économie managériale vers l'économie entrepreneuriale. Pour Audrescht (2007), nous entrons ainsi dans la société entrepreneuriale, où l'entrepreneuriat joue un rôle clé et proactif, mobilisant technologies et connaissances pour faire face à la mondialisation. Dans l'économie entrepreneuriale en effet, la performance est liée à l'innovation distribuée et à l'émergence et la croissance d'entreprises innovantes (Thurik *et al.*, 2013). Cette économie est caractérisée par la convergence d'institutions et de politiques publiques conçues pour faciliter la création et la commercialisation du savoir à travers l'activité entrepreneuriale (*idem*, p. 303). La société entrepreneuriale a été analysée sous les angles de la réglementation, de la structure de marchés, des politiques publiques, du rôle des technologies ainsi que de la production, transmission et transformation des connaissances en innovation. L'entrepreneuriat se positionne alors à la partie centrale de son environnement, jusqu'à s'y confondre.

2. L'entrepreneuriat un facteur économique

Reprenons les trois grands motifs qui sont figurés dans les études sur l'entrepreneuriat. Et commençons par celui qui souligne son rôle dans l'économie qui nous est rappelé dans bien des politiques et programmes publics. De son ancrage économique, l'entrepreneuriat a en effet hérité d'un regard bien spécifique. Celui de son effet sur l'économie, notamment la croissance, le changement et la lutte contre le chômage. L'entrepreneuriat n'est pas alors étudié pour lui-même ou pour l'entrepreneur, mais pour son effet.

2.1. L'entrepreneuriat comme un moteur de croissance économique

En effet en termes de croissance économique, l'entrepreneuriat assure un rôle capital. Il existerait une forte relation entre le taux de croissance économique et le taux d'activités entrepreneuriales. L'entrepreneuriat joue un rôle capital au sein de l'économie étant donné qu'il est le principal facteur qui déclenche la création d'entreprises et surtout la création d'emplois, la création d'innovations et la création de valeurs. Et lorsque le tissu entrepreneurial est peu élevé, le développement socio-économique est atone. Ces approches sont bien connues, aussi nous ne les développerons pas davantage.

2.2 L'entrepreneuriat renforce le développement et la création d'entreprises

La création d'entreprises est essentielle dans le développement économique. Ettinger (1989), Granger (2000) et Gasse (2003) notamment mettent au premier plan les bénéfices de la création d'entreprise liés à l'entrepreneuriat : source de croissance et de revitalisation, renforcement de la concurrence, source d'innovations, etc.

2.3 L'entrepreneuriat, un moyen de lutter contre le chômage

Mais ce qui donne également une excellente image de l'entrepreneuriat est qu'il se présente pour l'économie comme un moyen de réduire le taux de chômage. On retrouve cette logique à la base de nombreux textes de la communauté européenne, des politiques américaines et

d'instances comme la Banque Mondiale et le FMI. La création d'entreprise favorise la réinsertion sociale et professionnelle des personnes qui sont restées longtemps sans emploi.

Par exemple en France, les études entamées par l'APCE ont permis de mettre en évidence que la création d'entreprise a participé largement à la création d'environ 400 000 à 450 000 emplois par an. Granger (2000) p. 226 quant à lui souligne que : « *les créateurs d'entreprises au sens large génèrent chaque année quelques 500 000 emplois : emplois nouveaux, emplois qui subsistent dans des opérations de reprises d'entreprises, emplois indépendants de ceux qui se mettent à leur compte* ».

Bien entendu on pourra voir au contraire, avec un regard critique, qu'il existe aussi un entrepreneuriat subi, qui est une conséquence des politiques libérales. L'ancien salarié, repoussé à l'extérieur de l'entreprise, a besoin de créer son entreprise pour exercer son activité économique. De lutte contre le chômage, l'entrepreneuriat est alors vu comme la conséquence du chômage, ou la conséquence d'une politique économique accroissant la vulnérabilité des travailleurs, en les plaçant dans des situations où l'entrepreneuriat est la seule solution pour continuer dignement leur activité.

3. L'entrepreneuriat un état d'esprit

L'image de l'entrepreneur, et de l'entrepreneuriat, est avant tout une figure positive. Bien sûr elle dépend d'un certain milieu culturel, qui la considérera comme plus ou moins valorisée, qui lui apportera un plus ou moins favorable environnement. Mais elle concerne surtout la personne de l'entrepreneur. Celui-ci (ou celle-ci) serait doté(e) d'un certain état d'esprit, il ou elle aurait certaines caractéristiques, certains « traits » particuliers, qui font de lui un entrepreneur. On pourra alors distinguer selon ces traits différents types d'entrepreneurs, et notamment faire le dessin de l'entrepreneur accompli. On peut remarquer que ces traits sont quasiment toujours entourés d'une valence positive.

L'image de la personne de l'entrepreneur est une figure la plupart du temps héroïque.

3.1 La culture entrepreneuriale

Mais avant d'arriver à la figure de l'entrepreneur, il faut d'abord la replacer au sein de la culture entrepreneuriale. Une culture qui fait plus ou moins naître des entrepreneurs, qui lui sera plus ou moins favorable. La culture entrepreneuriale se traduit par les valeurs ainsi que par les convictions partagées orientant de manière efficace les actions et le comportement des parties concernées par l'activité entrepreneuriale : l'entrepreneur lui-même, les institutions et la population. La culture entrepreneuriale dépasse l'entrepreneur et doit irriguer la population et les différentes institutions du territoire.

Le maître-mot est alors de développer la culture entrepreneuriale. Cela permet non seulement de créer des emplois mais encore d'asseoir une bonne image dans le territoire concerné. Il faut valoriser la carrière entrepreneuriale. Tout comme le métier de médecin, pompier, etc., être entrepreneur est aussi un métier très valorisé et respecté dans la société – tout au moins dans une certaine culture.

Selon cette perspective d'une culture favorable à l'entrepreneuriat, le monde de l'entrepreneuriat est dessiné selon l'image d'un monde de personnes optimistes, de personnes créatives, de personnes innovatrices qui aiment prendre des risques, etc. Toutes ces caractéristiques sont et seront intégrées aux différentes sphères de l'entrepreneuriat à savoir les écoles, la politique, etc. Dans cette image, c'est de cette façon que les entreprises vont être développées afin de satisfaire les attentes des personnes et institutions qui appartiennent à cet environnement. Cette image a le vent en poupe, car on nous prédit le développement de la société entrepreneuriale, autrement dit une société où l'entrepreneur et l'entrepreneuriat auront une place centrale (Audrecht et Thürik).

3.2 L'esprit entrepreneurial

Au niveau individuel, la culture entrepreneuriale se traduit par un esprit entrepreneurial. Même si plusieurs auteurs s'accordent sur l'idée que l'esprit entrepreneurial soit d'une importance capitale, ils ont chacun leurs propres interprétations du sujet en question (Bachelet *et al*, 2003). Cette attitude serait fondamentale dans de nombreux domaines lors de la création d'une entreprise. On pourrait ainsi établir une culture de l'agilité en promouvant les

initiatives : « créer de plus en plus d'innovateurs et moins d'imitateurs p. 150 » en formant à l'esprit entrepreneurial (Carrier, 2000 ; Hernandez, 2000 (a) ; Schieb-Bienfait, 2000 ; Fayolle, 2003(a)). Toutefois l'esprit entrepreneurial serait capital dans de nombreuses circonstances qui dépassent la création d'une entreprise et désigne une tournure d'esprit orientée vers l'agilité, la prise de risque, la flexibilité, le désir de créer, etc. Par conséquent, il s'applique autant à la création d'entreprise qu'à tout type d'activités humaines (culturelle, artistique, sportive et associative) (Léger-Jarniou, 1999). Il reste que ces définitions sont plutôt abstraites, elles ne parviennent à définir clairement l'esprit entrepreneurial ainsi qu'à exposer en détail les éléments qui la composent.

En se référant aux recherches de Kirzner (1985) et de Lavoie (1993), Bourguiba (2007) décrit l'esprit d'entreprendre comme un fait social, qui opère selon deux orientations. L'entrepreneur kirznérien est connu pour sa clarté d'esprit qui implique une accommodation de l'attention, il est capable d'une nouvelle manière de voir les possibilités et les contraintes d'une situation par la mobilisation d'une vivacité d'esprit. L'entrepreneur décrit par Lavoie est avant tout mû par son bon sens. Il faut alors connaître son milieu social.

Ainsi si l'esprit entrepreneurial est souvent évoqué, il semble difficile de le caractériser ou le démontrer... peut-être cela repose-t-il à son tour sur la vivacité d'esprit ou le bon sens de l'auteur.

3.3 Les traits entrepreneuriaux

L'esprit est plus difficile à dépeindre, aussi est-il préférable de dessiner certains de ses traits. L'entrepreneur est dessiné affairé et c'est une personne qui possède des talents, des désirs et des motivations, caractéristiques considérées indispensables pour l'entrepreneur.

Déjà Schumpeter (1934) peignait l'entrepreneur comme un innovateur ayant la capacité d'exploiter les nouvelles technologies. Mais on aura une figure plus nette par exemple sous la plume de Fillion (1988, p. 86) : une personne imaginative caractérisée par sa capacité à se fixer et atteindre des buts. Cette personne maintient un niveau élevé de sensibilité en vue de déceler des occasions d'affaires possibles. Les décisions à faible risque délimitent ses innovations.

Les études décrivant les traits entrepreneuriaux sont très nombreuses. Belley (1989) les synthétise schématiquement en proposant deux traits fondamentaux : un besoin d'accomplissement et l'internalité du lieu de contrôle (*locus of control*) : la perception qu'a ou non une personne d'être en mesure de contrôler ce qui l'entoure.

Une méthode classique de l'entrepreneuriat tente alors de prouver les différences entre un citoyen ordinaire et un entrepreneur. On peut par exemple reprendre le tableau de Filion, (1999) listant les principaux traits les plus souvent attribués aux entrepreneurs :

Tableau 1 : Les traits souvent attribués aux entrepreneurs (Filion, 1999)

Innovateurs	Besoin de réalisation
Leaders	Internalité
Preneurs de risques modérés	Confiance en soi
Indépendants	Implication à long terme
Créateurs	Tolérance à l'ambiguïté et à l'incertitude
Energiques	Initiative
Persévérants	Apprentissage
Originaux	Utilisation de ressources
Optimistes	Sensibilité envers les autres
Orientés vers les résultats	Agressivité
Flexibles	Tendance à faire confiance
Débrouillards	Argent comme mesure de la performance

3.4 Les différents types d'entrepreneurs

Dans la littérature entrepreneuriale, il existe de nombreuses figures typologiques. Il faut savoir qu'en général, les critères qu'on utilise pour l'identification des entrepreneurs prennent

en compte les caractéristiques psychologiques, les caractéristiques personnelles, les caractéristiques professionnelles, les objectifs à atteindre et les comportements qui se sont formés petit à petit au cours de l'éducation, rattachés au professionnalisme de la gestion.

Il faut savoir que le recours à l'utilisation des typologies en entrepreneuriat a commencé avec l'intégration de notre champ d'études dans le domaine académique. Arthur H. Cole fut l'un des premiers à avoir suggéré une typologie. À la fin des années 1940, avec Joseph Schumpeter, Cole a mis sur pied le tout premier Centre d'entrepreneuriat à l'Université Harvard (Cole 1942, 1946, 1954, 1959). Arthur H. Cole avait distingué quatre sortes d'entrepreneurs : pratique (*rule-of-thumb*), sophistiqué, mathématiquement articulé (*mathematically advised*) et informé (Livesay, 1982).

Plus tard, plusieurs chercheurs allaient en proposer d'autres. Des auteurs en ont parlé (Filion, 1997) ou ont évoqué le sujet (Woo, 1988, 1991). Les cas de Daval, Deschamps et Geindre (1999) est un peu particulier puisqu'ils en ont rapporté une vingtaine, les plus connues. Jusqu'ici, dans le domaine de l'entrepreneuriat, leur recherche figure parmi les rares écrits qui traitent ce sujet et ont suggéré une grille de lecture de typologies.

En 1967, Smith a suggéré la plus classique des classifications. En 1988, elle a été reprise par Davidsson. Cette typologie trace la différence entre l'entrepreneur d'affaires ou entrepreneur opportuniste et l'entrepreneur artisan. Ici, il faut préciser que le passage vers la croissance était le facteur principal discriminant. Chez l'entrepreneur opportuniste, cette orientation est plus marquée comparée à ce qu'on peut trouver chez l'entrepreneur artisan. Selon Smith, l'entrepreneur technologique fait partie d'une tout autre catégorie.

Tableau 2 : Typologies d'entrepreneurs - Est-ce vraiment utile ? par L.J. Filion, Cahier de recherche no 2000 -14 Octobre 2000

Auteurs	Date	Typologies
<i>Smith</i>	1967	Deux types d'entrepreneurs : <ul style="list-style-type: none"> - L'entrepreneur artisan - L'entrepreneur opportuniste
<i>Collins et Moore</i>	1970	Deux types d'entrepreneurs : <ul style="list-style-type: none"> - L'entrepreneur administratif - L'entrepreneur indépendant
<i>Laufer</i>	1975	Quatre types d'entrepreneurs : <ul style="list-style-type: none"> - Le manager ou l'innovateur - L'entrepreneur orienté vers la croissance - L'entrepreneur orienté vers l'efficacité - L'entrepreneur artisan
<i>Miles et Snow</i>	1978	Quatre types d'entrepreneurs : <ul style="list-style-type: none"> - Le prospecteur - L'innovateur - Le suiveur - Le réacteur

<i>Vesper</i>	1980	<p>Au moins 11 types d'entrepreneurs :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Travailleurs autonomes travaillant seuls - Bâtisseurs d'équipes - Innovateurs indépendants - Multiplicateurs de modèles existants - Exploitants d'économies d'échelle - Rassembleurs de capitaux - Acquéreurs - Artistes qui achètent et vendent - Constructeurs de conglomerats - Spéculateurs - Manipulateurs de valeurs apparentes
<i>Julien et Marchesnay</i>	1987 / 1996	<p>Deux types de propriétaires-dirigeants :</p> <ul style="list-style-type: none"> - PIC (pérennité, indépendance, croissance) - CAP (croissance forte, autonomie, peu de pérennité)
<i>Carland, Hoy, Carland</i>	1988	<p>Deux types d'acteur organisationnels :</p> <ul style="list-style-type: none"> - L'entrepreneur - Le propriétaire de PME
<i>Lafuente et Salas</i>	1989	<p>Quatre types de nouveaux entrepreneurs :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Artisan - Orienté vers le risque - Orienté vers la famille - Managérial

<i>Filion</i>	1998	Deux types d'entrepreneurs : <ul style="list-style-type: none"> - Opérateur - Visionnaire
<i>Marchesnay</i>	1998	Quatre types d'entrepreneurs : <ul style="list-style-type: none"> - Isolé - Nomade - Notable - Entreprenant
<i>Duchéneaut</i>	1999	Socio-style de créateurs d'entreprises <ul style="list-style-type: none"> - Rebelles (28%) - Matures (41%) - Initiés (25%) - Débutants (6%)

Une première approche datant de 1967 suggère deux figures d'entrepreneurs : l'entrepreneur opportuniste et l'entrepreneur artisan. Je m'arrête sur celle-ci pour illustrer plus précisément cette approche typologique.

Outre son niveau d'éducation élevé, l'entrepreneur opportuniste possède aussi de nombreuses expériences professionnelles. Sa particularité vient du fait qu'il s'identifie plus à la gestion. L'entrepreneur opportuniste possède des comportements qui l'écartent du paternalisme. Il accorde une place importante au développement et à la croissance de l'entreprise, même si pour cela, il lui faut perdre un peu d'indépendance.

Le profil de l'entrepreneur artisan est presque l'opposé de celui de l'entrepreneur opportuniste. Certes, il est moins éduqué, mais il possède quand même une forte compétence technique. Son centre d'intérêt, c'est son travail. Contrairement à l'entrepreneur opportuniste, il adopte facilement le paternalisme dans son entreprise. Par peur d'une perte de contrôle, il a tendance à refuser la croissance de son entreprise. Ces deux types génériques d'entrepreneurs se retrouvent très fréquemment dans d'autres approches typologiques.

3.5 Les traits d'un entrepreneur accompli

L'étude de la création d'une entreprise se base en grande partie sur les hypothèses concernant les caractéristiques des entrepreneurs. La méthode recourant aux traits de la personnalité est fondée sur l'idée selon laquelle les traits psychologiques de certains individus peuvent les avantager quand il s'agit d'exercer dans le domaine de l'entrepreneuriat.

Un entrepreneur doit posséder une personnalité stable dans le temps, une personnalité facile à décrire dont on pourrait dresser le portrait. Les recherches menées en entrepreneuriat consistent à recenser toutes les caractéristiques qui décrivent le mot entrepreneur. Cette approche a été le sujet de nombreuses recherches qui décrivent les entrepreneurs selon des traits de personnalité bien distincts.

Selon Collins & Moore (1970), pour les attitudes sociales et les emplois précédents, les activités professionnelles des parents, l'éducation et la satisfaction au travail sont très importantes. Un peu plus tard, Cooper & Dunkelberg (1981) ont tenu à rappeler la place qu'occupent les parents, l'expérience professionnelle, l'éducation ainsi que l'âge dans la décision d'entreprendre. Du côté de Welsch & Young (1982), ils ont non seulement retenu les facteurs comportementalistes tels l'attrait du risque et le besoin de contrôle, mais aussi les variables correspondantes aux traits des entrepreneurs : estime de soi, optimisme économique ou rigidité, machiavélisme.

Le tableau qui suit contient le résumé des principaux travaux qui se sont focalisés sur l'étude de l'entrepreneuriat en 1980. À cette période, le nombre de publications sur les traits a vraiment diminué. Il met en avant la volonté de certains auteurs à réduire et à associer le terme entrepreneur avec des traits de personnalité récurrents.

En 1991, Cunningham & Lischeron ont suggéré une typologie des différentes écoles de pensées focalisées sur l'entrepreneuriat. Selon eux, les six écoles qui contribuent le plus à la compréhension du phénomène sont l'école des caractéristiques psychologiques, l'école du personnage charismatique, l'école managériale, l'école classique, l'école entrepreneuriale et l'école du leadership. Le tableau ci-dessous montre les spécificités de ces approches.

Tableau 3 : Synthèse des approches décrivant les traits d'un entrepreneur accompli

Modèle entrepreneurial	Principale idée	Proposition	Comportements et qualités	Situation
Courant de 'Great Person'	L'entrepreneur a une capacité intuitive - un sixième sens - et des traits et des instincts qu'il a depuis la naissance.	Sans cette intuition « innée », l'individu serait comme le reste des mortels qui « n'ont pas ce qu'il faut pour réussir ».	Intuition, vigueur, énergie, persistance, et estime de soi.	Démarrage
Courant des caractéristiques psychologiques	Les entrepreneurs ont des valeurs, des attitudes, et des besoins uniques qui les motivent.	Les gens se comportent selon leurs valeurs ; le comportement est le résultat des tentatives de satisfaire les besoins.	Valeurs personnelles, prise de risque, besoin d'accomplissement, et autres.	Démarrage
Courant classique	La caractéristique centrale du comportement entrepreneurial est l'innovation.	L'aspect critique de l'entrepreneuriat réside dans l'action plutôt que dans le fait d'être propriétaire.	Innovation, créativité, et découverte.	Démarrage et croissance précoce

Courant de management	Les entrepreneurs sont les organisateurs d'une entreprise économique ; ils sont les gens qui organisent, possèdent, contrôlent, et assument le risque.	Des entrepreneurs peuvent être développés ou formés aux fonctions techniques de la gestion.	Planification de la production, organisation du personnel, capitalisation, et établissement des budgets.	Croissance et maturité précoces
Courant de Leadership	Les entrepreneurs dirigent des personnes ; ils ont la capacité de s'adapter aux besoins des personnes.	Un entrepreneur ne peut pas accomplir seul ces buts, il dépend des autres.	Motiver, diriger, et gouverner	Croissance et maturité précoces
Courant d'intrapreneuriat	Les qualités entrepreneuriales peuvent être utiles dans des organismes complexes ; l'intrapreneuriat est le développement des unités indépendantes pour créer, lancer sur le marché, et élargir des services.	Les organismes doivent s'adapter pour survivre ; l'activité entrepreneuriale mène à la construction organisationnelle et transforme les entrepreneurs en dirigeants.	Vigilance aux opportunités, décisions optimales.	Maturité et changement

Source : Cunningham & Lischeron, 1991

Selon l'approche comportementale, la création d'une organisation est perçue comme étant un événement contextuel et un aboutissement de multiples influences. Les recherches faites concernant l'entrepreneur se focalisent sur ce qu'il fait et non sur ce qu'il est. Il existe deux modèles qui méritent d'être rappelés : le modèle de Learned en 1992 et celui de Shapero (1975, 1984).

3.6 Les entrepreneurs culturels

Parmi les typologies, compte tenu de ma recherche, je pense qu'il faut faire mention du type « entrepreneur culturel ». Selon des études menées par Leadbeater et Oakley (1999), les entrepreneurs culturels ont des particularités assez différentes des autres entrepreneurs. De même, pour Wilson et Stokes (2002), les entrepreneurs culturels sont différents de ceux qui opèrent dans d'autres secteurs, même s'ils partagent néanmoins avec eux des traits communs. Pour ces derniers auteurs, les entrepreneurs culturels ont le goût de l'indépendance et leurs implications dans le travail dépendent le plus généralement de leur propre croyance. Ils travaillent également selon leur propre rythme.

Pour ces types d'entrepreneurs, l'indépendance est l'élément central de l'innovation et de la créativité entrepreneuriale. Cette recherche d'indépendance par les entrepreneurs a amené à la mise en place d'un modèle de travail spécifique dont les caractéristiques sont présentées comme suit :

Tableau 4 : Modèle de travail spécifique pour l'entrepreneur artistique

Caractéristiques	Arguments
Une démarcation assez floue entre la consommation et la production	La créativité est généralement considérée comme un développement progressif qui modifie et adapte ce qui s'est passé avant. À cet égard, « to be a creative producer it helps to be an avid consumer ».
Une démarcation assez floue entre le travail et le temps libre	Une démarcation assez floue entre le travail et le temps libre
La combinaison entre les valeurs individualistes et le travail en équipe	Alors que les entrepreneurs culturels ont souvent des compétences de base qui sont essentielles au processus de création (par exemple, les artistes), leurs aptitudes sont dans la plupart des cas inutiles sauf l'apport des autres membres de l'équipe.
Le fait d'être membre d'une communauté plus large de création.	Ceci induit un processus d'intense rivalité et de concurrence ainsi que la promotion de la coopération et la collaboration.

Source : Leadbeater et Oakley (1999)

4. L'entrepreneur et la saisie de l'opportunité

Shane et Venkataraman (2000) ont invité à élargir le champ des études sur l'entrepreneuriat à la découverte et à l'exploitation d'opportunités de marché. Ils iront même plus loin, l'entrepreneur n'exploite pas seulement son environnement, il le construit dans une science de l'artificiel (Venkataraman *et al.*, 2012).

La vision sur la saisie de l'opportunité pour un entrepreneur a évolué avec les années. On est bien loin la définition proposée dans l'article « The promise of entrepreneurship as a field of research » (Shane, Venkataraman, 2000). On considère la saisie d'opportunité comme une situation dans laquelle un nouveau produit, service, matière première et méthode d'organisation peuvent être lancés et vendus sur un marché car ils sont rentables (Casson 1982). Cette approche reste froide dans l'analyse car elle ne prend pas en compte l'entrepreneur en lui-même qui porte cette saisie de l'opportunité. Il y aura donc d'autres approches qui incluent davantage le rôle de l'entrepreneur.

De plus, dans l'article « The Distinctive Domain of entrepreneurship Research » (Venkataraman, 1997), l'auteur s'appuie sur Drucker (1985) en nous proposant une catégorisation en trois groupes de cette fameuse saisie mais en restant toujours sur une approche très analytique d'une situation. La première catégorie considère cette saisie d'opportunité comme une réponse à l'inefficacité au sein des marchés existants, due soit à des asymétries d'informations entre les acteurs du marché, soit aux limites de la technologie permettant de ne pas satisfaire certains besoins du marché identifiés mais non satisfaits. La seconde c'est que cette opportunité est due à l'émergence d'importants changements dans les forces sociales, politiques, démographiques et économiques qui sont largement hors du contrôle des agents individuels. Et la troisième catégorie, les inventions et les découvertes qui produisent de nouvelles connaissances créant ainsi une opportunité à exploiter. Cependant dans cet article, il y a un début d'approche sur une analyse de l'entrepreneur. En effet, on peut comprendre qu'il y a deux facteurs qui poussent à l'entrepreneur à agir sur la « nature de l'opportunité », le secteur, sa rentabilité et « la différence individuelle » dans les entrepreneurs c'est-à-dire la capacité à construire son opinion sur la réussite de son projet. Or ces visions restent vraiment dans le champ d'une analyse pragmatique construisant ainsi les fondements du ROI (Return Of Investment).

En 2010 dans « Opportunité, information et temps » Pierre-André Julien propose une approche basée sur l'analyse de l'entrepreneur saisissant cette opportunité au travers d'une approche à la fois « subjective et objective ». En effet, étant donné l'incertitude dans la démarche due au manque d'informations du marché sur son projet, l'entrepreneur se projette à travers « ses croyances » (expression qu'il reprend de Shackle, 1979), ainsi sa démarche reste subjective car elle est construite par son jugement et non plus par une logique de marché. Cependant, elle devient objective durant son déploiement, sa rencontre avec le marché lui permet soit de devenir une réussite soit un échec. Dans « Vision et opportunité entrepreneuriale : une relation au travers du processus d'idéation ? » (Degeorge et Magakian, 2013), les auteurs vont dans la même direction que Pierre-André Julien en proposant une mise en tension entre une approche en termes de marché et de ressources à employer (en se basant sur Kirzner, 1997 ; Sarasvathy et al., 2003 ; Ardichvili et al., 2003) et une approche dans laquelle l'opportunité est définie par la construction cognitive faite par des acteurs sans que le marché et les ressources à employer ne préexistent. Ainsi l'article propose deux logiques : une où le passage à l'action se construit sans vision préalable et l'autre avec une vision montrant ainsi l'impact de cette vision sur l'action de saisir une opportunité.

Les champs d'analyse évoluent sur la saisie d'opportunité plus centrée sur l'entrepreneur que sur son environnement. Marie-José Bernard et Saulo Dubard Barbosa dans « Résilience et entrepreneuriat : une approche dynamique et biographique de l'acte d'entreprendre » (2016) vont encore plus loin dans cette compréhension de l'humain dans l'action de saisir l'opportunité. En effet, les auteurs explorent le rôle que peut jouer la dynamique de résilience dans le déclenchement de la décision d'entreprendre. Ils prennent la théorie du traumatisme comme élément déclencheur du processus de résilience : quand les maux intérieurs sont le moteur d'une saisie d'opportunité afin d'exister dans une société pour des entrepreneurs. Au-delà d'un trait de caractère d'une personne, ou d'une façon de voir et d'analyser une situation, la saisie d'opportunité peut être liée aussi au processus de management. En effet dans l'article « Poursuite d'opportunité entrepreneuriale et modes de management » (Degeorge et Messeghem, 2016), les auteurs proposent de faire des ponts entre le type de management et la capacité d'une structure à saisir des opportunités. Ainsi il se dégage de l'article qu'un management entrepreneurial conduit les entreprises à construire des opportunités alors qu'un

management administratif permet d'identifier des opportunités. La saisie n'est plus seulement le fruit d'une personne mais elle peut être englobée dans une logique de groupe.

Ainsi, soit l'opportunité existe et l'approche souligne le fait que l'entrepreneuriat se crée sur des projets rentables, soit l'approche inclut de plus en plus la personne de l'entrepreneur, mais elle se distingue alors mal des approches précédentes.

Olivier Germain (2010) proposera une vision plus large et critique de cette notion d'opportunité. Elle n'est plus saisie dans but de profit. Elle émerge, elle est issue d'un processus d'effectuation, ou actualisation d'un potentiel de la situation dans le cadre de la pensée chinoise. Mais cette approche brouille tellement la figuration de l'entrepreneuriat qu'il nous faudra plutôt la classer dans les approches critiques.

5. Sortir du cadre : Des critiques de l'image commune

Face à ces trois images principales, qui dominent assez largement, il existe quelques autres images éclatées, mais qui ont en point commun de souligner les limitations des images habituelles. Elles ne semblent pas satisfaites de ces portraits d'entrepreneurs, de l'arrêt sur image de la saisie d'opportunité ou du même thème de la contribution à l'économie. Les images se brouillent, surtout elles tentent d'élargir le cadre. Elles cherchent à inclure la société dans le tableau, mettent au premier et considèrent le rôle du peintre dans le dessin final. Toutes ces images qui tentent d'autres représentations, qui montrent le processus, qui refigurent le thème peuvent être regroupées sous le terme d'approches critiques.

Les approches critiques sur l'entrepreneuriat peuvent être encore perçues comme marginales dans le discours académique. En 2007, une vision différente sur l'entrepreneuriat prenait forme dans l'ouvrage « Entrepreneurship as social change » (Chris Steyaert et Daniel Hjorth, 2006). L'entrepreneuriat y est peint comme lié aux changements et transformations sociaux. L'entrepreneuriat n'est pas seulement la création de l'entrepreneur, il est plutôt considéré comme un processus social créatif complexe. L'histoire n'est plus seulement économique, elle devient aussi sociale. Les auteurs avaient pour objectif d'appeler à enquêter sur la nature sociale de l'esprit d'entreprise en se fondant pour cela sur les sciences sociales (cf. Swedberg,

1999). L'entrepreneuriat est repensé au prisme de concepts tels que la communauté, la citoyenneté...

Dix ans plus tard, Caroline Essers, Pascal Dey, Deidre Tedmanson et Karen Verduyn (2017) affirment dans leur étude « Critical entrepreneurship studies » que la recherche critique a gagné du terrain au cours de la décennie précédente. Des contributions ont été acceptées et sujets de discussions dans certaines conférences considérées comme influentes et importantes en gestion, par exemple lors des réunions annuelles de l'Academy of Management. Leur ouvrage est une compilation de situations entrepreneuriales complètement différentes, où l'entrepreneuriat est systématiquement replacé dans son contexte social, l'entrepreneur y est dépeint aussi comme femme ou influencé par ses convictions religieuses. Nous regardons un éventail d'approches différentes permettant ainsi un élargissement d'une compréhension de « *l'esprit d'entreprise* ». On va au-delà des recherches traditionnelles qui ont une approche sur l'entrepreneuriat comme étant un phénomène purement fondé sur une logique de marché ou la création d'un seul. Pour les auteurs, il est assez incontestable de dire que la majorité de la recherche sur l'entrepreneuriat est encore basée sur une analyse de la fonction (Perren et Jennings 2005).

Si le social entre dans l'imagerie, il en va aussi du politique. Carine Farias se joint à nouveau à Daniel Hjorth et Robin Holt, ainsi que Pablo Fernandez. (2019), pour ouvrir la question entrepreneuriale au politique. Limiter l'entrepreneuriat aux questions économiques est déjà selon eux politique, surtout quand l'accent sur l'entrepreneuriat peut conduire à la précarisation sous la forme des entrepreneurs de soi. Mais le politique de l'entrepreneuriat réside également dans sa capacité à bouleverser les formes, les places et un certain management installé. C'est le partage du sensible que l'entrepreneuriat peut contribuer à secouer.

Pour Olivier Germain et Amélie Jacquemain (2017), la critique a aussi, face à un discours forcément optimiste, éclairé les côtés obscurs du management. Elle permet également de montrer les voies vers une certaine émancipation. L'entrepreneuriat n'est donc plus considéré comme obligatoirement positif, bon en soi et l'entrepreneur n'est plus toujours cet esprit indépendant et autosuffisant. Critique d'autant plus urgente que le discours sur l'entrepreneuriat dépasse largement sa seule sphère pour irriguer dans bien d'autres domaines.

Une image alternative était déjà proposée par Alexander Styhre (2008). L'entrepreneur est « transducteur ». Autrement dit d'une part ce n'est pas ses traits qui expliquent l'entrepreneuriat, l'entrepreneur « s'individue » dans le processus, il est ainsi au moins autant le produit que le producteur. D'autre part, cette individuation est influencée par le milieu. Ce dernier n'est pas seulement pourvoyeur d'opportunités, il est ce qui donne sens et influence la forme de l'entrepreneuriat. Le fond et la forme s'inversent, c'est le milieu qui produit l'entrepreneur.

L'entrepreneuriat peut être porteur de transformations bien au-delà de son intention entrepreneuriale. Pour Susan Harmeling dans « Contingency as an entrepreneurial resource : How private obsession fulfills public need » (Volume 26, Issue 3, May 2011, pp. 293-305), entreprendre est la rencontre contingente d'une obsession individuelle et d'une transformation sociale. Pour cette auteure, une compréhension plus approfondie sur cette contingence peut améliorer les connaissances sur l'esprit d'entreprise. Elle prend même l'exemple de Rosa Parks qui avait refusé de donner sa place dans le bus. Elle a été, au-delà d'elle, l'élément déclencheur d'un mouvement dans lequel énormément de personnes de sa génération se sont reconnues. Cet article montrait comment des contingences personnelles et historiques deviennent des ressources dans le processus entrepreneurial. Quand une obsession privée devient une réponse à un besoin public... Personnellement je trouve que cette vision peut parfaitement coller aux artistes de la musique au-delà même du rap. Demandez à Mylène Farmer si elle pensait devenir une actrice de l'émancipation de la population « gay » en France. Des artistes deviennent des « héros ordinaires » dans notre société. Beaucoup de rappeurs sont dépassés par un statut qu'on leur donne, parfois même pour un morceau qui peut devenir un hymne. Se construire dans cette musique permet de comprendre qu'on peut entreprendre en dehors d'un système ; par un mouvement subversif qui s'est créé en marge d'un système : « Dark Side », pas au sens de Khromer et al. (2009), mais plus dans l'idée de mettre une tension entre être « en marge » et être au « centre » du système dans le cadre d'un projet entrepreneurial.

Cette vision rejoint la définition que l'on peut trouver dans « Cadre et entrepreneuriat, mythes et réalités sous la direction de Françoise Dany » qui considère que l'entrepreneur est au cœur du phénomène entrepreneurial et que sa volonté d'entreprendre repose sur l'envie d'imaginer,

réaliser et développer un projet en disposant d'une marge de manœuvre maximale pour mettre en œuvre sa "vision du monde" dans le système de valeurs qui est le sien. Ce système de valeurs n'est pas forcément le modèle suivi par tout le monde, il peut être en dehors du système et va engendrer une transformation directement ou indirectement du système de base. Cette vision va dans la logique de Chris Steyaert et Daniel Hjorth, considérant l'entrepreneur comme un agent du changement social. Dans « Entrepreneurship and process studies, 2015 », Hjorth, Holt et Steyaert veulent mettre en évidence une approche dans laquelle ils considèrent que l'on peut analyser l'entrepreneuriat au travers d'une approche « processus » c'est-à-dire considérant « the world as restless, something underway, becoming and perishing, without end » : le monde comme agité, quelque chose en cours, attrayant et froid, sans fin. L'entreprise ne peut plus être considérée comme figée dans le temps car elle évolue et elle doit s'adapter pour survivre. Ainsi l'entrepreneur peut être perçu comme un acteur du changement.

En 2017, dans « Imagery of ad-venture : understanding entrepreneurial identity through metaphor and drawing » Clarker et Holt tentent de matérialiser cette vision sur l'entrepreneuriat au travers d'une enquête sur la manière qu'ont les entrepreneurs d'utiliser la métaphore pour donner du sens à leur identité d'entrepreneur. Les chercheurs ont demandé à un échantillon de 20 entrepreneurs qui connaissent le succès de dessiner une image de leurs parcours, de leurs entreprises, afin d'illustrer leurs identités entrepreneuriales. Clarker et Robin partent du point vue théorique que la métaphore « n'est pas seulement une figure de la parole, mais un modèle de pensée » (Lakoff, 1993, p. 210 ; Lakoff et Johnson, 1999). Ils découvrent alors des images bien différentes de celles de la littérature.

Il est important de comprendre qu'il est logique d'avoir de plus en plus d'approches différentes. Il faut partir du postulat simple que le concept de l'entrepreneur en lui-même dans la littérature en science de gestion est un terme polyphonique et qu'aucune définition n'a fait l'unanimité auprès des différents chercheurs, que ce soit en économie, gestion, sociologie... Raouf Jazire (2016) dans sa publication « Démystifier l'énigme de l'entrepreneur » propose une revue de littérature extrêmement complète et large permettant une classification en fonction des écoles de pensées mais aussi en fonction des courants de recherche : « l'histoire de l'entrepreneuriat, socioculturel, cognitif,

praxéologique, déterministe ou des traits, typologique, béhavioriste ou des traits ». Il conclut par ailleurs son article en expliquant que le concept d'entrepreneur doit être révisé à chaque fois que le contexte socio-économique subit des changements, montrant ainsi une ouverture possible sur des analyses différentes de l'entrepreneuriat.

6. Images à la marge

Comme l'affirment Olivier Germain et Amira Laifi (2017), l'entrepreneur, tel l'artiste, « doit composer avec l'écart entre le croquis idéalisé et les épreuves rencontrées dans la réalité » (p. 76). C'est cet écart et ces épreuves qu'il est maintenant temps de raconter.

Je vais vous raconter un entrepreneuriat qui par certains côtés ressemble bien à l'image dominante, certains diront de plus en plus. Et pourtant, je pense que cette image serait en grande partie trompeuse. En tout cas, qu'il faut aussi voir bien des autres côtés. Le rap est un entrepreneuriat à la marge, des marges, en tout cas il est né ainsi et en garde certains aspects structurants. Le récit ne sera pas guidé par la théorie, à la recherche d'un trait de personnalité ou de ce que signifierait opportunité. Je ne chercherai pas à retrouver une des images précédentes. Je laisse au lecteur le soin de composer sa propre image au fur et à mesure du récit, ou plutôt un ensemble d'images.

Je vais malgré tout demander au lecteur d'être attentif à trois éléments qui me semblent clé concernant les images, et qui n'ont pas encore été abordés. Ces trois éléments joueront un rôle important et se verront donner un sens différent dans l'interprétation de cette expérience.

Le premier est qu'une image se forme sur un fond d'imaginaire. Il me semble essentiel de se demander sur quels fonds imaginaires se créent les images de l'entrepreneuriat et de l'entrepreneur. Il y a sans doute plusieurs imaginaires à la source des différentes images. L'imaginaire dans l'entrepreneuriat rap est particulier. Ce n'est pas celui de la destruction créatrice ou du garage de la Silicon Valley.

Le second est qu'une image est affaire de style, ou est dessinée dans une esthétique donnée. Le style donne une couleur, une impression, une unité, il est affaire de goût. Une

faute de style dévalorise l'image et c'est parfois plus pour son style que ce qu'elle représente qu'on apprécie ou rejette une image. Raconter mon expérience dans le style de l'objectivité académique n'a pas fonctionné. Le style fait partie du fond.

Le troisième est que l'on ne perçoit pas que des entités séparées mais aussi des formes. La forme est ensemble de choses, parfois de natures différentes, mais qui prennent sens par leur conjugaison, par l'allure de l'ensemble. La forme informe, mais également elle impose une forme. Entrer dans une forme peut être une formation.

Imaginaire, style et forme me semblent des questions à poser face à une forme d'entrepreneuriat, tout comme face à une image de l'entrepreneuriat. Comme nous le verrons c'est un des principaux enseignements que je souhaite partager à la suite de mon expérience. Mais c'est avant tout cette expérience que je souhaite raconter.

Deuxième partie : 12% d'un rêve

Avant-propos

« À cœur, à mot ouvert »

1. 5h42 RER D, gare de Louvres

Il fait nuit, le froid est sec, le vent souffle fort. Instinctivement, je reprends vite mes bonnes habitudes en arrivant sur le quai. Je vais derrière le panneau publicitaire à côté de l'affichage des horaires, mon train arrive dans un quart d'heure. Il a dix minutes de retard. Il y a des choses qui ne changent pas, même avec le temps. Mon écharpe couvre la moitié de mon visage, mon bonnet est bien vissé sur ma tête. Je suis congelé, fatigué, mais je n'ai pas le choix. Je pars pour une mission de 1h30 de train direction Evry, le 9.1, avec une correspondance à Châtelet-les halles sans oublier la marche d'une demi-heure pour arriver. Les autres voyageurs ont la tête baissée, personne ne parle, ne sourit. Un lourd silence accompagne cette matinée, les gens autour de moi sont dans leur monde. Moi aussi je suis

dans mes pensées, mes souvenirs. Cette ambiance me rappelle une époque, un moment de ma vie. Je partais tôt le matin, ou tard le soir en transports en commun, en voiture pour l'inconnu : un plan mixtape, une séance studio, un clip à tourner sur Paris ou à l'autre bout de l'Île-de-France avec mon sac à dos, baskets, baggy, maxis, stickers, mes rêves, mes envies...

Des années à courir, à gérer, à me prendre la tête pour trouver des solutions. À tout donner sans compter. Résultat des courses : je n'ai gagné ni au grattage ni au tirage. Je n'ai pas fait d'argent, pas eu de notoriété, bien au contraire : aucune rentabilité, voire même des dettes, et beaucoup de temps perdu. Mais je suis nostalgique de cette époque synonyme de liberté, de rencontres, de partage. Aux yeux de certaines personnes de ma famille ou de ma génération, je n'ai rien accompli ou construit. C'est vrai et je l'assume. Je ne suis pas propriétaire, pas de PEL bien rempli, pas de belle voiture, pas de photographies de voyages au bout du monde à mettre sur mon mur Facebook, pas de famille à moi. Je ne rentre pas dans les fameux critères qui indiquent une réussite dans notre belle société : des études, un boulot, un mariage, une maison, des enfants, un chien et la retraite, si j'en suis à caricaturer. Mais j'ai vécu tant de choses dans le milieu du rap français. J'ai fait des rencontres humaines déterminantes dans la construction de ma vie, dans la manière de me projeter, dans la compréhension de l'homme et de cette société dans laquelle je vis. Le Hip-Hop m'a fait rencontrer des mecs de cité qui sont devenus des stars, des hommes politiques du gouvernement en recherche d'un électorat, des bandits et des hommes d'affaires, même si avec le temps j'ai remarqué que souvent les deux se confondent... et puis des responsables d'associations, des maires, des animateurs radios, des peuples, des sportifs de haut niveau... Sans grande prétention, j'ai eu la chance de passer par tous les plus grands studios d'enregistrement et de répétitions de Paris. J'ai fait plus d'une centaine de dates de concerts dans toute la France depuis que je suis dans le milieu. Je suis même allé à l'étranger dans le cadre du rap. J'ai croisé ou papoté avec les plus grands rappers français d'une génération. Dans le milieu, je suis « un gars sûr, un simple soldat » fidèle à mon équipe et à mes convictions. J'ai obtenu le respect des autres car je n'ai qu'une seule parole. Je n'ai jamais eu peur d'investir mon temps et mon argent. Je ne me suis jamais mis en avant, je connais ma place et j'y reste. Je n'ai jamais rechigné quand on me confiait une mission, que ce soit pour trouver des clopes ou un café à 3h du matin sur Paris ou pour négocier un deal en maison de disques. Je faisais le maximum pour trouver la bonne marque de cigarettes, le nombre de sucres demandé et obtenir les meilleures conditions pour le

contrat. Je ne cours pas après la célébrité ou les filles faciles. Moi j'aime la vie d'artiste, de studios ; ces moments de rire, de partage avec mes gars. La créativité au service d'une culture, de notre culture, de ma culture : le Hip-Hop.

Là, ce n'est pas la même chose, j'ai été invité aux semaines doctorales de l'école TEM par Monsieur Jean-Luc Moriceau. En juillet 2014, après différentes recherches sur le net, j'ai trouvé son contact, on a échangé par mails. En cinq ans, c'est la première personne que je démarque qui répond positivement à mes mails. Durant ces années de recherche, j'ai eu des hauts et des bas mais je n'ai jamais défailli. Faire une thèse pour moi était la suite logique de mon parcours atypique. J'ai envie de laisser une trace de mon passage dans ce milieu, à ma façon, comme un bon morceau. Une de mes forces, c'est que je ne lâche jamais, c'est une faculté que j'ai développée dans ce biz : « ma spécialité : trouver des réponses aux questions qui commencent par comment ou combien par tous les moyens possibles et honnêtes, les questions qui commencent par pourquoi, je les laisse aux autres ». Maintenant, il faut bien différencier l'obstination de l'entêtement. Des fois, je voulais tout lâcher, passer à autre chose, faire le deuil de mes envies. Ranger mes baggy's, remettre ma cravate, me couper les cheveux et tout effacer. Mais ce n'était pas possible, je suis comme ça, je vis comme ça. Pourquoi lutter contre sa nature, pour faire plaisir aux gens autour de soi ? Et un jour d'été, ma persévérance a payé.

On s'est rencontré sur Paris au métro « Denfert Rochereau », on s'est posés dans un café. Ça se sent qu'il a ses habitudes dans ce quartier, il est à l'aise. Après les civilités de base, nous sommes vite passés à la raison de notre rencontre. On a discuté de ce projet : faire une thèse sur le thème du rap français. J'ai aimé son discours, sa vision dans la conception. C'est une personne ouverte sur le monde. Il a une approche extrêmement différente sur la recherche par rapport aux gens que j'ai côtoyés dans le cadre de mes stages de recherche. Il m'a posé une question simple mais complexe à la fois : « *tu veux faire quoi après la thèse ?* ». Je lui ai expliqué que je voulais aller aux Etats-Unis, être professeur là-bas, vivre le Hip-Hop à la source, intégrer le biz. Ma réponse vient du cœur, elle ne passe pas par la tête. Notre conversation est très agréable. Il ne parle pas de matrice, de tableau, de théories, mais d'une approche plus humaine : « **ethnographique** ». Arriver à faire une étude descriptive « des activités des activistes » de mon milieu, être un acteur qui va guider un lecteur dans la

compréhension d'un milieu. Il m'explique que mon vécu est une source riche et importante dans la construction d'une thèse. C'est la première personne extérieure à mon univers qui me dit que tout ce que j'ai vécu, mes rencontres, mes histoires, ce n'est pas du temps perdu : « *fais le nous partager, tu dois nous le faire partager* ». Au-delà du chercheur, c'est un homme de conviction, comme on dit chez nous « *il est real* ».

Il m'a enfin offert la possibilité de faire mon doctorat en science de gestion sur le thème du rap en prenant le risque de devenir mon directeur de thèse. Comme je n'ai pas de Master de recherche, mon inscription est incertaine dans l'école où il travaille. Je dois monter un dossier de projet de thèse clair et passer devant un jury afin de faire valider mon inscription. Cependant, il a fait le nécessaire pour m'inscrire aux différentes semaines doctorales afin de me donner des bases solides dans la recherche. En cas d'échec dans nos démarches, on trouvera une solution ailleurs avec d'autres structures et d'autres personnes. Je reprends ses mots : « *t'inquiète pas, on trouvera une solution* ».

J'ai aimé cet état d'esprit, comme dirait Rohff « *en mode mec de cité, déterre* ». Quand je l'ai écouté, il m'a fait penser aux gars de chez moi. Son attitude, son regard m'ont redonné espoir. J'ai joué le jeu mais en plus il est bien tombé. J'ai l'habitude des opérations compliquées du type « ça passe ou ça casse ». Véritable spécialiste des échecs, des râteaux avec les femmes, la déception est ma compagne la plus fidèle depuis plus de quinze ans. Je n'ai rien à perdre. J'ai fait le dossier et je suis parti à ces semaines doctorales. D'où ma présence dans le train à six heures du matin avec tous ces voyageurs à moitié endormis, à 33 ans, je retourne à l'école. Personne de ma famille ne comprend mon amour pour cette culture et ma démarche actuelle, mais j'espère, un jour, leur ouvrir les yeux.

2. 8h30, LITEM salle 112

J'arrive en avance dans la salle comme d'habitude, et je me pose. J'aime être le premier, je peux prendre mon temps pour sortir mes affaires et je profite d'être seul pour relire mes notes en écoutant de la musique. Pour moi ce moment de calme est important, c'est ma manière de me concentrer. Les journées sont dures, le rythme intense. Nous ne sommes pas une grande classe comme à l'époque du collège ou du lycée. L'objectif est de regrouper l'ensemble des doctorants et de créer une cohésion de groupe. J'ai compris qu'il y a deux types d'apprentis

chercheurs : celui qui a une subvention, ce qui est l'équivalent d'un artiste signé en maison de disques. Il a la stabilité financière et logistique, c'est un confort. Son encadrant et son école lui ont donné tous les moyens pour faire sa thèse, bureau, ordinateur, bourse.... En contrepartie, il doit assurer des heures de cours en qualité de chargé de travaux d'études, rien de bien méchant. Surtout, il doit arriver à gérer la pression que lui met son école doctorale - un peu comme un artiste signé qui doit respecter les deadlines de sa thèse, et sur la publication d'articles. Et il y a ceux qui n'ont pas de subvention, ça c'est « l'indé » qui a juste signé un contrat de distribution sur son projet. Il travaille en collaboration avec son tuteur mais il a son indépendance financière. Moi, je suis plus dans la deuxième configuration. Cependant, cela ne change rien à la qualité du travail, ça c'est comme dans la musique. Nous sommes un groupe d'une dizaine de doctorants hétéroclites à la fois par l'âge, les terrains de recherche, les stades d'avancement, les origines. Certains sont dans la dernière ligne droite, d'autres commencent et moi je ne suis même pas inscrit.

Le matin du premier jour, je ne me sentais pas à ma place parmi eux. Je ne parlais pas, j'observais beaucoup les attitudes, les prises de parole de chacun. Je me suis fondu dans la masse, j'ai opté pour un pantalon et une chemise. Ils ont leurs ordinateurs sur la table, moi c'est à l'ancienne : cahier, stylo comme un rappeur qui écrit un seize. Mais assez vite, j'ai pu ressentir pas mal de choses dans cette salle de classe, par exemple ceux qui vont bientôt soutenir. J'ai pu les identifier rapidement car ils sont à fleur de peau. Si on ose remettre en question leurs visions, leurs idées, c'est la fin de leur monde, c'est comme si tu disais au type que son travail des trois dernières années « c'est de la merde ». Il y a ceux qui ont déjà soutenu, ils viennent pour jouer les anciens et donner des leçons. Un jour, un étudiant a fait une présentation et un autre étudiant qui avait obtenu son doctorat s'est permis de lui faire des reproches d'une manière dure, hautaine en disant notamment « *nous les chercheurs, on n'aime pas ce type de sources, alors fais attention* ». Je l'ai regardé, je me suis dit : « *le mec, il est sérieux. Il a obtenu son doctorat il y a deux mois et il se permet de le prendre de haut* ». Je viens de comprendre, il n'y pas que dans le rap que l'on rencontre des problèmes d'ego. Heureusement, qu'il ne s'en est pas pris à moi. J'aurais fait la tactique du milieu, je l'aurais recadré fermement en le regardant bien dans les yeux, limite menaçant devant tout le monde, histoire de donner un exemple et surtout de calmer les ardeurs du prochain qui voudrait jouer au malin avec moi. Attention, j'accepte la critique quand elle est constructrice et pas

destructrice. C'est dommage, moi je pensais qu'il était venu nous donner de la force comme un ancien le fait parfois, pour aider. Avec le recul, je pense que c'était plus maladroit que méchant. J'aime la naïveté des débutants, une demoiselle expliquait à la classe dans le cadre de ses recherches que : « *l'argent n'est pas l'élément de base qui permet de fédérer différents acteurs d'un projet* », elle parle d'une sorte d'amour qui donne la ligne directrice. Tu sens qu'elle est à fond dans sa recherche, quand elle parle de la situation de ces gens en province, elle est limite au bord des larmes. C'est mignon à voir, à entendre mais ça pour moi, c'est dans les films ou dans les articles scientifiques qui modélisent les relations des parties prenantes dans le monde « des bisounours ». Avec le temps, dans la vie et dans mon milieu, moi j'ai compris qu'il y a deux choses que les gens respectent inconsciemment : « l'argent et la violence ». Dans un projet, si les acteurs ne voient pas d'intérêt économique à long ou à court terme ou s'ils n'ont pas la crainte d'une conséquence, tu ne fédères personne. Tu n'es pas crédible, pas respecté, tu n'es personne. Si... tu es perçu comme une personne avec « des idées à la con » et qui veut profiter d'eux. Je me rappelle quand je suis intervenu et que je me suis permis de dire à cette jeune femme : « *Je pense qu'il est important de comprendre l'intérêt économique de chacun* ». Elle m'a rétorqué spontanément : « *Mais il n'y pas que l'argent dans la vie, Médine* ». Je n'ai pas répondu, juste on en reparlera dans trois ans quand tu auras découvert ton terrain. Moi, je n'ai pas besoin de faire neuf cents kilomètres pour comprendre que ce n'est pas l'amour qui remplit un frigo ou qui te paye les factures.

L'après-midi de cette première journée a été la plus dure. La table était en « U », chaque doctorant annonçait son terrain et sa problématique de recherches un peu comme chez les alcooliques anonymes. Tu te lèves, tu te présentes et tout le monde te regarde sauf que personne ne t'applaudit à la fin. Etant situé à une extrémité du U, j'ai écouté les présentations les unes après les autres. Un peu comme un rappeur qui attend son tour pour poser ses huit mesures dans un freestyle ou un b.boy qui veut passer dans le cercle et qui regarde les passages des autres. Des thèmes pointus en finance, marketing, management. Franchement du lourd, j'ai été impressionné. Certains sont en partenariat avec d'autres universités à l'étranger : Espagne, Chine, Russie, c'est une co-production entre deux facs. L'ensemble de la classe parle couramment anglais, ils ont tous voyagé. Je me suis senti tout petit. C'est mon tour, je me lève, j'annonce : « *Bonjour, moi c'est Médine du 9.5, mon terrain c'est le rap français, et ma problématique porte sur l'impact de la technologie sur le business et comment*

le marché et les acteurs se sont adaptés ». J'observe les réactions, les étudiants ont trouvé mon projet intéressant. Je me suis rassis, je me suis dit que c'est marrant, ici personne ne te juge, au contraire ils veulent connaître et comprendre. En fin de compte, je suis à ma place et à ma façon je suis un grand à leurs yeux. Avec le recul, je me suis remis en question : pourquoi j'ai dit « *Médine du 9.5 ?* ». La réponse est simple, à chaque fois que j'ai bougé sur Paris et en province dans le cadre de la musique en studio, concerts... la première question qu'on te pose, c'est « *tu viens d'où ?* ». D'abord tu dis ton département, après ta ville et le nom du quartier, histoire de cadrer les gens. Après, si « *le man* » connaît, tu cites la liste des gars opérationnels de chez toi, juste pour montrer que tu connais du monde et qu'il ne faut pas qu'il joue au malin avec toi. C'est le fameux rapport à la violence. C'est un peu comme chez les GI avec leurs plaques d'identification autour du cou et le type qui te sort son régiment et les campagnes qu'il a menées avec fierté. Chez nous, on dit « *je représente* ».

Ces semaines doctorales sont riches en informations, en notions ; toutes les 5 minutes, les intervenants font référence à un auteur clé et te donnent une liste d'articles qu'il faut lire absolument. Je reprends leurs phrases : « *cet auteur m'a ouvert les yeux, depuis la lecture de cet article, je me suis remis en question dans ma recherche...* ». Honnêtement, je ne connais pas la moitié des gars qu'ils citent. J'ai l'impression d'écouter des bibliographies vivantes. Ma formation m'a plutôt orienté vers une lecture en marketing des services (Gadrey, Gauffman...) et d'autre part mes références à moi sont plus dans le milieu du Rap, la rue : BOSS, Nouvelle Donne, NTM, Nas, Sniper, EPMD, Diam's, Sinik... Mais, j'ai soif de nouvelles lectures, je veux passer un cap. Je suis content de vivre ces moments, même si tout doit s'arrêter. Sur mon cahier, je note les idées les plus importantes. Souvent, les intervenants font des jeux de mots limite, on dirait des punchlines, des phases. Ils arrivent à nous ouvrir les portes de leur monde et ils nous expliquent les clés qu'il faut utiliser.

3. 9h, LITEM salle 112

La salle se remplit au fur et à mesure. Monsieur Moriceau arrive comme d'habitude avec le sourire et son côté décontracté que « je kiffe ». Il est très apprécié par l'ensemble de la classe, et toujours à l'écoute. Il donne de l'importance à toutes les interventions des étudiants et décrypte facilement la contenance des approches complexes de certains intervenants. Dans

une main, il tient son fameux sac contenant la bouilloire, le café, le thé et le sucre pour préparer le jus du matin. L'autre, il me la tend en me disant d'un air mission accomplie : « *Médine c'est bon, ton inscription est confirmée. Le projet de thèse a été validé. Il faut juste régler les démarches administratives. On peut démarrer* ».

Aucune réaction, mais je suis heureux. J'en tremble de joie mais je ne montre rien, peut-être par pudeur, d'où je viens on nous apprend à cacher nos sentiments, « c'est un truc de meuf ». J'ai aussi peur qu'un imprévu de dernière minute remette en question mon projet. Des fois, la déception peut avoir du retard, surtout si elle prend le RER D. Tout est intérieur... au bout de cinq années de galère, enfin une bonne nouvelle. Je pense d'abord à ma mère, mon père « Allah rahmou », mon équipe EOP Madame Bancel Charensol, Madame Abramovici, Madame Maman, Madame Jougleux. Mais je suis vite envahi par une montée de pression. Je souffle bien, et spontanément je lui dis : « *J'ai besoin d'aide dans mon orientation pour la littérature. Je dois aller la bibliothèque me plonger dans la lecture des auteurs, commencer le travail de base de ma thèse, construire l'épistémologie* ». En effet, mes semaines doctorales m'ont ouvert les yeux sur la construction d'une thèse, comment lui apporter une rigueur académique, quelles sont les attentes d'un jury... C'est un travail énorme, limite je panique. Je l'avoue, je l'assume, j'ai peur.

Et là, il me répond d'un ton ferme mais calme : « *Non Médine, écris ton parcours en qualité d'entrepreneur, parle de toi dans ce milieu, transmets-nous ton ressenti. Raconte-nous, donne-nous de la matière, décris-nous les codes, comment cela se passe. Les auteurs, on verra après. Ne t'inquiète pas* ». Sa réponse me désarçonne : « *Oui c'est vrai* », depuis le début il garde la même ligne de conduite. À ses yeux, la partie auto-ethnographique est importante, pour moi c'était « un plus » voire une option. Je me suis dit : « *Wesh, il est sérieux. Je ne capte pas le concept* » mais je lui réponds : « *Pas de soucis, je vais le faire* ». Moi je veux être un chercheur en science de gestion, pas un auteur d'autobiographies ou un ethnologue en devenir. Je n'ai même pas fait la formation, je ne comprends rien. Cependant, je retourne à ma place plus léger comme si j'avais fait un passage de phase dans le son.

Je m'installe. L'intervenant du jour arrive, c'est Monsieur Solé, ancien professeur à HEC Paris. Le thème de la journée, il va nous expliquer sa vision de la recherche, son parcours. Je l'écoute mais en même temps, je cogite sur la stratégie de mon responsable. Et là, Monsieur Solé commence son séminaire en nous regardant, je le sens perplexe. Il nous dit clairement

que « *il n'est pas là pour nous convaincre* ». Il va juste nous raconter sa vie de chercheur et justifier ses choix de carrière « *décider c'est exercer sa liberté* ». Je l'écoute, je suis plongé dans sa présentation, limite je bois ses mots. Et un moment, il sort une phrase entre deux histoires anodines sur son travail de professeur : « *un chercheur reste un homme et si vous voulez comprendre le chercheur qu'il est, il faut connaître, comprendre la vie de cet homme* ». J'arrête de respirer, je retourne la phrase dans tous les sens dans ma tête. Et là, je regarde Monsieur Moriceau, il est sur ma gauche. Je l'observe, il est de profil. Puis, je me dis : « *J'ai capté, comme dirait Booba, il est dans le turfu* ». Moi je suis un entrepreneur dans le milieu du Hip-Hop depuis plus de 10 années, avec des hauts, des bas. Et si je veux faire une analyse du point de vue de la science de gestion et donner du « sens » à mon apport au sens de Weick, alors je dois également parler de moi en qualité d'acteur, présenter mon milieu avec son fonctionnement, tout ça pour que les lecteurs puissent comprendre nos actions, réactions, nos choix. Il y a un travail de décryptage important. Effectivement, on regardera après dans la littérature pour voir s'il existe des approches, des classifications confirmant, infirmant, expliquant, étayant mon approche. Monsieur Moriceau a un coup d'avance sur moi, qui voulais conceptualiser des matrices ou prouver des théories. J'allais oublier le plus important : mon terrain et ses caractéristiques. Comme lui, je vais reprendre à mon compte une citation de Johann Wolfgang von Goethe : « L'acte le plus difficile est celui que l'on croit le plus simple : percevoir d'un regard toujours en éveil les choses qui se présentent à nos yeux ».

C'est la pause, je me balade dans les étages du bâtiment de l'école. J'ai besoin de cogiter dans mon coin. Je marche et au bout du couloir, des étudiants discutent. J'avance, la porte d'une grande salle est ouverte, c'est une autre classe qui est en pause. La salle est à moitié vide, les étudiants qui sont restés papotent entre eux, les autres sont partis prendre un café à l'entrée du bâtiment ou fumer leurs clopes à l'extérieur. Le professeur est dans sa bulle. Il est sur son bureau en train de relire ses notes. En fait, c'est une demoiselle en tenue professionnelle, limite strictement rien à voir avec Monsieur Moriceau. Là, je regarde la projection des slides, puis le titre de la séance : « comment le management charismatique chez Yahoo les a sortis de la crise ». Et je me dis « *ce n'est pas possible* ». Je suis à deux doigts de rentrer et de lui demander « *euh, Madame, c'est quoi le charisme ?* ». Et surtout, il faut qu'elle me donne la formule secrète du « management charismatique » pour pouvoir percer dans le RAP français. Tu sens que c'est la séance hyper formatée où tu ne laisses aucune marge de manœuvre à la

didactique limite « aseptisée ». Les universités, les grandes écoles forment les chefs d'entreprises de demain. On leur donne des outils, des méthodologies, une logique de fonctionnement qu'il faut appliquer et suivre avec rigueur pour bien gérer la gestion, la survie d'une entreprise. Des outils stratégiques, des cartes pour atteindre un but, un trésor, un bénéfice. Les mots parlent d'eux-mêmes. Mais en y réfléchissant bien, si dans l'entreprise, les orientations des acteurs formés dans ces écoles sont les mêmes, - parce qu'ils suivent les mêmes manuels, les mêmes modes d'emploi-, on peut donc les anticiper. On prend un bon ordinateur, un statisticien, on te sort une matrice, limite une machine à gaz : « action&réaction / réaction&action des acteurs sur un marché ». Mais ce n'est pas si simple, l'homme fait des choix incohérents et heureusement.

Ainsi, il est important de se définir comme une personne afin de comprendre les choix, les erreurs, les orientations et les caractéristiques intrinsèques du marché. C'est comme l'histoire du charisme, à la base c'est l'image qu'on reçoit de quelqu'un par rapport à notre vision, nos critères. On considère une personne comme charismatique quand cet individu dépasse nos critères. Mais la vraie question est : quels sont les critères ? La manière de s'exprimer, d'être habillé, des tatouages, des années de prison ? Franchement, j'aurais bien aimé écouter son cours pour comprendre c'est quoi « le management charismatique ». On ne peut pas tout rationaliser, je pense que c'est une manière de rassurer les gens ou de justifier les prix de la scolarité dans les écoles de commerce.

Ma partie auto-ethnographique a pour but de présenter un monde avec ses codes, ses règles, ses acteurs, et ce afin de définir une vision de l'entrepreneuriat. Entreprendre dans le Hip-Hop est compliqué, l'Internet a changé la donne dans le biz. Ce n'est plus le même métier, le même monde. Mon objectif est d'arriver à mettre en tension l'ensemble des facteurs de ce marché afin de comparer des notions théoriques pour proposer une nouvelle approche et une autre vision, « *voir et comprendre comment tout s'imbrique* ». Je vais me présenter et expliquer par quelle porte je suis entré dans ce milieu. Puis, vous raconter une époque de ce business : le milieu du RAP avant la révolution Internet. Enfin, à travers différents portraits d'acteurs du milieu de la nouvelle et de l'ancienne génération et de mon projet, je vais vous expliquer les nouveaux fonctionnements de ce milieu. Les règles ont changé, elles se sont réinventées.

À la base, je suis une personne très pudique et très discrète sur ma vie privée. J'ai tendance à segmenter mes relations, j'ai créé des murs entourés de fossés. Je ne mélange pas ma vie du quartier avec ma vie de professeur de lycée ni avec ma vie dans la musique. Je ne mélange pas les choses, les connections. Avec cette organisation, j'arrive à faire cohabiter dans ma vie, des gens qui ont fait plus de dix années de prison, des ingénieurs, des voyous, des gars du quartier, des normaliens, des agrégés du supérieur, des manouches et maintenant des doctorants. Par exemple, je n'ai jamais emmené un membre de ma famille, un ami proche, une ex, en studio, clip, ou en concert. Je n'aime pas parler de ma vie. Mais dans le cadre de ma thèse, je suis obligé de m'ouvrir. Monsieur Moriceau a dit durant la semaine doctorale : « *une thèse, on doit la défendre, l'assumer pendant des années* », moi, c'est une partie de ma vie, de mes joies, de mes déceptions, de mes peines. Je l'assume et je suis prêt à la défendre « en individuel & one to one » toute ma vie. Je vais tenter de « vous transmettre mes affects pas de vous convaincre ». Entre joie, trahison, pression, déception, ce milieu m'a formé. Avec mes gars, on n'a pas fait le disque d'or, c'est vrai, mais en plus de dix ans, j'ai appris tellement de choses. Et vous savez quoi ? J'apprends encore et heureusement. Le Hip-Hop est l'un des fils conducteurs de mon existence. Je suis Hip-Hop, je veux être un chercheur en science de gestion et comme dirait Johann Wolfgang von Goethe : **« Dès l'instant où vous aurez foi en vous-même, vous saurez comment vivre ».**

Introduction

« *La vie et des choix* »

1. Qui suis-je ?

Certains m'appellent couse, d'autres Dineme, Didine, Medhi, ou Monsieur Zidani. Beaucoup de gens me côtoient mais personne ne me connaît réellement. Je sais m'adapter à mon auditoire. Je maîtrise l'argot, le langage de studio, ou les négociations du business. Je peux donner des cours de management à une classe de master ou expliquer les mesures à des petits de quartier dans un atelier de musique assisté par ordinateur. Souvent le sourire, mais je suis toujours tourmenté par mon passé. Je suis rentré dans le biz dans les années 2000 après l'âge d'or de 1998, où toutes les maisons de disques devaient avoir un groupe de rap et où les avances tombaient du ciel. L'objectif de ces prochaines lignes est d'expliquer mon parcours, ma rencontre avec le Hip-Hop et le monde de la recherche universitaire.

2. Ma rencontre avec « le rap »

À 10 ans, j'avais un voisin plus vieux que moi : Nicolas. On s'entendait bien, même avec notre différence d'âge et de culture. C'était le fils d'une maîtresse divorcée, un mec simple, frêle, super cool. Lui, son délire c'était le skateboard, le basket-ball, rien à voir avec les mecs de sa génération. Il était imprégné par cette culture déjà en mode large. Je traînais avec lui. Il m'a fait découvrir Châtelet et ses halles, le RER, la NBA. On aimait regarder les « cassettes NTSC » import de skateurs américains qui faisaient des figures. Les images étaient accompagnées par de la musique et les sessions de figures étaient coupées par des interludes : des clips de rap US. Un coup de foudre, cette musicalité, la rapidité des mots, je ne comprenais rien mais cela me parlait. Quelques mois plus tard, c'est l'explosion, c'est la mode. Le rap US et français se popularisent. Au collège en 5^{ème}, un copain de Sarcelles m'a prêté une cassette, ma première mixtape d'un groupe de rap de chez lui « Ministère Amer ». J'ai découvert les morceaux « Brigitte femme 2 », ou « Cours plus vite que les balles... ». Les soirées à la MJC, les premiers mecs qui dansent et qui rappent en mode Lacoste, baskets Adidas Stan Smith. J'aime, mais je ne suis pas non plus à fond dans le délire.

Avec Nicolas, on est plus dans le basket-ball, aller dans « le playground », suivre la NBA, et s'entraîner seuls. On ressort les phrases du film « Les blancs ne savent pas sauter ». Nicolas a commencé à fumer du shit, le divorce de ses parents l'a beaucoup chamboulé. Il voulait être un mec de cité, limite vivre comme dans le film « La haine ». Je me rappelle, une fois durant nos conversations, il m'a dit que son rêve était d'être un renoi balèze et de vivre en quartier. Il en avait marre d'être agressé dans le train, d'être une victime toujours sur ses gardes, un peu comme une antilope qui se balade dans la savane et qui doit esquiver des lions toute la journée. Il voulait être un lion. Il écoutait du RAP à fond, commercial comme underground. Il était abonné à différents magazines : « l'affiche, groove ». On allait à Châtelet tous les samedis faire les bacs pour trouver la pépite en rap US et français. C'était sa façon à lui d'intégrer un groupe : fumer et écouter du rap. Avec le temps Nicolas et moi, on a fait nos chemins. Je n'étais plus en phase avec lui. Moi, les bâtiments ne me font pas rêver, je connais, même si j'habite en pavillon et je sais comment et où ça fait finir. Lui, il a commencé à traîner avec des grands que je connais très bien. En réalité, il servait plutôt de taxi, et sa baraque de squat pour fumer quand sa mère n'était pas là. Il semblait heureux mais ça a fini comme je le

pensais. Ils ont bien profité de lui. Il a pris sa carotte dans une histoire, rien de grave, c'est juste son amour propre qui a pris cher. Aux dernières nouvelles, il s'est marié, il est papa et travaille dans l'informatique.

3. Un moment de ma vie

Durant mes années lycée et BTS, je suis le truc de loin. Je suis plus dans le funk « DJ Abdel », c'est ma période « branleur ». Levis 501, graines de caf autour du cou, polo Lacoste, coupe de cheveux impeccable de chez « Farid » à République. Les samedis en boîtes de nuit, en semaine les sorties aux Champs et le soir, la drague au téléphone portable avec le forfait Millénium d'un pote. La caricature du rebeu de banlieue qui se fait recalier en boîte et qui finit sa soirée aux crêpes de Montmartre avec ses potes. Et le lendemain, je narraï mes aventures aux collègues du quartier, les touristes allemandes qu'on avait rencontrées la veille, fier comme un coq, un menteur professionnel. Des années sympas, mais en parallèle j'ai toujours suivi ma scolarité assidûment.

J'étais en brevet technicien supérieur option action commerciale sur Paris, à fond dans les études de marché, les 4 P... J'ai même eu l'opportunité de faire des stages dans le marketing à l'étranger (Roumanie, Angleterre). Je dévorais les magazines LSA, Capital... Mes études, mes professeurs de l'époque m'ont fait évoluer, je me voyais chez « Procter and Gamble », développer des marchés, un businessman. Toujours rasé de près, costume cravate, je voulais manger le monde. En fin de deuxième année de BTS, je commence à faire les démarches pour entrer en école de commerce. Je passe les concours et je décroche le « *jackpoto* ». Mon rêve, je suis accepté à « HEC » Montréal. J'avais grave bossé, c'était dur, mais j'avais réussi.

Mais le plan ne s'est pas « goupillé » comme prévu, deux choses ont fait basculer ma vie. D'abord une rencontre. Un jour, je revenais des cours, je m'en souviens comme si c'était hier. Il faisait super beau, je remontais la pente de la gare. J'ai croisé un pote du quartier, Loudou, il avait un classeur sous le bras. C'est un artiste, un peintre, dessinateur, musicien, un pur autodidacte, on s'est connus à la MJC. Il me dit « *Médine, il faut que je te parle, j'ai un plan. Je vais créer ma marque de vêtements Hip-Hop* », je regarde les dessins dans son classeur. Dans ma tête tout va vite, je vois les modèles, j'écoute son discours. Il est en plein dans le

créneau. Je parle d'une époque où DIA venait juste de se créer, et que le marché était encore ouvert, il avait une opportunité. Mais moi je dois partir à l'étranger, je lui dis « *franchement, c'est mortel. Je te donne un coup de pouce après, moi je pars à l'étranger* ». Il est d'accord, je m'occupe des démarches de la création de la SARL, des rendez-vous à la Chambre de Commerce, de la recherche des fournisseurs. J'applique mes cours tout simplement.

Le deuxième événement qui fait basculer ma vie, un départ. Ma mère part de la maison, elle nous laisse. Je me retrouve avec mon père, mon petit frère et ma petite sœur. Dans une grande maison où il y a tout à gérer, le ménage, le repassage, l'école des petits. Mon monde s'effondre, je suis obligé de donner mes économies pour payer les factures. Mon père a fermé son entreprise suite à de graves problèmes de santé. Il est à sec, je renonce à mon rêve et je me retrouve à subir la réalité du cauchemar de la vie moi qui courrais après la réalité d'un rêve.

Une période dure de ma vie, je me laisse aller, finie la tenue businessman et les envies qui vont avec. Je rentre dans une période en mode « mec de cité ». Le système D, à la limite de la légalité, les embrouilles, les soirées en bas du bâtiment. Je ne voulais pas rentrer à la maison, trop de soucis, trop de cris, trop de larmes. Pas le choix, la vie te fait grandir. Les mecs de ma génération partent en vacances, achètent de belles voitures, sortent avec des filles magnifiques. Vingt ans, c'est l'âge de l'insouciance, pour moi c'est l'âge où j'ai commencé à avoir des soucis et des cheveux blancs. Je ne suis pas jaloux, j'ai juste trop subi. Heureusement, j'ai su garder le bon cap. Je n'ai jamais touché au biz de la drogue, et pas tombé dans l'alcool pour oublier ou pour trouver des forces.

Ma solution, je me lance à fond dans mon projet. C'était une façon de m'en sortir, de passer à autre chose. Parallèlement, Lourdou m'a fait entrer à la mairie comme animateur de quartier pour gagner de l'argent. En effet, tous les bénéfiques sont réinjectés dans la boîte et je dois aider à la maison. Je suis mis à la disposition d'une association de quartier.

4. Douben SARL

J'ai ouvert mon entreprise « Douben SARL » à 19 ans avec mes potes, et à aucun moment, je n'ai eu peur. Issu d'une famille de 5 enfants, je suis le fils d'un commerçant. Nos thèmes de

conversation avec lui étaient plus « comment faire de l'argent, l'investissement, la création d'entreprise ». J'ai fait la chose la plus logique à mes yeux, sans doute inconsciemment, j'ai recréé le schéma de la vie de mon père. Notre SARL avait pour objectif de créer des logos, une marque de vêtements streetwear « Douben, Urban Tendan's ». Durant cette période, j'écoutais de la musique mais sans plus. J'ai aimé les gros classiques de cette époque « demain c'est loin » comme tout le monde, mais je suis dans autre chose. Je suis triste, limite frustré, mais c'est la vie et c'est comme ça.

Je suis animateur de ma ville. Mes expériences professionnelles se résument à la vente, à être assistant marketing, à la gestion. Là, j'atterris dans une association avec des jeunes de tous horizons. J'ai grandi à la « MJC » de ma ville, donc je ne suis pas perdu. Je n'ai pas gagné grand-chose, mais heureusement que j'ai fait ce métier. Côté les enfants m'a énormément aidé durant cette période. J'étais en souffrance à la maison. Je faisais beaucoup d'heures supplémentaires en mode bénévole ouvert du lundi au dimanche. Je restais avec les petits du quartier à papoter, à se tailler, à rigoler. Un petit groupe de jeunes s'est formé, un noyau dur. Et ces jeunes voulaient se lancer dans le break dance, il y avait un groupe de grands qui dansaient dans la salle mais qui ne s'occupaient pas trop d'eux. Alors, on a décidé de se débrouiller.

À la base, pour moi, cette activité était un moyen de fédérer une énergie positive d'un groupe de jeunes d'origines et de cultures différentes. Mais, il y a un truc que je n'avais pas prévu : tomber amoureux, le coup de foudre et je pèse mes mots, pour la culture Hip-Hop. Je connaissais l'univers mais là, on a fait des recherches, on a bougé sur Paris. J'ai le souvenir d'être devenu comme fou en regardant la cassette du battle « Lord of the Floor », les cainris sont loin pour l'époque dans l'organisation d'événements : « *C'est abusé* ». Le Hip-Hop est devenu un repaire dans ma vie. J'ai tout lu, tout écouté, je suis même allé à des conférences, j'étais tombé dedans. J'ai rattrapé mon retard comme un illettré à qui on a appris à maîtriser la lecture et qui passe des heures dans une bibliothèque.

On a mis en place un « crew de breakers », c'est une troupe de danse Hip-Hop spécialisée au sol. C'est la « branche dure », on n'aime pas les spectacles, on laisse ça pour les danseurs de boîtes de nuit, nous c'est les Battles, les cercles, les « seven to smoke ». Des heures à

regarder, encourager, aider des jeunes à faire « *la coupole* », à expliquer « *le six steps* », à trouver des financements pour faire venir des intervenants pour leur expliquer « *la vrille* » par exemple. On a été les spectateurs des plus grands événements nationaux et européens (Battle of the year, IBE, Battle de Chelles...). Comme danseurs, on a dominé pendant une période vers « chez nous » et l'un de mes danseurs a même fait les championnats d'Europe. Avec le temps, j'ai la mentalité « d'un b.boy » respect de l'adversaire mais dans « le cercle ou le Battle » je suis là pour gagner, pas de pitié.

Les débuts de notre SARL sont prometteurs mais vendre dans le quartier ne me suffit plus. C'est mon côté « b.boy », le marché, c'est mon cercle et les concurrents sont mes adversaires. Je veux rentrer dans les grosses centrales d'achat pour gagner plus d'argent. Pour convaincre ce type de clients, il faut se construire une crédibilité. Il faut que je sois populaire auprès de ma cible, alors il faut que je trouve un leader d'opinion, comme on dit dans le jargon du marketing.

5. Exode K

Un jour, j'allais voir un pote du quartier pour papoter avec lui et son oncle était de visite pour voir le père de mon ami, son nom, Jason. C'est notre première rencontre, physiquement impressionnant, plus de deux mètres, une armoire à glace. On se salue et mon pote m'explique qu'il a un label de musique, Exode K. Je saute sur l'occasion pour lui parler de mon activité. On s'échange nos coordonnées pour se recapter plus tard. J'avais besoin d'une exposition pour être reconnu. Les magasins prennent des produits qui passent à la télévision, ou qui sont recherchés par leur clientèle. Je pourrais travailler avec ses artistes via un sponsoring. Deux semaines plus tard on a un rendez-vous, il est avec son associé, un dénommé Didier. Le même gabarit. Moi, je suis avec mes gars, on discute et on décide de bosser ensemble. Avec le temps, Jason et Didier sont devenus des amis à moi, mais ce sont deux profils différents.

Jason, c'est l'homme d'affaires, de réseaux, il trouve toujours les mots justes. Il a une capacité à très bien exprimer ses idées, limite on dirait un homme politique. C'est un

ancien « buffalo », qui à la base est un groupe de jeunes qui faisait la chasse aux skinheads sur Paris. Avec le temps, cette organisation est devenue un groupe de sécurité. Il a assuré la sécurité rapprochée dans le cadre de tournées, de concerts, de déplacements en France et à l'étranger de différentes stars de la musique (du Hip-Hop et de la variété française et américaine), hommes d'affaires, hommes politiques. Jason a su se créer un bon carnet d'adresses. De plus, il a travaillé sur l'organisation des premiers gros concerts de rap français (au Bataclan), les soirées « gun shoot » comme il les appelle. Il a travaillé dans les plus grandes boîtes de nuit de Paris comme videur, il faisait la porte. Avec le temps, j'ai compris que son métier lui a donné la faculté de savoir garder son calme, de parler à différents types d'individus et d'utiliser la violence s'il le fallait. L'album photo de Jason mériterait d'être dans un musée du Hip-Hop, il y a des clichés de toute une génération d'artistes Hip-Hop français oubliés (Little Mc, Actual Force...).

Didier, lui, est un musicien, un artiste, il est de la première génération de français qui a connu le rap. C'est un ancien, un vrai. Il faisait du break à l'époque où « le thomas » n'existait pas, c'est comme si tu parlais avec un mec qui jouait au foot quand la cage des buts était en bois et carrée, c'est d'une autre époque. Son premier baggy, un jean Levis coupé et recousu avec une écharpe « Burberry ». Il a fait toutes les disciplines graff, tag, DJ, producteur. Il a travaillé avec l'un des premiers groupes de rap français qui a signé en maison de disques et qui a fait le premier feat avec un rappeur américain. Il était là à la fameuse bagarre dans la boîte de nuit avec « Ol' Dirty Bastard ». Il connaît le biz, il l'a vu naître et ses stars grandir. Des rappeurs comme Kery James, Rhoff, Rim-k, il les a tous connus jeunes en studios de répétition. Le groupe NTM s'est beaucoup inspiré et imprégné de l'énergie que dégageait « *son posse, son crew* ». Avec lui, je suis allé chez « Joey Starr », dans la fameuse cave sans rendez-vous. En plus, il a la particularité d'avoir une super bonne mémoire et une culture musicale US et française impressionnante. Pour moi c'est mon « Pierre Tchernia » du Hip-Hop. Je me suis beaucoup inspiré de lui au niveau de l'attitude en studio, de la rigueur et du respect de notre art. Il entend toutes les fausses notes, le décalage dans les backs, les problèmes de niveau, de mixes, il aime les textes bien écrits. C'est impressionnant, même l'expression de son visage n'est plus la même en studio, en écoute de maquettes. Il est là, ici et partout à la fois, quand il écoute, il donne l'impression d'être un directeur de maison de disques. Il parle le langage des ingénieurs, c'est lui qui m'a appris les bases. Je l'ai même vu donner des leçons à des

ingénieurs diplômés quant à l'utilisation des machines. Jason et Didier étaient complémentaires. Ils se sont rencontrés à l'église. Didier s'occupait de la chorale et Jason emmenait sa famille pour les prêches. Ils sont devenus amis, puis associés en créant leur label.

Afin d'ouvrir les portes des centrales d'achats et d'avoir un argument dans la négociation de la mise en place de mes produits, il faut que je me fabrique un OAV : un outil d'aide à la vente. Ma solution pour sponsoriser les artistes Hip-Hop en devenir était de collaborer avec eux.

Dans leur label, il y avait un groupe « 333 », quatre artistes dont chacun avait son propre style : un pur rappeur, un toasteur, un chanteur, et un mec qui rappait et chantait. L'ensemble était cohérent, les thèmes abordés par le groupe, simples et fédérateurs. Malheureusement, le groupe n'a jamais signé ni pété. On sortait d'une période « saint supa crew », les maisons de disques voulaient autre chose. Franchement, ils avaient des tubes de l'été, des morceaux radios, des morceaux plus conscients pour les puristes, pour l'époque ils étaient en avance. On a eu des parutions dans le Parisien, des articles dans la presse spécialisée, mais rien de transcendant. Ce fut ma première leçon de ce biz, tu peux avoir le bon produit, les clients qui consomment mais le dernier mot appartient aux maisons de disques. Jason s'occupait du biz autour du groupe et Didier cadrait les répètes, les maquettes, les enregistrements.

Jason et Didier avaient un projet à fort potentiel. Ils voulaient lancer la première émission de télévision du type tremplin Hip-Hop. Jason avait des contacts dans les chaînes de télévision. Ils mettaient en place l'événement le dimanche après-midi dans une salle de concert parisienne, un plateau d'artistes pas connus et une tête d'affiche clôturait la journée. Franchement, c'était malin, ils voulaient toucher les jeunes qui ne pouvaient pas trop sortir en soirée mais qui consommaient. Ils avaient trouvé les moyens techniques pour filmer via un partenariat avec une société de production de films et l'objectif était de proposer le concept à la télévision. C'était un peu le même principe que « A la recherche de la nouvelle star » version Hip-Hop ; rien de révolutionnaire de nos jours, mais cela date d'il y a plus de dix ans avant l'explosion de ce type d'émissions. Une fois, encore, ils étaient en avance pour l'époque. Si leur projet avait abouti, je pense qu'on aurait fait beaucoup d'argent avec ma marque de vêtements. Ma deuxième leçon dans le biz : tu peux avoir les meilleurs concepts du monde, les meilleurs partenaires, mais si tu n'as pas les ressources financières, tu ne peux rien

faire. Le monde de la musique est impitoyable, j'ai vu Jason aller dans les deux plus grandes radios de Paris proposer son concept. A chaque fois, il est validé, les gens sont enthousiastes mais ils ne donnent jamais suite. Et comme par hasard quelques mois plus tard, ils lancent : Hip-Hop Star, Max de 109, les premiers tremplins Hip-Hop.

6. Les lois d'un milieu

Grâce aux contacts de Jason, on a réussi à se structurer rapidement. Eux avec leur label, nous avec notre marque de vêtements. Il a réussi à trouver un partenaire voulant investir dans son projet, on a eu l'opportunité d'occuper gratuitement des bureaux sur Montreuil. Une société d'événementiel spécialisée dans la réalisation de décors pour les films et les émissions de télévision. Des hommes d'affaires de grand calibre. J'ai beaucoup appris en les observant. Durant une réunion, le patron a laissé tout le monde parler sur le projet de l'émission de télévision ; moi j'écoutais, j'observais. Au bout de trente minutes, il a pris la parole. Il a couché tout le monde en une question. Il a demandé à tous ceux autour de la table : « *qui paie ?* ». Les protagonistes ont répondu que c'était lui, et il a eu cette réponse : « *c'est moi qui décide alors* ». Il y a eu un blanc, moi j'ai halluciné. J'ai vu le pouvoir de l'argent en vrai, c'était impressionnant. Son entreprise générait énormément d'argent, il avait l'habitude de ce type de réunions. Jason et Didier n'étaient pas de sa catégorie, dans la rue ce sont des gradés mais ils restent des amateurs chez les cols blancs. Ces gens étaient d'un autre monde, ils marchaient à la coke, fraises et champagne pour assumer le stress et la quantité de travail.

En côtoyant Jason et Didier, j'ai découvert l'univers du biz de la musique et le monde de la nuit. Les deux m'ont ouvert les yeux sur une chose importante : dans le cadre de la musique qui est complètement différente des autres business, la violence et la peur sont des outils de négociation comme les autres. Un jour Jason m'a dit : « *un contrat c'est comme une gueule, ça se casse* ». Au début, je pensais que c'était une métaphore, voire un jeu de mots, mais avec le temps, j'ai compris que c'était une réalité. Didier et Jason ont un point commun important : la raison pour laquelle ils sont allés à l'église. Ils voulaient passer à autre chose. À un moment de leur vie, leur quotidien était un monde trouble, en marge. Le plus impressionnant, c'est la manière détachée dont ils parlaient de leur vécu de mecs issus d'un certain milieu.

Jason, pendant un long moment, était une sorte de porte flingue, des hommes d'affaires le contactaient pour retrouver certaines personnes ou récupérer des grosses sommes d'argent sur lesquelles il récupérait un pourcentage. Mais, il n'a jamais dépassé la limite, ce n'est pas un tueur. Les week-ends en boîtes de nuit et la semaine en mission. À cette époque, il gagnait beaucoup d'argent mais il était constamment calibré. Un jour, il m'a expliqué comment il avait retrouvé un mec en Belgique qui avait fait une énorme arnaque sur Paris. Il l'avait ramené dans le coffre d'une voiture comme un simple colis UPS. Son divorce, la naissance de sa fille lui ont fait tourner la page. Didier, lui, est un ancien braqueur, il faisait ses coups en Allemagne, le taux de change y était plus rentable. Un jour en revenant de mission, il s'est fait péter à la douane. Comme il dit, il a joué et il a perdu. En plus, il a perdu gros. Au moment de son incarcération, il aurait pu signer en maison de disques en qualité de producteur de beat pour les artistes. Le groupe « Ideal J » lui avait demandé des sons pour leur projet, qui par la suite, est devenu un classique du rap français. Il me parle très rarement de son incarcération, il a totalement tourné la page. Mais les deux types savent remettre « leur tenue de caillera » quand il le faut. Un jour, j'ai vu Jason menacer un mec doucement et fermement. Je revois ses mains devant le visage du mec. Le flanc de sa main droite tapait la paume de sa main gauche. Même moi, son ami, j'ai eu peur. Le pire, je crois, ça a été Didier un jour, en studio. Il a mis un coup de pression à un artiste qui avait la grosse tête et qui lui avait manqué de respect. Je ne l'ai pas reconnu, un fauve en cage, et l'autre en face, il n'a pas bronché. Heureusement pour lui et pour le studio. Franchement, il lui aurait fait avaler le micro et l'anti-pop avec.

Didier et moi, on a tout de suite accroché ensemble. Il avait perdu son permis de conduire, il me demandait de l'accompagner dans ses aventures nocturnes. J'ai accepté de suite, je ne voulais pas rester chez moi, ma mère me manquait trop. Il m'a fait découvrir un autre Paris, et des coins bien ghettos en banlieue. Dans la voiture, il me racontait les histoires du rap français et américain, les clashes, les embrouilles entre cités. Quand on écoutait un morceau, il trouvait à chaque fois l'origine du sample. Il me sortait le titre du morceau d'origine, et me racontait l'histoire du groupe. On parlait de tout dans ma Citroën AX rouge : politique, religion, musique, NBA, cinéma... Il m'aurait proposé d'aller à l'autre bout de la France, je l'aurais suivi. Ma leçon la plus dure, je l'ai comprise suite à l'invitation de Didier à faire un basket avec les mecs de son quartier. Je suis monté chez lui pour le chercher et là je suis choqué. Je vois un appartement vide, très peu de meubles. Dans la salle à manger, un canapé, un ordi,

une table avec un boîtier dessus bizarre, des baffles noirs. Sur les murs, quelques photographies de lui et de ses enfants. Un baggy « malone » qui sèche sur une porte. Pas de télévision, de chaise, de décoration, rien, c'est impressionnant. Je lui demande ce que c'est la boîte sur la table. Didier en toute franchise me répond : « *c'est ma mpc 2000, mes NS 10 et mon ordinateur pour faire des prods, c'est les choses les importantes, le reste j'en ai pas besoin* ». Sur le coup je n'ai pas compris sa réponse, mais avec le temps, j'ai réalisé qu'il était le mec le plus Hip-Hop que j'ai jamais connu. J'espère un jour être comme lui, authentique, simple. Je ne lui ai posé aucune question sur sa situation. Le jour de son expulsion, je l'ai aidé à ma façon en gardant des cartons à la maison. Ce fut ma troisième leçon du biz, ce n'est pas tout le monde qui gagne de l'argent mais il y en a. Etre Hip-Hop ce n'est pas rentable, c'est la loi de Pareto avec les 20% qui vivent bien et les 80% qui mangent les miettes, dans notre milieu, on serait plus dans les 5% et 95%.

7. La rencontre

Un jour au bureau, un rappeur ramène son vinyle à Didier, un maxi deux titres. C'est un pote à lui, il l'a connu à une époque où il était interdit du 93. Didier a dû habiter dans le 95 et il l'a rencontré sur un terrain de basket là-bas. Son prénom David, son nom de scène « Banneur » de Rosny-sous-Bois. Il voulait passer sur la scène le dimanche. J'écoute un morceau, c'est pas mal, Dyed tourne la galette de l'autre côté et là, le beat part. J'ai kiffé grave, une prod avec un sample de guitare électrique ; le rappeur découpe le morceau. De plus, le mec présente bien et parle bien. Didier le valide. Le jour du concert, il vient avec son acolyte, un rappeur nantais, Hakim « Prince d'Arabee ». Le jour J, sur scène on sentait l'expérience. Une prestation professionnelle, sans fioriture et une attitude irréprochable en loge.

Après le concert, Banneur est repassé voir Didier. Moi, sous le charme de sa prestation, je voulais le sponsoriser. Il a un bon « CV musical ». Il a été « backeur » - c'est l'équivalent du choriste - dans la variété d'un rappeur très connu dont je suis un grand fan. Son univers me parle, il a le potentiel pour péter. On discute, il est ouvert à ma proposition. Cependant, ma vision entrepreneuriale me permet de me rendre compte qu'il faut l'aider dans ses démarches pour qu'il perce dans le milieu, ainsi il pourra populariser ma marque. Après de longues conversations, il me propose de le manager. Mais il m'explique que pour commencer notre

partenariat, je dois rencontrer le producteur du maxi deux titres. En gros, celui qui a cru en lui au point de financer un studio, et le pressage d'un maxi vinyle. Il m'explique qu'il est originaire du 93 mais qu'il bouge souvent en province surtout à l'Ouest, Nantes, Rennes, Angers. Il a sa petite amie là-bas et beaucoup d'amis dans la région. Je dois donc partir en province rencontrer un mec que je ne connais pas dans une ville que je ne connais pas. Pour moi la province c'est Senlis, Chantilly, je n'ai pas l'âme d'un aventurier. Sur le coup je ne suis pas emballé, mais après réflexion je me suis dit que ça pouvait être une opportunité de prospecter la ville afin de trouver des boutiques pour placer mes produits et développer ma marque.

Je prends le TGV seul en gare de Montparnasse en direction de Nantes pour cinq jours. Avant mon départ, Banneur m'avait expliqué de ne pas m'inquiéter sur place. Il s'était occupé de tout (logement, transport...). Il a calé le rendez-vous avec le producteur le soir même... Effectivement, il m'attend à la gare avec son pote Hakim. Nous allons en direction de l'appartement de celui-ci. L'accueil d'Hakim fut chaleureux, un mec simple, ouvert. On papote de tout et de rien, je lui montre la liste des boutiques à prospecter. Il me donne des conseils pour me déplacer dans la ville, ici il n'y a pas de métro, mais le tramway. Fin d'après-midi sa femme rentre du travail, Barbara. Une femme qui respire la gentillesse et qui connaît le monde artistique. Elle s'occupe de nous en nous préparant le café et le thé.

Le producteur arrive, Xavier. Un renoi, habillé simplement, c'est un mec calme, ouvert au dialogue. Son discours, c'est qu'il est un ami et un fan de Banneur et qu'il a voulu l'aider à sa manière. Il n'a pas de notion de rentabilité et il pense que mon travail ne peut, au contraire, qu'apporter du positif pour la suite. Moi qui pensais que j'allais rencontrer un Jason ou un Didier version Nantais. Un mec dur en affaires, mais rien à voir, même dans la manière de parler, ça reste amateur. Je trouve la situation bizarre. À la fin de la soirée, Banneur demande à Xavier si je peux dormir chez lui. Je m'en rappellerai toute ma vie, il répond : « *je vais tenter de trouver de la place.* ». Je me suis senti gêné, je ne voulais pas déranger.

Le soir je pars chez Xavier, il habite à trente minutes du centre-ville en voiture. Il fait « grave » nuit, je ne vois rien sur la route. J'arrive chez lui, c'est une grande maison. Il m'installe dans la salle à manger, sur le canapé. Je me suis endormi rapidement, fatigué par le voyage et les émotions. Le lendemain matin, sa femme me réveille. Elle dormait la veille

quand nous sommes arrivés. Une femme simple et sympa. Je me suis présenté, on a commencé à discuter. Elle m'explique, elle est coiffeuse, sa vie sur Nantes... Mais plus elle me parle, plus je regarde autour de moi et par la fenêtre, et là j'hallucine. Je vois une piscine aussi grande que celle de ma ville et le jardin a la taille d'un terrain de foot. En fait, je ne suis pas dans une grande maison mais dans une villa, je n'ai pas dormi dans la salle à manger mais dans le hall d'accueil. La cuisine est immense, comme dans les films. Je peux organiser une partie de cache-cache avec tous les petits de mon quartier tellement il y a de pièces. Quand Xavier arrive, je le remercie pour l'accueil. Mais je n'ai pas pu résister, je lui demande où on est là. Il m'explique que son père est diplomate et également homme d'affaires africain. Il est constamment en voyage entre la France et l'Afrique.

Je comprends mieux la situation, je vais la résumer en caricaturant, juste un peu. Un fils de riche un peu paumé qui a investi dans le rap juste pour kiffer avec ses potes, donc qui ne recherche pas de rentabilité, d'où le côté non maîtrisé du projet. Je les remercie chaleureusement sa femme et lui pour l'accueil, puis il me dépose chez Hakim. En arrivant, je leur parle de la maison, la piscine... Honnêtement, j'en perds mes mots. Ils en rigolent, même Barbara me ressort la phrase de Xavier sur la place qu'il faut trouver. Je préfère rester chez eux, jusqu'à la fin du séjour car ils habitent en centre-ville. C'est plus pratique pour démarcher les magasins. Banneur étant chez une copine, on ne se voit que le soir pour les sorties. Je passe mes journées avec Hakim et Barbara, quand elle rentre du taf. Hakim me parle de la scène Hip-Hop de l'Ouest, de son premier groupe « Soul Choc », de la vie en province. Il ne travaille pas, il est dans la musique, c'est un choix de vie un peu comme celui de Didier.

Lors de mes sorties avec Hakim, je me suis vite rendu compte qu'il avait une notoriété locale : « un buzz ». En boîtes, studio, dehors, beaucoup de gens le saluent et l'appellent « prince » c'est impressionnant. Quand il me présente aux gens, il me présente comme son petit cousin. Dès le départ il a été protecteur avec moi, et même sa femme. Plus qu'un toit dans le cadre d'un séjour, ce qu'il m'a offert, c'est une place dans sa vie. Avec le recul, je pense qu'il a aimé mon honnêteté et ma spontanéité. Mon discours était simple, je ne connaissais pas grand-chose et pas grand-monde mais j'allais faire de mon mieux pour faire avancer les choses. Mon séjour s'est très bien passé, j'ai réussi à atteindre mes objectifs. J'ai pu placer des produits et à mettre les choses à plat avec Xavier.

De retour sur Paris, j'ai fait des recherches sur « Prince d'Arabee ». Et là j'ai compris, Hakim et ses potes de « Soul Choc » avaient monté à une époque le premier label de rap indépendant de province et ce avant le groupe IAM de Marseille. Ils avaient rempli les salles de concerts sur Laval, Angers, Nantes, Rennes ; « Prince d'Arabee » est le rappeur de référence d'une génération. Mais il est toujours resté humble sur son parcours. Il prend beaucoup de recul sur sa vie d'artiste.

8. Le début de la fin

Cependant, en quelques mois, les choses évoluent négativement. Dans mon entreprise, les choses ont commencé à partir en « vrille ». Notre structure n'a pas dépassé deux années d'activité, les statistiques de l'INSEE sont vraies, trois entreprises sur cinq ne dépassent pas les trois ans. À la base, c'était une aventure humaine. On est cinq dans l'équipe : Lourdou le graphiste, Lahcen le comptable, Hervé gère la logistique, Audrey et moi dans le marketing et l'organisation. Hervé, Lahcen, Lourdou sont du même bâtiment, Audrey d'un bâtiment à côté et moi j'habite à 10 minutes de chez eux. On se connaît depuis le primaire, on est des enfants de la MJC. La logique voudrait qu'on soit soudés à la vie à la mort. Mais j'ai sous-estimé le pouvoir de l'argent. Tous les matins je me levais pour me battre pour mon équipe, je voulais qu'on réussisse ensemble. Mais c'était comme un train qui tirait des wagons de plus en plus lourds. Je n'en pouvais plus, au bout d'un moment j'avais l'impression de travailler pour eux. Je ressentais de la tension durant nos réunions, dans le hall du bâtiment. Les réunions de crise, on fait ça à la maison, pas sur Montreuil. Après, il faut avoir une approche pragmatique de la situation, les bénéfices sont partagés en six parts égales avec certaines personnes qui ont un boulot à côté, et moi qui galère. C'est bon, il faut arrêter de se mentir à soi-même, cette situation n'est pas viable.

Trois événements ont sonné le glas de notre boîte. Nous avons fait une erreur de commande sur nos produits et sur la gestion. On pensait que l'événement avec Jason et Didier allait nous booster. Didier et Jason se sont séparés, chacun a fait ses projets de son côté. Nous, on s'est plantés et le RSI nous est tombés dessus. On se retrouve avec plus de quinze mille euros à payer chez notre fournisseur et nos comptes sont vides. Peu de temps après, Hervé, l'un de

mes associés, fait un arrêt cardiaque à 25 ans. C'est un truc improbable, j'ai péché un câble ; c'est un ancien joueur de foot de haut niveau. Il a une hygiène de vie irréprochable. Le mec ne boit pas d'alcool, pas de coca, juste du jus de fruit. Il se retrouve dans le coma, il en est ressorti handicapé. Il a perdu la mémoire et son autonomie. Il jongle entre un institut spécialisé et chez sa mère. Enfin, Audrey a accouché de son fils. Lourdou et moi, on a dû trouver des solutions pour rembourser les dettes et fermer l'entreprise. Cette situation a renforcé nos liens.

Cette période a été dure, je me rappelle qu'un soir le père d'Hervé est venu me menacer verbalement et physiquement pour récupérer l'investissement de son fils. Je me revois lui expliquer « *qu'il n'a plus d'argent, que c'est la galère* ». Il me sort que « *c'est ta faute, t'as volé mon fils* ». J'avais envie de lui dire que si son fils s'était bougé le cul pour trouver des magasins, peut-être que les choses auraient avancé différemment. J'ai rien dit, j'ai baissé la tête, je me suis excusé. Mais je ne lui ai rien donné, ni argent, ni vêtement. Pour moi, le pire c'était Lahcen, le mec me dit « *j'arrête et tenez moi au courant pour partager ce qui reste* ». Cette situation était un drame pour moi, j'en dormais pas la nuit. Lourdou était gérant sur les statuts, il pouvait avoir des graves problèmes avec la justice. Je ne pouvais pas partir et le laisser en galère.

On a trouvé la solution par hasard. Les bureaux sur Montreuil étaient grands, au premier étage il y avait un atelier de fabrication. En se baladant avec Lourdou, on a trouvé une réserve avec des rouleaux de vinyle permettant l'habillage de panneaux de décor. Il y avait aussi une découpeuse pour faire les lettrages. Avant de quitter les lieux, on a emprunté le matériel sans demander l'autorisation, Lourdou et moi, on s'est dit que cela pouvait servir. Grâce à cela, on a fait des chantiers pour les magasins, on a rénové leurs enseignes. Je me rappelle, on coupait les lettres aux ciseaux. On ne savait même pas où étaient les fournisseurs des rouleaux ni même la technique pour les poser. Un jour au culot, je suis parti voir une agence immobilière. On a décroché un gros chantier, installation complète de son enseigne. Je me rappelle, en mode CX avec une remorque pour l'échafaudage, on a bossé une grande partie de la nuit. Ce chantier a permis de rembourser nos dettes, et de fermer la boîte. Lourdou a rebondi en créant une entreprise spécialisée dans l'enseigne publicitaire avec d'autres associés. Moi quelques temps plus tard, j'ai fait une VAE. J'ai intégré un master en science de gestion option marketing de service. On a fait des erreurs d'amateurs. Il me manquait des compétences pour

être à la hauteur de mes envies. Reprendre mes études était une suite logique à mes yeux pour atteindre mon objectif, celui de devenir chef de produits dans une maison de disques.

9. L'université

J'ai fait beaucoup de recherches pour travailler en maison de disques et j'ai compris que le meilleur moyen était de passer par un stage. Ainsi, je me suis rapproché de Benjamin, le médiateur de ma ville qui m'a aidé dans les démarches pour ma reprise d'études et dans le montage du dossier de la VAE. Je me souviens de ma rencontre avec Madame Jougleux responsable de l'UFR. Elle m'a dit durant notre entretien que je n'avais pas le profil pour son master. Je lui ai répondu spontanément « *Madame, je viens de gérer des problèmes dignes d'un chef d'entreprise, je sais gérer la pression, donnez-moi ma chance, cela ne vous coûte rien* ». Inconsciemment j'ai parlé d'argent pour convaincre, je n'ai pas menti. Quand j'ai décroché mon master 2, je lui ai demandé pourquoi elle m'avait accepté dans la filière. Elle m'a répondu : « *j'ai vu un truc en toi, une détermination et je ne me suis pas trompée* ». Plus que de m'avoir permis de reprendre des études, je pense qu'elle m'a sauvé la vie. Avec le temps, j'aurais succombé à l'appel de la rue et à l'argent facile.

La reprise des cours a été dure mais je n'ai pas lâché. Je me suis battu avec mes armes et mon cœur. Je me rappelle, j'ai eu des grosses migraines durant les premières semaines parce que je devais me concentrer longtemps en amphithéâtre et en travaux dirigés. En master 1, je devais faire un mémoire et personne ne voulait m'encadrer. J'ai rencontré par hasard Madame Bancel-Charansole qui est devenue, avec le temps, une personne très importante dans ma vie. Je me rappelle de mes rendez-vous du vendredi. Elle démolissait mon travail en cinq minutes. Tous les vendredis, je me faisais éclater par une dame d'un mètre soixante qui portait des lunettes. J'étais un sac de frappe verbal, c'était abusé mais je revenais le vendredi d'après. Un jour, alors que je discutais avec d'autres étudiants, ils m'ont expliqué qu'ils voyaient leur tuteur une fois par mois et souvent à l'arrache entre deux portes. Moi, mes rencontres, elles duraient une heure dans son bureau et c'était tous les vendredis, sauf quand elle était en déplacement. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que j'étais un privilégié. C'est elle qui m'a fait arrêter le travail au noir et qui m'a ouvert les yeux sur l'approche en science de gestion et sur mon avenir.

J'ai validé ma première année, je commence mes entretiens en maisons de disques, de la bombe. Mon plan se passe comme sur des roulettes, la stratégie est simple. Je rentre en maison de disques, je me crée mon réseau et je place mes gars. Je passe différents entretiens et là « *le jackpoto* ». Le label Because me donne un rendez-vous, ils ont les rappers du moment « Keny Arkana, Sefyu, Aliby Montana, Mac Tyer, Médine ». C'est un truc de malade, c'est comme si tu allais bosser avec le club de foot du Real de Madrid à l'époque des galactiques avec Zidane, Ronaldo, Beckham... L'entretien se passe super bien et on me valide pour le poste. Le type, un dénommé Abdel m'explique les missions : gestion des tournées des artistes, planning promotion, collaboration avec les managers... Je suis aux anges, il me présente l'équipe. Il me donne son numéro, on doit juste régler les conventions et je démarre. Je m'occupe de récupérer les conventions, j'arrête mes démarches au niveau de mes recherches. Je le recontacte, je n'arrive pas à le joindre. Les jours passent, les semaines aussi, je lui laisse des messages. Les périodes de stage commencent et je suis en galère. J'ai un rendez-vous avec un professeur de la faculté par rapport à ma situation. Je m'en rappellerai toute ma vie, je suis dans le train, mon téléphone sonne. C'est lui, Abdel, il m'appelle. Il m'explique que je ne suis plus pris pour le poste, qu'il a choisi une autre personne mais qu'il n'a pas trouvé le temps de me contacter. Moi, au téléphone, je suis égaré. Je lui dis qu'il m'avait donné sa parole et que je suis dans la merde et il me balance : « *c'est comme ça* ». Moi je lui réponds « *sur la tête de mère, on va se croiser, le milieu est petit et moi je ne vais pas lâcher l'affaire* » et il m'a rétorqué « *alors à la prochaine* ». J'ai eu une montée de haine, Jason me l'avait dit « *tout ce qui oral est anal dans le milieu* ». Pourquoi me dire oui et après me jeter comme une merde ? J'arrive en mode « *faut pas me chauffer sinon ça va partir en couille, direct* » dans le bureau de Madame Abramovici. Elle l'a senti, elle m'a apaisé, calmé comme l'aurait fait une grande sœur. Elle a compris ma détresse. Elle m'a demandé de revenir le lendemain, moi je voulais abandonner « *terminus tout le monde descend* ». Mes rêves étaient brisés, j'ai trimé, je me suis sacrifié pendant deux ans pour rien. Le master était un prétexte pour rentrer dans le milieu. Elle a trouvé les mots pour me motiver et m'a offert un stage en qualité d'assistant chercheur dans le laboratoire OEP en science de gestion. Honnêtement, j'ai accepté car il y avait Madame Bancel-Charensol qui m'a mis un coup de pression. J'ai découvert Madame Maman, et j'ai vu autrement mes professeurs qui sont devenus mes collègues et avec le temps, mes confidents. J'étais le premier stagiaire au sein du laboratoire

et le seul mec. Ça a été ma plus belle expérience professionnelle. Je suis resté plus d'un an là-bas, j'ai voyagé dans toute la France, assisté à des conférences, participé à l'écriture d'articles et d'ouvrages. Je suis devenu un autre homme, elles m'ont accompagné dans l'apprentissage de la maîtrise du savoir en science de gestion. L'importance de son style dans l'écriture, être soi-même et puis mon parcours atypique fait que j'ai une approche différente, c'est ça ma force. Un jour j'ai rendu visite à un pote au quartier, et je lui ai raconté qu'au taff j'étais allé au CNRS. J'avais kiffé ça, un truc de malade et là il me coupe et me demande si c'est le centre de formation des CRS. J'ai rigolé, c'est marrant, j'ai encore ressenti à ce moment-là cette sensation de solitude. La même que je vis dans le monde de la musique et avec ma famille. Je ne regrette rien et le plus marrant de cette histoire, c'est qu'un jour dans le cadre d'un concert, j'ai rencontré le rappeur Aliby Montana et le mec qui a eu mon poste. Il s'appelle Xavier, ça m'a fait délirer. Je le regardais et je me disais que j'aurais pu être lui, mais l'homme que je suis devenu n'est plus le même et mes envies non plus.

Suite à mon stage, j'ai décidé de m'orienter vers un doctorat mais le parcours fut long pour trouver une école. Je veux devenir un MC, certains vont comprendre un maître de cérémonie et d'autres un maître de conférences. J'aime la recherche en science de gestions, j'aime le Hip-Hop. J'ai envie de lier les deux à mon échelle. Entre temps, j'ai arrêté l'animation et je suis rentré à l'académie de Versailles comme professeur contractuel en économie de gestion. Un autre milieu où la salle des professeurs est « parfois pire que la cour de récréation ». Cette expérience me permet d'améliorer ma didactique et la construction de mes cours. Mais j'ai envie de passer à autre chose, je veux l'amphithéâtre comme un rappeur qui cherche une scène avec son public. Je veux intégrer une équipe de recherches et participer à la construction du savoir, je ne veux plus être un simple ouvrier qui le transmet en suivant une progression pédagogique en ayant un inspecteur comme contremaître. Faire de la recherche c'est comme la musique, il y a des ateliers d'écriture, on se met sur une thématique. Chacun a sa spécialité et son approche. Les deux milieux ont le respect des mots, de la tournure des phrases. Des fois, on peut se demander si le monde de la recherche universitaire n'est pas pire que le « rap game ». Il y a des clans, des logiques de réseau, des lobbys. Il faut absolument publier pour être reconnu et intégrer un laboratoire. Ne mets pas en question cet auteur ou cette idée, il va te fermer cette porte. Surtout, il faut écrire une thèse en suivant l'épistémologie à la Bourdieu ou Lemoigne, sinon ton travail n'est pas robuste d'un point de

vue académique. C'est comme si je disais à un rappeur, un morceau, c'est toujours trois seize mesures refrain et intro et outro, le reste c'est de la merde. Mais ça ne va pas la tête. Je peux comprendre qu'il faille mettre un cadre académique, mais il faut laisser une marge de manœuvre à la créativité. En gros, donne-moi de la peinture et une toile, explique-moi la technique mais surtout laisse-moi créer, imaginer, inventer, c'est comme ça que je ressens le travail d'écriture, la recherche.

10. Un plongeon vers l'inconnu

Je croise de temps en temps Hervé, son handicap est vraiment important, il est limite attardé. Je n'ai aucune nouvelle de Lahcen. Je sais seulement qu'il s'est marié, je n'ai pas été invité. Je vois souvent Audrey et Lourdou, on est restés très proches. Jason et Didier m'ont fait découvrir un monde, mon projet entrepreneurial est tombé à l'eau, Banneur me donne la possibilité de rentrer dans le milieu du rap : « le rap game ». J'aime cette culture, cette musique. Cette vie de bohème me tente, finie l'époque où je rêvais d'une vie rangée, en costume cravate, des horaires de bureau... Mes repères ne sont plus les mêmes. Je suis perdu, à la recherche d'un chemin. Il est important de préciser que mon cadre familial n'a jamais été stable. J'ai toujours connu des problèmes à la maison. Je n'ai jamais vu ma mère sourire, elle pleurait tout le temps. En grandissant, j'ai compris qu'elle était dépressive. La relation entre elle et moi a toujours été compliquée, mais elle s'est très bien occupée de moi. Je n'ai jamais manqué de rien, sauf d'une chose qui n'a pas de prix. Elle n'a pas pris le temps de me donner de l'amour. Un de mes pires souvenirs, je viens d'obtenir les résultats du BTS. Je le décroche haut la main. Quand, je lui annonce, rien, aucune réaction. Elle me dit que c'est bien et elle part. Le soir, je vais chez un pote qui a aussi eu son BTS, ses parents m'embrassent, me félicitent. Ils m'ont serré dans leurs bras. Ma mère était trop occupée par ses problèmes. Mon psychologue m'a expliqué que cela s'appelle du « désamour », mettre des mots sur une douleur, une cicatrice intérieure, ça fait du bien. Cela ne la soigne pas, mais ça soulage. Résultat des courses, il n'y a aucun lien entre mes frères et sœurs. Chacun a fait sa vie de son côté, je ne connais pas ma famille de sang, c'est la vie. Tant qu'ils sont heureux, tant mieux pour eux. Mais dans le Hip-Hop, j'ai trouvé ce qui me manquait : parler à des grands frères et des grandes sœurs. De l'amour entre des gens d'origines différentes.

Mes meilleurs souvenirs ne sont pas les moments de ma vie passés en famille mais dans la musique ou au taff dans l'association. Les seules fois que nous sommes réunis, c'est pour des enterrements ou pour des démarches au consulat d'Algérie pour les histoires d'héritage. Souvent mes frères et mes sœurs m'ont jugé sans me connaître, ils ne voient en moi qu'un mec bizarre en baggy et casquette, un marginal, un squatteur. Je suis un fils unique dans une famille nombreuse. Juste un jour, mon grand frère m'a regardé différemment. Il est à son travail et un de ses collègues plus jeune que lui, lui explique qu'il est dans la musique. Mon grand frère lui dit que son petit frère - moi donc - est dans le son. Son collègue lui pose des questions sur moi. Etant donné que je ne m'étais pas sur mon taff dans le biz, mon frère ne sait pas trop quoi lui répondre. Son collègue, limite, le prend de haut, mon frère me téléphone et m'explique la situation. Je lui pose des questions mais il n'arrive pas à me donner des informations claires sur le mec et « son blaze » ne me parle pas. Je lui envoie une photographie de moi en studio avec un rappeur américain mondialement connu, mais je ne lui dis rien à son sujet. Par contre, je lui explique : *« la prochaine fois que tu papotes avec lui et qu'il te relance sur le sujet, tu lui montres la photographie avec ce mec »*. Une semaine plus tard, mon frère me rappelle, je sens dans sa voix qu'il est chelou. Il me dit : *« j'ai montré la photo de toi et ton pote à mon collègue, il a halluciné, limite hystérique. Il m'a dit que tu devais être coté, Médine, c'est qui ce type ? Tu fais quoi dans la musique exactement ? Mon pote veut ton téléphone »*. Je lui ai répondu : *« c'est rien t'inquiète, je t'expliquerai quand tu passeras à la maison »*. On n'en a jamais reparlé depuis. Je ne regrette pas d'être parti à l'aventure, à la découverte d'un biz, de moi-même. Je suis devenu manager d'un rappeur. A la fois animateur, livreur de pizzas, étudiant, manœuvre sur les chantiers en bâtiments, professeur au lycée, assistant chercheur, j'ai toujours fait les deux : ma musique et le travail. Durant ces années, j'ai enchaîné les nuits blanches pour arriver à être sur tous les fronts.

Ainsi à cette époque, pour moi ce fut une grande responsabilité, un saut dans l'inconnu, un saut dans le rap game. Notre accord était simple entre Banneur et moi, il n'y avait pas de contrat, juste un accord tacite : lui se concentrait sur l'artistique et moi sur le reste. De mes premiers pas dans l'underground, à mes premières écoutes en maison de disques en passant par mes premières séances studio, *je vais vous inviter dans une partie de ma vie, vous expliquer nos codes. Je ne suis pas là pour vous convaincre, vous allez juste m'accompagner dans mes souvenirs, mes joies, mes peines.*

Chapitre 1 : 2001-2005

« La vie est une suite de cycles »

Quelques semaines plus tard... Extrait d'une conversation téléphonique

Médine : « Salam couse, tu vas bien ? »

Hakim : « Ça va, mon gros. »

Médine : « Alors couse, tu as pu lire ? C'est le premier écrit que j'ai rendu à mon tuteur, il a trouvé ça pas mal. Il m'a demandé de continuer dans cette voie. »

Hakim : « Oui, j'ai lu. Ça va, c'est frais. J'ai même appris des choses que je ne savais pas sur toi. Mais je trouve qu'il y a des anachronismes dans la narration. »

Médine : « C'est vrai, j'ai eu du mal pour donner une cohérence à l'ensemble, mais je vais faire de mon mieux afin d'expliquer les différentes étapes de mon parcours. »

Hakim : « Ok je capte. Je vais le passer à Barbee. Elle va le lire quand elle aura le temps. »

Médine : « Franchement, c'est cool... »

À mes yeux, il était impératif avant de continuer, d'avoir le retour de Jean-Luc sur mon approche et mon univers dans l'écriture. Ainsi, j'espérais répondre au mieux à ses attentes et surtout j'ai écrit comme il me l'a demandé quand on s'est rencontrés la première fois, à

« *cœur ouvert* » sans faire de calcul. J'ai contacté Hakim pour avoir son avis sur le recul de mon récit. J'avais besoin d'entendre un second son de cloche. D'une part, je connais son honnêteté et sa franchise, il me l'aurait dit si à ses yeux mes écrits ne correspondaient pas à la réalité. Et d'autre part, c'est l'un des acteurs principaux de ma partie auto-ethnographique.

Parler de mon passé au présent pour expliquer mes orientations futures, c'est très compliqué et technique, ça donne mal à la tête. J'ai passé des jours à réfléchir, comment faire et surtout comment bien faire. Combien de fois j'ai commencé à écrire en pensant tenir le bon fil conducteur. Au début, tu penses être un génie, tu vas refaire le monde, voire même en créer un. Tu te sens bien, inarrêtable, les mots coulent de source, et les pages se noircissent. Mais au bout d'une heure, la machine déraile, tu cales, tu tournes en rond, tu te relis, tu effaces et tu recommences comme un disque rayé qui revient au début du morceau. Le plus dur pour moi, c'est de gérer la gestion des émotions liées à mes souvenirs entre joie, tristesse, haine, peur de ne pas savoir par où commencer dans l'écriture... Des fois, j'ai même eu des montées de colère en repensant aux coups qu'on m'avait faits, aux mensonges, aux histoires... C'est du passé, je vis avec mais je n'oublie pas, je n'oublie rien.

Ma stratégie pour lancer la phase d'écriture était d'utiliser une méthode projective en mode cabinet d'audit marketing. J'ai sorti tous les documents de l'époque, chroniques des magazines spés, photographies, passes de concert, affiches, pochettes de CDs & mixtapes. J'ai écouté pendant des heures, des jours les chansons de l'époque. Il y a des morceaux qui sont encore « frais », qui tournent encore. J'ai eu des flashes, des images en studios, des trucs que j'avais zappés. Pris dans l'engouement, j'ai même regardé sur le net ce que devenaient certaines personnes que j'ai côtoyés durant cette période pour le délire. Je pense qu'on ressent les mêmes choses quand on regarde un vieil album de famille ou des vieilles photographies de classe.

Cependant, j'ai eu du mal à reprendre l'écriture. Ce n'est pas la peur de la page blanche mais plutôt comment tout dire d'une manière claire et compréhensible. Tous les moyens étaient bons pour faire autre chose, mais tous les jours je cogitais sur mon écriture. Je suis habité par ce projet, comme un air de musique qu'on a dans sa tête, qu'on fredonne. Mais chaque jour c'est une mélodie différente, une histoire différente que je revis. En plus, ces derniers temps

ma mère s'est prise au jeu et me demande si j'avance sur ma thèse. Elle ne connaît rien sur le doctorat juste que je dois écrire et que j'ai un oral devant un jury. Elle ne sait qu'une seule chose c'est que je ne gagne pas d'argent, comme d'habitude. Ça me fait délirer le décalage dans son discours c'est limite surréaliste, elle me dit « *Médine écris tes devoirs pour ton école sinon va tondre la pelouse* ». C'est sa façon de m'encourager, une manière de rattraper le temps perdu aussi entre elle et moi. Je pense qu'elle sent que je galère un peu. Elle voit, il y a des jours je suis là physiquement mais je suis ailleurs, je suis connecté dans mon monde. Avec du recul sur mon travail d'écriture, je peux soutenir que d'écrire ses affects est l'une des choses les plus dures que j'ai faites. Limite je préfère faire des questionnaires, pondre des matrices et tester mon modèle. C'est une approche plus pragmatique, on fait juste parler des chiffres, ça marche ou ça ne marche pas, c'est simple et efficace. L'approche qualitative est une autre manière d'aborder la recherche, mon objectif, faire entrer mon lecteur dans mon univers. Lui expliquer, lui faire comprendre « le pourquoi du comment même si mes actes ne suivent aucune logique », ne pas le perdre entre deux lignes, voire deux mots. À aucun moment dans mon écriture je ne pense « au regard de l'autre », comment je serais perçu, au jugement. Il n'y a aucun problème, j'assume et je reste sincère. J'écris ma thèse comme je parle mais souvent ce que je lis sur mon thème, mon domaine, ça ne me parle pas, c'est pour cela que j'écris.

Mais trouver le bon mot, la bonne tournure de phrase pour transmettre, expliquer une sensation, ce n'est pas facile. Inconsciemment dans mon écriture je fais beaucoup de métaphores ou des jeux de mots afin de donner un repère ou une échelle dans l'impact à mon lecteur. C'est comme dire à une femme un simple « je t'aime » ou « je t'aime à mourir ». Dans le principe c'est la même chose mais il y a une grande différence dans l'interprétation si toi tu la sens pas, ne t'inquiète pas ton interlocutrice va être réceptrice. C'est soit le râteau tendre pas le truc hard « dégage » mais plutôt « je préfère qu'on reste amis » mais si ça passe c'est « bingo mon pote » et oublie pas de remercier Cabrel.

Depuis mon acceptation à l'école, j'ai assisté à plusieurs séminaires doctoraux. Cela m'a permis de rencontrer d'autres étudiants et différents intervenants de qualité. Dans mon premier rendu, j'ai expliqué que ma principale peur était de pas être pris au sérieux par les gens, au sujet de mon terrain : « Le rap français ». Cependant, je me suis vite aperçu que tout

le monde avait adhéré, voire même un peu trop. Effectivement à chaque pause ou repas, je me faisais accoster par un étudiant qui me posait plein de questions sur le monde du Hip-Hop, les rappeurs, sur des morceaux, les groupes, les histoires de clash. Il me parlait des groupes de chez lui. Il me racontait les morceaux qu'il avait écoutés, sa vision du business. Un jour, il y a un étudiant d'un certain âge qui m'a décrit la boum de son école avec les premiers morceaux de rappeurs américains, et ce pendant plus d'une heure. J'étais fatigué et j'avais faim mais je l'ai écouté. Il avait les yeux qui brillaient, franchement c'était mignon. Je trouve cela sympa même si des fois c'est un peu usant.

Je me suis rendu compte que mon terrain parlait à beaucoup de gens que ce soit d'un point de vue négatif ou positif. C'est un facteur que je dois prendre en compte, entre les sceptiques qui ne voient pas l'intérêt d'un point de vue science de gestion, les réfractaires qui pensent que le rap c'est juste des gros mots et des petits cons, les nostalgiques qui pensent que c'était mieux avant, les anarchistes qui veulent que le rap soit un moyen pour revendiquer... Et le plus marrant pour moi qui me considère comme un activiste, c'est que c'est juste de la musique.

Mais ce qui me blesse le plus, c'est qu'à aucun moment depuis que je fréquente les séminaires, personne ne m'a posé les questions que l'on pose à un chercheur de base sur son approche dans la littérature, si je vais écrire un article, comment je me projette... Au lieu de me conseiller certains auteurs qui pourraient m'aider, ils me donnent la playlist de leur Ipod... Il y a même un jour, ce fût le summum. Honnêtement, j'ai failli perdre le contrôle heureusement que c'était une demoiselle, si ça avait été un mec, je pense que j'aurais démarré en mode quartier. En effet, une étudiante qui ne se rappelait plus de mon nom m'a apostrophé devant tout le monde durant une pause avec un « *Eh toi l'artiste* ». Je me suis retourné, je l'ai regardée, elle s'est vite reprise. Elle a ressenti dans mes yeux ma réaction. Je ne vais pas mentir, son nom moi non plus je ne m'en rappelle plus et vous savez quoi ? J'en ai rien à foutre mais je ne pense pas que si je faisais une thèse ayant comme terrain la SNCF on m'aurait appelé « Hé toi le cheminot ».

Et là on met le doigt sur ma deuxième peur, ne pas être pris au sérieux en tant que chercheur. Je veux qu'on me respecte comme étant un chercheur avec un terrain comme un autre. Ma thèse ne sera pas le magazine « Voici » version Hip-Hop avec les ragots et les histoires du

milieu, l'écriture d'un mec frustré qui résume les choses en une vision du bien contre le mal entre majors et indépendants ou une sorte de mode d'emploi pour percer dans le milieu avec des certitudes. Moi, je veux devenir maître de conférences, pas donneur de leçons, ce n'est pas la même chose. De plus, je ne vais pas vous faire une approche historique, politique, sociologique de cette musique, d'autres l'ont déjà fait et surtout bien fait. Je peux vous conseiller par exemple « L'offensive RAP » d'Olivier Cachin ou « La culture Hip-Hop dans tous ses états » de Steve Gadet. Je pourrais parler des différentes écoles comme Time Bomb, Secteur A, Menace record, La Cosca... comment ils ont fait évoluer le business et la musique, mais je ne l'ai pas vécu, juste observé de près. Après je ne vais pas vous parler des rappeurs américains, comme référence dans le biz. Certes, je connais la musique, mais pas leur manière de travailler. De plus, ce n'est pas la même échelle, la France, on va dire qu'il s'agit d'un état, les US, c'est plus d'une cinquantaine. Il y a des rappeurs qui n'ont aucune reconnaissance internationale mais qui ont fait énormément d'argent rien qu'aux Etats-Unis. Moi je préfère vous parler de mon histoire d'amour à sens unique entre un rêveur limite paumé et un milieu avec ses règles et ses codes.

Et comme dans toute aventure, il y a un début, une rencontre, pour moi ce fut Banneur....

1. Banneur 93110

Je dois beaucoup à Banneur. Il a été mon guide dans la découverte du milieu du rap de base : « l'underground », bien loin des paillettes et des gros médias. La traduction en français « le souterrain », c'est un milieu regroupant des activistes (artistes, médias, indépendants...) qui mettent en place des projets de différentes envergures. Après, il faut arrêter d'idéaliser, ce n'est pas un milieu composé seulement par des amoureux du Hip-Hop, liés par le « Peace, Love, Unity ». Il y a de tout, des puristes, des hommes d'affaires, des requins, des bandits, des anarchistes, des mecs barrés... Ainsi à cette époque pour espérer réussir dans la musique, il fallait obligatoirement passer par cette étape pour se faire connaître, sauf cas spécifique. L'objectif, faire du bruit, le « buzz », afin de se démarquer de la masse pour se faire signer. Souvent un artiste produit par une maison de disques, qui avant de connaître une notoriété nationale, était un inconnu aux yeux du grand public, était déjà connu dans l'underground depuis des années. On peut comparer ça à un centre de formation, ou à la ligue 2 au football.

Géographiquement, il est important de comprendre que la plaque tournante était la région parisienne, après il y avait Marseille. Mais si on voulait réussir, il fallait monter à Paris, rencontrer les gens pour faire des écoutes. Les grandes maisons de disques, les labels, les sociétés de distribution et d'édition sont à la capitale. C'est « le game ou le rap game » c'est le milieu du rap avec l'ensemble des acteurs au sens le plus large possible du milieu de l'underground, l'ensemble des médias, les maisons de disques... Suite à l'accord tacite passé entre Banneur et moi, on a beaucoup parlé pour s'organiser. On faisait les réunions chez ses parents, dans sa chambre. Je me rappelle la première fois que je suis allé dans son quartier à Rosny-sous-bois. Les barres des bâtiments étaient balèzes, après ça reste un quartier « un tchekson » avec les tags, les caddies qui décorent le parc, les enfants qui jouent au foot, les équipes en bas des tours, rien de nouveau... Son bâtiment était tellement grand, il y avait l'ascenseur des pairs et des impairs. Chez lui c'était très chaleureux, j'ai un très bon souvenir de sa maman. Une personne souriante et très accueillante.

Dès le départ, il m'a mis la pression. J'arrivais à un moment charnière. Il avait fait son maxi 3 titres « Banneur » qui est pour lui une carte de visite et il était important de faire un travail afin de créer de la connexion et d'avoir des plans. L'une des premières choses que Banneur m'a expliquée, lui percer dans le rap c'est son objectif. Ce n'est pas un loisir, un passe-temps, rappeur c'est son métier. Il n'est pas motivé, il est déterminé. Il ne lâchera jamais l'affaire. Il ne travaille pas afin d'être le plus disponible aux différentes sollicitations. Il n'a aucune source de revenu à côté, il vivote. Ce choix lui permet d'être « ultra mobile ». Du jour au lendemain, il est prêt à bouger en région parisienne ou en province pour poser sur un projet. C'est une personne rigoureuse qui fait extrêmement attention à tout dans « le biz ». Il sait qu'on peut facilement s'ouvrir des portes comme s'enfermer par un mauvais comportement ou par des réflexions. Il est plus vieux que moi, je le respecte par rapport à la différence d'âge et de par son expérience. Ça fait plus de 9 ans qu'il est dans le milieu. Il a commencé le Hip-Hop par la danse puis il s'est mis au rap. Il a des très bonnes connexions dans l'underground. Ce n'est pas un amateur, mais pas encore un pro, si je dois faire une comparaison footballistique. Il voulait passer un cap et comme il me disait : « *si on veut réussir, il faut bien s'entourer* ». Dès le départ, il m'a demandé d'être pro, ponctuel et de ne rien laisser au hasard.

D'un point de vue artistique, oubliez l'image du rappeur limité qui insulte la société, les femmes, la police, le juge... C'est une personne hyper cultivée, tu peux parler avec Banneur

de politique, de sport, d'histoire, de religion... Dans sa chambre, il y a des livres d'auteurs, des autobiographies, le journal... mais surtout c'est un grand cinéphile. Il regarde tout, les films d'auteurs, les blockbusters, américains, français... il est hyper fin dans ses critiques. Il peut te remettre en question le jeu d'un acteur, ou te présenter un réalisateur et sa vision... C'est comme ça que j'ai compris d'où venait la qualité de ses textes, la profondeur de certaines de ses rimes, le choix de ses thèmes d'écriture. Mais lui aussi, il a une part d'ombre. Il reste un mec cité. Une fois, il m'a expliqué son parcours dans la rue « la street ». Je peux vous dire que ce n'était pas un enfant de chœur et qu'il n'a rien à envier aux « branleurs » de chez moi, mais jamais il ne s'en est vanté dans ses textes ou gueulé sur les toits durant des discussions de studio.

Nos conversations m'ont enrichi au-delà du rap, c'est pour cela que je dis qu'il m'a apporté tellement plus. Notre couple a duré environ quatre années, on a eu ensemble un street-album « Musique comme héritage », un nombre d'aventures incalculables et surtout il m'a présenté Hakim. Je ne regrette rien, je ne lui ai jamais dit mais je le remercie de m'avoir bien formé dans mon poste de manager.

Expliquer ou faire la fiche de poste du travail d'un manager d'un artiste de rap indépendant n'est pas possible sans d'abord vous présenter, au travers de mes rencontres, les différents acteurs du milieu de cette époque et la terminologie qui va avec. Je vais d'abord vous présenter la sphère artistique. J'arrivais dans un milieu où je ne connaissais rien et personne. J'ai beaucoup observé et écouté au début afin de comprendre « *qui est qui et qui fait quoi* ». Je posais beaucoup de questions afin de comprendre le lien entre les différentes personnes.

Commençons par le début « *le rappeur, MC, maître de cérémonie* », historiquement c'est un animateur de fête qui accompagnait le disque jockey durant les après-midis dansants afin de mettre de l'ambiance. Il parlait sur les passages de la chanson où il y avait des blancs. Il demandait à la foule si elle aimait la musique, de faire du bruit... Avec le temps, il est devenu un acteur à part entière du mouvement. Les rappeurs sont la tête de gondole de la culture Hip-Hop, souvent caricaturés, critiqués, voire même poursuivis par la justice. Ils sont les porte-paroles du problème de la jeunesse française, voire le reflet de cette jeunesse banlieusarde que certains politiques jugent décadente et dire qu'à la base, les MC étaient là pour s'amuser avec

le public. Avec le temps, ils sont devenus un produit de consommation comme un autre, de ceux qu'on oublie assez rapidement. Juste une pensée au rappeur « *Saxo* » qui passait sur Radio Nova l'un des pionniers du rap français et que peu de jeunes connaissent, je pense. Chaque quartier, ville, région, et même pays a son rappeur qui les représente, c'est un peu « *la voix du peuple* ». Chez les rappeurs, il y a de tout, des mecs de cités, des bandits, des fils de bonne famille... J'ai remarqué qu'il y a pas mal de jeunes, parmi ceux qui ont failli percer, qui ont fait dans le sport de haut niveau, basket ou foot par exemple. Ils veulent se démarquer à leur façon, briller. Ils ont un ego prononcé. Une autre particularité, un rappeur a un nom d'artiste « un blaze ». À chaque fois que j'étais en studio, j'en demandais les raisons : surnom du quartier ou de la famille, rapport avec un acteur de films, ou un ami décédé... J'aime comprendre pourquoi, en plus ça permet de briser la glace. Moi je n'avais pas de blaze -car même les managers ont en un- moi c'était Medhi, c'est simple et commun, passe partout. Mais le plus marrant, c'est que derrière des noms super connus du rap français se cachent des François, Nicolas, Didier, Julien, des personnes comme vous et moi. Il y a un terme qui est souvent utilisé après le blaze, c'est l'« Aka », Also Known As, en français « aussi connu sous ». Le MC dit son blaze et ses « aka » possibles. Par exemple, le rappeur « S.I.N.I.K » aka Malsain L'assassin, ou « Youssoupha » aka Prim's Parolier, le Lyriciste Bantu. Mais le point commun de la génération des MC que j'ai côtoyés, c'est la manière dont ils ont commencé. Franchement pour la plupart, c'est grâce aux ateliers d'écriture à la Maison des Jeunes et de la Culture, lieux de leurs premières scènes. Et une grande partie d'entre eux a touché, découvert, voire pratiqué l'ensemble des disciplines du Hip-Hop : danse, le graff, DJ... Ils ont une culture, « Booba, Kaaris, NTM.. » et bien d'autres sont à la base des danseurs, « Dany Dan » graffeur, « TLF » DJ... Un rappeur peut être en solo ou avoir un groupe. Mais même en étant dans un groupe, il peut faire ses projets solos comme Soprano, par exemple. Après il faut comprendre qu'il y a différents styles de rappeurs, c'est comme au foot. On peut avoir des joueurs techniques, physiques, à forte personnalité... mais ils pratiquent tous le même sport. Dans le milieu du rap, par exemple, il y a les rappeurs dit « techniques ». Ils maîtrisent le débit de paroles, « le flow », savent faire claquer les rimes. Souvent des textes épurés mais efficaces, comme Busta Flex, Kamnouze, Sapro... On a « les lyricistes », eux c'est la profondeur dans le texte souvent fédérateur, très belle plume, c'est plus Kerry James, Oxmo... Après, on a « les lyricistes de la rue » eux ils écrivent la vie de leur quartier, de leur ville. En France, on a des gars comme le Rat Luciano, Lino, L.I.M, Nessbeal et bien d'autres. Et il y a

ceux qui savent tout faire comme Rohff, Prince d'Arabee ou ceux qui se sont créés un véritable univers, tel Booba. Il y a plein de catégories, même si je n'aime pas ce terme. Il y a différents types de rap, celui qui fait bouger la tête, les fesses ou les consciences.

Le « Backeur », c'est un rappeur qui accompagne un autre rappeur sur scène et qui appuie certaines rimes durant la représentation (concert, live en radio...) afin de donner plus d'impact, c'est le choriste version Hip-Hop. Souvent le backeur, c'est le petit frère du rappeur ou un ami, mais il fait partie de son équipe et de son univers artistique. Il participe aux séances studios, donne de la force au collègue et des conseils artistiques. À la base, Banneur était le backeur de Prince d'Arabee mais avec le temps, il y a eu des problèmes d'ego.

Le « producteur musical, Beatmaker » c'est la personne qui crée la musique « instrumental, intrus, beat, prod » sur laquelle le rappeur chante, « pose ». La particularité de cette musique, c'est qu'elle est née à partir de l'échantillonnage d'autres musiques (classique, variété, jazz, funk...) c'est « le sampling », pour certains une pauvreté artistique, pour d'autres, un art. La machine d'échantillonnage la plus connue est la MPC. Le sample tourne en boucle, après on rajoute différents instruments, basse, kick... au fur et à mesure, la prod se construit. Souvent la MPC est couplée avec d'autres machines : ordinateur, clavier maître... C'est un clavier de piano vierge et on ajoute les thèmes des notes. Par exemple, le clavier joue différentes trompettes, mais il respecte la structure du piano avec les touches. Cependant, il y a des producteurs qui font de la création pure, pas de sampling. Il n'y a pas de règles heureusement, on est dans de la composition artistique. Il y a différents profils de beatmakers, ça peut être un rappeur (par exemple Stromae, Proof Dine Record), on peut avoir les deux casquettes. Il peut s'agir également d'un ancien rappeur qui se consacre seulement à la création, d'un DJ (par exemple DJ Médhi, paix à son âme), un ingénieur du son, un musicien, un autodidacte... Un beatmaker a son univers, sa touche, souvent il travaille en étroite collaboration avec un artiste. Il fait partie de son équipe mais un rappeur a besoin de varier les beatmakers afin d'avoir différentes couleurs de morceaux sur son projet. Dans le rap, il y a eu des tendances, certains beatmakers deviennent incontournables durant une période comme Sulee b wax, Djimi finger, Saïd des Mureaux... Il te faut une prod d'eux, ou une prod comme eux pour rentrer en radio. D'un point de vue business, avec son équipe, les prods sont gratuites et faites sur mesure pour l'artiste. Il garde ses droits au niveau des déclarations. Mais pour les autres, c'est un autre

discours. Si c'est un rappeur signé, ou qui a du buzz, c'est généralement gratuit car si l'artiste fait un gros morceau, le beatmaker gagne en notoriété et peut toucher un bon billet avec les déclarations. Maintenant, quand tu es indépendant, tu passes à la caisse. Oublie l'amour de la musique, du rap. Le prix peut être une somme symbolique de 50 euros ou des sommes astronomiques de 2 000 à 3 000 euros, voire beaucoup plus, rien n'est gratuit. L'argument qu'on m'a sorti pour justifier le montant, c'est que le beatmaker est « bankable ». Un projet a plus d'impact dans le biz avec des prods d'un mec dans le game, cela ouvre des portes, tu n'es pas un amateur. Dans le principe c'est vrai, mais la réalité est dure pour l'indépendant qui s'autofinance. Mais c'est vrai que parfois quand le beatmaker aime l'univers du rappeur qui le démarche, il peut lui lâcher des sons afin de lui donner de la force.

Le « **DJ, disc-jockey** », l'homme qui est derrière les platines. Il accompagne l'artiste sur scène c'est l'homme de l'ombre. Les DJ ont plusieurs cordes à leurs arcs. Ils peuvent être beatmakers comme expliqué ci-dessus. Mais ils peuvent être aussi producteurs de « mixtapes ». C'est une compilation pirate des meilleurs morceaux du moment. Le premier support était la cassette, ensuite ce fut le CD, maintenant on parle de « net-tape ». Le DJ peut aussi refaire les instrumentaux mais garder les *a cappella* des rappeurs afin de donner une seconde vie à un morceau. Il n'y a aucune autorisation, c'est l'un des produits les plus underground. On peut les comparer dans l'esprit aux « battles de break » de Châtelet-les-Halles, Gare de Lyon, la Défense qui se pratiquaient sans autorisation. On était plus de deux cents personnes à regarder les duels de danseurs Hip-Hop « B.boy, Breaking Boy » et un poste tournait à fond, rien à foutre de la mairie, de la RATP, des autorisations, de la sécurité. Après, les mixtapes peuvent avoir des thèmes différents, par exemple spécial rap français, rap US, funk... En France, les plus connus dans ce domaine, ce sont DJ Cut Killer, Tal, Poska, Abdel. Durant une période ils ont inondé l'underground, limite la sortie de leur dernière mixtape devenait un événement dans le game. Une grande génération de rappeurs a posé pour eux. Les DJ faisaient des mixtapes afin d'avoir une notoriété et taper aux portes des boîtes de nuit pour devenir résidents. Si ton rappeur ne tourne pas en concert, au moins les boîtes sont ouvertes tous les week-ends. J'ai connu des DJ qui avaient mis en place une stratégie. Deux noms, un pour les clubs et un pour le milieu. Après en club, c'est plus généraliste niveau musique, on y passe de tout, actuellement la mode c'est les chichas. Ensuite si tu as une notoriété importante, tu peux prendre des gros cachets pour une soirée. Dans le cadre d'un

événement que Jason voulait organiser, le Dj lui a demandé 50 000 francs, et c'était le prix d'ami. J'ai pété un câble quand on nous a annoncé le montant du cachet, j'étais choqué. Jason m'a expliqué que le DJ remplissait les plus grosses boîtes de nuit de Paris sans faire de promo importante, il avait même son émission en radio. J'ai compris la force du buzz. Sinon, un DJ peut intégrer les radios, avoir son émission spécialisée sur une radio indépendante ou nationale. Honnêtement, le grand public le sous-estime ou ne le connaît même pas, mais c'est lui qui peut générer le plus d'argent et qui peut trouver le plus facilement des solutions solides pour son avenir. J'ai même vu les premiers DJ backer les rappeurs en concert comme les américains. Le mec a son micro au-dessus des platines et il fait le boulot (Dj battle).

Banneur avait dans son équipe deux gars de son quartier qui étaient ses backeurs et son beatmaker attitré « Neka Junior, maintenant Neka Senior ». Neka lui donnait beaucoup de conseils par rapport au biz. C'est un ancien membre du groupe « Soul Choc », un ami d'enfance de Hakim. Il a fait partie de l'aventure de « Sismic Record » l'un des premiers labels de Hip-Hop de province indépendants. On l'appelle tonton car il a le côté ancien dans l'équipe. Certaines de ses prods ont tourné chez des gros artistes de l'underground comme la « screed connexion ». Il était apprécié par les mecs du milieu vraiment en place. Banneur n'avait pas de DJ attitré pour les concerts, parce qu'on n'avait pas de date et qu'on n'était pas connus. Maintenant, je vais tenter de vous expliquer au mieux les acteurs de ce business, les différentes personnes que j'ai pu y côtoyer. Déjà, il est important de comprendre que les acteurs sont liés à des structures hétéroclites. Et moi je devais naviguer entre différents interlocuteurs.

« *Le manager* » son rôle principal est de jouer l'interface entre l'artiste qu'il représente et les autres acteurs. Un rappeur, un DJ, un beatmaker, même un danseur, peuvent avoir un manager, voire plusieurs et un manager peut avoir différents artistes. Après, sa marge de manœuvre dans les démarches et les négociations dépend des relations avec l'artiste, cependant il peut aussi avoir son mot à dire sur l'artistique. Mais l'objectif principal est de défendre au mieux les intérêts, de trouver les meilleurs plans car il gagne environ entre 8% à 12% sur les gains de l'artiste. Mais le métier de manager dépend de la situation de l'artiste :

- Si l'artiste est signé dans un label, ou une maison de disques, son rôle est de gérer les relations avec la structure. Il est garant du respect des obligations prises par l'artiste à

la signature. Il doit gérer la présence de l'artiste et être garant de son travail et de sa rigueur. C'est lui aussi qui fait remonter les demandes de l'artiste.

- Si l'artiste est indépendant, c'est le manager qui s'occupe de tout. Il frappe aux portes des médias (presses, radio...) pour être chroniqué, c'est lui qui fait les tournées des maisons de disques et les labels pour faire les écoutes, qui recherche des plans mixtape, feat, freestyle... C'est le travail de base.

J'ai rencontré beaucoup de managers, mais l'une des particularités entre Banneur et moi c'est notre lien. En effet, à la base un manager dans l'underground c'est quelqu'un qui croit à son artiste, limite il en est amoureux. C'est logique, on ne gagne pas d'argent, au contraire on en investit même et beaucoup au début d'un travail de développement, on le fait par envie, voire par amour pour certains. J'ai vu différents profils : ça peut être un ancien rappeur du groupe qui s'occupe du management, un pote d'enfance avec qui tu as grandi qui est ton premier fan, un soldat, un kamikaze et qui veut t'aider à sa manière. C'est aussi parfois un membre de la famille, Mc Solaar c'est sa sœur qui gère ses affaires. J'ai même vu des managers devenir rappeurs « des Puff Daddy français », on va dire et des dealers qui pensaient que manager un artiste, c'était la même chose que gérer « son terrain ». Avec Banneur, je ne suis pas dans ça. Pour moi, c'était plus un moyen d'entreprendre une aventure humaine et musicale. Aller en studio, en radio, en concert, me permettait de me couper de ma réalité, de penser à autre chose, de m'évader. En plus, si tout ce travail qu'on fait peut nous rapporter de l'argent, pourquoi s'en priver ? Si on peut vivre de notre passion, c'est magique. J'ai connu des managers qui ont tout donné à leur artiste, leur ami, leur frère. Mais quand tu arrives dans le label ou la maison de disques, on t'explique qu'il y a une équipe pour toi avec un chef de produits. On va bien s'occuper de toi et pas besoin de ton manager. Chaque homme prend ses responsabilités, mais malheureusement c'est souvent comme ça. C'est pour ça qu'on a créé des contrats de management, cela permet de garantir ses droits et de faire reconnaître sa présence. Pour les autres, il ne reste que de l'amertume. Après, si tu veux vraiment gagner de l'argent, oublie les rappeurs mais vise les DJ. Si ton artiste tourne, tu peux le booker la semaine et le week-end dans toutes les boîtes chicha de France, Belgique, Canada, Luxembourg... et le cachet dépend de sa notoriété. C'est le conseil d'un grand de chez moi qui a managé pas mal de groupes et d'artistes et qui a fini avec ses deux DJ. Il m'a

dit : « il n'y a pas photo ». Il y a différents profils, j'ai rencontré des managers qui sont des anciens de maisons de disques et qui ont un réseau qui leur permet de placer des artistes. En gros ils ont le carnet d'adresses. Après, dans le milieu, il y a des managers plus ou moins connus comme l'ancien « Terror Seb, Karim K... » par exemple. C'est un métier de consensus et d'adaptation.

« **Le producteur** » c'est la personne qui met l'argent sur la table pour prendre en charge le développement artistique, en gros c'est la banque. Cette personne monte sa structure « une boîte de production, un label de musique ». Après, il y a deux écoles :

- Le producteur qui a comme objectif de développer son artiste en indépendant, par ses propres moyens financiers, il se développe à son rythme.
- Celui qui fait un développement afin de rechercher une signature dans une major, on dit qu'il veut « dealer son produit ».

Cependant, on peut faire les deux stratégies, développer certains de ses artistes et en dealer d'autres. Souvent, dans l'underground, le manager et l'artiste se produisent eux-mêmes au début de l'aventure. Ils se financent le maquettage de morceaux ou d'un projet pour trouver un producteur qui a une structure, voire même une maison de disques. S'ils ne trouvent rien, ils montent leur propre structure pour trouver un distributeur. Des fantasmes courent quant à la provenance du financement. Je ne vais pas mentir, des fois ça vient de l'économie parallèle, du « biz ». Une fois, j'étais en studio sur Marseille. Il était mieux équipé que certains gros studios de Paris, la table de mixage venait directement des États-Unis, limite c'était la NASA. Quand je parlais avec le producteur du label, je me rendais compte que la seule chose qu'il savait faire fonctionner, c'était la console de jeux vidéo et la machine à café. Il ne connaissait pas grand-chose au « biz », aucun contact. Je n'ai pas cherché à comprendre. Mais la plupart du temps, un producteur passe par la phase associative.

Simple à monter, à gérer. Il obtient des subventions de la mairie, du conseil général au nom de la culture (festival, atelier d'écriture...) après si les choses se passent bien, il monte sa structure. Le rap français a connu de grands producteurs fins stratèges à la fois dans la communication et dans la gestion de leur « biz », certains ont fait trembler les maisons de disques comme Jean Pierre Seck, Kenzy, Bayes Lebli...

Il y a un acteur qui n'est pas connu par le grand public c'est « *l'apporteur d'affaires* », c'est une personne qui a ses entrées en maisons de disques (ancien de la maison, manager d'un artiste signé, un DJ, voire même un artiste...). Il met en place la connexion pour les écoutes, participe à la négociation. Il n'est pas le manager, juste un soutien. Il gagne son argent à la signature, il prend sa commission et après chacun fait sa vie. D'ailleurs dans les reportages sur le rap, les personnes qui sortent souvent l'expression « c'est moi qui l'ai fait signer », en général, ce sont les apporteurs.

« *L'attaché de presse* », c'est une personne qui a les connexions dans les médias. Son travail c'est de caler les interviews, mettre le clip à la télévision ou sur un site de rap important, faire chroniquer le projet... Il existe des attachés indépendants, ce sont souvent des anciens stagiaires de maisons de disques qui ont su se créer un réseau. Eux ils marchent au forfait, pour ce projet je t'assure ça et ça et ça coûte tant. Souvent il manage des artistes aussi, ça lui permet de multiplier les sources de revenu.

Mais le manager d'un artiste de base joue le rôle d'attaché de presse.

Le « *chef de produit* », on peut le trouver dans un label indépendant comme en maison de disques. C'est le chef de projet, il assure la construction du projet artistique et le respect des « deadlines » imposés par la structure. C'est lui qui communique avec le manager et qui impose les conditions de fonctionnement. Il encadre les séances de studio, propose les visuels, décide de la campagne de communication... C'est le chef d'orchestre de la sortie d'un projet.

Le fameux « *Directeur Artistique, DA* », le métier a évolué, voire s'est transformé. À la base, c'est lui qui valide la signature d'un artiste. Il démarché l'artiste, il a écouté les maquettes reçues par une connexion via un apporteur d'affaires ou le démarchage d'un manager. Il doit juger du potentiel de l'artiste et de son développement. Avec le temps, le DA et le chef de projet ont fusionné dans les maisons de disques, et dans les petites structures, le DA c'est le producteur. Certains artistes comme Diam's sont devenus DA en maisons de disques.

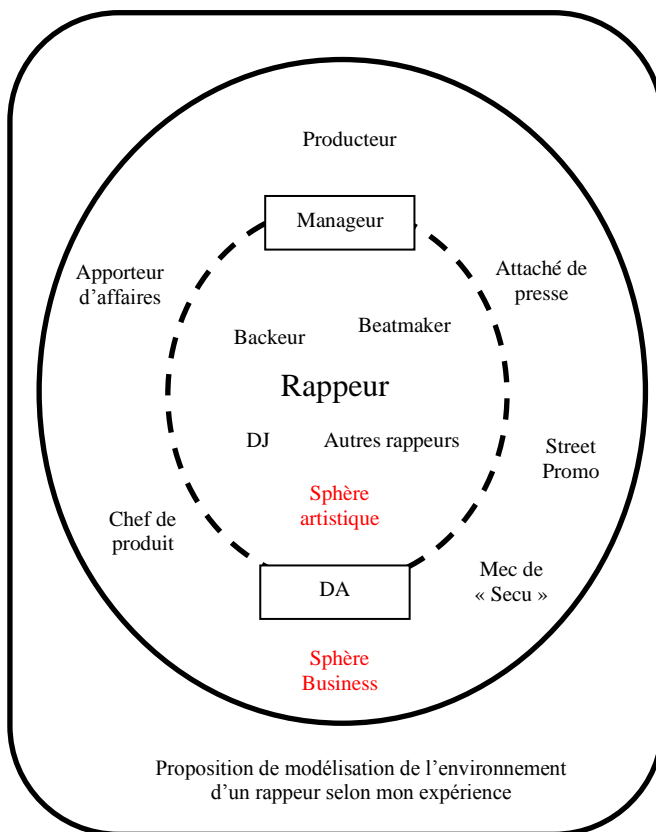
L'équipe de « *Street marketing* », elles ont quasiment disparu, certaines se sont transformées en « web marketing », les autres respectent la législation en cours. Pour promouvoir un produit de l'underground, le terrain c'était la rue au sens propre comme au sens figuré. Il

fallait afficher sur les murs avec des autocollants (stickers), des affiches, ou des graffs, la sortie du produit ou concert (album, mixtape, tournée...) et distribuer des tracts dans les lieux stratégiques (sortie de concerts, facs, à Châtelet-les-Halles...) et bien évidemment on ne respecte pas les lieux d'affichage. Cette technique de communication vient des Etat-Unis, le précurseur de cette communication sur Paris est « Tex », il a été l'un des premiers sur le terrain. Deux solutions pour un mec en indé :

- Soit tu passes par une structure dédiée à cette activité, sur Paris et province type Ping Pong, Dans ta face Street promo, Urban Act.... L'équipe de Cut killer avait sorti un premier covering sur leurs véhicules pour annoncer une sortie d'album. Je me rappelle pour la compil « Fat Taf 2 », le véhicule était super joli.

- Sinon tu prends tes responsabilités tu vas « au charbon » comme on dit. Tu montes une équipe de ninjas, une voiture avec un plein, du son, à manger et à boire, de la colle et les affiches. Paris et la nuit sont à toi. Je l'ai fait, c'est une aventure, comme si tu fais un braquage ou tu pars à la guerre avec des frères, on brave l'interdit. On était équipés, gants, bonnets, baskets... Je me suis fait pourchasser dans Paris par la police, tu te caches, tu dois gérer la montée d'adrénaline, le stress. Je te parle d'une époque sans téléphone portable, on se donnait un point de rendez-vous en cas de soucis. On était organisés, mais le meilleur moment c'est quand le soleil se lève et que tu fais un tour par là où tu es passé durant la nuit et que tu regardes ton travail comme un artiste qui contemple son œuvre. Franchement la meilleure équipe, à mes yeux, c'est à l'époque de « Sefyu » quand il n'était pas signé. Il a sorti le morceau « qui suis-je ». Il avait une armée, ce n'était pas possible, il avait retourné Paris et toutes les banlieues de l'Île de France. À chaque fois que je bougeais dans un quartier où ils étaient passés, rien à dire. Quand je prenais le train, je cartonnais le wagon avec mes autocollants, partout où j'allais, je collais, studios de musique, à Châtelet, au cinéma, dans les magasins, dans les toilettes... c'était le moyen de faire parler de toi. Je peux vous dire qu'avant les imprimeurs en ligne qui ont cassé le marché, celui qui avait le quasi-monopole de l'impression c'était l'entreprise « Paradise Concept », les boites de nuit, les labels, les rappers tout le monde passait par lui, même moi. L'activité de street marketing c'est Hip-Hop à mort. J'ai autant de respect pour un mec qui a collé des affiches, pour rien, juste pour marquer un territoire, pour représenter son quartier via son pote le rappeur que pour un b.boy

qui passe des jours à apprendre la coupole. Moi je l'ai fait et j'en suis fier. Rester debout à distribuer des tracts, sticker, tabasser les murs de Paris, c'est que des bons souvenirs. Mais la mairie a tué l'activité en mettant des grosses amendes aux structures qui faisaient la promo. Il existe des structures de street marketing mais c'est beaucoup plus soft, les types collent sur des panneaux de travaux, sur les magasins fermés... Mais on peut constater l'efficacité de la stratégie, car de grandes entreprises utilisent ce canal de communication comme IKEA, par exemple.



Un jour, je discutais avec le responsable de « Dans ta face street promo », et là il m'a expliqué que ses plus gros clients sont les hommes politiques. Ils passaient par sa boîte pour avoir une campagne de communication agressive pour leurs affichages durant les élections. Si les politiques étaient élus, ils étaient ensuite plus conciliants et généreux au niveau des subventions pour l'association. Maintenant je comprends mieux, des fois on voit des affiches de certains politiciens sur des ponts, des poteaux, sur le périphérique, des endroits invraisemblables. Tu te demandes,

comment ils ont fait pour coller, ils sont super déterminés. Mais en fait, c'est juste des gars du milieu à qui on a donné « carte blanche » pour coller où bon leur semblait, aucune représaille. Les mecs, ils veulent mettre la barre haute, faire mieux que les autres équipes, c'est purement Hip-Hop, la compétition.

Les dernières personnes dont je vais vous parler, ce sont « *les mecs de sécu* ». J'aime beaucoup l'expression de Jason « les golgotes » ça vient du dessin animé « Goldorack ». Le milieu du rap m'a fait découvrir que sur terre, il y a une catégorie d'hommes hors norme. Tu

te dis, ce n'est pas possible ils ont mangé quoi quand ils étaient jeunes ? Des forces de la nature, des armoires à glace.

Le plus marrant, c'est des mecs hyper calmes, sympas, ils ne se prennent pas la tête, des gros nounours.

Je me suis toujours bien entendu avec les mecs de sécurité, je ne sais pas pourquoi. Mais un jour, durant un concert, j'ai vu un mec de sécu enchaîner une série de coups de genou. Le plus impressionnant, c'est qu'on entendait l'expiration à chaque coup, comme en boxe thaïlandaise et à chaque coup, le corps de l'adversaire décollait du sol. C'est Hakim qui l'avait calmé, sinon l'autre d'en face allait mourir. Le pire c'est le coup de coude de fin dans la tête, je le revois encore. Un autre jour, durant une soirée, un mec de sécu revient avec du sang sur sa chemise. C'était un ami, je lui demande « *merde, tu as quoi ? Ça va ?* ». Il me répond calmement « *ne t'inquiète pas, c'est le sang de l'autre* ». C'est des mecs qui sont programmés pour gérer la violence par « la parole ou par les tartes pédagogiques ». Un mec « sécu » on le trouve dans les boîtes, les concerts, où il tourne avec un artiste signé. Il peut aussi être manager, producteur, beatmaker. C'est souvent un ami à la base, un pote de quartier, un mec opérationnel, mais pas une tête brûlée. Dans l'underground, c'est tes bras ta sécu. Honnêtement avec Banneur et Hakim, on a connu peut-être une ou deux fois des situations de tension, mais rien de méchant. Il faut montrer aux autres qu'on n'a pas peur, qu'on est là. C'est important pour obtenir le respect. On est gentils mais on n'est pas faibles.

Maintenant si vous m'avez bien suivi, un rappeur peut être à la fois : rappeur, manager, beatmaker, DJ, producteur, attaché de presse, directeur artistique, faire la street marketing et faire sa sécu. Certains, pour les concerts, donnent l'instrumental au DJ. Dans le son, il y a « les back » enregistrés. Le mec est tout seul sur scène, mais il se backe lui-même. J'aime beaucoup l'expression couteau suisse, on est dans ça. Pour pouvoir être indépendant, il faut savoir tout faire ou savoir s'entourer. Le rappeur français le plus autonome, selon moi, c'est « Tony Donza ». Il fait ses prises de voix seul, il fait ses beats, ses mixes et masters, il fait ses visuels, ses clips, sa promo. Il gère seul son biz « French kick ». C'est l'un des mecs les plus Hip-Hop que j'ai croisés dans le game.

En plus de dix années, j'ai rencontré toutes ces personnalités au fur et à mesure. Plus tu avances dans les affaires, plus tu rencontres d'interlocuteurs différents. Après, tu peux

connaître un mec que tu avais rencontré à un plan mixe-tape et celui-ci devient connu par la suite, rentre comme DA en maison de disques ou y signe. C'est pour cela que Banneur m'a toujours dit de faire attention quand je parle, de créer des bons contacts avec tout le monde et de ne prendre personne de haut. Concrètement avec Banneur dans l'équipe artistique, il y avait tonton et ses deux backeurs et pour les affaires lui et moi. Ma marge de manœuvre était faible voire nulle, je faisais un rapport de toutes mes démarches durant nos réunions. Il est important de comprendre que je ne connaissais personne dans le milieu. Temporellement, on est avant l'explosion de la bulle internet, du téléphone portable, trouver un contact était compliqué. C'est comme si tu voyages sans GPS ou l'application « Waze » mais surtout ta carte est vierge, tu dois te la construire. Mon travail consistait à faire de la promotion sur le maxi-vinyle 2 titres. Dans l'underground, faire un travail de communication à cette époque, c'était toucher la radio, la presse, et les premiers médias sur le net.

2. La radio

Historiquement la radio est « l'ADN » du rap, c'est le média de base. La première radio nationale qui a promu le rap, c'était Radio Nova. Pour passer sur la FM en étant indépendant, oublie les grosses radios type Skyrock, Génération, Ado Fm. Pour rentrer en rotation « playlist », il faut venir de maisons de disques ou de structures autonomes opérationnelles. Maintenant, on pouvait rentrer sur les « émissions spé » en « blacklist » de ces mêmes radios : « la Nocturne, Couvre-feu, Boss, Parlez-vous français... ». Il fallait arriver à toucher le DJ, l'animateur ou quelqu'un de l'entourage pour donner son CD, ou son vinyle en espérant entrer dans la sélection de la « blacklist ». En général, l'émission spé passe après minuit, l'objectif est de faire découvrir les bons rappers de l'underground. Si ton morceau tourne dans l'émission, c'est bien, il peut rester durant un mois, voire plus. Mais l'idéal, c'est d'arriver à se faire inviter pour défendre son projet (environ 20 minutes) et surtout rapper en live : « en freestyle ». Le « Freestyle, le style libre » c'est le live, le DJ peut passer ton instrumental ou des instrumentaux de rappers américains connus « Face B ». L'artiste doit rapper dessus, soit ses couplets d'un morceau, soit des couplets qu'il n'a jamais posés sur le son. Le plus impressionnant reste l'improvisation, le rappeur part dans un délire mais en respectant les temps, il construit le couplet en direct. Il dit des trucs percutants, au feeling, c'est un art difficile à maîtriser, mais quand c'est bien fait, c'est magique. De plus, j'ai découvert

l'univers des radios locales. Il fallait faire le tour car chaque radio locale a son émission spé, type Radio droit de Cité, Vallée FM... C'était plus accessible, on pouvait se faire inviter, parler de son projet pendant une heure et participer au freestyle. Mais la particularité de ces émissions, c'est que souvent plusieurs rappeurs sont invités en même temps. On peut même se retrouver avec des artistes connus qui défendent leurs projets. Le freestyle prend alors une autre dimension. J'explique : la radio Skyrock a une émission de rap qui s'appelle « Planète Rap » animée par Fred. L'objectif est de présenter un artiste et son projet durant une semaine tous les soirs de 20h à 21h. Cette radio et cette émission, qu'on aime ou qu'on n'aime pas, est la plus importante en France pour un rappeur. Skyrock est d'envergure nationale, quand tu passes à cette émission, tes ventes peuvent augmenter d'environ 20% dans les bacs, franchement c'est « le saint Graal » pour un MC. À la fin de chaque émission il y a toujours une interprétation live de l'artiste qui invite ses amis. Souvent ils dégagent une bonne énergie, ses potes le mettent en valeur, ils défendent son projet, c'est sympa à écouter. Mais on ne peut pas comparer le freestyle de l'époque des émissions spés et des radios indé. Autour de la table, des mecs qui ne connaissent pas et qui ont une seule chose en commun : leur ego. Un jour, avec Banneur, on est partis faire une émission, Hakim est venu avec nous pour donner de la force. Ce jour-là, il y avait deux rappeurs connus dans « le game » présentant leurs structures, Banneur pour son maxi et 4 autres « MC » invités. Hakim était avec moi. Avant le freestyle, tu sentais une tension dans le studio. Le moment du freestyle est venu, casque sur la tête, le beat part. Il y a pas d'ordre établi, tu sens « la vibe », tu passes. Il y a eu le tour de chauffe, tout le monde est passé, et au bout de dix minutes il ne restait plus que Banneur, les deux mecs connus, et Hakim qui s'était pris au jeu. Chacun passait, les couplets étaient de plus en plus techniques, de plus en plus propres, de plus en plus lourds. Hakim backe Banneur, Banneur backe Hakim, ça crie dans le studio. Un des rappeurs invités prend des photographies. Là, il n'était plus acteur, c'était un spectateur qui se rendait compte du niveau des mecs.

À la fin, bon esprit, tout le monde se salue « se checke ». Je me rappelle de la phrase du mec avec sa bière à la main. Il a regardé Hakim et lui a dit « *à la régulière prince, à la régulière, bon niveau les frères* ». C'est le même état d'esprit que dans le « break dance » quand un danseur défend son cercle et doit répondre au passage d'un autre danseur. Cependant, cet esprit on peut le retrouver sur « Planète Rap » quand Fred présente une compil avec différents

artistes, tout le monde s'appelle la famille, mais ne t'inquiète pas, quand le beat part, je veux montrer que je suis le meilleur. C'est l'esprit de compétition saine, c'est le Hip-Hop.

3. La presse

Je devais faire chroniquer le maxi. Faire une chronique, c'est un journaliste qui écoute le projet et donne son avis. Après je prenais les coupures de presse pour composer le Book de l'artiste « son CV ». Ma stratégie était simple, je me suis abonné à tous les magazines Hip-Hop de l'époque, Groove, l'Affiche, Rapmag... J'ai repéré les noms des chroniqueurs, je passais à l'adresse du magazine si c'était sur Paris, je disais à l'entrée que j'avais rendez-vous avec Nicolas par exemple. Je lui donne le maxi et le book en main propre avec le sourire et m'excusant du mensonge. Sinon, je faisais un envoi du projet par la poste à son intention. Franchement, j'ai réussi à faire chroniquer dans de nombreux magazines. Ensuite j'ai découvert une presse gratuite spécialisée dans le Hip-Hop : les fanzines : « 5 styles..... ». Là, on pouvait faire une interview avec photos mais aussi faire une chronique du projet. Cette presse a disparu pour laisser place aux sites Internet spécialisés dans le rap.

4. Le travail du net de l'époque

À la base, le net était perçu comme un support d'écoute, pas un moyen de communication. Le premier site de rap consacré aux indépendants était « Xphases ». C'était le site où il fallait être chroniqué si tu étais indépendant. Son fondateur était un précurseur mais surtout un activiste et une belle personne. Je l'ai rencontré au « Mac Do » comme toute une génération. Il est maintenant décédé dans l'anonymat total mais j'ai gardé en moi une place pour lui, c'était un bon gars. Il fallait avoir un myspace et un skyblog, en gros c'était ça. Le site de Hip-Hop qui avait du buzz c'était « 95 BPM », il apportait une actualité sur le rap américain et français.

5. Le travail du terrain

L'objectif de ce travail de communication était de trouver « *des plans* », une possibilité de faire un enregistrement pour un projet. J'ai eu du mal à comprendre cette expression. Cette

mission était mon deuxième travail. Afin de comprendre, je vais vous expliquer les différents plans possibles :

- **La mixtape**, est à l'initiative d'un DJ ou d'un rappeur. Ils invitent différents artistes qui peuvent poser sur « Face B » ou « prod ». Soit un son en entier, soit quelques mesures.
- Compile, « compilation », on peut avoir des compilations faites par des maisons de disques ou des compilations underground, on y regroupe des morceaux de différents artistes. Soit on les récupère soit on les fait poser.
- « Featuring, Feat », c'est quand un artiste en invite un autre sur un morceau. À la base, les feats se font par affinité.
- « Freestyle » sur album ou street-album. Sur son projet, un rappeur peut faire un long morceau et invite plein d'artistes afin de poser un couplet. Souvent il y a une thématique, une ligne directrice. L'objectif est de sortir du lot.
- « Concert » et « showcase », présentation en live de l'artiste. Pour arriver à ce niveau, il faut un minimum de reconnaissance du public. Mais à mon époque, l'underground avait sa scène.
- « Les opens mic, micro ouvert », 80 % du public était constitué de rappeurs. Tout le monde pouvait monter sur scène et chanter. Pour les anciens, j'en place une pour « le bateau phare » sur les quais de Valmy.

Ainsi pour trouver les plans je contactais les gens du réseau de Banneur. Je regardais les magazines dont j'étais abonné afin d'identifier les activistes. Je recherchais le contact quand j'étais en studio, sur les stickers il y avait des fois les informations. Le milieu du rap de cette époque était petit et tout le monde se connaissait. J'ai même acheté en 2005 le premier guide annuaire de la culture Hip-Hop en France de l'IRMA, il m'a énormément servi. Durant notre collaboration j'ai réussi à trouver notre vitesse de croisière. J'arrivais à placer un plan minimum par semaine. Avec le temps, c'était des projets ayant de plus en plus d'envergure.

Je me suis occupé de la distribution du maxi vinyle. Ainsi, j'ai démarché les distributeurs. Mais comme on n'avait pas de budget promotion et pas de structure, c'était mission impossible. Alors j'ai fait le tour des magasins spécialisés, « DMC records, Urban music... » et des Fnac de Paris et de province pour déposer le projet en dépôt vente. Toutes les semaines, je faisais un tour pour savoir si on avait vendu et connaître les nouveautés du mois, les

meilleures ventes et trouver un contact. Après, j'ai fait le démarchage dans les labels importants et les maisons de disques, en déposant le maxi avec la biographie de l'artiste. Je n'espérais pas de réponse, c'était juste un message pour dire qu'on existait.

Il y a un rôle qui peut paraître ingrat. C'est la gestion de la logistique, transports, repas, cigarettes, cafés. À l'armée, on appelle ça l'intendance. Quand Banneur et moi, on prenait le train ou la voiture, tout devait être programmé. Je devais savoir où et comment, trouver la solution à n'importe quelle situation. Une fois, on est partis poser sur Boulogne, j'ai oublié le numéro de téléphone du contact et c'était un jour de match de football du Paris Saint Germain avant l'ère des Qataris. On était perdus avec les supporters de Paris qui gueulaient dans le métro, il y avait des bonnes équipes de « skinheads ». Je me rappelais plus de la sortie de métro et quand on arrive enfin, il n'y avait personne à l'adresse. Je me rappelle que Banneur m'a engueulé durant tout le temps qu'on a attendu le contact comme s'il était mon patron. Tu ne gagnes pas d'argent, mais en plus on te recadre comme si tu étais surpayé. J'ai rien dit, j'ai juste baissé la tête. Mais le plus marrant, c'est que durant la session d'enregistrement, le producteur du projet a dit à Banneur que j'étais un manager opérationnel et que c'est rare dans le milieu. Mon objectif était de créer une bulle de confort pour que Banneur soit le plus performant possible. Maintenant, quand je trouvais que son couplet n'était pas terrible, je lui disais direct.

Mon dernier rôle concernait **l'artistique**. Je lui donne des idées, des thèmes. En studio, c'est moi qui avait le dernier mot pour valider le couplet sur la pose. Je l'appelle pour le motiver, le booster. Mais surtout je faisais de la veille. Je peux dire sans prétention qu'entre 2000 et 2005, je connaissais tous les rappeurs et structures de France. J'étais abonné à tous les magazines Hip-Hop. Je lisais tous les fanzines. J'écoutais toutes les émissions spés des radios. Je montais une fois par semaine sur Châtelet-les Halles (Fnac et magasins spés) pour écouter les nouvelles mixtapes, street-albums, albums et je regardais les derniers stickers collés sur les murs. En soirée, je faisais un tour dans les open mic. Je connaissais même les rappeurs de province, tous les labels « Dech music, nouvelle donne, première classe, BOSS, For my people... ». Je savais qui était qui et qui faisait quoi mais personne ne me connaissait. Je connaissais le nom de certaines personnes stratégiques dans le game que je n'avais jamais

vues. Je marchais dans la rue, et si je voyais un mec écouter un son de rap dans sa voiture, je savais qui c'était, quel était le morceau et le nom du projet.

Voilà en gros l'ensemble de mes tâches, c'était tous les jours et je n'ai jamais gagné d'argent. Je ne comptais pas les heures, je n'arrêtais jamais. Le plus triste, c'est que toute cette expérience ne m'a jamais servi pour trouver un travail. Si, une fois, quand j'ai passé un entretien dans une grande maison de disques, mon interlocuteur a été impressionné quand je lui ai sorti la liste des radios indépendantes de province avec leurs émissions spés. Je les connaissais car j'avais fait les envois pour Banneur. Aujourd'hui, tout ça ne sert à rien. D'une part, parce que la plupart de mes contacts ont arrêté, beaucoup de magazines ont disparu, et que dans les maisons de disques, le personnel tourne beaucoup. D'autre part, en 2015, les règles ont changé, la manière de travailler aussi, mais je reviendrai sur ce sujet plus tard.

Durant nos longues conversations, Banneur m'a expliqué la stratégie : « *L'objectif de ce travail de base est de se faire repérer pour espérer une signature et n'importe laquelle, tant qu'on l'obtient c'est une étape de franchise* ». Comme moi j'aime bien comprendre les choses, je me suis posé la question : « mais c'est quoi les différentes signatures ? ». Il faut savoir que le milieu de la musique est complexe dans la création de richesse. En effet, musicien est un métier (bien rémunéré pour certains artistes) et comme tout travailleur, un artiste doit rendre des comptes à ses employeurs dans le cadre d'une signature : les labels indépendants ou les majors. Un contrat signé entre l'artiste et la structure permet de cadrer et de structurer cette relation professionnelle : comme tout contrat, il stipule une durée et le statut de l'artiste au sein du label. Avant d'expliquer les différentes signatures, il est primordial que j'explique simplement les trois sources de revenus dans l'industrie de la musique :

- **La production**, correspond à l'enregistrement d'un projet, mixage et mastering du produit, cela donne naissance à la « bande mère ou master du produit ». Ainsi, on touche de l'argent sur la vente du projet en qualité de producteur.
- **L'édition phonographique**, correspond au pressage du projet et à son édition. Ainsi, la structure s'acquitte des frais de fabrication « droits mécaniques » auprès de la société pour l'administration du droit de reproduction mécanique (SDRM) afin de pouvoir presser le projet. Après, il faut arriver à « éditer » le projet, cela signifie qu'il faut placer les morceaux en radios, à la télévision, en boîtes de nuit, communiquer au

maximum afin de créer des droits d'édition qu'on récolte auprès de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, la fameuse SACEM.

- **La distribution**, correspond à la mise en bac du projet. Un distributeur gagne un pourcentage sur les ventes.

L'élément qui génère le plus d'argent c'est l'édition. Imaginez que votre morceau tourne dans le monde entier, là on parle en millions (Stromae avec le morceau « alors on danse »). Un exemple qui sort du rap, mais c'était un ami d'enfance de mon papa, Patrick Hernandez. Il a composé son morceau « born to be alive » dans la 2cv de mon père à Goussainville car le sien l'avait jeté dehors. Cet artiste vit encore de ses éditions, numéro 1 dans plus d'une quinzaine de pays du monde. Je ne vous pas parle des Michael Jackson, Elvis Presley et chez nous on a les Cloclo et Johnny qui sont là. Juste à savoir que l'un des morceaux les plus repris au monde est français, c'est le morceau « comme d'habitude » de Claude François donnant « My way » en américain, Franck Sinatra, Elvis Presley et bien d'autres l'ont chanté. Imaginez-vous les éditions que ce morceau a générées, c'est incalculable sans calculatrice ou ordinateur.

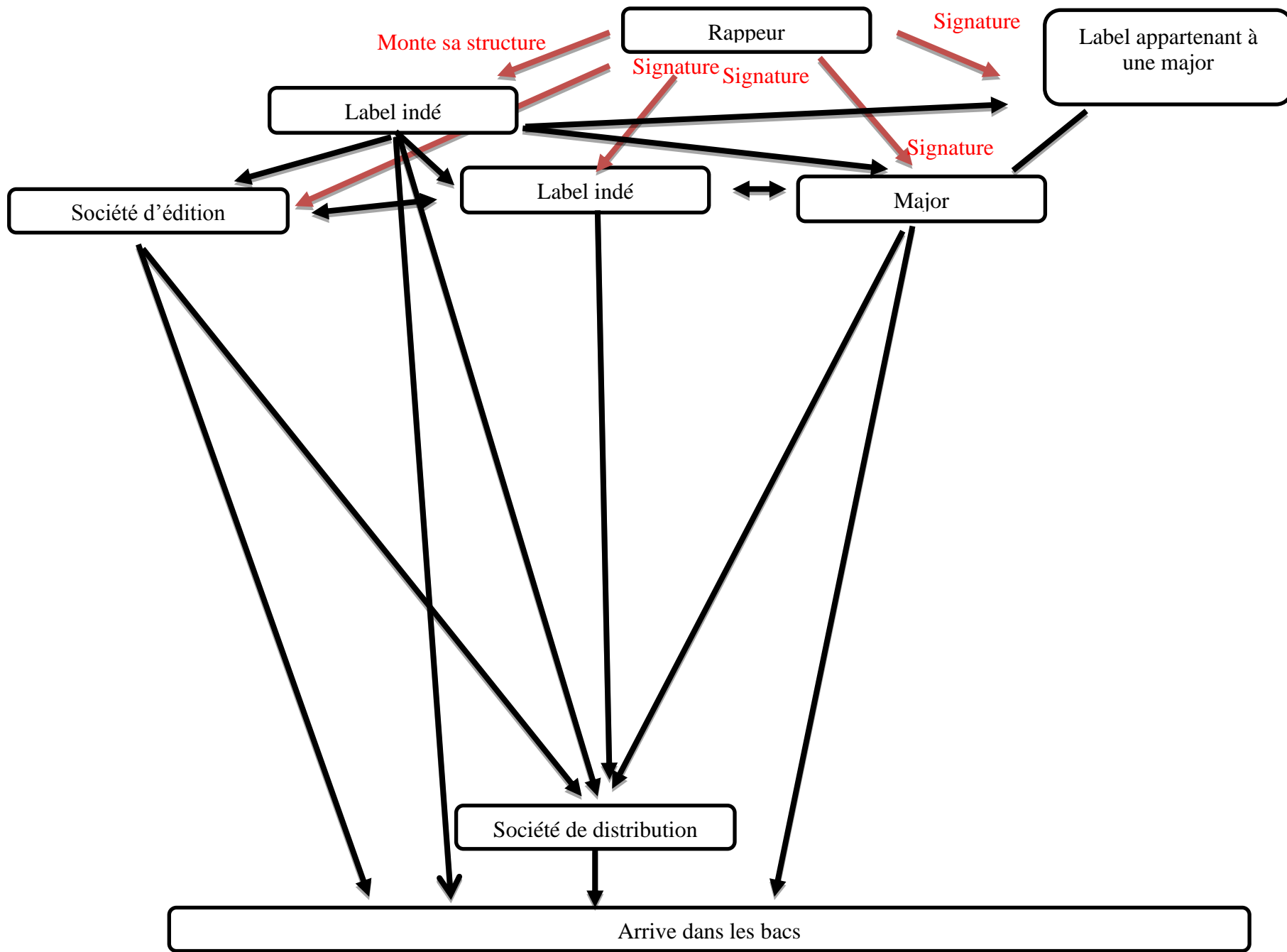
Ainsi, il y a plusieurs possibilités de signatures :

- **Le « contrat d'artiste » ou contrat d'enregistrement exclusif** : il lie l'artiste à son producteur. C'est généralement ce que les maisons de disques ou les labels proposent. Ils prennent en charge la production, l'édition (la fabrication, la promotion) et la distribution. L'artiste interprète est rémunéré sous forme de royalties (entre 5 et 10%) calculées sur les ventes de disques. Le producteur reste propriétaire des bandes. À la signature, l'artiste touche une avance. Dans les années 90, les rappeurs ont touché de grosses avances. L'une des plus grosses était de 150 000 euros pour un rappeur du sud la France. L'avance est remboursable, si l'artiste ne vend pas assez la maison de disques ou le label trouveront une solution. L'artiste est « pieds et poings liés », sa marge de manœuvre est très limitée.
- **Le « contrat d'édition »** : il lie l'auteur/compositeur à un éditeur. Les éditeurs jouent le rôle d'une banque, ils font une avance à l'artiste et vont récupérer sur son travail. Leurs sources de revenus sont les droits d'auteurs que leur cèdent les auteurs/compositeurs à hauteur de 50% et qui leur sont reversés par la SACEM. Ils ont pour fonction de faire " travailler " les morceaux : placement compilations, radios ...

L'une des sociétés d'édition parmi les plus connues sur Paris est « Because Music » fondée par Emmanuel de Buretel, mais ils font également de la production.

- Le « **contrat de distribution** » : il lie un producteur (label indépendant ou major) à une société de distribution. Celle-ci se charge de la mise en place des disques en magasins moyennant une commission d'environ 40%. La rémunération de l'artiste et la promotion sont à la charge du producteur. Sur Paris, il y a eu des structures spécialisées dans la distribution de produits Hip-Hop comme Satellite, Musicast par exemple.
- Le « **contrat de développement** » : le contrat engage une structure à sortir dans des conditions bien précises **un projet** (date de sortie, type de produits : single, album.) en collaboration avec l'artiste. Ce type de contrat permet de matérialiser le potentiel de l'artiste afin de prendre une décision sur une hypothétique signature.

Il peut exister des interactions entre ces différents types de contrats. Si, par exemple, un artiste signe un contrat d'artiste avec un label, la structure aura sûrement de son côté signé un contrat de distribution ou de licence. Il faut savoir que tout contrat est négociable, il n'existe donc pas de réel contrat type (les avances, la durée...). Dans le « game », il y a plusieurs possibilités que je vais tenter de schématiser afin d'expliquer les liens entre les indés, les majors... :



Dans la musique tout peut aller vite, mais à cette époque il y avait un accélérateur. En effet, Banneur me parlait souvent d'arriver à être dans le « CD sampler » d'un grand magazine Hip-Hop. J'explique, les magazines de l'époque offraient un CD à leurs lecteurs. Tu pouvais avoir des artistes de maisons de disques et d'indépendants. Tout le monde du « game » écoutait et regardait qui était sur le CD. Et souvent un « indé » qui passait dessus ne restait pas « indé » longtemps, à part si c'était son choix.

En effet, « rester indé ou signer » telle est la question comme dirait l'autre, c'est le grand débat que j'ai eu pendant des années durant les conversations en studios d'enregistrement, de répétitions, en backstage de concerts. Un truc qui m'a toujours fait sourire, voire délirer, le mec en indé, il est super fort, il n'a plus rien à prouver et après sa signature il perd sa « street-crédibilité », limite il n'est pas terrible. La « street-crédibilité » en gros, c'est être validé par la rue, les mecs du terrain. Tes sons ont tourné dans les radios spés, dans les voitures, en bas des halls, tu as fait toutes les scènes, tu es présent sur toutes les mixtapes. Quand tu dis ton blaze, on sait d'où tu viens et on sort un de tes morceaux les plus connus, un de ceux qui ont marqué l'histoire du rap, on nomme ça « un classique ». Tu as représenté ta ville, ton quartier. Tes textes parlent de ta vie, tu ne mens pas. Et effectivement quand tu signes dans une grande structure, tu fais des morceaux grand public, tu arrondis les angles pour vendre, mais tu ne peux pas remettre en question ton talent. Pour moi l'exemple le plus flagrant c'est « Diam's », dans l'underground personne peut la tester. Elle a eu comme backeur « Kennedy, Sinik », par exemple », elle a fait toutes les salles de Paris, ce n'est pas une simple rappeuse, mais une grande artiste. Certes, elle a fait des musiques hyper ouvertes pour faire simple, mais si elle revenait maintenant, même avec son voile et sa poussette, elle resterait bien meilleure qu'une grande partie de la nouvelle école. Moi je dis souvent : « *que la street-crédibilité ne remplit pas ton frigo, mais que je comprends ce choix, il faut juste l'assumer* ».

Il y a un facteur très important dans le choix de carrière, c'est l'autonomie financière. Si tu as de l'argent à investir, monter ta structure est une suite logique à ton aventure, mais si tu es limité tu fais avec les moyens du bord, « *tu bricoles* ». Tu maquettes des morceaux, tu poses à gauche à droite et tu recherches une signature pour qu'on te développe. Moi à l'époque, j'étais animateur en maison de quartier et soutien de famille, Banneur n'avait pas de revenu. On était pragmatiques dans notre stratégie.

Personnellement j'avais beaucoup de mal à matérialiser la signature dans un label ou une maison de disques au début. Pour moi c'était abstrait, mais à force d'être au four et au moulin à tout faire entre les démarches, le studio, les coups de téléphone et surtout financer l'essence, les repas, les prises de voix, j'ai vite compris le confort que cela apporte, et surtout l'impact que cela a auprès du public. La structure s'occupe de trouver des plans, prend en charge les différents frais, met les moyens pour faire ton projet. Limite après, quand tu as ton buzz et que tu as su te créer une équipe autour de toi, tu peux te permettre de vouloir faire tes affaires seul. Après, c'était juste ma position durant cette époque, ensuite chacun voit midi à sa porte.

Banneur et moi, avec le temps, on était devenus complémentaires. Je connaissais ses habitudes, ses tics, je savais ce qu'il voulait avant même qu'il ne parle. Des heures à discuter dans sa chambre, en voiture, au téléphone, dans le train, à l'observer écrire un texte, se concentrer. On a su se créer notre bulle. La deuxième chose que j'ai vécue avec Banneur, au-delà la découverte d'un milieu artistique avec ses acteurs, ses structures, ses règles, c'est « la vie de studio ».

6. La vie de studio

Le « vie de studio » c'est un peu une vie de bohème, tu es en marge du fonctionnement de la société. Quand les gens commencent leurs journées, toi tu vas te coucher, tu te coupes du monde. Après avec Banneur, j'ai vécu deux choses bien distinctes dans le cadre d'enregistrements :

- la participation à des plans divers, mixtape, compile, feat..., l'enregistrement pour les autres,
- et l'enregistrement d'un projet en studio, l'enregistrement pour nous.

C'est deux choses qui n'ont rien à voir, ce ne sont pas les mêmes paramètres d'enregistrement. On n'est pas dans le même contexte, on n'est pas dans la même préparation. Je peux vous dire que je n'ai aucune idée du nombre d'heures que j'ai passé en studio au total. Je disais à mon père que je partais au travail et que j'allais rentrer tard, mais je ne ramenaient jamais d'argent, même pas une baguette, comme il me disait. Je n'ai aucune photographie ou film de cette période de ma vie, juste des morceaux de musique.

7. Pour les autres

Comme je vous l'ai expliqué ci-dessus, mon travail consistait à trouver des plans pour poser. Ainsi, on pouvait bouger en pleine semaine dans l'après-midi, le week-end, en soirée. Il n'y avait pas de règles, cela dépendait du fonctionnement du producteur du projet.

Maintenant, il faut comprendre que quand tu vas sur un plan mixtape dans l'underground, ce n'est pas les studios d'enregistrement de Paris avec les beaux canapés, la machine à café, l'écran plat, la console de jeux... En général, la configuration d'un studio se compose d'une cabine de prise de voix insonorisée et d'un espace où il y a l'ingénieur du son qui enregistre via une table de mixage ou d'un ordinateur. Souvent dans la cabine, il y a une vitre, ce qui permet de communiquer avec l'artiste via le système du « talk back » de la table d'enregistrement. Dans la cabine, il y a le microphone et le casque pour l'artiste lui permettant d'avoir l'instrumental. Cette organisation est simple mais suffisante pour un artiste Hip-Hop. Dans l'underground, le côté bricolage dans le studio, c'est Hip-Hop. Pour faire un anti pop, on prend un cintre, un collant, on trouve toujours une solution. Quand on partait, on ne savait pas dans quelles conditions on allait poser, c'était la surprise.

Des fois, le producteur réservait un studio d'enregistrement et calait tous les invités en même temps. D'autres fois, c'était plus « ghetto », pas de cabine, juste un micro dans un coin et un ordinateur. Parfois, le mec avait aménagé une cabine chez lui ou dans un autre lieu. Une fois, je suis rentré dans un appartement direction la salle à manger. Il y avait la télévision et à côté une cabine d'enregistrement en plein milieu de la pièce, fabriquée avec du matériel de récupération, les planches n'étaient pas de la même couleur ni de la même dimension. Sur le canapé six mecs qui attendaient leur tour pour poser, et sur une chaise un enfant de trois ans avec son biberon qui regardait son dessin animé, j'ai halluciné. Avec Banneur, on a posé dans des caves, des combles, des chambres, des salles de bain, des locaux associatifs, des ateliers aménagés... peu importe le lieu, on était là à l'heure pour faire notre métier, le « taf ».

Après, je peux vous assurer que tous les ingénieurs que j'ai rencontrés maîtrisaient leurs matériels et savaient tirer le meilleur des prises de voix. Des fois, cela ne payait pas de mine,

mais le son tournait, la voix était propre. C'était la première génération d'ingénieurs du son qui sortaient des grosses écoles de leur domaine comme la SAE, mais qui galéraient pour trouver du travail. Ils avaient fait des stages dans les grands studios parisiens. Ils m'expliquaient, ils étaient l'assistant de l'ingénieur en chef. Ils branchaient les câbles, allaient chercher à manger pour les artistes, ils observaient et apprenaient. Souvent, je leur demandais qui ils avaient croisé en studio, ils me racontaient des anecdotes sur les artistes de variété. Les mecs avaient une très bonne oreille et une très bonne culture musicale. Durant cette période avec Banneur, on a fait tous les départements de l'Île de France pour poser des morceaux. On n'a jamais dit « non » ou demandé de l'argent. De plus, peu importe l'envergure du projet, Banneur a toujours donné le meilleur de lui-même, comme on dit « on a fait le taf ». Cependant avec le temps, je devenais de plus en plus subtil dans mes questions quand je rentrais en contact avec un producteur. En gros, il y avait trois étapes :

1^{ère} étape, la prise de contact. Moi en tant que manager, mon rôle était d'organiser la date d'enregistrement avec le producteur. Cependant, je devais arriver à poser une série de questions importantes sans que ça passe pour un interrogatoire. En négociation on appelle cela un plan de découverte. Déjà, j'ai toujours commencé avec cette phrase qui passe partout pour entamer la conversation : « *ça va la famille ou quoi ?* » ça permettait de briser une distance, après on passait aux remerciements et aux civilités de base. Ensuite, je rentrais dans le vif du sujet, je demandais quel était exactement le projet : « *c'est quoi comme projet la famille, dis-moi ? Mixtape ? Compilation ? Il y a un DJ qui fait des mixes ? Les beatmakers ?* ». Mon interlocuteur m'expliquait le cadre du projet, l'équipe etc. Je le laissais parler, c'est très important, je ne lui coupais jamais la parole. Moi je répondais toujours la même chose « *franchement c'est frais, ça fait plaisir de voir des gars qui s'organisent.* ». Ça le flattait un peu (vous savez ce fameux ego) et cela me permettait de poser les questions stratégiques « *vous êtes en indé ou c'est un projet signé ? Vous avez une distribution ? Combien de pressages ?* ». Mon interlocuteur me répondait comment il allait monter son projet, ses objectifs. À ce moment, je me rendais vite compte s'il avait des contacts, s'il connaissait « le game ». Puis, je posais les questions sur les invités, car souvent sur un projet underground, il y avait des artistes connus. D'un côté, cela permettait de donner du poids au projet afin de trouver une distribution, par exemple. De l'autre côté même si l'artiste en place était signé, cela lui permettait de garder sa « *street-crédibilité* » vis-à-vis du public de base, c'était une

relation gagnant-gagnant. Et de là je posais les dernières questions stratégiques « *comme tu as des têtes dessus et franchement respect (encore une couche pour l'ego), tu penses faire de la promotion ?* ». Après sa réponse, je demandais systématiquement à ce que le nom de Banneur soit présent sur les stickers, sur la pochette en façade, mais je disais derrière que « *s'il faut représenter le projet, on est la famille pour les radios. Il peut compter sur nous, juste il nous prévient et on s'organise en amont* ». Pour finir je demandais « *la date de sortie, où il en est dans les enregistrements* ». Par exemple, si c'était une invitation pour un freestyle, souvent cette partie bouclait l'enregistrement d'un projet, on était dans la dernière ligne droite. Ainsi, je pouvais poser les questions plus dans l'artistique : « *C'est quoi le thème ? Combien de mesures ? Combien de MC dessus ?* ». Au niveau des thèmes chaque producteur voulait se démarquer, on a eu comme thématique « *comme un homme, un monde meilleur, l'amour de la musique...* ». Ce qui était compliqué à l'époque, c'était d'arriver à connaître « *la couleur de la prod* ».

Aujourd'hui on envoie un mail, avec en pièce jointe, le morceau, mais à l'époque on n'était pas encore dans ça. Le truc le plus efficace, je montais capter le mec en studio ou ailleurs pour récupérer le CD pour Banneur, sinon on faisait tourner la prod au téléphone pour que Banneur puisse écouter. Dernière solution, je posais les questions afin d'avoir une orientation : « *c'est une prod dans quel délire ? C'est quoi le sample ? Ou le BPM ?* ». Le BPM, c'est le « *Battement Par Minute* », c'est le rythme de la musique, en gros. Des fois on parlait, on n'avait même pas de prod, juste un thème.

Après cette conversation, je contactais Banneur et je lui faisais un rapport. De son côté avant de partir, il travaillait à la maison. Sur son cahier il écrivait quelques mesures mais jamais le morceau en entier. On n'arrivait jamais les mains vides.

2^{ème} étape, la pose : On a pris l'ensemble des informations maintenant, on va aller poser. Il y a deux possibilités :

On va pour poser « ***un morceau en entier*** » pour une compilation, une mixtape, faire un feat. Banneur était extrêmement intelligent, voire stratégique, dans sa manière de travailler. C'était souvent la même cérémonie, je passais chez lui une heure trente avant le départ. On se posait, il buvait son café avec sa clope, on écoutait la prod. Après, il sortait son cahier. En général, il avait écrit un couplet en entier, quelques mesures du deuxième et il avait des idées pour le troisième. Pour le refrain, il avait « un yaourt ». « Le yaourt » c'est une mélodie, l'artiste sait

comment « il va faire sonner les rimes », il lui manque juste les paroles. Il se préparait et mettait la tenue de travail, baggy, pull, baskets, casquette. On parlait de tout et de rien, des nouveautés rap, des MC du moment, de leurs forces et faiblesses, du dernier morceau de rap américain, de l'actualité, de politique... Mais j'aimais surtout, durant le chemin, chercher les paroles pour « le yaourt » du refrain. On se tapait des délires, on rigolait, c'est des moments comme cela que j'aurais aimé vivre avec mon grand frère ou en famille. Je me confie à lui sur mes amours, mes soucis.

Dans ces moments je l'appelle Baba et lui Didine, c'était nos moments d'intimité. On faisait aussi le point sur notre collaboration. On arrive sur le lieu d'enregistrement, en général, il n'y a que le producteur et l'ingénieur du son qui s'occupe de l'enregistrement, mais souvent le producteur faisait office d'ingé. On arrivait, bonne ambiance, on faisait le tour du lieu d'enregistrement. On se présentait, je donnais toujours notre maxi avec mon contact dessus. Après Banneur demandait à écouter tous les morceaux posés, afin de prendre la température et voir le niveau. On était très attentifs aux morceaux des têtes d'affiches du projet. Après je posais une question du genre « *Quels morceaux il allait mettre en avant pour sa promotion ?* », souvent le choix n'était pas totalement fixé. C'était à nous de faire pencher la balance. Ensuite on passait aux choses sérieuses. On faisait tourner l'instrumental, Banneur se mettait dans sa bulle avec son café et sa clope. Il demandait toujours les noms des différents acteurs du projet, de la structure, le titre du projet. Durant son temps de travail, moi je posais des questions pour trouver des connexions, je faisais la fouine et je ne lâchais rien. On parlait aussi des potins du ghetto, des clashes, des histoires de cité, des résultats du foot ou de la NBA... Tout le monde se connaît dans le milieu, on rigolait bien, c'était Hip-Hop. De temps en temps, Banneur sortait son cahier et intervenait. Quand c'était bon, il entrait en cabine et moi je me mettais à côté de l'ingénieur, on pouvait échanger des regards. C'était toujours la même chose, d'abord, on règle les niveaux de l'instrumental dans le casque, après Banneur calibre sa voix dans le micro. Il disait « *ok, ok, Banneur, yeah, 93110, yeah ok* ». Quand c'était ok, il posait le premier couplet sans interprétation pour voir comment ça donnait. On dit, il se le « *met en bouche* » mais toujours après le tour de chauffe, sa bouche était pâteuse et il avait besoin de boire de l'eau. Je sortais la bouteille d'eau de mon sac pour lui ramener. Souvent il me posait la même question quand je lui tendais la bouteille « *c'est bon Didine ça sort bien ma voix ?* ». Banneur était extrêmement pro dans la pose. En moyenne, il lui fallait 15 minutes pour être dedans. Après ça roulait, il savait parler à l'ingé. Il était poli et

respectueux mais directif. Il dégagait un charisme, il arrivait à se projeter sur le morceau et surtout à expliquer sa direction artistique. Là où on est passés, tout le monde a toujours apprécié son professionnalisme. Même quand le morceau était bouclé, il expliquait les effets à mettre sur le mixe pour donner plus de relief et tout le monde était d'accord avec lui. Mais là où il était le plus fort c'était dans l'écriture. Banneur était une éponge, c'est-à-dire que quand il écrivait sur place les couplets, il pouvait reprendre une idée de conversation qu'on avait eue au studio, une phrase que j'avais sortie durant le trajet. Il arrivait à caler le nom de la structure, ou de gars, dans le texte pour leur faire « *une dédicace* ». Il reprenait une expression que les mecs sortaient souvent avec leur manière de parler, ou décrivait leur état d'esprit. En faisant cela, il donnait de l'affect aux morceaux. Le ou les producteurs appréciaient le morceau car ils arrivaient à s'associer à celui-ci. Notre objectif était de laisser un bon souvenir, pendant une après-midi on était les meilleurs amis du monde, limite on a grandi ensemble. On arrivait à l'heure avec notre bonne humeur, notre professionnalisme et on laissait un morceau qui était à tout le monde. Quand le producteur, durant la pause, nous donnait parfois des conseils, on les écoutait toujours. Banneur suivait les idées à sa manière, juste pour faire plaisir. À la fin les mecs nous remerciaient, et « *tenez-nous au courant s'il y a d'autres plans derrière !* ». Souvent Banneur et moi, on ne rentrait pas directement, on allait manger un truc pour débriefer. Avec cette manière de travailler, neuf fois sur dix, notre morceau était mis en avant dans le projet. C'est-à-dire que quand le producteur démarchait les structures (distributeurs, labels, radios...), il faisait écouter nos morceaux. Cela nous permettait de construire notre « buzz ». Alors, vous pouvez penser que notre manière de travailler est hypocrite, voire manipulatrice, mais à la base, c'est notre personnalité. On ne se prenait pas la tête, on ne jouait pas un rôle. Quand j'étais stagiaire en brevet technicien supérieur en action commerciale, un commercial m'a expliqué que juste pour se faire particulièrement apprécié par ses plus gros clients, il leur faisait croire qu'il les aimait. Il est même allé à l'enterrement de la mère d'un client, mais il n'en avait rien à faire, il me l'a dit. À mes yeux, ça, c'est malsain, nous c'est juste de la musique. Il y a juste une fois, j'ai vu Banneur se mettre en mode « rappeur du 93 ». À côté de chez moi, il y avait une structure indépendante de moyenne envergure. Je connaissais tous les artistes et les producteurs. Quand on se croisait, on se saluait de loin, juste un mouvement de tête « avec un bien » pour faire office de bonjour. C'était les rappeurs du coin, ils étaient hautains dans leur approche. J'ai entendu qu'ils faisaient un projet, j'ai contacté le producteur du label. Il m'a invité mais

limite, juste parce que j'étais un petit du coin. Comme d'habitude, on s'organise, mais Banneur capte qu'il y a un truc qui cloche. Il me pose des questions, je lui explique le malaise et comment je ressens le truc, mais il me répond « *c'est rien t'inquiète pas, tu es un bon Didine* » après on est passé à autre chose. On écoute la prod, il écrit comme d'hab. On lève le camp, on va au rendez-vous le soir. Juste avant de rentrer dans le studio, il me regarde et me dit « *Didine t'inquiète pas* ». Son regard, il m'a fait penser à celui de mes danseurs quand ils voulaient passer dans le cercle. J'ai vu une rage, mais une violence froide. Vous ne respectez pas mon manager, limite on est là pour vous faire plaisir, vous allez voir, moi c'est Banneur 93110. On est rentrés, son visage était froid, pas de sourire, il y avait l'ingénieur du son et le producteur. On était respectueux, mais on était là pour le taf comme un mécanicien qui répare un moteur : « *Je ne suis pas là pour faire copain avec le conducteur mais pour que la voiture roule* ». Banneur n'a même pas voulu écouter les autres, là il a sorti son cahier il avait tout écrit. À ce moment, j'ai compris, c'était mort. Il était parti loin, il n'a pas blagué. Il pose en moins de trente minutes, c'était une boucherie, chacune de ses phrases était de plus en plus lourde. Il était propre, efficace, il leur a donné une leçon en direct. À chaque fois il me demandait validation pour montrer que c'était moi le patron, il n'écoutait personne d'autre. À la fin, le producteur et l'ingé le remercient chaleureusement et Banneur leur sort gentiment, mais froidement « *Franchement en ce moment je n'ai pas trop le temps, je suis venu juste venu par rapport à Médine, comme c'est mon manager, c'était histoire de vous donner de la force, allez Médine on rentre* ». Dans la voiture, j'ai juste dit « *merci* », il m'a répondu « *c'est rien mon gros* ». Le lendemain, je marche pour aller au quartier. Un rappeur du label traverse la rue et vient me serrer la main pour me dire bonjour en me regardant dans les yeux et me sort « *ça va, la famille* ». Il y a trois jours, il me disait bonjour de loin avec un mouvement de tête, comme si j'étais une petite merde. Et puis il me dit « *ton gars Banneur, c'est très lourd* » et moi je lui réponds « *c'était vite fait, maintenant si vous kiffez, tant mieux* » et je suis parti, normal. À partir de ce moment, beaucoup de mecs ont compris que je ne boxais pas dans la même catégorie qu'eux.

On va poser pour « **un couplet** » sur un freestyle, en général c'était un 8 ou 12 mesures. Comme cela a été expliqué, le freestyle implique une compétition avec d'autres MC. Personnellement, c'était les plans que j'aimais le plus. D'une part, je viens du break, on est

dans l'esprit battle, cercle, compétition. Pour moi le Hip-Hop c'est un sport où les gars n'ont pas de ceinture pour déterminer le niveau, elle sert plutôt à retenir le baggy. D'autre part, il y avait souvent du monde, c'était l'idéal pour faire des rencontres, des connexions. Durant la préparation, Banneur me demandait qui posait dessus et je lui sortais la liste des têtes connues. Il écrivait quelques lignes, mais jamais le couplet en entier, même si c'était un truc vite fait. On partait mais on ne savait jamais comment ça allait se passer ni quand on allait rentrer. Des fois, on débarquait dans des endroits ghettos en Île de France, mais on s'est aussi retrouvés dans un appartement en plein cœur de Paris qui était magnifique. Les parents de l'ingénieur du son faisaient le tour du monde à la voile. C'était vraiment l'aventure mais avec Banneur, je serais parti n'importe où pour poser.

Quand tu as trouvé l'endroit, il y a plusieurs configurations, soit on est seul, quelques MC, soit on est beaucoup. Quand je dis beaucoup ce n'est pas exagéré, c'est le « Bronx ». On s'est retrouvés dans des endroits du genre, il y avait une quarantaine de personnes dans un F2. Ce n'est pas une salle de classe, on est plus dans l'ambiance d'un hall de bâtiment au quartier. J'ai vu des gars marqués par la vie avec des grosses cicatrices sur le visage, plus de dents dans la bouche, des gars tu sens que c'est des pirates dans « la street ». Il y a de tout... Après il faut être sûr de toi quand tu rentres dans le studio, l'appartement, la maison, déjà parce que tout le monde te regarde. C'est le même regard que celui qu'on te jette dans l'escalator à Châtelet-les Halles quand tu montes pour aller dehors faire ton tour et que l'autre type descend pour prendre son RER. C'est le même regard que tu jettes à un gars que tu ne connais pas et qui marche dans ton quartier et la première chose que tu penses, c'est qu'il est venu « couper » la petite sœur de ton pote. Un regard froid de haut en bas et toi tu fais la même chose, naturellement.

La première personne qui parlait, c'était toujours moi. Je demandais à rencontrer le contact et je faisais les présentations. Déjà dans l'underground, quand un MC avait un manager, c'était gage d'un minimum de niveau et de sérieux. Mais dans la prise de contact, je prenais naturellement ma voix du quartier, la grave et je « checkais » à l'ancienne avec « *bien ou quoi la famille* ». Le « check », c'est la façon de se dire bonjour. Au lieu de se serrer simplement la main, on se frappe la main droite paume ouverte, après on referme sa main en poing, comme un boxeur, et on se touche la face du poing doucement. Quand tu salues ton interlocuteur en

lui touchant le poing, toujours bien le regarder dans les yeux, c'est très important, voire primordial, pas de regard fuyant ou je ne sais quoi. Il y aussi une variante, les deux se frappent dans la main mais l'un garde la main ouverte et l'autre donne un coup de poing dans la paume de son interlocuteur. Les anciens, ils n'aiment pas ça. Par exemple, cela fait péter un câble à Didier car pour lui le mec se sent supérieur, il te manque de respect. Si vous connaissez le jeu « pierre feuille ciseaux », c'est la feuille qui mange la pierre. Après avoir rencontré le mec qui gère, il te fait t'installer dans le lieu où il y a le monde. Des fois la salle était vide, parfois c'était blindé, mais en général, il y avait souvent du monde.

Déjà un simple regard me permettait de comprendre le délire. En effet, il faut différencier le mec de cité du mec Hip-Hop. À mon époque, c'était très simple, ça se voyait au niveau des vêtements. Alors, le mec de cité de base, c'est jean « Levis 501 », ou bas Lacoste avec le trou de boulette dû à la consommation de cannabis. Pour les baskets, on est plus dans Nike modèle air max ou requin, Adidas Stan Smith, sinon une paire de Reebok classique. Pour le haut, les marques Hip-Hop françaises de l'époque « Produit de Banlieue, Bulle Roth, Kairai, Two Angle, Dia... », sinon un haut plus classique « Ellesse, Umbro, Nike, Adidas... » et comme accessoires la banane Lacoste et la casquette Lacoste ou TN de chez Nike. Si vous ne connaissez pas, regardez le film « La haine » de Mathieu Kassowitz. Après les mecs Hip-Hop, pour le bas, on est plus dans du large avec des baggys type Dickees, Marithe, Pellepelle, Enycy, Eckos... Pour les baskets, Nike aire force, Jordan, Reebok pump. Le haut, on reste dans du large Nike, Eckos, Enycy et souvent des pulls à capuche. La casquette, américaine, c'est souvent New-York. Il ne faut pas se fier aux vêtements, il y avait des mecs habillés en mode quartier mais qui posaient super bien et qui étaient Hip-Hop à mort. C'est juste un état d'esprit, une identité qu'on se donne. Moi par exemple, je mixais les deux, une paire de Stan Smith avec un baggy et un pull Douben ou H&M bien large. Après avoir jeté ton regard, tu vas saluer chaque personne. Tu « checkes » tout le monde même s'il y a quarante personnes, ça ne fait rien, et tu prends ton temps pour tout le monde. Tu « checkes » même les femmes, il faut juste faire gaffe aux bagues. Tu accompagnes avec un « *bien ou quoi ? ça dit quoi ?* » oublie « la famille, couse », pour l'instant tu mets ces expressions de côté. Après tu te trouves une place ou tu t'en fais une. Le producteur mettait la prod en fond sonore pour que chacun puisse écrire, il mettait à disposition des feuilles, des stylos. Il y avait à manger (chips, gâteau...), à boire de l'eau, du café, de l'alcool pour certains. Pour trouver l'inspiration ou se

détendre, certains MC avaient besoin de se fumer un joint. Ils le faisaient tourner sans soucis, moi je ne fume pas, mais je trouvais sympa. Des fois, les mecs donnaient un morceau de shit à un mec en galère ou qui avait grave aimé le joint, c'était bon esprit. La guerre, c'est dans la cabine, pas dans la phase d'écriture. J'ai rencontré différents profils de personnes durant ces sessions. Il n'y avait pas que des rappers, mais aussi des amis qui les accompagnaient, des mecs du quartier qui galéraient, des manageurs, des filles faciles, des dealers qui passaient pour voir si quelqu'un avait besoin d'une barrette, des mecs du coin qui étaient là au cas où ça partirait en sucette, il y avait de tout. Mais un profil de mec que je ne supportais pas, c'est le mec qui parlait fort pour rien. Il racontait sa vie ou les histoires du game comme s'il les avait vécues. Au début, c'est sympa, mais après tu as mal à la tête. Il a la haine contre tout le monde. Ses gars, ce sont les meilleurs mais ils n'ont pas pété car un bâtard leur a mis des bâtons dans les roues ou parce qu'un de ses gars est parti faire ses affaires seul, que l'autre est en prison... Il a tourné avec tel mec qui connaît tel mec qui dit que c'est « un pédé ». C'est la même chanson, ça me fatigue plus qu'autre chose... Niveau rappers, on pouvait trouver des débutants qui ne connaissaient même pas les mesures. Un jour, un rappeur hallucinait sur Banneur car il écrivait sur son cahier un texte sans musique. Baba maîtrisait le truc, il lui a donné un cours en direct. Des MC talentueux, et des rappers très connus, c'était un vrai mélange. Personne ne jouait la star, il y avait un respect. Avec Banneur, notre couple était bien rodé. Il se posait pour papoter avec les gars et commençait à écrire. Moi de mon côté, je devais parler avec le maximum de gens afin d'identifier les personnes qui pouvaient trouver un prochain plan. Ce n'est pas facile, car il faut parler avec tout le monde, mais il ne faut pas passer pour un bouffon qui veut se faire des amis, le gratteur qui cherche à se servir des autres ou carrément « un suceur » désolé de l'expression : « *Oh mon Dieu ! Tu es connu, on peut bosser ensemble* ». Dans la vente, il y a un adage qui reflète et résume bien la situation : « nous avons une seule chance de faire une première bonne impression ». La règle des 4X20 colle vraiment à cette situation : « *les 20 premiers pas : avoir une attitude sûre / les 20 centimètres qui vous séparent de votre interlocuteur : sourire et regarder dans les yeux / les 20 premiers mots : faire une phrase de présentation courte / les 20 premières secondes : être conscient que tout se joue à cet instant ; c'est là que se joue le ressenti* ». C'était souvent la même première question : « *vous venez d'où ?* ». Quand je disais de Banneur qu'il était du 9.3, ça parlait aux gens très rapidement. On ne demandait pas d'où j'étais moi. Mais quand je disais du 95, on demandait des précisions. Personne ne connaissait ma ville « Louvres ».

Quand j'expliquais que c'est juste derrière « Garges, Sarcelles, Villiers-le-Bel, c'est le RER D », ça parlait plus. Le 93 avait une symbolique forte, c'est le département qui a vu naître le rap en France avec le groupe NTM. Limite tu étais plus crédible quand tu disais que tu venais de là-bas. Par exemple, tu rencontres un pizaiolo qui vient d'Italie, tu n'as jamais goûté à ses pizzas, mais tu dis de lui que c'est un bon, c'est la même chose. Après les présentations du lieu de provenance, je sortais les noms dans le game que je connaissais. Des fois on avait des amis en commun. À cette époque, je le dis et le je répète, tout le monde se connaissait. Si c'était un rappeur, je lui demandais les derniers projets où il a posé, ses projets solo, ses démarches. Des fois, je mettais un visage sur un blaze, sur un son que j'avais écouté à la radio dans une émission spé. Si c'était un manager, on s'échangeait des contacts, on partageait l'information. S'il venait du 91, je lui demandais s'il avait le contact de tel DJ, car je savais que c'était lui qui avait le CD sampler de Groove, par exemple. Après, quand un mec parlait avec Banneur et qu'il commençait à lui poser des questions, il lui répondait : « *vois avec mon gars, c'est lui qui gère ça* ». Systématiquement, je donnais le maxi avec mon contact dessus, ça faisait pro et on me donnait aussi un projet mixtape, street album... Souvent quand tout le monde commençait à se connaître, il y avait des débats sur le game, les maisons de disques, chacun racontait son expérience, là cela devenait très intéressant. On pouvait parler de sport, politique, économie... Il y avait un vrai niveau de culture générale. Parmi nous, il y avait des gars qui étaient activistes dans la vie politique. Chaque argument était appuyé par une référence historique, sociale...

Certains avaient le niveau pour gagner à « Questions pour un champion ». Je me rappelle, un jour un gars m'a fait un cours de géopolitique sur la Côte d'Ivoire et m'a donné les explications claires et objectives sur l'instabilité politique du pays. Je le revois avec son gros joint et sa bière, il parlait un français magnifique, j'avais l'impression d'écouter un dictionnaire, c'était impressionnant. Puis j'ai compris son niveau, quand il m'a expliqué que son père était un diplomate et qu'il avait grandi dans différents pays du monde. Même des mecs de cité te racontent des histoires fortes de leur quotidien, ça te donne des leçons de vie. Un mec est mort à coups de hache juste pour un regard. J'ai appris beaucoup durant ces après-midis à la fois pour ma culture mais surtout ma vision des choses a évolué. Après, il ne faut pas tout mélanger, certains parlaient l'argot, le langage du quartier et étaient malpolis. Il y a aussi la manière de parler, les mots en verlan, ou les mots en anglais. Par exemple, « *je n'ai*

pas le temps » ça donne « *j'ai pas le time* » ou « *vite fait* » donne « *vite teuf* ». Le plus marrant, c'est que chaque département et région a ses expressions. Quand j'étais en province, une expression que j'utilisais n'avait pas le même sens pour les gens du coin. En plus, moi j'aime beaucoup faire des jeux de mots, c'est mon délire. La pression s'installait quand les enregistrements commençaient. Il n'y avait pas d'ordre, chacun passait quand il se sentait prêt. C'est à ce moment que le poker menteur commençait, quand un mec posait. Certains faisaient semblant de ne pas écouter. Ils discutaient, écrivaient mais ne t'inquiète pas, ils étaient en train de découper le texte dans leur tête. Surtout aucune réaction, même si tu trouves le mec super fort, c'est avouer qu'il est meilleur que toi. On n'était pas dans ça avec Banneur, lui il avait son écriture, sa manière de poser, son timbre de voix clair. Il a su se créer son univers, nous on était en compétition contre personne juste contre nous-mêmes. Notre objectif était de faire mieux que les têtes d'affiches, sortir du lot.

Dans le break lors d'un battle ou d'un cercle quand un danseur passe, tu peux passer derrière lui pour faire mieux, mais dans l'enregistrement d'un freestyle c'est différent, c'est un seul passage. Surtout ne te plante pas dans l'enregistrement, j'ai vu des mecs abandonner, ça fait mal au cœur. La pression les a mangés, ça bafouille, ce n'est pas dans les temps. En cinq minutes, tu sens si le mec n'a pas l'habitude. Dans la manière de parler entre « *reviens en arrière* » et « *fais-moi un back up* » ou « *je la garde comme principale* » et « *on la garde comme lead* » tu vois le mec qui connaît le langage, ensuite s'il connaît les réglages pour sa voix, dans le niveau dans le casque. Entre un mec qui est perdu et un mec qui a ses habitudes, ça se voit et surtout ça s'entend. Passer du hall de son bâtiment, de sa chambre, de la voiture où on lâche des couplets et des improvisations devant ses potes, au studio d'enregistrement, ça change la donne. Surtout quand tu vois qu'il y a des mecs qui maîtrisent la situation, ça met une pression. C'est dans ces moments que tu te rends compte que rapper, c'est un métier et qu'il y a les amateurs et les pros. J'ai un très bon souvenir de ces ambiances. J'aimais cette pression quand Banneur posait, j'observais autour de moi les réactions tout en cadrant la séance studio. Des fois, lui et moi, on a mis des coups de pression. « *On est venu, on a vu, on a attendu, on a entendu et on a convaincu* ».

Une fois avec Banneur, on est partis direction Les Ulis pour un freestyle. Je me rappelle du chemin du bus et de la pente avant d'arriver dans le quartier. C'était une zone de non droit, on

n'était plus en France. J'ai eu la même sensation sur Marseille quand je suis allé faire poser des petits de chez moi au quartier du panier. Je me rappelle, des gamins faisaient des courses de cross en plein milieu de l'allée du quartier, des poubelles étalées, les voitures brûlées, les équipes de jeunes qui étaient en masse. On a posé dans un appartement au rez-de-chaussée qui était un squat, les gens rentraient par le balcon. Le producteur du projet était un activiste du quartier connu et respecté. La cabine était dans les toilettes et l'ingé dans la salle de bain. J'ai passé mon après-midi avec un rappeur super simple et sympa. Lui avait déjà posé et il est resté avec moi. On a super bien accroché. On a joué à la console de jeux et regardé des DVD. Il commençait à avoir un très gros buzz dans le game, son portable n'arrêtait pas de sonner. Je lui avais dit qu'il allait tout péter. Quand Banneur a eu fini de poser, on est parti comme d'hab. J'ai failli prendre son contact car la vibe était vraiment bonne entre lui et moi. Mais j'ai lâché l'affaire, je ne voulais pas passer pour un gratteur d'amitié. Le lendemain, le producteur m'a contacté pour m'expliquer que le rappeur est revenu poser car il pensait qu'il pouvait faire mieux. Banneur lui avait mis une grosse pression en passant derrière lui. Peu de temps après, ce rappeur est devenu un patron du game. Il a enchaîné les disques d'or. Lui et moi on ne s'est jamais recroisés. Je lui dois une revanche à la console. Une autre fois durant une session freestyle, j'ai parlé avec un rappeur qui était sorti de prison la veille. Il m'a raconté son quotidien, la vie là-bas. Il ne connaissait pas le téléphone portable, derrière les barreaux rien ne change, ici le monde bouge vite, très vite, mais quand on est dedans, on ne se rend compte de rien. Dès qu'on a fini la pose du couplet, on ne reste jamais. Cela permettait de mettre une distance inconsciemment. De montrer aux gens qu'on est venus faire notre travail, on vous aime bien et on vous respecte, mais on a notre vie. Même s'il y avait des mecs connus, on ne restait pas. On ne veut pas passer pour des mecs lourds ou des fans, on remercie tout le monde. Surtout on salue nos futurs ex meilleurs potes de la journée. Ce n'est pas la même chose que le « check du début ». On se tape dans la main, mais nos mains restent en contact. Puis elles glissent vers l'arrière et nos doigts s'agrippent. Cela fait comme une poignée de main mais juste avec les doigts. Après on se rapproche comme pour faire un câlin. On fait épaule droite contre épaule droite tout en gardant la poignée de main et la main gauche tape sur le dos. Et on sort « *à plus la famille, on se tient au jus, vas-y gros je glisse, salam igo* », il y a pas mal de formules. Maintenant, il y a deux variantes. C'est la même que citée précédemment sauf qu'au lieu de toucher les épaules, on se fait la bise, mais avec les fronts. Comme si tu mets des coups de tête mais doucement. Sinon l'autre version c'est la même

chose, mais à la fin, après le coup d'épaule, on se claque les doigts simultanément avec les doigts de la main droite. Après, quand tu es super proche du gars, tu lui fais la bise. On utilise souvent l'expression « *mon gars sûr, my man, frère, couse...* ». Comme je dis souvent, dans le rap je fais la bise aux mecs et je serre la main aux dames. Je n'ai que des bons souvenirs de ces rencontres. L'ambiance était ghetto, mais c'était convivial, la vibe était bonne. Je n'ai qu'un seul mauvais souvenir. Une fois avec Banneur, on est invités sur un plan freestyle à fort potentiel. Le producteur a invité une trentaine de MC connus et inconnus du grand public. Il nous a expliqué qu'il allait faire une version courte qui sera clippée avec passage sur la chaîne Trace TV. Il va prendre les meilleurs sur le morceau. J'ai senti Banneur motivé et déterminé, tout s'est bien passé. Il a posé un super couplet, rien à dire. Le mec à la fin nous a remerciés, je ne sais pas combien de fois. On est partis confiants, on s'est dit « *impeccable, elle est belle* ». Mais la réalité du game est dure. On n'a pas été sélectionnés, sur le coup je ne comprenais pas, ce n'était pas logique. On a respecté le thème, c'était propre, avec une bonne énergie. On a été meilleurs que certaines des têtes d'affiches, on a laissé un bon souvenir à tout le monde. J'étais perdu, mais avec le temps, j'ai compris. Déjà, il a pris les MC qui font le plus de buzz, même si leurs couplets étaient bidons, juste histoire de passer à la télévision et donner de la valeur à leurs projets solo. En plus, le couplet de Banneur était meilleur que les leurs. Mettre Banneur sur le morceau, c'était se tirer une balle dans le pied. Je ne peux pas en vouloir à ce producteur. L'ego de Banneur a pris un coup, c'était la première fois que je le voyais affecté. C'est comme ça, c'est les règles du jeu, on ne peut pas les changer, il faut juste savoir composer avec. Mais à chaque fois que je voyais le clip à la télévision, j'avais une boule au ventre. Au moins dans le break, dans une battle, l'équipe ou le b.boy qui font les meilleurs passages, gagnent même si les juges disent le contraire, le public est là et réagit. À l'époque à Châtelet-les-Halles, il n'y avait même pas de jury, c'était le public, le juge. Si on éclatait le cercle après le passage d'un b.boy, ça voulait tout dire. Dans le rap, ce n'est pas la même chose, malheureusement. Combien de rappeurs ou de groupes talentueux j'ai croisé et qui sont restés des illustres inconnus. Le seul point commun entre les deux poses c'est le moment du « bounce ». Quand on pose une chanson, on utilise différentes pistes, en gros : une lead, c'est la voix de base de l'artiste (on peut la doubler pour donner plus de vibe), la piste des backs, c'est une piste avec des mots qui permettent de faire un appui à la lead, la piste de l'ambiance pour couplets, par exemple. Le « bouncer » c'est fusionner les pistes pour en faire une seule, c'est comme dans le logiciel Photoshop, quand on fusionne les calques, c'est le

même principe. On repartait avec le morceau, on va dire « brut » avec une petite mise à plat. La mise à plat consiste en un nettoyage du son, des souffles, ainsi que de bien caler les voix sur le logiciel et de faire une mise à niveau.

On récupérait à l'époque sur un Lecteur Mini Disc de Sony grâce à la sortie jack et on devait attendre en temps réel, le temps du morceau. Ce n'était pas tout le monde qui avait ce type de lecteur, qui a totalement disparu, il a été remplacé par la clé USB et le format MP3. Mais je me rappelle que ça montrait aussi qu'on était pros, sinon l'ingé devait graver le morceau sur CD.

3^{ème} étape, le suivi : Je laissais en moyenne un mois pour prendre des nouvelles du projet afin de savoir quand il allait sortir. Des fois les gars arrivaient à dealer leur produit en maison de disques. Il fallait les revoir afin de faire la procédure pour la SACEM. C'est un formulaire sur lequel on désigne : auteur : celui qui a écrit les paroles, interprète : celui qui chante, compositeur : celui qui a fait « la prod » du morceau. Ainsi, on pouvait toucher des droits d'édition sur le morceau. J'ai dû le faire une fois en quatre années avec Banneur, cette procédure était très rare dans l'underground. Souvent, durant la conversation avec le producteur, on se disait, il n'y pas de souci, on peut poser comme cela sans faire les papiers. De toute manière les droits sont rétroactifs, donc pas de problème, il fallait juste qu'il n'ait pas déclaré le morceau sur un autre nom. Mais en général, j'allais acheter le projet pour donner de la force, mais aussi pour le mettre dans nos archives. Il faut être honnête, si on faisait la statistique sur la sortie des projets qui aboutissaient à l'époque, on serait à trois sur dix, on ne va pas se mentir. On est dans l'underground, c'est l'autofinancement et dans le meilleur des cas, on est dans une structure associative disposant de subventions. Après c'est la vie, je ne peux pas en vouloir au mec qui vient de perdre son travail, qui vient d'avoir un enfant... Dans la vie, il y a des priorités, c'est normal. C'est pour cela qu'on récupère systématiquement les morceaux, les couplets. Si on voit qu'ils ne sont plus exploités, on les repose ailleurs, on garde les paroles pour un projet plus perso. Mais on a travaillé avec des gars qui ne lâchent pas l'affaire. Un jour, c'est huit ans après que le mec m'a contacté pour me dire que le morceau et le clip étaient sortis. Je n'étais même plus le manager de Banneur. Je n'ai que du respect pour ce type d'entrepreneurs, ils vont au bout de leur démarche.

Comme je vous l'ai déjà dit auparavant, je ne sais pas le nombre d'heures que j'ai passées en studio, mais je peux aussi ajouter que je ne peux pas vous dire le nombre de rappers que j'ai croisés. Après j'ai rencontré des cons, des mecs qui se la racontaient, des faux voyous, mais il y avait des bons gars, en général. À la base, chaque quartier avait son rappeur et inconsciemment tu te mets dans une bulle. Dans ces moments-là, tu rencontres des gars qui ont la même passion que toi, qui pratiquent le même « sport ». On a les mêmes références, les mêmes codes. Tu te sens moins seul et ça fait du bien. Durant cette période de ma vie, j'ai eu la chance de croiser, rencontrer, passer des soirées, discuter, rigoler, avec les plus grands rappers français d'une génération (Seyfu, Sinik, La Fouine...).

Ils étaient devenus des stars. Je les voyais à la télévision dans des clips, des émissions... Ils tournaient en boucle à la radio. Je ne suis pas jaloux, mais c'est comme ça. Il y a beaucoup de paramètres dans la réussite d'un artiste et c'est à ce moment-là que tu te rends compte que l'artistique n'est pas tout.

Banneur avait son univers, ses forces, son délire. Il avait- et je pense qu'il l'a toujours- le niveau et le potentiel pour exploser. Mais il ne faut pas se mentir, les mecs qui ont percé, ont su bien s'entourer.

On peut comparer avec le milieu du football, tous ces jeunes qui veulent percer dans le haut niveau. Ce ne sont pas les meilleurs qui y arrivent mais ceux qui sont bien entourés, par leur agent, la famille, les amis... J'ai connu des mecs qui ont raté le coche à cause de cela, la grosse tête, l'ambiance trop ghetto et ça fait des bêtises, et ça ne résiste pas à l'appel de l'argent facile...

8. Mes premières fois

Tout ce travail expliqué auparavant nous a permis d'obtenir des rendez-vous. À force de faire des envois, des démarchages, j'ai réussi à rencontrer des personnes dans le game qui auraient pu nous faire avancer. Je suis parti faire des écoutes dans des labels indépendants qui avaient pignon sur rue. Certains avaient réussi à dealer leurs artistes en maison de disques. Ma première écoute, c'était chez « Desh Music ». C'était pendant la période où il développait l'album « Rapp Deze et Dj Tren », il y avait des affiches du groupe dans le bureau et des cartons CD, je me rappelle. C'est Desh lui-même qui m'a reçu, il m'a présenté son label, ses

artistes (Sniper, Faya.D, Esca crew...) et il me parlait à l'époque d'un rappeur manouche qu'il allait développer, c'était bien avant Seth Gueko. Je l'ai écouté attentivement, mais je connaissais déjà tous les artistes, je savais où je mettais les pieds. Après je me suis présenté et j'ai présenté mon artiste. On a discuté des différentes démarches que j'avais faites. Concrètement il m'a demandé : « *C'est quoi vos objectifs, vous attendez quoi d'une signature ?* ». Des questions simples au premier abord, mais il fallait répondre d'une manière claire et précise. Ne pas passer pour le mec en galère qui veut absolument signer, ou le mec trop distant, limite hautain.

Concernant notre rapport humain, on s'est serrés la main, pas de « check », mais on parlait un bon français avec des mots en argot ou avec un langage de studio. Ainsi, avec tous les plans que j'ai trouvés, on a réussi à se constituer une bonne liste de morceaux à faire écouter en plus du maxi. Suite à la conversation, on est passés aux choses sérieuses. Il a pris mon CD et l'a mis dans son Imac G3 rouge. C'était la première fois que j'en voyais un en vrai, le CD était avalé comme dans un poste de voiture. Là, il commence à écouter, puis il a préféré arrêter, il m'a dit : « *Viens, on va aller écouter dans ma salle, on sera mieux* » et je me suis dit : « *C'est bon signe* ». Je le suis et on entre dans une salle impressionnante. Une salle insonorisée qui servait à faire les mixes & master et des écoutes. Il y avait tous les lecteurs (platine vinyle, ordinateur, lecteur MD, lecteur CD, lecteur cassette) possibles de l'époque pour écouter de la musique. Le son sortait propre, rien à dire. Avant de commencer, je lui ai expliqué que certains morceaux étaient des maquettes sans mixes. Il m'a répondu : « *j'ai l'habitude, il n'y a pas de soucis, c'est normal* ». Il a commencé à écouter, je faisais semblant de bouger la tête sur les morceaux. Mais en réalité, je le regardais pour décrypter ses réactions, voir s'il aimait. C'est en l'observant que j'ai compris un truc, il tendait réellement l'oreille sur le refrain, le couplet il l'écoutait, sans plus. Ce fut une découverte pour moi, comme si j'avais trouvé un nouveau pays, voire une planète. C'est vrai que dans une chanson, on ne retient que le refrain, et limite quand on l'écoute en voiture, à la maison on l'attend pour chanter ou fredonner dessus. C'est le refrain qui accroche les gens, c'est lui qui fait vendre, c'est lui qui est repris en chœur par la foule durant un concert. C'est lui la clé d'un succès commercial et même dans l'underground. « Nom de Dieu ! » c'est pour cela que Banneur fait « des yaourts » pour le refrain, sans beaucoup de mots et avec une mélodie simple, c'est pour que ça reste dans la tête des gens. Et dans toutes les écoutes que j'ai faites, c'est la même chose, ils attendent le

premier refrain, s'ils aiment, ils continuent à écouter, sinon ils zappent le morceau. Il était important que mon comportement reste neutre, je ne devais pas surjouer ou faire le mec mort. Je restais attentif, je ne répondais qu'aux questions, je ne parlais pas, je préférais qu'il écoute Banneur. À la fin, il m'a fait un bilan, les points forts et les points faibles de l'artiste. Il a bien aimé notre univers, la manière de rapper de Banneur, mais en ce moment dans sa structure, c'est un peu compliqué. Il ne peut signer personne et il m'a souhaité bonne continuation. Moi j'étais content, cela prouvait qu'on était dans la bonne direction. Il fallait continuer, nos efforts allaient payer. Quelque temps plus tard, ce sentiment d'espoir s'est matérialisé. Tout est parti d'un plan mixtape pour un freestyle, on a rencontré des gars de vers chez moi dans le 95 (Garges-Sarcelles). On a posé pour eux, on a vraiment bien accroché, super vibe. J'ai donné le maxi de Banneur à un des types et il m'a dit « *donne m'en un deuxième. Je vais le donner à un gars à moi* ». Moi pas de soucis, je lui lâche.

En fin de compte, il l'a donné à Jacky du groupe « les Nèg'Marrons » qui à l'époque animait l'émission spé « Couvre-feu ». Il a validé. On est passés sur Skyrock, je me rappelle, il avait gueulé au micro « *la nouveauté du 93 c'est Banneur, t'attends pas ou quoi !* » j'ai halluciné dans mon lit. Peu de temps après, il m'a contacté par texto pour passer faire des écoutes dans son label « Première Classe » à Epinay. Il faut recadrer, à l'époque, ce label avait un gros buzz. On est en 2002-2003, ils ont sorti des groupes comme Tamdem, L'skadrielle, Neg'Marrons, un rappeur comme Pit Baccardi avec le morceau « si loin de toi » qui était dédié à sa maman décédée. Il y avait la chanteuse Jalane, c'était eux aussi. Honnêtement, c'était du très lourd pour l'époque. Le projet qui a fait exploser la structure aux yeux du grand public fut, à mon avis, la compilation « Première Classe volume 2, les faces à faces » avec le morceau « Gladiator ». Quand on a décroché le rendez-vous, on était contents. Pour moi, c'était un honneur d'être reçu par ces gars. Je me rappelle avec Banneur, on s'était un peu perdus en chemin, on avait coupé par le stade pour trouver le bâtiment. On était à l'heure et eux en retard, ils étaient passés par le Mac Do prendre à manger. On a attendu en bas en papotant. Quand ils sont arrivés de loin, j'ai eu un choc. C'était la première fois que je voyais autant de rappeurs connus, c'était des « stars ». Je regardais leurs clips à la télévision, j'écoutais leurs sons en soirée, à la maison. Je les voyais dans les magazines et ils sont là, devant moi. Je suis monté en pression, j'ai même commencé à trembler. C'est un peu pareil quand on rencontre une belle femme et qu'on craque sur elle, le coup de foudre. J'ai senti

mon cœur s'accélérait, mes jambes flageoler. Je ne parlais plus, mon regard était bloqué sur eux et ils avançaient vers nous. À ce moment critique, quasi tragique, Banneur m'a jeté un regard froid et m'a dit fermement, presque méchamment : « *Médine, commence pas à réagir en fan, ressaisis-toi, c'est des mecs comme nous. On fait le même métier. Fais pas ton bouffon wesh* ». Ses paroles ont été un électrochoc pour moi, c'est comme si je sortais la tête de l'eau pour reprendre ma respiration. Il a raison, on est dans le game, réagis comme un acteur pas comme un spectateur. Depuis ce moment, que j'ai nommé – un peu ironiquement « *mon dépuçelage dans le game* », j'ai croisé tellement de têtes, que quand je rencontre des mecs connus, je reste normal, je leur parle comme si c'était des gars du quartier. Je choque les gens qui m'observent. Une fois, un type m'a même demandé si je le connaissais. J'en ai rien à foutre de lui, il est qui ? Il en a vendu combien de ses morceaux ? Il est comme moi, c'est juste un homme et moi aussi je suis dans le game, comme lui. Je n'ai plus jamais mis quelqu'un sur un piédestal dans le rap. J'ai repris ma respiration, ils étaient dix, nous deux, et nous devons faire le taf, comme dirait l'autre. J'ai été choqué par les bureaux, la moquette rouge, un studio d'enregistrement au fond, les disques d'or sur les murs, les macs sur les bureaux. Je me rappelle quand on discutait, il y avait un chanteur pas connu qui maquettait, c'était Singuila. Je me suis rendu compte qu'on était réellement dans le game car les gars s'appelaient par leur vrai prénom devant nous, pas de pseudo ou de mise en scène. On était dans leur bulle, leur monde. Après dans la gestion de l'écoute, c'est Banneur qui a fait le taf. C'est lui qui répondait aux questions, qui expliquait les morceaux, moi j'étais juste un soutien en cas d'oubli. Mais comme d'habitude, on a eu la même réponse, c'est bien mais en ce moment, on est sur nos artistes. C'est à ce moment-là que Banneur a décidé qu'il fallait sortir un nouveau projet. Le maxi datait, on avait de bons retours. On devait sortir un nouveau projet plus costaud pour avancer dans le game. C'est ainsi que je suis passé de manager à producteur sans le vouloir vraiment, mais plus par obligation.

9. De manager à producteur

Les désillusions à la fois dans les différentes écoutes et sur les projets des autres, nous ont poussés à vouloir passer à l'étape suivante, sortir nos projets par nos propres moyens. Avec le recul, je pense qu'il y a aussi l'ego de Banneur qui a beaucoup joué. Il voyait les gars de sa génération faire les choses, ou des mecs pas aussi bons que lui, avoir du buzz. Dans sa tête ça

cogitait beaucoup, on devait provoquer le destin. Avec un simple maxi trois titres, on peut s'ouvrir des portes, imaginez avec une mixtape ou un street-album, où on peut aller. Moi je n'étais pas le moteur de cette volonté, j'étais dans le bateau et j'ai suivi les gars. L'équipe était composée de Banneur, Tonton et Tedson pour la musique. Tedy était un pote à Banneur qui faisait des prods, il a vite accroché avec tonton. Et le reste, c'était Banneur et moi. Banneur voulait qu'on monte notre studio. L'objectif, être autonome, faire nos prises de voix quand on veut, Tonton pouvait faire des sons là-bas et surtout ne plus payer des sessions studios qui reviennent chères. Rappelez-vous que Banneur ne travaillant pas, il était logique que ce soit moi qui aie pris le rôle de banquier. Tonton et Tedson faisaient les ingés pour Banneur lors de ses prises. Ils proposaient des nouvelles prods presque tous les jours, ils avaient un rôle de directeur artistique sur les prises de voix. Ils le conseillaient, le drivaient sur les thèmes... On formait une bonne équipe.

La première étape : trouver un lieu sur Paris, proche du métro, accessible sans déranger les voisins, avec des toilettes et surtout qu'on puisse aménager en studio. Banneur a trouvé une cave dans un immeuble à la Porte des lilas, le loyer était de 320 euros, si je me souviens bien. Les parents de Banneur ont financé et fait les travaux. Son papa et l'un de ses frères ont aidé Banneur dans le montage de la cabine et l'aménagement. J'assumais le loyer et quand je ne pouvais pas, Banneur complétait.

Deuxième étape : équiper le studio. Banneur, Tonton, et moi on est partis à Star Music à la place Clichy. C'est eux qui ont choisi. Ils ont pris un matériel avec un bon rapport qualité prix : micro, casque, pied de micro, enceinte, table. Ils ont choisi la table de mixage « Digidesign » car elle permettait d'avoir l'interphase d'enregistrement Pro Tools. Pro Tools est le logiciel d'enregistrement le plus utilisé en studio d'enregistrement pro. On pouvait faire une session dans notre cave et après aller en studio faire les mixes. Pour finir, Banneur a fait monter un ordinateur de chez les chinois à rue Mongallet à côté du magasin « Surcouf » vers la gare de Lyon. J'ai pris le crédit sur mon dos, on pouvait payer en plusieurs fois et j'ai financé une partie de l'ordinateur. Niveau matériel, j'ai lâché environ 4 000 euros payables en 12 fois. À cette époque, j'enchaînais deux travaux pour pouvoir m'en sortir. Celui d'animateur avec les jeunes dans l'association et l'autre dans une pizzeria, comme employé polyvalent. Les fins de mois étaient dures, mais ça allait, il y a pire, on se dit. Ce qui me

faisait tenir, c'était la motivation de l'équipe. Personne ne comptait ses heures, chacun à son niveau a donné du sien. Banneur enquillait les morceaux et les idées. Tous les jours des nouveautés, il y avait une émulation artistique et pourtant, cela n'a pas pris.

Troisième étape : faire le projet. On était partis sur un street-album avec une quinzaine de morceaux. Banneur a stoppé les plans pour se consacrer totalement à l'enregistrement. Souvent on bossait de 20h à 5h-6h du matin. Pendant neuf mois, j'ai vécu en marge de la société. Tu commences ta journée quand les autres rentrent et tu rentres quand la journée des autres commence. J'ai des images du périphérique vide dans notre sens et plein de bouchons dans l'autre. C'est dans ces moments-là que tu te sens hors du cadre, un peu comme le mec qui sort de prison et qui t'explique que tout va vite et qu'il ne trouve pas sa place, je constate que c'est vrai. Quand je voyais mes potes, je ressentais encore plus cette différence. Ils me parlaient des prochaines vacances, de filles, de voitures. Moi, je ne me sentais pas à ma place. Je n'étais pas un artiste, mais j'aimais cette vie. On se créait un monde dans lequel on avait nos repères et où personne ne nous jugeait. Dans mon quartier, je n'étais plus à ma place avec mes cheveux longs, mes baggys, ma façon d'être. La musique m'a changé, j'entreprenais un projet avec mes gars et on voulait réussir. Mais le plus dur pour moi, ce n'est pas le décalage qui se crée avec les autres, c'est plus un problème d'ordre physique. Je travaillais après les séances. Un jour, j'étais tellement fatigué, que je me suis endormi sur les boîtes à pizza, je n'en pouvais plus. Mon patron de l'époque m'a laissé dormir, il a vu que mon corps avait lâché. Dans l'association, je faisais des siestes durant l'entraînement de danse. J'avais comme berceuse « des breakbeats » et des bruits de bagarre entre les petits. « Super ! ». On a tous les morceaux avec un bon édite. Il faut les mixer et les masteriser. Il faut encore payer, on n'arrêtait jamais à cette époque. On avait trouvé un plan chez un ingé qui nous arrangeait niveau prix. Il nous a fait un pack mixe et master 500 euros, je crois. En moins d'un an, on a réussi à faire notre projet. Mais on a perdu un peu de temps, car un soir en arrivant au studio, il y avait un pote de Tonton qui était d'Angers et qui voulait inviter Banneur à faire un concert dans sa ville au « Chabada » qui l'une des salles les plus connues là-bas. Tout le monde était emballé, sauf moi, je ne comprenais pas pourquoi il voulait Banneur. Personne ne le connaissait, il n'allait jamais remplir. Mais je voyais Baba comptant sur l'autre qui le caressait dans le sens du poil, son ego était largement satisfait. Comme d'habitude, j'ai suivi. Ce n'est pas moi qui gérais le montant du cachet, parce que c'était mon pote, alors ils ont vu ça

ensemble. À la base, quand un artiste de rap fait un concert, on négocie le montant du cachet, c'est-à-dire le prix à payer pour sa prestation. Après le cachet est partagé entre le DJ, les backeurs, l'artiste et le manager, dans des proportions déterminées. Ce montant dépend du temps, mais surtout du buzz. Par exemple, une fois avec Jason, on est partis négocier une tête d'affiche du rap pour l'un de ses événements. Le manager a demandé 1 200 euros, la moitié avant le concert et l'autre après. Il était cool car si on ne remplissait pas, il ne prenait pas le reste. Par exemple, pour les concerts « Urban Peace » qui sont les plus grands événements de rap en France organisés par la radio Skyrock, on m'a parlé du montant d'un cachet qui dépassait les 50 000 euros.

Le producteur m'a assuré qu'il prenait en charge le défraiement pour le transport. J'avais les sous et lui me remboursait sur présentation de la facture. Sur place on dormait à l'hôtel et il y avait le catring pour les artistes. Banneur m'a demandé de louer une voiture pour l'occasion pour être mobile et ne rien avoir à attendre de personne. Mais il fallait répéter, j'ai donc découvert les studios de répétition. Rien à voir avec les studios d'enregistrement, c'était beaucoup plus simple dans l'installation. On a loué une salle insonorisée, avec des baffles et l'ensemble des câbles permettant de brancher nos machines et on a pu répéter dans les conditions du live. Mais il fallait aussi trouver un DJ, et comme je l'ai déjà indiqué auparavant, dans l'équipe proche de Banneur, il n'y a pas de DJ. J'ai demandé un ami à moi qui est un DJ aguerri. Il a tourné avec Stomy, Passi en France et sur des grosses dates en Afrique. Il était aussi DJ résident, dans une grosse boîte de province. Il connaît le taf et les répétitions se sont bien passées. Mais il fallait payer les heures de répète, donc encore sortir de l'argent et aussi prévoir la nourriture et le budget pour déposer tout le monde. Il fallait que tout soit bien organisé et plus la date approchait, plus Banneur mettait la pression. On avait opté pour le « studio bleu » rue de la petite écurie en plein cœur de Paris, simple pour se garer. Banneur avait un seul backeur et son DJ. Durant le travail de répétitions, j'ai découvert encore une nouvelle chose, le jeu de scène. Banneur avait monté un show de 35 minutes environ. L'objectif était de donner de la vie, on n'allait pas simplement balancer les morceaux les uns après les autres. Il fallait mettre des phases B, des cuts (des coupures, des blancs) ce qui permettait à l'artiste d'être *a cappella* sur quelques secondes, le temps d'une phase forte, par exemple. Prévoir les mouvements avec son backeur, être mobile et bien remplir la scène. Au studio de répète, il y avait des grands miroirs pour travailler les déplacements. On avait

même pensé à la lumière. On voulait arriver à faire entrer le public dans notre univers. Dans le studio de répète, on a croisé différents artistes de la variété et du rap, c'était marrant de papoter avec Rim'k et AP du 113 aux toilettes. Mais plus la date avançait, moins je sentais le truc. Juste avant le concert, Banneur a manqué de respect à mon pote, le DJ. Il venait gratuitement pour moi, et Banneur sans s'en rendre compte, avait un peu la grosse tête, le concert lui mettait la pression. Cela m'a beaucoup affecté, je me rappelle que dans la chambre d'hôtel, je n'arrêtais pas de m'excuser, j'avais honte. En arrivant sur place, il y avait du monde que Banneur connaissait, il est devenu un peu plus cool. L'organisateur avait monté un plateau d'artistes avec des mecs de l'Ouest et de Paris. Il y avait Hakim et d'autres rappers pour représenter la région de Paris, Banneur et Tapa, des spécialistes. Quand on s'est baladés en ville, on a vu des affiches du concert, mais je n'étais toujours pas convaincu. Dans l'après-midi, j'ai encore découvert une situation spécifique « les balances ». Avant de faire un show, un artiste doit faire les balances avec l'ingénieur du son de la salle. On fait juste chanter un couplet de chaque morceau pour écouter les niveaux, régler les voix du backeur, les retours... On devait arriver à régler la voix de l'artiste pour qu'elle sorte bien durant le concert. C'est Hakim qui a été mon professeur. Il m'a expliqué la procédure, la manière de tenir son micro, comment bien se placer, comment tendre l'oreille. Il m'a dit « *il faut que quand tu fasses tes réglages, tu n'oublies pas que la salle est vide maintenant, mais quand il y a un public, il y a du bruit. Donc, pour tes retours, pense à bien calibrer le son et n'hésite pas à aller dans la salle pour écouter les voix et bien régler les niveaux* ». Ses conseils ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd. Un jour, sur un concert dans une petite ville à côté de chez moi, je cadrais les balances de petits rappers du quartier. On est passés avant la tête d'affiche, je suis resté pour observer leur balance. L'ingé leur a sorti sur scène : « *eh les gars c'est pas une répète, juste les balances. Faites comme le mec d'avant, calibrez vos voix, faite vos repères sur la scène, mais c'est tout* ».

Le soir est arrivé, la salle n'était pas vide mais elle n'était pas non plus remplie. Je sentais que Banneur était un peu stressé mais Hakim, lui, il transpirait la tranquillité, décontracté. Il était content, il était avec ses potes. Tu le sens quand un MC a l'habitude, c'est comme le b.boy qui rentre dans le cercle dans sa prépa, tu captés direct. Un mec qui a l'habitude, il va se lâcher sur le son, et tu vois à son visage qu'il kiffe. Un mec qui commence, il va s'appliquer pour faire ses pas de danse propres, même si c'est pas dans le son, c'est pas grave, c'est propre et

c'est l'essentiel pour lui. Banneur voulait faire un show propre, bien calibré, montrer qu'il avait le niveau. Hakim, il était plus zen, c'était juste un concert de plus. J'ai quelques photographies de cet événement. Banneur sourit, mais c'est crispé, à la limite forcé. Hakim, il sourit vraiment. Tu vois toutes ses dents, comme sur une photo d'un souvenir de vacances. Le live est important pour un artiste, ça permet de voir comment le public réagit à tes morceaux. Tout ce travail qu'on a fait à la fois dans la création d'un projet, dans les répètes avec le montage du show. On ne peut pas se cacher, en face de toi il y a la réalité. Il est important de faire vivre le show, de bouger sur scène pour bien occuper l'espace. À cette époque, un live c'était le moment de vérité. Dans le rap français, il y a des mecs de scène, des vraies bêtes de scène. Tu prends Seyfu, Joey Star, Soprano par exemple, ils te retournent une salle, ils ont cette énergie communicative. Ils arrivent à faire vivre leurs morceaux. Sinon il y avait le groupe « Saïan Supa Crew », leur show était impressionnant pour l'époque, un vrai spectacle du début à la fin. Après, il est important de comprendre que le public de Paris n'a rien à voir avec celui de province. Sur Paris, si les gens bougent la tête, c'est déjà super bien. Mais en province, j'ai vu des mecs torsés nus devant la scène gueuler leur amour à un artiste à la limite de l'hystérie. En province aller un concert, c'est un moment de détente. On vient pour décompresser de la semaine et rencontrer un artiste qu'on aime. Sur Paris aller un concert, c'est malheureusement le moment pour aller voir un concurrent. Il ne faut pas montrer que tu aimes, toujours à cause de ce fichu ego. J'ai vu des mecs défoncer la scène, mais comme ils étaient d'un autre département ou de province, le public ne réagissait pas, limite il les sifflait. Après, quand c'est le mec du coin, il prend juste son micro, il a encore rien fait que tout le monde crie déjà et même si ce qu'il fait est tout pourri, c'est lui la star. Je n'ai jamais compris ce manque d'objectivité, mais dans le rap game, c'est comme ça. Dans le break, quand un b.boy fait un passage de dingue, tu es tellement dans l'émotion, tu ne peux pas te contrôler. Des fois, avec les petits, quand on regardait des vidéos de battle devant l'ordinateur, on criait et on faisait le geste de la main pour valider. C'est un geste qu'on peut souvent voir dans les battles, tu bouges la main du haut vers le bas pour dire que c'est du lourd, c'est un réflexe. Un jour, un b.boy m'a raconté qu'il avait été jury à Battle of year et que son passage de présentation avait été tellement apprécié que tout le public avait fait ce fameux geste en même temps. Il y a eu une bourrasque de vent, il a failli perdre sa casquette. Dans le rap, j'ai le souvenir d'avoir vu « Harlem », le rappeur qui avait fait la Star Académie, se faire lyncher par la foule. Pourtant, à la base avec son groupe, « *Harcèlement Textuel* », c'était un super

rappeur, pure vibe kainri, technique, avec un délire. Son groupe commençait à avoir un gros buzz dans le game, il avait la réputation d'être opérationnel. Ce jour-là, ça a été un massacre, Harlem m'a fait de la peine, c'est le rappeur « Ol Kainry » qui a tenté de calmer la foule, mais laisse tomber. Moi, j'ai eu trop mal au coeur pour lui, chez nous on dit « meskin », le pauvre, c'est pour ça que je dis que tu es face à ta réalité. Un autre jour, j'ai assisté à un concert avec deux groupes. Le premier groupe passe, impeccable il y a du monde, une grosse ambiance. Le temps que le deuxième groupe arrive et s'installe, la salle s'est vidée, il ne restait personne. C'était le groupe « La rumeur » quand même. Moi je suis resté et j'ai apprécié. On n'était pas plus d'une trentaine. Concernant Banneur, son concert à Angers s'est relativement bien passé. On a fait le taf et dans l'ensemble, on a atteint nos objectifs. On n'était pas connus, et on a su se faire apprécier. Le problème est arrivé le lendemain.

En effet, comme prévu avec l'organisateur du concert, on devait passer chez lui avant de remonter sur Paris. Je devais lui fournir les factures des différents frais pour mon remboursement, et il devait me donner les sous pour le retour avec les gars. Je suis parti avec Banneur, Hakim était resté dans son appartement. Il y avait déjà l'équipe de Tapa qui passait faire les comptes. De mon côté, je préparais les factures que j'avais classées, j'avais tout noté sur mon cahier. J'avais même budgétisé le transport du retour avec le gazole et le péage. Pour moi c'était carré, c'était clair, pas de soucis. Donc, je pars seul dans l'appartement de l'organisateur, qu'il avait aménagé en bureau. On s'installe, je le remercie pour l'invitation, je lui demande s'il a bien aimé notre show. Tout se passe tranquillement, on arrive à parler des différents frais. Je lui sors les factures classées, je lui montre le budget. Son ton commence à monter et à devenir menaçant, moi je reste tranquille. Je ne comprends pas sur quoi il tique, mais je lui réexplique calmement. Et à un moment, il part en sucette. Il me traite de menteur, il dit que je veux le voler, que je lui manque de respect chez lui sous son toit, que je n'ai pas respecté sa femme. Il part dans une logorrhée interminable. Moi je reste cool, je ne comprends toujours pas, mais je n'ai pas peur. Je lui demande pourquoi il s'énerve, je lui demande de se calmer. Et là il me sort une arme. Là honnêtement, j'ai eu peur, j'étais paralysé, j'étais surpris par les proportions que prenait la situation. Il continue à me traiter de tous les noms avec son arme à la main. Je me suis fait tabasser par une vingtaine de mecs dans le RER, j'ai participé à des grosses bagarres. Je me suis fait tirer deux fois dessus dans des embrouilles, mais heureusement, on ne m'a jamais blessé. J'ai eu peur car je n'étais pas en mode quartier, c'est

la guerre dans la tête, rien à foutre, rien à perdre. Moi je venais faire les comptes, pas m'embrouiller. Il a vu que j'étais gentil, respectueux. Il s'est dit qu'il allait me bouffer et il l'a fait. Il continuait à crier et il se rapprochait, je suffoquais. Je n'ai pas pleuré ou supplié d'arrêter, pire je n'arrivais pas parler. Et là je me rappelle encore comment la porte s'est ouverte violemment. Je revois Banneur et Hakim rentrer comme les flics de la BAC quand ils viennent soulever un mec à 6h du matin chez lui. Ils se sont mis devant moi, ils allaient le piétiner. C'était la première fois que je voyais Banneur exploser de rage, Hakim l'insultait en arabe tellement il avait la haine. La tension est redescendue en trente secondes. J'ai pris les miettes qu'on m'a données, même pas de quoi payer le chemin du retour, et j'ai rien dit. Je voulais juste partir. Ce jour-là, mon amour propre en a pris un sacré coup. Plus tard Hakim m'a expliqué que ce type était technique. En réalité, il n'était pas rentré dans ses frais avec le concert et il a fait cette comédie juste pour ne pas me payer et le pire, c'est que ça a fonctionné. Ce que j'ai vécu m'a donné une leçon, dans le rap français, il y a de la violence dans le biz. C'est un outil stratégique de négociation comme un autre. Depuis, quoi que je fasse dans la musique, je suis prêt dans ma tête. Si ça doit partir en sucette, je frapperai le premier et de toutes mes forces. Un jour, j'ai vu un rappeur mettre des gifles à son chef de projet. Un aller-retour comme les tartes d'une mère qui calme son fils. Didier m'a raconté qu'à l'époque, il y a même des gars qui ont braqué l'ingé avec un pistolet en séance studio.

Les semaines passaient, je n'étais pas bien. Je n'arrêtais pas d'y penser. Je voulais remonter dans la ville, je savais qu'il avait un bar. Je voulais monter avec une équipe et arroser sa vitrine à coups de balles, ou la brûler. J'ai commencé à échafauder des plans, mais j'ai lâché l'affaire. J'ai perdu de l'argent dans cette histoire et ma dignité. Et un soir, en séance studio, un gars me sort que le type en question est sur Paris. C'est la première fois de ma vie que j'ai réfléchi aussi vite. En trente secondes, je savais qui appeler, quelle voiture, quelle cave de la cité allait lui servir de chambre, et comment j'allais m'occuper de lui. J'étais à domicile, je me voyais le tabasser à coups de barre de fer et lui briser la main droite, celle avec laquelle il m'avait menacé. Mais j'ai repris ma respiration, je ne veux pas aller en prison. Le temps est un bon remède. Cette histoire date de plus de sept ans environ, je suis passé à autre chose. On ne s'est jamais recroisés depuis, on va se revoir, c'est inévitable. On verra comment ça se passera à ce moment-là. Je n'ai jamais parlé de cette histoire à Jason, Didier ou d'autres personnes

autour de moi, à ceux qui n'ont pas de limite dans la violence. Je ne voulais pas être à l'origine d'une de ces histoires qui finissent en faits divers. La vie s'occupera de lui.

10. Le début de la fin version 2

Après cette mésaventure, je devais arriver à passer à la **quatrième étape**. On a réussi à monter le projet, quinze morceaux dont un avec un fort potentiel. Mais c'est à ce moment que l'équipe a commencé à se disloquer. Tedson et Tonton ont fait une prod très actuelle et le thème du morceau que Banneur a posé dessus collait impeccable. C'est bien rappé comme on dit chez nous c'est une bonne « douille », un refrain simple avec un bon « gimmick ». Un gimmick, c'est la répétition d'un mot ou d'une tournure de phrase dans un texte de rap. Le rappeur qui aime faire ça, c'est Seyfu, par exemple. Le morceau, c'était « Plock Plock », il avait le calibre pour tourner sur Skyrock sans soucis.

Pour Tonton, ce morceau était le premier bon morceau et il voulait continuer les phases d'enregistrement. Il fallait que tous les morceaux du projet soient de ce niveau. Tedson était un amateur dans le biz, lui il avait plus peur de perdre le contrôle du morceau. Je me rappelle, il portait tout le temps des lunettes de soleil, même en pleine nuit. Il voulait faire le mec qui gère, mais c'était un petit. Il n'arrêtait pas de parler de la SACEM, des déclarations, de l'argent que ce morceau pouvait générer. Banneur voulait sortir le projet, pour lui, c'était bon. Et moi dans tout ça, j'étais spectateur des états d'âme de tout le monde, j'ai de très mauvais souvenirs de cette période.

C'est une autre facette du rap game, l'instabilité des structures, des liens entre les gens. Combien de mecs que tu détestes, étaient tes frères. Comme dirait Hakim : « les structures se montent et se ferment comme un simple battement de cils ». Là on rentre dans les histoires de « clash, de beef », les embrouilles. Un jour, un ancien m'a expliqué ce qui créait les histoires dans les équipes : « c'est l'argent et les femmes ». Dans le rap, on est dans ça. En effet, la particularité du rap, c'est que ta vie peut changer sur un morceau, un couplet. Tu peux passer de la cité, du RER, aux hôtels, à la télévision. Ce n'est pas un ascenseur social, c'est une catapulte, mais attention tu redescends aussi vite que t'es monté. Comme dirait Hubert dans le film *La Haine* : « *C'est l'histoire d'un homme qui tombe d'un immeuble de cinquante étages. Le mec, au fur et à mesure de sa chute se répète sans cesse pour se rassurer : jusqu'ici tout va*

bien, jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien. Mais l'important n'est pas la chute, c'est l'atterrissage ». Il y a des mecs qui ont connu leur heure de gloire, maintenant ils sont en bas du bâtiment. J'ai rencontré un groupe de rap qui était produit par le frère de Dalida. Une vraie « carotte » le truc « *Digital* », un français et un rebeu. Ils étaient de l'Oise. Ils ont sorti deux projets, je crois. Ils avaient la grosse artillerie derrière eux, la presse, les médias... Ils ne sont pas passés par la case underground, c'est la fameuse exception. Je les ai même vus sur France 2 avec Naguy chanter pour le Téléthon. Les morceaux étaient calibrés pour le grand public, rien à faire de la street-crédibilité, ils avaient samplé la BO du film « les Choristes » sortie chez Warner. Après, la plus grosse carotte dans ce délire dans l'histoire rap, c'est le groupe « Manau ». Ils ont éclaté les scores dans les ventes et pour couronner le tout, ils ont eu une victoire de la musique du « meilleur album rap ou groove de l'année ». Les mecs de Digital ont disparu aussi vite qu'ils étaient apparus. Aux dernières nouvelles que j'ai, l'un est conducteur de bus et l'autre bosse dans une radio grâce à des contacts qu'il a su se créer. Mais ils ont hyper mal vécu le retour à la case départ, limite dépressifs. Quand tout s'arrête, c'est dur de comprendre que c'est fini. Les gens avec qui tu bosses passent à autre chose et toi tu n'es qu'un projet parmi d'autres. C'est la loi du game. Combien d'anciens j'ai croisé qui courent pour retrouver « cette lumière », c'est comme une drogue. On n'est pas préparés à ça, il faut être bien entouré pour garder les pieds sur terre et être lucide dans ses choix. Avec Banneur, on était loin de cette situation, mais les mecs se sont enflammés. Ils se voyaient déjà en haut, mais on était encore dans la cave à Porte des Lilas. C'est marrant, car d'un point de vue business, tout ce qui sortait de la cave m'appartenait à cinquante pour cent. Je suis le producteur, c'est moi qui paye le matériel et le loyer mais personne n'en parlait. Moi je le savais, mais je n'ai rien dit comme d'habitude, je ne voulais pas faire d'histoires. J'ai compris que les incendies commencent souvent avec des petites brindilles. Des remarques sur le ton de la rigolade, des retards en séance d'enregistrement, des mimiques sur le visage, des absences de dernière minute. À la fin, il ne restait plus que Banneur et moi dans la cave. Banneur voulait sortir le projet et passer à autre chose. Je me suis mis au travail afin de trouver une solution. Ainsi, je suis rentré en contact avec la structure « Star 2 rue ». C'était une structure de distribution qui avait mis en place un réseau dans les kiosques à journaux et dans tous les supermarchés de France. Il fallait leur ramener le master et les visuels, ils s'occupaient de tout c'était un service clé en main. Ils avaient de très belles références et une traçabilité des ventes. Il y avait même un système de calcul du seuil de rentabilité en fonction de la mise en place,

avec des outils permettant de voir en temps réel les ventes. Les bureaux étaient propres, le showroom bien fourni.

Le discours du responsable clair, bien huilé, m'a convaincu mais à la fin de l'histoire, j'étais « un con vaincu ». Comme disent les petits de chez moi : « *J'ai pris ma disquette* ». Pour la street promo, j'ai bossé avec « Dans ta face street promo ». Je leur ramenaient directement les affiches que j'imprimais de mon côté. J'ai fait avec les moyens du bord et mes connexions. C'est mon patron de l'époque qui m'a prêté 3000 euros pour financer la mise en bacs et la promo. Banneur était content de voir son projet aboutir : le CD dans sa pochette avec le packaging, sur le visuel il est assis sur un baffle. Je me rappelle que chez lui dans la salle à manger, ses parents avaient encadré l'affiche. Même moi j'étais satisfait mais je restais frustré, je le voulais à la Fnac avec les autres rappeurs. Mais bon, c'était pas mal pour une première étape.

Mais, comme souvent dans ma vie, il y a eu un problème. La structure a fait faillite, je n'ai jamais pu avoir un retour sur mes ventes ou toucher mon argent. Impossible de les avoir au téléphone, aucune réponse aux mails. J'ai même appelé des gars à moi pour avoir des nouvelles, mais aucun résultat. Je suis passé là-bas, les bureaux étaient fermés. Je ne sais même pas si le projet a bien été travaillé. Le pire de l'histoire, deux années après, un huissier m'a contacté pour payer ma dette envers l'entreprise. Mais j'avais soldé ma facture, ils avaient magouillé leurs comptes. Je n'ai pas contacté Banneur, on n'était plus ensemble. J'ai géré tout seul encore une fois. J'ai dû payer une deuxième fois, je n'ai vraiment pas eu de chance, jusqu'au bout. Après la sortie du street album, il y a une phase de décompression, voire de fin de cycle. J'ai fait de mon mieux, mais je ne pouvais pas faire plus. Pour passer un niveau, il fallait d'autres personnes, une autre équipe.

Banneur : « *Didine c'est fini !* », il continue à me parler, je l'écoute. Mais le reste de ses paroles ne rentre pas dans ma tête.

Je reste debout, je le regarde, je l'écoute mais c'est comme si j'avais pris un KO en boxe ou un coup de 220 volts. Je suis conscient, mais je ne peux pas réagir. J'ai le regard hagard, vous savez, comme celui des ouvriers qui subissent la fermeture de leur usine. Je me retrouve dans les réactions et l'attitude des gens qui ont travaillé toute leur vie dans la même entreprise et

qui sont licenciés pour des raisons économiques, cachant souvent une délocalisation pour augmenter une rentabilité. Quand je les regarde dans le journal ou dans un reportage, je ne zappe plus comme avant. L'entreprise c'était leur deuxième maison, le collègue un membre de la famille, on entretient une relation de respect, d'affection avec son patron. D'un point de vue managérial, on parle même de management « paternaliste », Rensis Likert, cela veut tout dire. Mais il ne faut pas se mentir, c'est une stratégie de management parmi tant d'autres. Ces travailleurs ne sont qu'un maillon d'une chaîne de production que ce soit de base ou de soutien. Pour Michael Porter, on peut les remplacer par une machine, et d'ailleurs, David Ricardo nous le conseille. Un chiffre dans un compte de résultats au niveau des charges qu'il faut réduire. Moi c'était la même chose, à mon échelle. Certes, pas de contrat de licenciement entre Banneur et moi avec une procédure obligatoire à respecter. Je n'ai pas non plus passé un entretien de recrutement.

Je peux comprendre qu'une personne extérieure puisse me prendre pour un fou d'accepter de travailler avec autant de pression et de responsabilités et en plus de ne rien gagner d'un point de vue financier. Quand tout fonctionne bien, c'est normal, c'est ton travail, mais quand il y a un souci, c'est ta faute. Moi, j'ai tout donné sans compter, sans attendre une rentabilité. Certes, les ouvriers perdent aussi leur travail, mais eux, au moins, ils ont gagné un salaire et un chèque plus ou moins gros. Moi, il me reste des morceaux (dont les droits ne sont même pas à mon nom), des souvenirs et un savoir-faire qui n'a pas de prix à mes yeux, mais qui est totalement inutile sur le marché du travail.

Banneur : « *C'est mieux comme ça, Didine, je te respecte. J'ai rien à dire sur ton boulot, on reste en contact la famille, il n'y pas de soucis entre nous* », je me rappelle de ces phrases.

Où moi, j'ai juste trouvé la force de lui répondre « *tu as raison, je veux juste que les choses avancent pour toi, si tu penses que c'est mieux fais-le, InchAllah tu perces* ».

Moi, un travailleur bénévole aux responsabilités de cadre supérieur qui gagne moins qu'un RMiste, je me fais remercier un mardi soir à 20h, lors d'une discussion qui a lieu entre les deux poubelles de mon jardin. Je suis spectateur d'une conversation qui est plus devenue un monologue. Je n'ai rien vu venir comme un homme trompé qui a fait confiance à sa femme. Un producteur qu'on a rencontré dans le cadre d'une mixtape, a signé en maison de disques. On s'est rapprochés de lui. On a mixé certains morceaux du projet et on a même posé des

morceaux aussi. Il avait des connexions relativement stratégiques. Il a proposé à Banneur de lui présenter des contacts. Banneur commençait à aller en studio sur Paris sans moi son manager, l'homme qui doit cadrer et gérer. Il a rencontré des gens qui pouvaient l'emmener à un autre niveau du business. Il faut être honnête, moi j'aurais jamais pu le faire. La preuve : la gestion du street album était un échec. En plus, j'avais de moins en moins de temps pour manager, je devais rembourser toutes mes dettes. Ainsi, l'équation est simple c'est niveau collègue, il faut éliminer l'inconnu soit x, le manager qui n'est pas avec son artiste en studio.

Je le respecte. Il a assumé, il m'a regardé dans les yeux et il me l'a annoncé. Il aurait pu m'envoyer un texto avec des phrases passe-partout comme celles qu'on envoie à une femme ou un homme pour arrêter une relation. Je connais ça, une de mes ex m'a fait le coup. Il a pris deux trains, il a pu réfléchir une heure dans les transports pour retravailler les mots auxquels il a dû réfléchir toute la nuit. Il était sincère, il était au bord des larmes.

Il a dû fumer une vingtaine de cigarette en 30 minutes, il tremble. Dans ces moments-là, tu te dis la lettre de recommandation avec l'accusé de réception, c'est mieux. Je n'ai pas fait d'histoire, pas de cris ou de larmes. Tel un cocu digne, je lui ai tout laissé, comme le mec qui quitte l'appartement et qui laisse les meubles et la télévision. Moi, je lui laissé le studio dernier cri que j'avais financé avec mon travail d'animateur et celui de livreur de pizzas. Je me dis qu'à chaque fois qu'il regarde ou allume la table de mixage, il pense à moi.

Mes derniers souvenirs de cette soirée : je le revois sur le quai de ma gare, on s'est checkés normal, pas de tape dans le dos ou de bise. On s'est juste bien regardés comme des hommes. Moi je marche la tête haute. Il a pris son train, il a pris son chemin. Moi je rentre seul et je m'assois. Quatre années à tout donner, mon argent, mon temps, mon amour. Je fais quoi ? Je suis comme un soldat sans armée, sans armes et sans guerre.

Je n'ai aucune haine contre lui. À aucun moment, je n'ai voulu faire exploser le studio avec des bouteilles de gaz comme certains ouvriers désespérés, si je veux continuer la comparaison. On est en bons termes, on se téléphone de temps en temps comme à un membre de famille éloigné. J'aime son côté business chez lui, sauf que pour lui j'étais son manager, et que pour moi c'était « mon grand » dans le rap. Honnêtement, si un artiste connu était venu

me voir pour me demander de le manager et de lâcher Banneur, j'aurais refusé par amitié, pas par loyauté. À la base, Banneur voulait un manager, pas un ami ou un frère. Il avait déjà une famille, son choix a suivi sa logique de réussite et de construction d'équipe. Dans une entreprise, quand un salarié ne répond pas aux attentes, on le licencie. Là, c'est pareil. La première chose qui allait me manquer, c'est le temps en studio, ces aventures qui ont fait de moi l'homme que je suis. Ça m'a fait bizarre de découvrir des morceaux que je ne connaissais pas. Je n'ai pas vécu cela comme une trahison, mais Tonton l'a très mal encaissé. Lui, il connaît Banneur depuis qu'il a treize ans, c'est lui qui l'a mis dans le bain. Il a perdu un ami, moi juste un artiste. D'un point de vue comptable, pour faire très simple, je n'ai jamais fait de bénéfice, c'est juste une pure perte financière, sans compter les crédits à rembourser.

11. Une autre étape

Au bout de six mois environ de collaboration avec Banneur, je reçois un coup de fil.

Extrait de la conversation :

Banneur : « Médine. »

Médine : « Oui, ça va ? »

Banneur : « J'ai une bonne nouvelle, le couse a signé. »

Médine : « Sérieux, truc de ouf ! »

Banneur : « Il a signé chez Nouvelle Donne, je suis trop content pour lui... »

Hakim le pote de Banneur a été l'une des plus grosses signatures de ce label. Il rentre dans une autre dimension business et artistique. À chaque fois que le couse avait des affaires sur Paris pour la musique je l'accompagnais. Je n'étais pas son manager, pas un fan non plus, juste un gars sûr. Avec lui fini l'underground, maintenant c'est « le game ». Ainsi durant la même semaine, je pouvais me retrouver dans un grand studio parisien et le lendemain dans une cave dans le 94. Avec Hakim, j'ai vécu d'autres aventures, j'ai pris une autre dimension dans le biz...

Je me rappelle comme si c'était hier de son timbre de voix, c'était un mélange d'excitation et de satisfaction. Il m'expliquait que les choses allaient se débloquer pour le couse, qu'il pouvait devenir un rappeur important de l'hexagone et peut-être que lui donnerait un coup de

pouce pour sa carrière solo par la suite. Banneur était tout simplement heureux pour son pote pas envieux ou calculateur, juste content pour son ami, c'était vraiment sain. Moi, je l'écoutais attentivement mais je n'arrivais à être dans le même état d'esprit, à me projeter avec lui, car avec le temps j'ai compris que les gens quand ils sont heureux ont une tendance à avoir un discours disproportionné par rapport à la réalité et je ne rendais pas compte à cette époque de la valeur d'une signature en maison de disques. Moi j'étais un débutant dans l'underground, se projeter dans cette configuration ne m'était jamais venu à l'esprit. Honnêtement, je ne me rendais pas compte de la situation, de l'événement. Mais histoire de donner de la force j'ai appelé le couse afin de le féliciter. Lui, au contraire de Banneur, il était comme d'habitude relaxe, tu sentais qu'il était conscient que rien n'était acquis, certes il a passé une étape mais pour l'instant il n'y a rien de concret. C'est quelques semaines après que j'ai compris l'ampleur de la situation.

Cependant, il est important de savoir que ce n'était pas la première fois qu'Hakim passait par cette étape si importante qui est de trouver une structure ou un producteur. Il avait déjà travaillé en collaboration avec un producteur parisien qui n'était pas du monde de la musique au sens strict du terme, c'était un gérant d'une boutique sur Châtelet-les Halles de vêtements Hip-Hop « moudjahidin ». Il avait des vraies connexions avec des rappeurs marseillais de la grande époque. Il leur avait financé l'enregistrement de morceaux et il était aussi leur sponsor, mais il n'y avait rien de contractuel dans leur relation. Une fois, avant un concert, Hakim m'avait envoyé en mission dans la boutique pour prendre des vêtements pour lui et son équipe pour le spectacle. Arrivé dans le magasin, je me rappelle qu'un sac énorme avait été préparé avec différents articles, le mec prenait vraiment son rôle à cœur et tu sentais que c'était un fan. Il aimait et respectait autant l'homme que l'artiste.

Les morceaux et les apparitions de Prince d'Arabie sur mixtape ou sur les projets d'autres artistes étaient régulièrement joués dans les radios de province et les émissions spés sur Paris. Ainsi quelques temps plus tard, Hakim a rencontré des gens connus dans le game. Les fondateurs du label « BOSS » Joey Star, DJ Sponk. À l'époque ils avaient produit une télé-réalité sur le quotidien de Joey Star. On pouvait y découvrir sa célèbre émission radio qui se passait dans la cave de sa maison entre sa machine à laver et sa réserve de nourriture. C'est dans cette fameuse série qui passait sur Canal+ qu'on voit Joey Star frapper sur un singe dans

sa cage. Cette scène à l'époque avait défrayé la chronique et les associations de la protection des animaux s'en étaient émues.

DJ Sponk a réussi en tant qu'apporteur d'affaires à faire signer un précontrat en développement chez Sony Music mais les choses ont tourné court à cause du changement du directeur artistique de l'époque. Mais toujours durant cette période, Hakim était encore souvent joué en radio, son blaze commençait à devenir un nom connu incontournable et respectable de l'underground. L'équipe qui l'a signé, c'est le label Nouvelle Donne dirigé par Kodjo qui était en place dans les années 2000. Ils ont pris une dimension palpable avec le rappeur « Disiz la peste » et son morceau « je pète les plombs ». C'était un label indépendant avec une identité forte. Avant d'être une entreprise, ils étaient passés par la case associative. Ils avaient fait parler d'eux avec leur compile « Nouvelle Donne » qui avait présenté une génération d'artistes qui ont vite gagné en notoriété : Sinik, Ol kainry, Diam's... Dans l'underground ils n'avaient plus rien à prouver, ils savaient comment travailler leurs produits. Le summum, ils avaient signé un label deal avec une major. Ils pouvaient dealer leurs artistes en maison de disques. Ce n'était pas le genre de label formé par deux potes, histoire d'avoir une structure, c'était fiable et robuste d'un point de vue économique et gestionnaire. Durant la période où Hakim a signé, cette structure avait un groupe formé de trois rappeurs « Facteur X » qui était le groupe de rap du moment. Leurs clips tournaient en boucle à la télévision, radio. Ils ont fait les plus grosses salles parisiennes et de province et même des dates en Afrique, Belgique, Canada... C'est un membre de ce groupe qui est originaire de la ville où habite Hakim qui a fait la connexion. Après concernant la négociation et les pourparlers, je n'étais pas présent. Le jour même de la signature dans les bureaux de Nouvelle Donne, je n'étais pas là non plus. Banneur y était, et ils ont fêté ça ensemble entre potes. Il est important de souligner une chose, Hakim n'a jamais fait de démarchage, ce sont toujours les gens qui sont venus vers lui et qui lui ont fait des propositions d'un point de vue business. Mais je peux dire une chose, cette signature m'a fait basculer dans un autre monde.

Comme j'étais le manager de Banneur, naturellement je suis devenu un soutien logistique pour lui et tout aussi naturellement et logiquement j'ai endossé ce rôle envers Hakim. Je l'accompagnais dans ses différentes aventures parisiennes. Banneur n'y a jamais participé, en dehors des fois où il était invité à chanter sur un morceau. Je pense que c'est son amour propre

et sa fierté qui l'ont bloqué, je n'ai pas compris sa position mais il n'y a jamais eu d'ambiguïté dans notre relation. J'étais le manager de Banneur et le petit d'Hakim. Ainsi, ce dernier m'avait donné l'autorisation de parler avec tout le monde durant nos déplacements, de présenter Banneur aux différentes personnes rencontrées qui me semblaient intéressantes, de gratter des plans... Durant cette période il montait régulièrement sur Paris, il dormait soit chez Banneur, soit chez tonton Neka Junior (qui était l'un de ses producteurs musicaux de l'époque, également un membre de leur ancien groupe Soul Choc, mais avant tout son ami depuis plus de vingt ans) ou à la maison, chez moi. C'était souvent la même chose, il me donnait son heure d'arrivée à la gare Montparnasse et après sur place il m'expliquait le planning de la journée ou de la semaine.

Certes, notre première rencontre entre Hakim et moi, c'était dans le cadre la musique. Je le voyais lors des concerts que j'organisais avec Jason et Didier sur Paris, mais pour moi à ce moment-là, c'était un artiste comme un autre du plateau. J'ai d'abord rencontré l'homme quand je suis allé sur Nantes voir le producteur de Banneur. Je n'étais pas un fan du Prince d'Arabee, moi je connaissais Hakim. Je ne savais rien de son parcours musical, moi j'étais avec mon pote qui fait de la musique. Ensuite, inconsciemment je pense que j'ai glissé dans un rapport de grand frère, petit frère avec lui, je n'ai pas eu le même type de relations avec Banneur. Par exemple, lui je ne l'ai jamais appelé David, au pire c'était Baba. Hakim, personnellement, je ne l'ai jamais appelé Prince d'Arabee même en studio devant du monde, en général, je lui dis couse. Banneur m'a donné des conseils dans le biz, Hakim c'était plus dans ma vie. À l'époque je ne lui jamais cassé la tête avec la musique, ses morceaux, ses scènes avec le groupe Soul Choc, ou le label Sysmic Record qui fut le premier label indépendant de province à produire des rappeurs, et ce avant les marseillais. Au fur et à mesure, il me racontait son parcours et la vie a fait que je l'ai suivi dans ses nouvelles aventures.

12. Prince d'Arabee

L'une de ses particularités c'est son nom d'artiste « Prince d'Arabee », c'est le truc bien lourd et bien prétentieux au premier abord. Déjà quand on ne connaît pas l'artiste, ça fait le type ultra fier qui vient snober les gens, mais il faut admettre une chose, c'est tellement peu

commun comme blaze, qu'on a tendance à s'en rappeler facilement. En réalité, il faut le prendre à l'envers, c'est juste un prince qui est au service du peuple et non pas un roi. De plus, l'un de ses frères a fait des recherches sur la filiation de sa famille et il a trouvé des liens éloignés avec une famille royale. Son autre particularité, il vient de province, l'Ouest de la France. La première fois que je l'ai entendu dire : « je représente le 44 » j'ai souri, ça m'a fait délirer. J'avais tellement l'habitude d'entendre venant de la bouche d'un rappeur qu'il venait d'un département d'Île de France et lui il me sort le 44 avec une sorte de détermination. Il n'a jamais complexé sur ses origines provinciales, bien au contraire, il l'a toujours revendiqué haut et fort, il n'a jamais voulu jouer le parisien ou le mec de province incompris, différent. Quand il avait fini les affaires sur Paris, il reprenait direct son train sans traîner, il ne voyait pas l'utilité de rester.

Hakim fut l'une des plus importantes signatures en solo chez Nouvelle Donne, à l'époque on était dans les 50 000 francs. Ce montant indiquait à la fois le fort potentiel et surtout la volonté du label de convaincre Hakim de signer chez eux. Le magazine Groove de l'époque a même écrit que Prince d'Arabie serait un futur poids lourd du rap français. Avant tout, Prince d'Arabie c'est un timbre de voix reconnaissable, un flow sec dans le débit et surtout une plume profonde, à messages. Quand il pose sur un morceau, sa voix a tendance à accrocher l'oreille de n'importe quel auditeur. C'est avec le temps que j'ai compris le secret de son flow, cette manière de poser sur l'instrumental si différente. Hakim a pour langue natale l'arabe, il parle, bien évidemment, parfaitement le français, mais quand il était jeune il voulait devenir professeur d'anglais, il parle presque couramment cette langue. Depuis son adolescence, il se nourrit de la culture américaine dans la musique. Quand il pose, c'est un vrai flow américain en français avec un accent de blédard et des jeux de mots en arabe et en français. Ces différentes influences ont donné naissance à une réelle alchimie créant ainsi un univers à part et difficile à reproduire. Mais le jour où j'ai compris qu'Hakim était vraiment très fort c'est quand je l'ai entendu à la pose sortir une phrase : « *Ma rose des sables en plein Sahara, en espéranto le verbe aimer se dit Barbara* ». Je lui ai demandé la signification de l'espéranto, ainsi il m'a expliqué clairement l'origine de cette langue. Pour finir, il m'a dit qu'il avait écrit cette phrase pour faire passer un message à sa femme Barbara, chaque fois qu'il cite son prénom, en fait, il lui dit je t'aime. J'ai trouvé cette explication magnifique et j'ai pensé que c'était aussi fort que du Francis Cabrel au niveau transmission de l'émotion.

Surtout c'était la première fois que j'entendais un rappeur exprimer ses sentiments simplement, sur un morceau. Hakim est naturel et spontané dans la vie comme dans la musique, il écrit sa vision des choses et ne s'invente pas une vie pour plaire ou convaincre, il n'a jamais répondu à une commande d'un label.

Hakim signé, et au-delà de l'aspect financier de l'avance en elle-même, j'ai découvert le confort dans le travail. Ce label était comme une machine qui mettait en route le business en accompagnant l'artiste. De plus, Hakim avait signé en tant qu'artiste, c'est-à-dire que Nouvelle Donne était propriétaire d'une partie de ses droits d'où l'importance de l'avance. Cependant, son intérêt était que le label soit dans l'obligation de sortir ses projets pour que Nouvelle Donne puisse espérer récupérer un retour sur investissement. Il avait signé pour deux albums et un troisième était en option si les ventes dépassaient un certain seuil. Il avait comme patron « Kodjo » c'était le décisionnaire, et une personne qui gérait les deals, nommée « Blaze » le bras droit qui était sur les terrains (concert, studio, répétitions...) et qui cadrait les artistes dans les déplacements. François lui, il s'occupait plus de la gestion des contrats, des déclarations, des avances. Après, autour d'eux gravitaient différentes personnes comme des managers, des attachés de presse, les mecs de sécurité, des beatmakers... Ils avaient une grosse expérience et ne sont pas arrivés par hasard à ce niveau. Hakim était contacté dans la semaine avec son planning, ses billets de train étaient remboursés ou payés d'avance. Avec les séances studios payées, tout était cadré. Etant donné la renommée du label, c'en était fini des plans mixtape avec des indépendants, on était vraiment dans une autre sphère du game.

Durant cette période avec Hakim, j'ai atterri dans les plus gros studios parisiens, rencontré des gens influents, fait les plus grosses émissions radios de l'époque. Ils ont fait entrer son premier clip sur trace TV et nous ont fait apparaître sur des gros projets de l'époque. Je me rappelle une fois, je suis parti avec le coussin qui devait poser sur la B.O d'un film. Durant l'enregistrement je commence à papoter avec une personne super sympathique, j'avais flashé sur son gilet et je lui ai demandé où il l'avait acheté. Il m'a expliqué que c'est sa mère qui l'avait commandé sur La Redoute. De fil en aiguille, il se présente et me montre le film en exclusivité sur un lecteur DVD afin que je lui donne mon avis. J'ai regardé le film « OngBack » avec le cofondateur d'Europa Corp., l'associé de Luc Besson. Il était en charge des BO de ses films, c'est lui qui les drivait sur des films comme Taxi qui étaient de très gros

projets à l'époque pour le rap français. Je me suis pas démonté et je lui donné le maxi de Banneur. Je me rappelle, je suis parti au cinéma voir le film et je suis resté jusqu'au bout pour écouter notre morceau durant le générique de fin et pour voir défiler notre nom.

13. Le buzz durant cette période

Tout ce travail a fait naître le buzz autour d'Hakim. Quand j'allais le voir à Nantes, le soir on était toujours invités, il était extrêmement sollicité par les gens, c'était impressionnant à vivre. Mais il a toujours eu beaucoup de recul, limite détaché ; le plus important a toujours été sa famille. Si ça marche dans la musique c'est bien, mais ce n'est pas une fin en soi. Une fois, on est partis sur le tournage du plus gros clip de rap français des années 2000. Il y avait tous les rappers du moment (la mafia Kainfry, Kerry James, Busta Flex, Kool Shen...). Je pense que c'était le lieu où tous les fans de cette musique auraient rêvé d'être. Le label d'Hakim l'a fait monter pour assister au tournage, il n'a même pas posé sur le son. Je l'ai accompagné, mais je n'étais pas euphorique en soi de voir tous ces rappers, mais j'admets que c'était vraiment impressionnant sur l'instant « T ». Il y avait les plus importants rappers de France, tout le monde prenait des photos, les plus malins tentaient de se faire des contacts. Mais Hakim a trouvé le temps long, on est partis dans un café se poser, discuter et faire « un rapido ». Nous sommes revenus deux heures plus tard, et sur place on venait juste de commencer à filmer, l'organisation avait pris énormément de retard.

Voir Hakim à la télévision m'a fait extrêmement bizarre, je peux comprendre que les personnes autour de lui changent dans leur rapport. Inconsciemment il est entré dans une certaine sphère à cette époque. J'ai en mémoire une autre anecdote représentative de ce changement significatif. Hakim avait un concert sur Paris dans une grosse salle parisienne. Je vais aux balances mais il y a beaucoup de monde dans les loges. Je dis à Hakim que je préfère me poser dans la salle, histoire de papoter avec les gens, après 15 minutes il me rejoint. On papote du concert, mais au bout de 10 minutes, toutes les personnes qui étaient dans les loges sont venues au fur et mesure pour être en sa compagnie. Le monde que je voulais éviter est venu à moi.

Mon rôle était d'accompagner Hakim, je n'ai pas raté un seul rendez-vous lorsqu'il montait à Paris. J'aimais passer du temps avec lui, on discutait de tout. Je lui posais des questions sur sa vision de la vie, la musique, le biz. Physiquement, je restais constamment à ses côtés soit près de lui, soit en retrait. Je lui portais ses affaires, je faisais chercher les cigarettes, le café, je lui rapportais sa bouteille d'eau quand il était en cabine. Quand il y avait du monde je m'effaçais facilement et j'allais papoter avec diverses personnes. Quand on arrive en studio, c'est toujours Hakim qui parle le premier, il se présente en tant qu'Hakim aka Prince d'Arabie et moi comme étant son petit cousin. On se pose tranquillement, il aime écouter les gens porteurs du projet afin de s'imprégner de l'univers. Il est très humble, il ne parle pas beaucoup, mais il a le contact facile. Il devient vite ton meilleur ami, en moins dix minutes. Il aime prendre un café et une clope en peaufinant son morceau. Il arrive très rarement avec un morceau fini. Il le termine souvent sur place, c'est à ce moment que je dois trouver du café ou des cigarettes si son paquet commence à diminuer. De plus, il aime prendre un jus après le café ou des bonbons Haribo « les crocodiles ». Mais, il lui faut aussi de l'eau pour la cabine quand il chante. Je l'observe dans son écriture, il est capable de prendre des idées dans notre conversation, dans le train, ou lors d'une phrase anodine dite par l'une des personnes du studio. Pour moi chacun de ses morceaux évoque le souvenir de l'une de nos aventures. Mais le plus marrant c'est quand il sort de la cabine, c'est à ce moment que tout le monde l'appelle « Prince d'Arabie », c'est systématique. Les gens oublient Hakim et donnent du respect au MC, ça m'a toujours fait sourire.

Le jour où j'ai vraiment compris que j'avais une place super importante pour lui, c'est quand on est partis poser pour un projet dans le 91 en plein cœur d'une cité. Il y avait énormément de monde dans le studio, que des mecs cités en mode zoulou. Le 91 a été le département où les mecs étaient les plus kainrins dans l'attitude comme dans la sape. Comme d'habitude Hakim est devenu leur meilleur pote, moi j'étais plus loin, seul au fond du studio sur une chaise. Il pose en cabine, tout le monde kiffe, bouge la tête, on lui donne des conseils et lui les écoute. À un moment l'ingénieur du son et tous les mecs du quartier sont en transe, pour eux la pose est parfaite. Hakim réécoute au casque et demande à l'ingé où je me trouve et là tout le monde se retourne. Je me faufile parmi les gens, je me mets à côté de l'ingénieur et il me demande mon avis. Je lui réponds : « *on met la prise de côté et kick une lead plus pêchue, celle-ci je la trouve plate* ». À ce moment, je sens que tous les regards se posent sur moi et

Hakim me dit « *tu as raison* », il avait la même sensation. Il a reposé et là le résultat était bien meilleur. Et dire que tout le monde m'avait perçu comme un simple soldat.

L'autre grande différence entre mes aventures avec Banneur et celles avec Hakim, c'est le taux de transformation, je vais dire. Avec Banneur dans le cadre de notre collaboration, on a dû enregistrer sur plus d'une centaine de projets, mais seulement un tiers est allé au bout et souvent dans des conditions de sortie minimale. J'ai l'exemple d'un clip qui a mis près de 10 ans pour sortir « *dapro force pure* », *big up à my man*, respect pour sa détermination. Mais avec Hakim c'est du cent pour cent. On n'est pas dans la quantité mais dans la qualité. Je pouvais voir de la publicité sur lui dans les magazines, écouter un de ses morceaux tourner en radio, voire même des affiches et des stickers du projet. Entre son clip à la télévision, sa présence sur différents projets, et en radio, son label avait mis en place les meilleures conditions pour la sortie de son premier solo.

Ainsi le Street album éponyme est sorti à la Fnac durant le mois de juin 2005. Je me rappelle qu'avec Banneur, on avait fait des photographies devant les affiches de la street-promo. J'en ai même gardé une pour la mettre dans ma chambre. Je suis sorti de la Fnac, immensément fier, c'était un moment inoubliable. Pour la petite histoire, c'est moi qui avais amené les bandes master du projet à Nouvelle Donne. Quand je suis arrivé à la caisse, le CD était à 20 euros, pour un street-album à 13 titres c'était vraiment un prix exorbitant pour l'époque. Il a vendu 1000 exemplaires dans les bacs, durant cette période il n'y avait pas de streaming. Vu le prix élevé, cette quantité était intéressante. Quand ils ont fait une réédition dans la vente pour les kiosques à un coût moins élevé, on a vendu 8 000 exemplaires. Dans ce projet, il y avait un morceau qui a eu un succès d'estime dans les radios et l'underground, c'était le titre « la rue » et pour moi ce morceau a une très grande valeur pour d'autres raisons.

En effet, pour la promotion de la sortie du street-album, Hakim a fait la tournée des plus importantes émissions Hip-Hop du moment et des interviews pour des magazines. Il est venu à la maison en juillet 2005, il a passé du temps avec mon père, mon petit frère. C'était des moments que je vivais rarement en famille, ma mère était partie depuis deux années et notre quotidien était plutôt morose. Avoir une conversation avec des rires et du partage, cela nous a fait du bien. Avec Hakim, je suis parti à l'anniversaire de l'émission du DJ Cut killer Show. Il avait invité tout le rap français à venir *freestyler* toute la nuit. Hakim devait chanter avec les

membres du groupe Facteur X mais ils se sont défilés. On s'est retrouvés à attendre l'un des membres jusqu'à deux heures du matin. Au bout du compte, je suis parti le chercher chez lui avec l'AX rouge. Il était super sympa sur le chemin, on a bien discuté, il s'est même excusé du désagrément causé par son absence. Quand on est arrivés à destination, il est vite sorti de ma voiture pour ne pas qu'on le voie, il avait honte de mon véhicule et peut-être aussi de moi. Cela m'a énormément blessé, il avait une attitude hautaine et hyper prétentieuse quand il saluait les autres MC. La vraie caricature du rappeur parisien qui a percé. Ainsi lui et Hakim sont passés derrière le micro. Je pense que j'ai vécu ici le plus grand moment de ma vie dans la musique. L'interview fût courte, les deux MC sont vite passés aux choses sérieuses. Malheureusement, l'autre mec a voulu faire la compétition avec Hakim. Il y avait tellement de pression dans la joute verbale, qu'il en a oublié son texte et le couse a lâché le morceau « la rue » d'un trait sur une phase B qui collait parfaitement à l'univers de cette chanson. À ce moment-là dans le studio où se trouvait tout le gotha du rap français, il y a eu un silence rythmé par le flow et les phrases du Prince d'Arabée. Tout le monde a compris qu'il était un grand rappeur, et pour ceux qui ne le connaissaient pas encore, ces « 13 lettres de noblesse » se sont gravées dans leur mémoire. Je n'exagère pas, on a la vidéo de ce moment comme un témoignage de ce qui s'est passé ce soir-là. Je me rappelle que quand nous sommes sortis, tout le monde s'est écarté comme la mer l'a fait pour Moïse dans la Bible. Ce moment m'a marqué à vie et surtout il est à la base de ma conviction qu'Hakim est un très grand artiste. Il peut et doit devenir un MC influent. Peu de temps après, mon papa décède à la maison dans mes bras, c'est extraordinaire comment la vie peut nous faire passer de la joie au trou noir.

14. Le début de la fin version 3

Durant cette période, Hakim a fait la rencontre d'un beatmaker Steven aka Ortega, un mec de Rennes qui au bout de compte est venu s'installer sur Nantes pour collaborer avec lui. Il avait sa propre couleur dans la prod, il était humain et super simple à vivre. Il ne se prenait pas la tête avec le biz, il aimait le son. Travailler avec Hakim était un honneur pour lui. C'était un passionné et un vrai « sneaker », un collectionneur de baskets de tous les modèles possibles. À la base, il avait un groupe sur Rennes mais les choses n'avançaient pas comme il le voulait et collaborer avec Prince d'Arabée était pour lui l'opportunité de passer une étape dans ce biz. Ainsi tous les deux se sont lancés dans la construction d'un deuxième street-album. Mais le

label a fait comprendre à Hakim qu'il avait d'autres priorités. En effet, il venait de signer Nessbeal le backeur du fameux rappeur Booba. Il était en pleine préparation du projet « Mélodie des briques ». Avec le peu de retombées du projet d'Hakim, ils étaient rentrés dans leurs investissements et ils pouvaient se permettre de le faire attendre, ou comme on dit le mettre dans le tiroir. Cette situation n'a pas duré longtemps, Hakim a cassé son contrat pour pouvoir passer à autre chose. Je me rappelle la fin était tendue entre Kodjo et lui.

Hakim lui avait dit au téléphone « *C'est pas bien ce que vous me faites et vous allez voir il va vous arriver des problèmes.* » Kodjo a pris cela pour des menaces et s'est braqué. Mais Hakim lui a répondu : « *Ce ne sont pas des menaces, ayez peur de Dieu car vous ne respectez pas les gens et votre parole* ». Effectivement peu de temps après qu'Hakim ait récupéré son contrat, le label a enchaîné échec sur échec, même le nouvel album de Facteur X n'a pas aidé la structure à se maintenir. Ils ont fermé logiquement, et rendu les contrats à tous leurs artistes. Je crois qu'ils se sont concentrés sur la musique afro, fini le Hip-Hop place au Zouk. Certains y verront un signe de Dieu, d'autres, un hasard et au bout du compte Hakim se retrouve avec un street-album mais sans aucune structure.

C'est durant cette même période que Banneur me lâche. Ainsi un week-end, je monte sur Nantes et je fais une proposition à Hakim : « *Viens on monte un site internet, on fait une net tape gratuite ou payante, c'est la mode et je prends tes morceaux pour faire le tour des maisons de disques* ». Il me répond : « *Didine laisse-moi réfléchir, je dois prendre le temps et trouver un taf surtout* ».

Chapitre 2 : 2007 2013

« Les modes se démodent mais le style reste »

1. Revenir aux affaires

Mon intuition était bonne, je ne m'étais pas trompé dans l'évolution du business. En peu de temps, il a commencé à se métamorphoser. En effet, il y a eu de moins de moins de mixtapes en vente dans les bacs, les net tapes ont commencé à faire leur apparition. C'est logique en soi, tu as moins de frais, plus de pressage et surtout plus besoin d'une distribution qui avait des exigences en budget promotion, maintenant tout le monde peut télécharger. Les fanzines gratuits disponibles dans les magasins Hip-Hop et les magazines disparaissent les uns après les autres, on arrive à la naissance des premiers sites internet. Châtelet change de visage, les magasins de CDs et vinyles disparaissent, et les vêtements urbains aussi. Il y a de moins en moins de stickers collés sur les murs ou les trains et les gars qui portent le baggy et la casquette se font de plus en plus rares. Le Hip-Hop n'est plus à la mode dans le style, mais la culture a imprégné une bonne base qui a su rester active. Certes, il est moins présent dans la

rue, mais le Hip-Hop a trouvé un nouveau terrain d'expression : Internet. En effet, les sites de rap français commencent à prendre de plus en plus d'importance sur le Web. Certains se lancent dans le créneau comme Tonton Marcel qui a été l'un des premiers à faire des interviews exclusives pour son site. Le site « Booska p » vient d'arriver avec la mise en ligne d'exclusivités au niveau des clips. Les skyblogs ou My Space deviennent obsolètes devant l'ogre Facebook qui commence à prendre ses marques. Il y a de plus en plus de clips de rap sur YouTube et Dailymotion, on parle même de street clips. Parallèlement, on met en ligne les premières web séries retraçant des moments de vie d'un artiste, ses enregistrements, ses déplacements en concert, voire même sa vie privée. Les supports de communication se diversifient entre l'image, la vidéo, le streaming des sons. On est vraiment entré dans la genèse de cette transformation. La place de l'image de l'artiste dans le développement est de plus en plus stratégique. Et surtout la présence sur Internet est devenue indispensable dans le cadre de la promotion d'un artiste à partir de 2007-2008.

Ainsi, une bonne année s'est écoulée depuis la fin de l'époque Nouvelle Donne. Cependant Hakim a continué à faire des concerts, à poser sur des projets. Il a continué tout simplement à faire de la musique. À aucun moment je n'ai ressenti de sa part, de la haine ou de la peine. Il a toujours su prendre du recul sur son parcours. Le plus important pour lui c'est sa famille. Certes, il n'a pas donné réellement suite à mon plan de contre-attaque, pourtant il a su se projeter dans une nouvelle aventure avec un producteur Nantais.

2. DJ 2late

La première personne qui m'a parlé de DJ 2late, ce n'est pas Hakim mais Ortega. Il avait du mal avec lui sur le plan humain, après j'ai pris beaucoup de recul concernant le portrait dépeint par Ortega, c'est un insociable sur les bords. C'est dans le cadre d'une conversation téléphonique qu'Hakim m'a présenté la situation et les prochaines étapes. Fabien De Latre aka Dj 2late est une personne de ma génération au niveau de l'âge, mais on n'a pas le même parcours. Il venait de finir son école de commerce, moi je ne l'avais même pas commencée. Il avait fait un stage chez Sony à New-York. Quand il parlait, il mettait des mots ou des expressions en anglais dans ses phrases, même dans sa manière de s'habiller, il avait un style influencé par la culture américaine. Certes, il n'avait rien à voir avec le rap, mais pour moi

c'était une force. On ne va pas se mentir, pour aller en maison de disques discuter avec les gens décisionnaires, il était parfait. Il connaissait leurs codes, leur manière de parler, on ne pouvait pas trouver mieux que lui pour ce genre de transactions. Grâce à son stage de fin d'année, il a eu une belle expérience dans une grosse structure. Cela et sa vision des choses, lui a donné des envies. Il voulait développer son business en signant l'artiste Prince d'Arabie. Il n'était pas bête, il n'avait pas choisi un artiste sorti de nulle part. Travailler avec Hakim, c'était avoir un minimum de garantie sur la qualité de l'artistique et surtout c'était un nom connu de l'Ouest de la France. Hakim a bien discuté avec lui pour comprendre ses objectifs et voir s'ils étaient dans la même ligne directrice dans la projection artistique et businessmen parlant. Hakim a parlé de moi pour donner de la force à ce projet, étant donné que j'étais sur Paris et qu'on pouvait me faire confiance en me déléguant certaines tâches. Honnêtement en l'observant, en l'écoutant parler, mais surtout quand j'ai entendu son CV, je me suis senti vraiment tout petit à côté de lui. De plus, il avait des gars à lui sur Paris en place avec des grosses connexions et là je me suis senti complètement inutile. Mais le plus important pour moi, c'était qu'on sorte un projet, qu'on fasse de l'actualité autour de Prince d'Arabie, le reste n'était pas un problème à mes yeux. Tant pis si je n'étais pas un acteur dans ce projet qui va se construire, j'allais rester un simple spectateur qui sait où est sa place. Pour bien faire les choses, Hakim a organisé une réunion sur Nantes dans les bureaux de 2late. Il y avait Hakim, 2late, Dj Rizo qui est le DJ officiel d'Hakim, Ortega son beatmatker, la copine de 2late qui était dans l'organisation et moi-même.

3. La réunion

L'objectif de cette réunion était d'expliquer comment les choses allaient s'organiser ainsi que l'orientation à prendre. Cette réunion fut un choc à tous les niveaux. Déjà, elle était ultra bien cadrée, l'ordre du jour était annoncé sur une feuille avec des annexes et chacun des participants avait une copie. On sentait vraiment l'envie de construire une structure dans la démarche. La première chose qui m'a fait bizarre, c'était que 2late a proposé de changer le nom « Prince d'Arabie en Prince DA », pour lui ce nom avait une connotation trop arabisante, cela pouvait nous fermer des portes dans le game. Après moi je me suis dit : « *il y a des groupes comme Mafia Kinfri ou Nique Ta Mère qui ont explosé malgré des noms réducteurs, voire insultants* ». Mais comme Hakim était ouvert à la proposition, et qu'il validait, moi je le

suivais même si cela ne me parlait pas trop. Effectivement, ce n'est qu'un blaze, et Hakim restera Prince d'Arabie dans l'identité musicale. De plus, 2late a proposé à Hakim d'arrêter de travailler et de lui verser le complément chômage pour qu'il puisse se concentrer sur l'enregistrement et ce pendant une année. J'ai eu peur quand j'ai entendu ça, mais 2late savait où il voulait aller. Il était clair dans ses projets, faire une mixtape pour annoncer le retour de l'artiste puis enchaîner derrière avec l'album. Il avait même réfléchi à la street-promo, aux concerts et au merchandising. Il voyait les choses en grand, pour moi c'était impressionnant. Lors de la réunion je posais toujours les deux mêmes questions : « *Qui paie et c'est pour quand ?* ». J'étais trop terre à terre selon lui, il en avait fait la remarque à Hakim. Moi, je ne connais pas New-York, mais je connais le biz sur Paris et l'importance des moyens financiers. À la fin de la réunion, il nous a expliqué qu'il allait monter un label avec Hakim et Pitch son associé qui était basé sur Paris. Il nous montrait les différents logos, les visuels, j'ai trouvé cela vraiment bien dans l'esprit et logique dans la dynamique. En effet, le label était devenu populaire auprès des maisons de disques. Elles ne voulaient plus s'occuper de développer les artistes eux-mêmes, ainsi ce type de contrat permettait de faire une sous-traitance et par là-même de faire des économies d'un point financier mais surtout de partager les risques. 2late le savait et il avait compris qu'il avait une fenêtre de tir dans le cadre de ce projet. Il voulait faire monter le buzz du label via Prince d'Arabie et décrocher un deal pour d'autres projets. C'était tout à fait possible, c'est pour cela qu'il était exigeant sur l'importance de la qualité de l'image et qu'il avait une vraie stratégie dans ses orientations.

4. La mise au travail

La plus grande qualité de 2late, c'était d'avoir une parfaite compréhension de l'importance de l'image et de la place de l'Internet dans le game. Ses premiers grands travaux furent la construction d'un site Internet « www.Princada.com » et d'une page Facebook « PrincadaArtiste ». Ainsi, il a travaillé avec un graphiste qui a fait les photos et monté le site. Le rendu était vraiment propre à la fois dans l'image et dans l'univers, c'était pro. On n'avait pas à envier les sites des autres rappeurs signés en maison de disques. Ensuite, il a contacté un journaliste pour qu'il rencontre Hakim et qu'il fasse les documents de presse sur lui, ainsi qu'une biographie et une discographie. Le tout à été mis en forme par le graphiste. De là, il a récupéré l'ensemble des visuels où Hakim faisait des apparitions. En gros, il a fait un dossier

de presse extrêmement propre dans le rendu et très pro dans le fond. Ces documents pouvaient servir pour des envois à des tourneurs, des maisons de disques, des chroniques pour le site Internet. On était équipés pour toucher n'importe qui. Concernant le côté artistique, Hakim s'était enfermé en studio avec Ortega. Ils ont été ultra créatifs, toutes les semaines apportaient un début de nouveauté. Artistiquement parlant, Hakim a été productif. Tous les éléments étaient en place pour que les choses se passent bien. De plus, 2late a su jouer de son réseau pour qu'on puisse profiter de bons plans. On a réussi à faire des feats avec des rappeurs américains, à avoir des contacts en maisons de disques, des gros beatmakers, des gros noms pour la post-prod. Personnellement, humainement parlant, je n'ai pas trop accroché mais businessmen parlant je respecte le travail que 2late a fait sur Hakim. Il a fait de son mieux même si parfois il a mal fait.

5. Le jouet

Un jour dans le cadre d'une conversation que j'ai eue avec Hakim, celui-ci m'a dit qu'on pouvait résumer cette période au titre du film de Francis Veber, un gosse de riche qui s'est payé un jouet. 2Slate n'était pas du même monde que nous. Tant mieux pour lui s'il a les moyens de se faire plaisir en produisant un rappeur. Mais je pense qu'il ne se rendait pas compte de l'ampleur de la tâche, dans sa tête tout était trop clair. Les choses se sont désagrégées au fur et à mesure. D'un côté, Ortega produisait en grande partie des morceaux qu'il enregistrerait durant cette période. De l'autre, 2late faisait faire des remixes par un autre beatmaker finlandais vraiment bon. Certaines fois, les morceaux passaient un level. Mais Ortega vivait mal cette méthode, j'ai eu de la peine pour lui. De plus, 2late n'avait pas assez confiance dans l'orientation artistique d'Hakim. Un morceau pouvait être reposé ou retravaillé en post-prod plus d'une vingtaine de fois, tant pis pour la perte de temps et d'énergie. Cependant, il n'hésitait pas à mettre les moyens pour les mixes et les masters en passant par des grands noms. On a même eu l'ingénieur qui a mixé certains titres de l'album de docteur Dre « style Dre » sur un morceau. Il est vraiment allé au bout de son délire. Grâce au travail sur Hakim, il a commencé à se faire sa place sur Nantes en mixant dans les boîtes de nuit, il a même commencé à organiser ses propres soirées. Personnellement, j'ai compris que c'était la fin quand j'ai vu des stickers de lui où il présentait une soirée sur Nantes. Il a même remplacé DJ Rizo sur certaines dates de concerts. Il s'est fait plaisir durant cette période. Quand nous

avons eu assez de matière, on a fait une réunion en studio pour décider des morceaux pour la mixtape et pour l'album et on a tranché ensemble pour savoir quels morceaux il fallait clipper. Ainsi, on a pu construire le squelette de la mixtape « L'heure du sacre » et sélectionner une partie des sons pour l'album « Régalia ».

6. L'heure du sacre ou l'heure d'une fin

Cette mixtape reprend une partie des classiques d'Hakim avec son groupe Soul Choc et de sa période solo chez Nouvelle Donne ainsi que les nouveautés enregistrées. Celle-ci a été « hosted » par DJ Sponk qui a fait le travail de New York et le tout a été mixé par DJ Rizo. Le projet a été distribué par Satellite, c'était Enarce le contact principal, le projet est sorti en digipack dans toute la France. Ainsi, j'ai eu en charge la promotion sur Paris. Pendant une semaine Hakim est monté et j'ai réussi à caler toutes les émissions rap possibles sur les radios indépendantes de l'Île de France et à rencontrer des sites Internet pour des interviews. Sans prétention particulière, je pense que ma promo a été bonne, car on n'a pas arrêté de croiser un groupe de Marseille de l'époque qui était signé dans le label de Soprano. Pour la promo, on a clippé deux titres extraits du projet. Les résultats ont été vraiment propres dans le rendu. De plus, 2late et Hakim ont eu de la promotion sur Nantes en faisant les émissions de vers chez eux, Nantes, Rennes, Angers... 2late a même fait de l'affichage sur un gros festival pour la sortie. Mais cela n'a pas suffi, les ventes n'ont pas décollé et le buzz n'a pas pris. Les vues des clips n'ont pas dépassé les 50 000, on n'a pas décroché de rendez-vous en maison de disques. Si on devait rechercher les raisons à cette situation, je reste persuadé que cela n'a rien à voir avec la qualité du projet, mais que c'était plus lié à un problème stratégique. À aucun moment, on ne m'a demandé mon avis, mais je pense que 2late était dans sa logique : « *Je paie donc c'est moi qui décide* ». En effet, depuis le début de ce projet, 2late n'a pas eu peur de dépenser de l'argent, c'était plutôt le contraire, à certains moments, on dépassait les 25 000 euros facilement. Entre assumer Hakim pendant un an, le studio, les mixes, l'infographiste, les achats de certaines prods, les clips, les mixes, les masters, les billets de train aller-retour pour Paris, la street-promo, ça faisait beaucoup d'argent... Il pensait que le retour sur investissement allait se faire naturellement. Je me rappelle même qu'il m'avait expliqué que si on dépassait un certain seuil dans l'investissement, c'était obligé d'avoir un minimum de retour sur investissement. Je suis d'accord avec lui, mais l'argent, il faut le mettre sur le poste

de fonctionnement. C'est super bien d'avoir des bons clips ou un beau site, mais si tu n'as pas le budget publicité derrière pour le booster, c'est complètement inutile. Au moment où fallait sortir de l'argent dans la promotion, il était soit à sec soit il avait trop peur d'investir en constatant le peu de retour, après avoir fait ses comptes.

Dans son école de commerce, je ne pense pas qu'on apprend que dans les affaires, il faut savoir prendre des risques ou tout simplement avoir le courage d'aller au bout de ses convictions. Certes, il s'est fait plaisir dans la construction, mais quand il fallait être sur le terrain, c'était plus compliqué. Selon lui, vendre les produits dérivés sur le stand après le concert, ce n'était pas concevable il se trouvait trop en haut pour ça. Pour arriver à ce type de poste, ce n'est pas l'argent qui est le plus important, c'est d'avoir de la maturité dans les affaires. J'ai vu des mecs en place dans le game qui vendaient eux-mêmes leurs produits. 2late était perdu, il écoutait tout le monde sauf Hakim. Un jour, on fait ça, et le lendemain c'est autre chose, entre temps il y a eu une discussion avec un mec qui s'y connaît mieux que tout le monde sur certains points, alors on change tout, une vraie girouette. Ils ont même tourné un clip qu'on n'a jamais exploité, cela démontre bien qu'il ne savait plus vraiment comment faire les choses. Je ne parle même pas de son associé qui n'a pas vraiment servi à grand-chose, il n'a rien ramené de concret. Je me rappelle, je l'écoutais parler sur des anecdotes des mecs du game, des histoires de quartier, mais au bout de compte je n'ai rien vu, il n'a pas apporté la moindre chose dans notre aventure. On n'est rentrés sur aucun site Internet de l'époque. La mixtape est sortie fin juin juste avant l'été et il voulait en faire la promotion en septembre. Pour moi c'est se tirer une balle dans le pied, attendre deux mois pour déployer la communication. Bien entendu, en septembre, problème, il ne s'est rien passé. En effet, 2late a commencé à rechercher des investisseurs car il avait compris qu'il en fallait. Il a rencontré Dem's un producteur Nantais qui a fait sa renommée en produisant le groupe Tragédie. Hakim a même fait des morceaux dans son studio d'enregistrement. Mais au lieu de se battre pour son artiste, 2late a préféré se positionner avec Dem's pour organiser des soirées afin de financer le couse, selon lui. Mon plus grand regret, c'est de n'avoir jamais rencontré ce producteur. J'aurais aimé le regarder dans les yeux et parler biz avec lui. Je voulais mettre des sous sur la table en co-prod, montrer que l'état d'esprit de 2late, qui consistait à se rabaisser, ne représentait pas le reste de l'équipe. Je pense que ce producteur ne nous a pas pris au sérieux. Au bout du compte, le projet est sorti avec très peu de promo, Hakim a 20 morceaux

de côté pour un album et la dynamique s'est estompée doucement mais sûrement. Le plus marrant dans cette histoire c'est que je n'avais pas ma place dans cette aventure. Un jour 2late avait fait une distribution des rôles et des tâches de chacun et mon nom n'apparaissait nulle part. Hakim avait senti que cela m'avait touché et il m'a vite rassuré avec ces mots « *t'inquiète pas Didine, tu vas venir aux concerts, te prends la tête, tu seras avec nous.* » Les circonstances ont fait que je n'ai jamais pu venir aux enregistrements des différents clips, moi qui n'avais jamais rien raté d'important dans le biz, ce fut une autre déception. Je ne voulais pas apparaître sur les images, juste être là pour vivre l'instant avec mes gars. Quand il fallait sortir de l'argent, je n'ai jamais hésité, c'était important pour moi d'aider Hakim. Je peux comprendre que 2late soit passé à autre chose mais il aurait dû en parler avec Hakim et lui dire les mots en face. Les jours ont passé et Hakim avait de moins en moins de nouvelles. Il a alors fait la chose la plus normale qui soit, quand la période d'indemnisation d'un an s'est terminée, il a repris un taf comme d'habitude.

7. Avec le temps

Personnellement j'ai mis beaucoup de temps à digérer la période 2late avec ses rêves de grandeurs et pourtant, j'avoue j'y ai cru à un moment. Je pense ne pas avoir été le seul, mais jamais nous ne nous sommes réunis entre nous pour se dire les choses. Je voyais des rappeurs passer devant nous, comme si on était bloqués sur le quai d'une gare, qu'on voyait les autres partir et nous avec nos billets en main, on attendait comme des cons. Ce n'était pas une question de talent, mais il y a eu d'autres paramètres, pourquoi eux et pas nous ? Le temps est passé, Hakim a agrandi sa famille et ses responsabilités, moi je ne pouvais pas rester comme ça à ne rien faire. Je me suis concentré sur un projet personnel. En effet, grâce à l'innovation technologique, plus besoin d'aller en studio pour faire des enregistrements. J'ai trouvé un nouveau terrain de jeux.

8. La « MAO » samedi de 9h à 12H30

À l'époque de ma collaboration avec Banneur, j'avais pris un travail d'animateur de quartier. Durant les vacances, le mercredi et le samedi, le service jeunesse de ma ville proposait un

planning d'activités aux jeunes âgés de 10 à 20 ans. J'ai développé la danse Hip-Hop via mon implication dans l'association, puis j'ai voulu aussi apporter autre chose. En effet, mon ami Lourdou avait proposé de créer un atelier de musique avec son matériel personnel (un micro et un enregistreur). Je lui ai fait une proposition d'achat de son ordinateur, de la carte son et du micro, afin de pouvoir monter un home studio dans un bureau. Les prix étaient devenus accessibles, faire de la musique s'était démocratisé. Pour moins de 2000 euros, on a pu s'équiper. J'ai beaucoup observé les ingénieurs du son durant les enregistrements, j'ai posé des questions. J'ai vite compris les bases d'une prise de voix. De plus, j'ai beaucoup appris grâce à mon ami Didier qui m'a donné une petite formation pour que j'aie les bases. Ainsi, j'ai fondé le premier atelier d'enregistrement et d'écriture dans ma ville, la Musique Assistée par Ordinateur (MAO). Le samedi de 9h à 12h30, on était en face de la gare installés dans le Point Info Jeunesse. On était en autonomie totale, on m'avait donné les clefs et les codes des alarmes. On avait réussi à se construire notre univers. Le temps passait tellement vite, j'ai pris beaucoup de plaisir durant cette période. À la base, cet atelier était destiné aux jeunes de ma ville, très vite un petit noyau s'est formé, mais au fur et à mesure des jeunes d'autres villes sont venus. C'était des copains d'école, de foot ou d'autres activités. En quelques semaines, on s'est retrouvés à plus d'une vingtaine de jeunes de quartiers différents, de villes différentes dans un même lieu. Parfois leurs villes étaient en conflit dans des grosses histoires de bandes ennemies, mais la MAO était un lieu neutre. On était tous là pour la musique et pour en faire. Nos débuts étaient vraiment amateurs, il fallait expliquer les mesures pour bien poser dans les temps. Ils étaient tous fans des rappeurs du moment, ils écoutaient de tout, mais ils n'arrivaient pas à avoir de recul sur une écoute, comprendre la technique de pose, la profondeur des phrases. Leurs premiers textes étaient extrêmement durs avec beaucoup d'insultes, on était dans l'ego trip pur « *Je suis le plus fort, je te n.... si tu dis que j'ai tort* ». C'était très léger dans l'écriture, même moi j'avais du mal dans l'enregistrement. Mais il fallait passer par cette phase pour qu'ils s'expriment car leur quotidien était compliqué. J'ai eu des vrais voyous à la MAO, des dealers, des bagarreurs...Mais quand ils ont commencé à se livrer dans des discussions ou dans leurs textes, tu te rends compte que la plupart d'eux sont en souffrance ; en rupture familiale, besoin d'argent pour aider leur mère, ou ils se cherchent tout simplement. Dans un quartier, c'est compliqué de s'affirmer. Faire de la musique est une thérapie comme une autre, je pense qu'il faut pouvoir dire ce que tu penses sans être jugé pour pouvoir passer à autre chose. Avec du recul, je réalise que j'étais extrêmement dur, je ne

laissais rien passer. Je leur disais les choses directement sur la qualité de leur production. J'ai même refusé qu'un jeune fasse un concert car je trouvais qu'il n'avait pas le niveau. Je leur ai appris les mesures, à prendre du recul sur leur écriture, je leur ai expliqué comment fonctionne le logiciel, les techniques de pose, comment parler à un ingénieur du son... J'ai même donné mon avis ou fait des propositions sur leur nom d'artiste. Mon organisation était simple, en début de séance je donnais le thème et je laissais tourner la prod. Je forçais tout le monde à écrire sur place et à poser directement derrière. C'était marrant de voir des jeunes qui n'aimaient pas forcément l'école se concentrer sur leurs feuilles, si méthodiques. Ils avaient leurs cahiers et leurs habitudes pour ranger les affaires. Ils prenaient le temps avant d'écrire, ils voulaient être clairs, mais surtout progresser. Cette génération a grandi avec Internet, les jeunes prenaient le MP3 en fin de session et le faisaient tourner pour leurs amis ou le mettaient sur le Skyblog en espérant avoir un nombre d'écoutes. Rien à faire qu'il n'y ait pas de mise à plat, de mixes ou que je les voie saturés par moments. Ils écoutaient leurs sons directement sur leur téléphone sans casque et une grande partie d'entre eux ne connaissait pas la culture Hip-Hop et ses codes. Ils faisaient du rap comme d'autres font du foot.

9. La Zone d'Espoir Prioritaire, La ZEP

C'est au bout de deux années que certains ont réussi à développer un univers, leurs plumes dans leurs couplets. Les thèmes étaient de plus en plus ouverts, tu sentais une maîtrise dans leurs poses. Bien évidemment le groupe s'est ventilé, certains ont arrêté car ils sentaient que le niveau était trop haut, d'autres se sont accrochés et ont progressé, en décalage par rapport aux autres. C'est simple, c'est souvent sur un son ou un couplet, voire sur une phase que le MC s'affirme et à ce moment-là tu peux te dire que c'est bon ; il a passé un cap. Et pour eux la MAO est devenue trop simple, ils allaient en home studio « *faire du def* » mais ils passaient le samedi pour faire les écoutes et discuter du morceau. Durant, cette période, les homes studio se sont développés. Souvent c'était des ingénieurs du son ou des jeunes qui avaient fait des études dans le domaine, mais qui n'ont pas eu les moyens d'ouvrir un studio qui aménage une salle chez eux et font des enregistrements, qui les ouvraient. C'était comme la MAO mais avec un matériel plus poussé et un ingénieur beaucoup plus compétent que moi bien évidemment. Finis les studios à 500 francs de l'heure, tu peux avoir un son avec une mise à plat pour 20 euros et le mixe pour 20 euros de plus si tu attends quelques jours.

On a commencé à faire des scènes, c'était un autre travail pour moi. Leur expliquer les balances, faire les backs mais aussi le jeu de scène. J'ai tenté au maximum de leur donner les bases pour gérer un concert d'un point de vue présence scénique, après derrière le micro, il n'y a pas de surprise, c'est le travail de préparation qui paie. J'ai pris la décision de faire un projet avec ces jeunes. Avec l'un d'entre eux, j'ai trouvé un nom pour notre équipe « La ZEP, La Zone d'Espoir Prioritaire ». C'était un clin d'œil par rapport à leur scolarité, car beaucoup d'entre eux étaient dans des établissements classés ZEP « Zone d'Education Prioritaire ». J'ai fait une sélection des meilleurs morceaux qu'ils ont enregistrés en studio et à la MAO et j'ai fait une mixtape. Le tout a été mixé par DJ Rizo et la pochette faite par Lourdou, j'ai fait ce projet en famille. C'était la première mixe faite dans ma ville et la dernière aussi. Les jeunes étaient contents de voir la concrétisation de leur travail sur un CD. J'ai fait 500 exemplaires que j'ai partagé pour chaque jeune afin qu'il les donne, qu'il les fasse tourner. C'était la première fois de leur vie qu'ils avaient un projet avec leur nom d'artiste et pour certains la dernière.

10. Le début de la fin version 4

Je savais que les maisons de disques voulaient du sang neuf, moi poussé par cette envie de toujours faire mieux, je voulais passer un autre niveau comme d'habitude... cette sale habitude. Je voulais faire un projet de plus grande importance : des feats avec des rappeurs en place, une distribution nationale et un peu de promo. C'est dans ce projet que je me suis lancé après la période 2late avec Hakim. Je voulais me prouver à moi-même que j'étais capable d'entreprendre. Certes, mon projet n'a pas abouti mais je peux être fier d'avoir été en concurrence avec le collectif « la Sexion d'Assaut » en maison de disques et on connaît leur réussite. J'en ai marre d'avoir raison, c'est super frustrant, entre ma marque de vêtements, la ZEP, à chaque fois je suis dans la bonne direction, mais il me manque le petit truc pour exploser. J'avais réussi à calibrer un univers pour mes artistes, j'ai convaincu la mairie de donner un budget pour nous payer un studio d'enregistrement, les mixes et masters. J'ai sollicité des beatmakers et Ortega pour les prods et j'ai fait jouer de mon réseau pour les feats. Je me suis investi dans ce projet humainement et financièrement parlant, mais il y a eu un

paramètre que j'ai pris en pleine face, c'est l'ego des jeunes. J'ai toujours bossé avec des mecs matures par rapport à ce biz et à leurs envies.

Certes ce sont des jeunes que je ne connais que depuis un an, je leur ai tout appris d'un point de vue musical, mais le problème était que je n'avais jamais pas pris le temps de leur expliquer le biz en lui-même. Pour faire simple, certains ont pris la grosse tête. Un jour j'ai pris le train et j'ai entendu un son de notre mixtape en fond dans le wagon. Des jeunes parlaient entre eux et disaient que ce groupe c'était du lourd. J'ai effectivement apprécié ce moment mais je suis vite passé à autre chose, le buzz commençait à venir, c'était palpable mais pour moi c'était normal. J'avais déjà vécu ces moments-là avant, à une bien plus grande échelle. Mais ces jeunes qui pratiquaient le rap comme le foot, ils ont commencé à espérer percer, exactement comme dans leur sport, et ça je ne l'avais pas pris en compte. J'ai commencé à faire face aux premiers caprices, il y avait de plus en plus de tensions dans l'équipe. La vibe n'était plus aussi bonne. J'ai réussi à faire le début des enregistrements des solos et les feats au fur et à mesure. Je suis même parti à Marseille en BX avec 4 jeunes pour faire des feats avec des rappers du sud. Mais je n'ai pas réussi à aller au bout de ce projet, trop de pression, trop dur et surtout humainement j'ai été blessé par l'attitude de certains. Ils ne savaient pas que j'avais payé chaque feat pour leur faire plaisir, sans compter les trajets et autres. Le game étant devenu de plus en plus dur pour les artistes du fait de la baisse des ventes des CDs et de la popularisation du MP3, ils ont dû développer d'autres sources de revenu comme les concerts et les feats. Concrètement, tu paies un artiste pour qu'il vienne chanter avec toi. Finie l'époque où il fallait avoir un feeling artistique, maintenant c'est uniquement du biz. Après, les tarifs peuvent aller de 300 euros à 1500 euros, la marge de manœuvre dans la négociation est ultra limitée. Il faut juste obtenir le contact et être direct dans la demande. Mais ça les jeunes ne le savaient pas, tout leur était dû et surtout ils trouvaient que ça prenait trop de temps. Moi, je leur en veux, car pour cette génération faire de la musique est simple. Pour eux, je me suis dépassé et pourtant ils étaient assez matures pour faire les choses eux-mêmes. Ils ne savaient pas que j'étais allé faire écouter certains de leurs morceaux à de gros contacts en maison de disques, alors ils m'ont dit : « *trop tard* ». Ils venaient de signer la « *Sexion d'Assaut* » mais « *c'est vraiment du bon travail* ». Ils ne savent rien du temps que j'ai passé pour eux, mais c'est la vie. On ne peut pas tout réussir. Il faut savoir rebondir.

Concrètement, j'ai plus de 15 morceaux dans mon ordinateur à la maison qui dorment, mais un jour je vais les exploiter il faut juste que je trouve le bon angle d'attaque. De cette aventure, certains sont restés très proches, les autres, je n'ai plus de nouvelles. Seulement deux sont restés actifs dans la musique. Un de mes gars a même monté son label avec son équipe en Angleterre alors qu'il ne parle pas un mot d'anglais. Il est parti là-bas juste parce que les taxes y sont moins élevées, j'ai été impressionné quand il m'a expliqué ça à la maison. Musicalement ses sons ne me parlent pas du tout, mais humainement je l'apprécie. Il est dans son délire et je respecte ça. L'autre continue à faire des sons, il lance des clips sur Internet mais lui a fait l'erreur de suivre la tendance dans la pose. Il suit la mode et surtout au niveau des thèmes dans son écriture, ça tourne en rond. Malheureusement businessmen parlant, il ne se rend pas compte des choses. Un jour je lui explique que j'ai le plan pour passer un clip en télévision mais qu'on ne touche pas les droits dessus. Sur le coup il est d'accord, mais quand le clip tourne sur une chaîne de la TNT, il est venu me prendre la tête avec les droits, le réalisateur lui avait monté le bourrichon. C'est vraiment dommage, avec plus de travail, il aurait pu être un meilleur MC. Il est resté sur ses acquis et n'a pas compris l'importance d'avoir un univers. Et j'ai un autre gars, un gars sûr. Il pose moins mais selon moi, il a le truc, c'est un consommateur de musique. Il comprend vite, il sait tout faire. Lui a appris le recul dans la musique car il a une famille à nourrir. Je pense que quand les paramètres seront bons, je vais faire un projet avec lui, mais le temps n'est pas encore venu pour ça.

11. La rencontre

Dans le cadre de ce fameux projet, j'ai joué de mon réseau pour faire des feats. J'ai toujours sollicité mes gars les plus proches car eux ne parlent jamais d'argent et donnent le meilleur d'eux-mêmes pour m'aider. Penser à Ortega est un réflexe dans ce genre de situation. Suite à l'aventure avec 2Late, Ortega est parti dans le sud, à Toulon. Il a suivi sa copine de l'époque. Avec le temps, il a réussi à se faire des contacts, il est entré en collaboration avec une personne qui a monté des ateliers de MAO en prison. C'était un ancien prisonnier qui avait créé une association permettant aux détenus d'avoir des activités. Ainsi, il invite des rappeurs connus de toute la France à faire des ateliers d'écriture et organise des concerts. Ortega a pu rencontrer une grande partie du game dans le cadre de ses actions et il a pu m'en faire profiter

pour mes feats. C'est comme cela que j'ai fait la rencontre d'une personne qui m'a ouvert les yeux sur le game. Je ne donnerai pas le nom de ce rappeur, ni de son équipe, ce n'est pas une question de peur, j'en ai juste assez des polémiques, personnellement je suis passé à autre chose. Dans le cadre de mon projet, j'ai ciblé un rappeur bien précis et Ortega avait la connexion. J'ai réussi à le contacter pour mon projet et il ne prenait pas très cher en plus. J'étais content de l'avoir, j'avais bien aimé son premier album mais surtout je le trouvais bon dans l'écriture. Le jour de notre rencontre, je l'ai trouvé très simple et il a été humain et sympa avec les jeunes. Il a pris le temps de parler avec eux et de donner une cohérence artistique dans la construction du morceau. Je garde un très bon souvenir de cette soirée en studio, il a vraiment bien fait les choses.

12. Pour un grand cœur, rien n'est impossible

Un jour, je reçois un message sur mon téléphone, qui était en fait destiné à tout le répertoire de la personne l'ayant envoyé. Celle-ci expliquait qu'elle avait un gros souci de famille et qu'elle avait besoin de sous urgemment. C'était ce rappeur que je venais de rencontrer, j'ai été surpris par la tonalité du texte. J'ai spontanément rappelé pour savoir ce qui se passait. J'ai eu beaucoup de peine pour lui et je trouvais l'action limite désespérée. Je lui ai dit que je pouvais lui passer un peu de sous. Une semaine plus tard, il est revenu me voir. On a passé un peu de temps ensemble, je lui ai donné de l'argent et il m'a proposé de travailler avec lui et son équipe. Il faut savoir que son équipe est dirigée par les plus importants producteurs de France. Ils ont produit 80% du rap français, c'était un honneur pour moi de les rencontrer vu leur parcours et leur réussite. De plus, il faut savoir que ce rappeur a écoulé plus de 45 000 exemplaires de son dernier album. Il a presque eu le disque d'or, certains de ses clips tournent avec plusieurs millions de vues. Il est connu et respecté par de nombreux rappeurs dans le game. Là j'étais dans la cour des grands, dans une autre dimension. Travailler avec eux allait me permettre de me faire un vrai réseau et surtout de passer cette fameuse étape derrière laquelle je cours depuis un certain nombre d'années. La première fois que j'ai rencontré son équipe, c'était dans leur studio, du côté des Champs-Élysées. Quand je suis rentré dans le hall d'entrée, j'ai vu tous leurs disques accrochés sur les murs. C'était comme si tu allais dans un musée, j'ai halluciné sur le coup, mais je n'ai rien montré de mon émotion. J'ai vu plus d'une vingtaine de disques de diamant, de platine, d'or, je me suis rendu compte que j'étais chez les

5% de gars du game qui génèrent 95% de bénéfice. Le studio était sur trois étages, celui d'enregistrement se situait au dernier. Quand j'y rentre, il y a que les gros artistes du rap français, mais je continue à rester stoïque. Je « checke » sans faire de sourire particulier, je salue mon gars et je me pose dans un coin. Je ne parle à personne, j'écoute beaucoup. Je ne fais pas le bouffon pour être copain avec eux, je reste à ma place et je ne prends que très rarement la parole. Je sens que certains se posent des questions quant à ma présence et mon côté détaché montre que je connais le monde de la musique et son biz. Je me suis fondu rapidement dans le décor, j'avais, par ailleurs emmené avec moi un petit de ma bande qui rappait, pour lui montrer. Je suis arrivé à une période clé pour cet artiste, car son équipe de producteurs se séparait et il fallait faire le nécessaire pour qu'il puisse rebondir. Avec l'un des producteurs, ils avaient travaillé sur différents morceaux et surtout ils avaient le réseau des médias. Mais d'un point de vue financier, ils ne voulaient plus investir et voulaient faire avec les moyens du bord. D'un point de vue artistique, je n'ai rien à dire sur la qualité des prods et des morceaux dans leur globalité, mais je n'étais pas convaincu à 100% non plus. J'ai suivi la dynamique et j'ai vite trouvé ma place. Quand je parlais sur les morceaux, c'était concret, et j'étais clair au niveau des mixes. Mais j'ai senti un peu de jalousie de la part de l'un des membres de l'équipe, il était très proche de l'artiste et j'ai eu l'impression qu'il pensait que je voulais lui voler son copain. Dans ce milieu, tu penses d'abord à tes intérêts. Je ressentais ce malaise, mais je faisais comme si de rien n'était. Sur le plan artistique, si je devais comparer avec Hakim ou Banneur, on était au même niveau. Je n'avais rien à envier à ces types qui ont réussi dans le game, je connaissais la musique et surtout je pouvais proposer beaucoup d'idées créatives. Là, je sais de quoi je parle, mais j'ai beaucoup appris sur d'autres aspects. En effet, la première chose que j'ai remarqué, c'est que ce rappeur ne lâchait jamais son téléphone, il écrivait même ses textes dessus. Un jour je lui ai demandé : « *Mais tu fais quoi avec ton téléphone poto ?* ». Il m'a expliqué qu'il communiquait constamment sur ses différents réseaux sociaux et qu'il répondait à ses fans. Du temps s'était écoulé depuis la sortie de son dernier projet, certes il avait fait des apparitions sur certains projets d'importance nationale mais en feat. Il n'a rien sorti sous son nom. C'est important de montrer qu'on est vivant dans le game, sinon on t'a vite oublié et les gens vont passer à autre chose. Un jour lors d'une conversation qu'on a eue, j'ai aimé son point de vue sur la vie : « *On est de passage, il est important de laisser une trace* ». Et communiquer rentre dans cette logique, être proche des gens et faire une musique qui correspond à sa nature. Je suis resté dans leur cercle pendant

deux années. Entre le studio, les dates de concerts, les sorties sur Paris, j'ai découvert un autre business, mais surtout j'ai appris sur moi-même.

13. Les chiffres quand tu aimes tu ne comptes pas

Durant cette période j'ai compris l'importance des chiffres : le nombre de vues YouTube, le nombre d'amis Facebook, de followers sur Twitter... Avec le temps, la bonne image que j'avais de ce rappeur a commencé à s'estomper. En privé, il était très cassant, voire jaloux dans sa critique envers les autres artistes, il ne parlait que chiffres ventes, vues YouTube, mais en public il avait toujours cette image lisse. Je me rappelle, il avait la rage contre un gars, mais quand il le voyait de visu, il le prenait dans ses bras, il l'appelait mon frère, le félicitait même pour son travail. Tout était calculé, il ne voulait se mettre personne à dos. Ça, c'est l'une des réalités du game. Je me suis rendu compte que ces chiffres étaient extrêmement importants si l'on espérait décrocher un deal. Durant cette période, ils commençaient à devenir des critères de sélection dans la signature. Il est important de rester en contact avec sa fan base, cela montre le potentiel de l'artiste. Plus il est suivi par des gens, plus il a de chance de réussir lorsqu'il sort un projet. Par ailleurs, j'ai découvert l'importance des commentaires laissés par les fans sur les réseaux sociaux. Les maisons de disques les lisent, tout est analysé. Avoir du buzz, c'est avoir des vues sur YouTube, des amis Facebook, des commentaires quand tu publies. Ce rappeur alimentait constamment ses réseaux en mettant une phrase d'un texte, une photo, de la vidéo en live... Il est important, voire primordial de ne pas perdre de fans surtout. Lui voulait vraiment continuer à exister dans le game. En signant dans cette équipe, il a eu beaucoup de chance, depuis son premier projet. Les producteurs ont produit d'autres artistes un peu comme Hakim, mais lui a attendu son tour. Il a enregistré des morceaux, il a travaillé et fait des dates grâce à son buzz. Mais manque de chance pour lui, la structure était en train de disparaître. Son buzz commençait à s'effriter, il devait sortir son projet dans de bonnes conditions. De plus, il avait gardé son train de vie et commençait à être à sec d'un point de vue financier. Un jour, il m'a expliqué qu'il avait gagné, entre ses avances et ses différents droits, environ 80 000 euros sur une année, sans compter ses dates de concerts. Il prenait environ 1 500 euros par concert quand il avait du buzz. Il a bien vécu grâce à sa musique mais c'était avant que ça devienne plus compliqué pour lui. Ainsi je l'ai aidé durant cette période, j'ai épongé ses différentes dettes et j'ai financé une partie de la

promo de ce fameux nouveau projet. À ce moment-là j'ai écouté mon cœur. Je lui ai fait confiance, je n'ai pas fait cela pour m'acheter une place dans son équipe, mais tout simplement pour aider la personne car je voulais qu'elle avance dans ses projets. Je pensais qu'on pouvait faire un nouvel album et de grandes choses ensemble. Il prônait de très belles valeurs dans ses textes et des bons conseils à la nouvelle génération. Il était à l'opposé des rappeurs ghetto ou bling-bling et surtout il avait le respect des autres. Je me reconnaissais dans ses valeurs et je voulais qu'elles soient popularisées. Mais au fond de moi, j'avais un manque car je me suis rendu compte que j'aimais faire ce biz avec lui, mais que je préférerais nettement être avec mes frères (Ortega, Dj Zozo, Hakim...). J'ai contacté Hakim, je lui ai dit que je voulais arrêter pour faire des affaires avec lui. Il m'a répondu : « *Médine, apprends avec eux, tu es actuellement avec des gens qui sont vraiment dans le business. Quand tu auras fait le tour, passe à autre chose* ». Mais plus j'avancais, plus je me rendais compte que le business du rap à un certain niveau n'avait plus rien à voir avec les valeurs du Hip-Hop. C'est un monde très dur et implacable, quand on n'a plus besoin de toi, on te jette comme un produit et on passe à autre chose. Cela s'est passé comme cela pour l'artiste avec qui je travaillais. Les producteurs avaient rentabilisé leurs investissements sur lui. Ils lui ont fait comprendre, on bosse avec toi, mais on ne te paye rien. On t'enregistre gratuitement dans nos studios, mais le reste c'est toi qui gères. Quand tu repars à la case départ, d'un point de vue humain, c'est dur à vivre et il est normal que certains artistes craquent et fassent des dépressions plus ou moins lourdes. Il faut être fort et bien entouré quand tu vis ce type de moment. Tes morceaux ont tourné en boucle, tu as rempli des salles, fait des clips, des interviews... Rien n'est acquis dans ce monde. Je connais des artistes qui ont fait des disques d'or, qui ont fini comme postiers ou qui sont en bas du bâtiment à fumer des joints. La musique reste une industrie et le rappeur, une source de consommation avec une date de péremption, c'est encore et toujours une histoire de chiffres.

14. Le côté obscur

C'est durant cette période que je me suis rendu compte ce que c'était que d'être dans une équipe qui a la cote dans le milieu. Tu vois vraiment la vie autrement, rien qu'en sortant le nom de l'artiste, cela inspire le respect et tu t'ouvres un nombre important de portes. Tu es

plus crédible et lorsque tu parles, on t'écoute attentivement. Mais j'ai vite compris que la manipulation et le mensonge sont la clé de ce milieu. Honnêtement, c'est au bout de 8 mois que j'ai compris le manège de ce rappeur. Ce côté très lisse, c'est juste pour se faire aimer, avec des « mon frère, frérot ou la famille » à la fin de chaque phrase. C'était un vrai commercial, voire un menteur, il avait compris l'importance de créer des liens forts avec sa fan base et surtout comment la solliciter. Sa fameuse fan base, c'était mieux que Pôle Emploi, elle lui permettait de recruter gratuitement un graphiste, des gens qui gèrent les réseaux sociaux, des monteurs pour des vidéos... Il savait leur donner de l'affection et du temps. Eux, ils étaient heureux de voir leur artiste être à leur écoute, ils étaient dévoués dans leur travail. Pour eux, c'était un honneur qu'on leur délègue certaines tâches. Je me rappelle un soir après un concert, il m'a présenté la fille qui gérait la communication sur ses réseaux sociaux. Elle était à fond dedans la pauvre, elle m'a fait de la peine. L'autre, il n'en avait rien à faire d'elle, c'était vraiment un très bon manipulateur. Je me souviens que lors d'un autre concert, j'ai moi-même participé à ce genre de mensonges. Je suis parti en Suisse dans le cadre d'un festival Hip-Hop dont nous étions les têtes d'affiche. C'était la première fois que je faisais un concert en qualité de star de la soirée. Tout le monde te regarde, a envie de te parler, les organisateurs sont aux petits soins. Même quand tu te balades en ville, tu sens un truc. On est partis manger dans un restaurant en ville avant notre passage. Nous sommes revenus au concert juste avant notre tour. Ainsi, le groupe local qui faisait la première partie sort de scène et nous demande nos impressions. On a tous menti en les félicitant d'avoir fait une bonne prestation avec beaucoup d'énergie. En réalité, on n'a vu que 30 secondes de leur passage. J'ai eu honte sur le coup car d'habitude c'est moi qui fais la première partie avec mes artistes. Le mensonge chez ce rappeur et son équipe était tellement naturel, tout ça pour garder une bonne image en espérant qu'on leur achète le prochain projet, tous étaient dans le calcul. Et le soir même, je me suis retrouvé dans la plus grande boîte de nuit d'Europe en survêtement, baskets aux pieds, bonnet sur la tête, dans un carré VIP avec des strip-teaseuses. On était très loin du respect de la femme que le rappeur prônait dans ses textes. J'ai découvert les soirées de poker clandestin sur Paris où pas mal de rappeurs, de personnalités des médias jouaient toute la nuit. Tu te rends compte que tout le monde se connaît dans ce milieu et que tout le monde a une histoire sur quelqu'un, un peu comme Charles Pasqua avec son armoire et ses dossiers. Ils se tiennent entre eux, c'est impressionnant. Mais le pire c'est la triche, j'ai acheté des vues YouTube dans le cadre de la sortie d'un clip. Je me rappelle, on m'avait donné le nom d'un

site russe par lequel tous les rappers passaient. C'était indétectable. En plus il fallait mettre des commentaires pour être cohérent. Quand je l'écoutais, selon lui, tous les rappers achetaient des vues, c'était normal. Il me citait une liste de noms avec des mecs supers connus. Entre manipuler des pauvres gens pour obtenir des choses, mentir à d'autres pour se faire aimer et tricher pour montrer qu'on est en place, cette période fut compliquée pour moi. Ce ne sont pas les valeurs que je prône. Au début je ne pensais pas que j'allais m'engager dans cette direction. Mais à leur décharge c'est partout pareil, le milieu est comme ça et la réalité n'est pas jolie. Tout est calculé dans la démarche, il ne faut pas te fermer des portes et faire ami-ami avec tout le monde.

15. La vérité fait mal

Plus le temps passait et plus je me sentais mal, plus du tout à ma place. Mais les choses étaient compliquées pour moi, car je m'investissais financièrement de plus en plus. J'étais dans un cercle vicieux, je faisais la banque. Je n'arrêtais pas d'envoyer des mandats cash à la Poste pour toutes sortes de raisons. Entre le père malade, les huissiers à payer, les retards de loyer, l'achat de matériel pour faire nos propres clips, ou le financement d'un gros clip qui aurait dû nous faire péter, je déboursais tout le temps. Le rappeur n'arrêtait pas de m'appeler et de pleurer au téléphone pour que je l'aide. Il me parlait des rendez-vous en maisons de disques et me disait que dès qu'il toucherait une avance, il me rembourserait sans aucun problème. J'étais son frère, son sang et il m'aimait. Mais un jour sur les réseaux sociaux, j'ai vu qu'il était parti au Canada enregistrer et tourner un clip. Il était parti avec un gars à lui, à ce moment-là, un truc s'est brisé en moi. Je me suis assis et j'ai compris que depuis le départ il m'avait manipulé. Même le jour de notre rencontre, il avait fait semblant, tout n'était que mensonge. Il me mentait comme aux autres, il voulait juste de l'argent. Je suis monté dans une colère monstre et j'avoue que j'ai failli faire une grosse bêtise. Je l'ai pisté pour savoir où il habitait, je suis parti au quartier prendre une arme. Je voulais lui tirer dessus pour le tuer ou le mutiler à vie. Je croulais sous les dettes à cause de lui, j'étais épuisé psychologiquement. Il m'a fait du mal et il s'est foutu de ma gueule. Un matin je me suis levé et je me suis dit que je ne pouvais pas faire ça. Je n'allais pas gâcher ma vie pour lui, et je n'allais pas en parler à qui que ce soit, car sinon des personnes qui m'aimaient énormément allaient faire le sale travail et je ne voulais pas qu'elles aient des soucis à cause de moi. Comment moi, une personne si

intelligente d'après les autres, a pu se faire manipuler à ce point, comment j'ai pu être aussi aveugle ? J'ai pris mon courage à deux mains et je suis allé voir un psychologue pour trouver les réponses. J'étais dans un manque affectif par rapport à mes problèmes de famille et lui a trouvé la clé. J'ai réussi à me reconstruire, je n'ai jamais récupéré le moindre sou de cette aventure. Mais je suis beaucoup fort maintenant. Le jour où j'ai compris que ce mec avait un sérieux problème, c'est quand il m'a annoncé que son fils était mort et la semaine suivante, il me disait que son fils était gravement malade. Là j'ai compris que le mec était prêt à tout. Un jour, je lui ai dit qu'il avait trop menti et qu'il n'avait qu'à me recontacter le jour où il aurait mon argent. Entre temps il a sorti son projet dans une petite distribution, il est passé complètement inaperçu. Grâce à son nom, il a réussi à faire des clips gratuits mais cela n'a pas fonctionné. Il y a une justice sur terre. Dernièrement j'ai vu qu'il avait signé dans un label, mais son dernier clip n'a pas vraiment fonctionné non plus. Il a voulu changer de style pour être plus actuel, mais il a raté le train. Honnêtement la nouvelle génération ne le connaît pas. Je ne lui en veux plus, il avait fait le choix de vivre de la musique, mais il aurait dû passer à autre chose. J'étais là au bon moment pour lui, une bonne poire. Je ne regrette rien, lui et moi on fera les comptes devant Dieu, c'est juste une question de temps.

16. L'importance de cette période

Cette période a été importante pour ma construction. En effet, entre le projet avorté avec les gars de chez moi et la mésaventure avec ceux du milieu, j'ai compris beaucoup de choses à la fois sur les nouvelles règles du game et sur moi-même, comment me positionner. J'ai mis du temps pour me remettre dedans, car je devais redresser la barre financièrement. Mais la vie a pris le dessus et heureusement pour moi. Mais un jour j'ai vécu une anecdote qui m'a mis face à une réalité. Il m'a fallu du temps pour comprendre ce que je venais de vivre. Je me suis assis même, histoire de mieux encaisser. Je me répétais notre conversation afin d'analyser mes paroles, mais au bout du compte, c'est toujours le même résultat : je me sens ridicule. Je revois son regard de complaisance et son sourire en coin. Les réactions du corps ne mentent jamais, malheureusement. Il est plus jeune que les élèves que j'ai en cours. Ce qui me fait encore plus mal, c'est que c'est un petit de chez moi, je connais sa famille, ses potes, je l'ai vu grandir. Il y a toujours eu un respect naturel entre nous dans le quartier, mais sa réaction m'a désarçonné, limite je n'ai pas compris, je n'ai rien vu venir. Je l'ai simplement invité à la

maison pour y écouter ses derniers enregistrements. Je voulais lui donner mon avis sur l'ensemble de son travail d'un point de vue artistique, lui donner des conseils dans la technique de pose, l'aiguiller pour qu'il progresse. Ma démarche était purement Hip-Hop, transmettre un savoir qu'on m'a donné, un moment de partage, c'est la base. Et lui m'a répondu comme si j'étais un petit, limite un fan, j'ai halluciné : « *t'inquiète couse, en ce moment, je n'ai pas le temps, je te tiens au courant quand je serai disponible* ». À la base, je ne côtoie pas des mecs plus jeunes que moi, mais la culture Hip-Hop permet un brassage, une ouverture d'esprit, un partage et la transmission d'un savoir. Pour moi, expliquer « le six tape à un futur b.boy », « les mesures sur une phase B à un rappeur débutant » ou « l'analyse de la programmation neurolinguistique dans une situation de négociation à un étudiant », c'est la même chose. Plus qu'une simple passion, cette musique « le rap » fait partie intégrante de mon existence. C'est le fil conducteur de la construction de ma vie personnelle et professionnelle. J'y ai investi tout mon temps libre, mon argent, mes rêves, mon amour. Plus de quinze années à entreprendre des projets qui ont peu de chances d'aboutir. Sans vouloir faire le prétentieux, j'ai tout fait dans ce business : manager, organiser des concerts, investir dans un album, encadrer des prises de voix, coller des affiches, trouver des plans mixtape, faire des rendez-vous en maisons de disques... Mais sa réaction me fait comprendre une chose, une seule : je suis un has-been.

Honnêtement, sur le coup, j'ai eu mal, mais dans le fond je peux comprendre. On n'est plus dans les mêmes codes, même au-delà de l'apparence vestimentaire. On est passé du baggy au jean slim, de la casquette à la crête, du texte à messages à « la trappe » musique. Cette musique, ma musique, a évolué et son business aussi. Pour ce jeune, je suis qui ? Certes un ancien qui est dans la musique depuis un moment, mais selon les nouveaux codes, je ne suis personne dans ce business. Effectivement, je n'ai aucune présence sur le Net qui mette en avant mon parcours, mon travail. Concrètement, je n'affiche pas sur Facebook, Twitter, Instagram les endroits où je vais, les personnes que je côtoie ou les plats que je mange. À ses yeux, je suis un grand frustré du quartier qui raconte sa vie pour ne rien dire d'intéressant. S'il savait que j'ai drivé des rappeurs connus en cabine durant des séances, s'il savait qu'il y a des mecs qui limite, me supplient pour que je passe écouter leur travail, s'il savait que des types du milieu qui ont le triple de son âge me respectent pour mon sérieux et mon parcours... Moi à son âge, j'aurais tant aimé rencontrer quelqu'un qui me donne des conseils avisés. Mais cette

génération sait tout sans sortir de chez elle, elle n'a plus besoin d'arpenter les studios, les concerts, ou tout simplement de poser des questions et d'apprendre. La nouvelle génération s'est construite autrement et le business s'adapte à cette évolution. Cette anecdote que j'ai vécue est juste le reflet de l'évolution d'un business dans lequel j'entreprends depuis tant d'années, mais plus le temps passe et plus je me demande si j'y ai encore ma place. Moi, je voulais construire des carrières, une structure stable, mais du « like » à l'oubli total, tout va vite, encore plus vite, bien trop vite. Du simple management d'un rappeur de quartier à la gestion d'un label, tout peut basculer en quelques semaines. Pas de formation, d'entretien d'embauche ou de diplôme avec des compétences à valider. Combien j'en ai vu se laisser griser par leurs succès du moment, croyant que l'instant qu'ils vivaient était éternel ? Leurs morceaux tournent à la radio, leurs clips à la télévision, on les reconnaît dans la rue. Dans ce cas-là, le rap, ce n'est pas un ascenseur social, mais bien plus une catapulte sans parachute, et la chute est très dure, voire trop dure pour certains. Ce business mélange l'argent, l'ego, la performance artistique, les fausses promesses, les amis de passage, les rencontres d'un soir... et l'évolution technologique rentre dans cette recette de cuisine en créant une nouvelle alchimie. On peut parler d'une révolution d'un point de vue entrepreneurial, les cartes sont en train d'être redistribuées. L'individualité d'un artiste ou d'un manager se doit de rentrer dans une logique collective d'équipe pour arriver à percer tout en sachant que l'entrepreneuriat est la base de notre culture. Entreprendre pour gagner sa vie afin de sortir du quartier, s'exprimer ou simplement exister.

Choisir entre signer en major ou monter son label, ce dilemme n'existe plus pour cette génération. Actuellement, sortir un projet en format CD est devenu un luxe, les supports changent, la manière de consommer n'est plus la même. C'est pareil pour les maisons de disques qui se sont adaptées plus ou moins bien dans leur façon de travailler. J'ai commencé dans ce business en vendant du maxi-vinyle de magasins en magasins, de villes en villes, limite maintenant j'ai ma place dans un musée. Acteur et spectateur de ce business, j'avance avec mes projets et mes rêves dans un univers en pleine mutation.

17. Du long chemin à la téléportation

La première fois que j'ai mis les pieds dans un studio d'enregistrement, j'étais impressionné par les lumières, les boutons qui bougent tout seuls, la couleur des murs en mousse, le langage utilisé par l'ingénieur du son... J'étais dans une tour de contrôle, avec un pilote d'avion derrière ses machines qui suivait son plan de vol. Mais Didier, la personne que j'accompagnais en studio à l'époque, m'a expliqué que le prix du voyage était de 500 francs par heure et j'ai ainsi compris qu'on ne pouvait pas se permettre de perdre du temps. Alors, j'ai vite arrêté de jouer au touriste impressionné, et je me suis mis dans la peau d'un producteur. À cette époque, pour qu'un rappeur arrive en studio, la sélection se faisait naturellement. Pour convaincre un producteur, un label, un artiste devait avoir fait ses preuves, soit sur scène, soit sur des projets indépendants, son univers devait être fédérateur. Le passage en studio d'enregistrement était la finalité d'un long parcours, un artiste qui laisse son empreinte sur bande. Quand on imagine l'évolution technologique dans le domaine de la musique, on pense au format MP3, au téléchargement, au streaming, mais en réalité, les premiers à avoir connu un bouleversement dans leur quotidien, ce sont les studios d'enregistrement. Ils sont passés de l'analogique au numérique, ce qui veut dire, pour faire simple, de l'enregistrement sur bande au MP3. Plus besoin de machine encombrante qui clignote pour enregistrer, maintenant un bon ordinateur et un micro suffisent. Les logiciels d'enregistrement sont facilement accessibles sur le Net. Le jour où j'ai vraiment compris qu'une page se tournait, c'est quand on m'a montré un plugin dans Cubax Sx (c'est un logiciel d'enregistrement) qui permettait de traiter la voix comme si le chanteur avait posé dans des micros de très grande marque. Je parle de micros à plus de 5 000 euros, j'ai halluciné de la magie de cette technologie. En moins de quatre années, les home-studios ont poussé sur Paris et sa banlieue comme de la mauvaise herbe. Les barrières aux portes de l'entrée du marché ont volé en éclats, tout le monde peut enregistrer un morceau, c'est devenu courant, voire banal. Le poste de dépenses qui était l'un des plus importants a fondu comme neige au soleil. Avec la loi de l'offre et de la demande, les prix ont logiquement baissé et les attentes aussi, malheureusement. Certains home-studios proposent le morceau à 30 euros, cela en sachant qu'il faut 4 heures minimum pour le faire, entre le refrain et les trois couplets. On est à 7,5 euros de l'heure environ, moins que le SMIC horaire. J'ai entendu, selon moi, des morceaux pas terribles au niveau de la qualité de la prise, mais le gamin était content du

rendu. La clientèle pour les ingés a changé, passant d'un public pointu dans les attentes à des débutants qui ne connaissent pas forcément la différence entre une mise à plat et un mix. Tout le monde peut sortir un projet extrêmement rapidement, en moins d'une semaine on peut mettre un morceau sur les plateformes de ventes en ligne. On est passé de la qualité à la quantité, à la fois dans l'offre et dans la demande.

18. Du message à l'image

Le « buzz », ce mot magique que tous les jeunes se lançant dans ce milieu, ont à la bouche. En 2016, on est loin du rappeur se mettant en avant dans ses chansons. Dans la production de cette année, j'ai compris que la nouvelle bataille était celle de « l'image ». À mon époque, avoir du buzz, c'était être présent sur beaucoup de projets indépendants (mixtapes), avoir des stickers à votre nom collés dans les trains, sur les murs des villes. C'était aussi être sur les scènes, les petites comme les grandes, à Paris ou en province pour rapper. On connaît votre nom, vos textes ou votre gimmick, mais pas votre visage. Maintenant, on entreprend de manière différente dans cette musique. Au début du projet de production que je mène actuellement, mon premier achat a été celui d'un appareil photo permettant de faire des photos de bonne qualité et des vidéos. Mais il y a 15 ans, quand j'ai bossé avec mon premier artiste, on a tout d'abord acheté du matériel d'enregistrement pour marqueter, et être indépendants dans notre travail. On ne vend plus seulement de la musique, un artiste avec son univers, mais un pack complet « son et image ». Faire un clip est devenu d'une banalité affligeante... finie l'époque où certaines sociétés avaient limité le monopole pour faire les clips de rap en France. Pouvoir faire un clip signifiait que le morceau avait un succès. Je parle d'une époque où les chaînes musicales n'existaient pas et où YouTube en était encore au stade de la gestation dans la tête de ses créateurs. Je parle de passer sur M6 Black tard le soir entre deux clips de rap américain. Faire de la vidéo désormais, c'est pareil que pour l'enregistrement, c'est plus en plus accessible, et surtout il y a une démocratisation dans la diffusion, on passe sur Trace TV, MTV et d'autres chaînes, sans compter le Net où il y a une multitude de supports. Concernant le budget, c'est la même chose. Pour un clip tout simple de mon premier artiste, les devis de l'époque montaient à 2 000 euros. Maintenant pour dix fois moins cher, soit 200 euros, vous avez un clip. J'ai eu une conversation avec un ami qui est dans la vidéo. Il a arrêté car il n'arrivait pas à suivre l'évolution du marché. Il est parti travailler à la Poste pour rembourser

son crédit étudiant de son école de réalisateur. Il fait juste les mariages l'été afin d'arrondir ses fins de mois, mais je ne pense pas qu'il se voyait ainsi quand il faisait ses études. De nos jours, tout le monde peut se considérer comme un réalisateur, il faut un bon PC, un bon appareil photo, regarder des tutoriels, manipuler le logiciel. J'ai vu des jeunes qui posent le matin et qui enregistrent un clip dans la journée. Surtout il ne faut pas leur parler de storyboard, de mise en situation. La personne qui filme, ils l'appellent « un clippeur », même au niveau du langage, tout a été réduit. Allez leur expliquer que les premiers clips de rap français étaient réalisés par des gens de cinéma. Ils ne réfléchissent pas, c'est leur force. Là où d'autres générations ont perdu beaucoup de temps dans des choix, cette génération avance et ne se pose pas de question. De nouvelles tendances sont apparues comme par exemple, d'afficher des photographies de son quotidien en studio. Ils alimentent les réseaux sociaux, créant une proximité avec leurs fans, ils s'affichent dans des vidéos où ils parlent d'un sujet, ou ils annoncent quelque chose, font des freestyles montrant leur performance artistique. Les mixtapes n'existent plus vraiment, alors on tente de montrer autrement son talent. Un jeune artiste a signé en maison de disques sur un freestyle qui avait dépassé plus de trois millions de vues. L'objectif de tout ce travail d'image est de créer une présence sur le Net, d'avoir des vues, des likes, des followers. C'est se dire « *c'est moi qui ai le buzz, c'est moi l'avenir du rap* », si je caricature. Mais parfois, il m'est arrivé de voir des choses que je n'ai pas comprises. Par exemple, j'ai connu des rappeurs pour leurs prises de position, ou leurs vidéos clash, mais quand j'écoutais leur rap, c'était amateur, pas maîtrisé. Ou aussi des clips d'une très belle qualité, un beau scénario, mais l'instrumental était en bois et le chanteur « rappouyait », et également l'inverse, un bon morceau et l'image qui ne suivait pas. Sur Internet on trouve de tout. Mais ce qui, selon moi, est le plus frustrant, c'est que, normalement, avec une libération des moyens d'enregistrement audio et vidéo, on devrait avoir une vraie pluralité d'un point de vue artistique ou une plus grande liberté dans les thèmes choisis pour les morceaux, non, limite le niveau baisse. On fait ce qui marche, on suit la tendance juste pour avoir des vues. Rares sont ceux qui ne la suivent pas et qui créent leur univers, et qui sont dans la bonne direction comme dirait un célèbre groupe de Barbès.

19. De l'instinct au pragmatisme

Je ne suis pas un homme à femmes, chacun son truc, mais je vais vous dire une chose : on peut comparer un rendez-vous en maison de disques avec la première rencontre avec une femme. Elle a entendu parler de toi, mais elle ne te connaît pas, elle aime ce que tu dégages, elle a envie de construire avec toi, mais elle a un peu d'hésitation. Au-delà de l'écoute en elle-même, il faut savoir la comprendre, lui dire ce qu'elle veut entendre et la convaincre avec un discours clair. C'est le directeur artistique, le fameux DA qui proposait les signatures à l'époque, c'était lui « l'oreille ». La personne capable d'affirmer que votre travail va être rentable, un peu comme la fameuse tante qui conseille la mère de ta copine en expliquant que tu seras le gendre idéal. Il avait la capacité de se projeter sur ta musique, savait comment il allait travailler le produit, quel magazine, quelle radio... Il prenait le temps de bien écouter les morceaux, de parler avec toi pour comprendre ton fonctionnement. Il posait même des questions sur les choix thèmes ou proposait des arrangements différents sur les morceaux pour leur donner plus d'impact. Didier m'a raconté que c'est lui qui avait fait les écoutes en maison de disques pour ses amis, l'un des premiers groupes de rap français. Ils ont fait les écoutes sur des cassettes de très mauvaise qualité, mais leur univers avait convaincu le DA de l'époque. C'est Didier qui m'a donné mes cours particuliers dans la négociation en maisons de disques. Être attentif aux attitudes, aux réactions pendant l'écoute et aussi comment se comporter pour ne pas faire le vendeur de tapis ou le mec trop hautain, se situer au juste milieu dans la négociation, c'est compliqué, ce n'est pas une voiture avec des options que tu vends. Tu dois arriver à emmener une personne dans ton univers, afin qu'elle arrive à se projeter avec toi. L'artiste a donné sa destination, l'ingénieur du son a piloté l'enregistrement et à toi d'arriver à embarquer une structure dans ce voyage. C'était l'instinct qui jouait beaucoup à cette époque, il fallait qu'on sente un truc, ça pouvait être dans la manière de poser (le flow), le grain de voix, les thèmes dans les textes, l'écriture... Cette époque est radicalement finie, mais j'en ai connu l'évolution. La disparition de la nomination de postes de DA a été le premier changement que j'ai constaté en maisons de disques. Maintenant on parle plutôt de chef de produits, ça sonne plus école de commerce. Les écoutes sont plus radicales, moins d'affect, on écoute essentiellement les refrains des morceaux ; les couplets à messages c'est pour les puristes. Ils ont raison, un auditeur retient une chanson grâce à son refrain, « un auditeur lambda » n'attend que le refrain pour pouvoir le chanter à tue-tête dans sa voiture ou sous la

douche. Les structures des morceaux sont plus courtes, les refrains arrivent plus vite, ils contiennent peu de mots pour que l'on puisse bien les retenir. Si ta musique ne leurs parle pas, le rendez-vous se finit rapidement, ils ne perdent pas de temps à parler avec toi de ton parcours.

De toute manière, beaucoup d'entre eux ne connaissent pas la culture Hip-Hop et les activistes du milieu. Mais les derniers rendez-vous que j'ai eu m'ont fait comprendre qu'on est passés dans une autre dimension. Quand j'étais jeune, avec mon pote de l'époque, j'allais sur Paris pour me balader et m'y prendre des vestes. Maintenant, il y a des sites de rencontres où tu fais ta sélection par critères... finie la magie du premier regard où tu as le souffle coupé, laisse ça aux romantiques... Eh bien, en maison de disques c'est devenu la même chose. La pragmatique des tableaux Excel a gagné, on ne prend plus de décision pour le feeling sur un titre et par envie. Tu peux ramener le meilleur morceau du moment d'un point de vue musical, être cohérent dans tes attentes d'un point de vue business, tout le monde trouve ton travail super, mais tu ne décroches aucun contrat car sur Internet tu n'es personne. Ton « image virtuelle » a autant de poids que ton univers artistique. Il faut être sur les sites spécialisés, avoir un Facebook avec de l'image, des likes. Je l'ai vécu ce moment, c'est dur à encaisser. C'est le fameux « ROI », on ne prend plus de risques juste parce qu'on suit l'instinct d'une personne. Maintenant, il faut que l'artiste ait des vues sur YouTube, des amis sur Facebook, des followers sur Twitter. Il faut pouvoir matérialiser le potentiel de l'artiste. S'il est suivi, alors les ventes en bacs vont également suivre, c'est une logique implacable. Si c'était aussi simple... mais de la transformation du « like » en achat, il y a tout un fossé. Sans compter ceux qui ont poussé le concept au maximum, ils ont acheté des vues pour faire monter leur buzz. Beaucoup d'artistes de la nouvelle génération ayant signé ont perdu leur contrat à la sortie de leur premier projet, car les ventes ne suivaient pas. Tiens, j'ai oublié de dire que lorsque l'on signe en maison de disques, c'est comme le mariage, il y a un contrat et on peut divorcer. Dans le milieu, on emploie le terme « rendre le contrat ». On est vraiment loin des histoires d'amour dans les films.

20. Des groupies à la fan base

Les maisons de production, le manager, son entourage, tout ce monde peut varier pour un artiste tout au long de sa carrière, mais ceux qui seront toujours là, ce sont « les fans ». Dans

un morceau, l'artiste propose un voyage musical et les fans, ce sont ceux qui l'attendent devant la porte de sortie pour simplement le voir, lui parler, l'encourager, avoir un autographe. Ils viennent aux concerts, appellent à la radio, ils peuvent attendre des heures juste pour l'apercevoir. C'est vrai qu'être en face d'une personne que tu connais au travers de ses chansons, qui t'accompagne tous les jours, ça peut être un choc émotionnel au moment de la rencontre. Après, dans le rap c'est un peu différent, il y a une grosse part d'ego, alors même si tu apprécies énormément le rappeur, tu ne dis rien. C'est connu, le public parisien est dur, s'il daigne bouger la tête durant un concert, alors tu as gagné. En province, les fans se lâchent plus, ils sont moins dans le regard de l'autre, ils vivent l'instant présent, ils crient, sautent, tapent des mains... J'ai assisté à des scènes dans les loges où le fan tremble, perd ses mots et totalement ses moyens devant son artiste préféré. Même la façon d'aborder ou de parler à un membre de l'équipe de tel ou tel artiste est différente. Il y a une part d'irrationnel, à la base, tu n'es personne mais comme tu es proche de l'être qu'ils aiment, donc tu es important. Mais le lien avec le fan a évolué. Dans un autre temps, tu pouvais te permettre de le prendre de haut, cela mettait l'artiste sur un piédestal. Cela renforçait encore plus ce plafond de verre, on n'est pas du même monde. Les maisons de disques ont compris que ce sont les fans, les groupies qui décident du destin des artistes, ce sont eux les consommateurs finals. Dans le milieu, on parle de « fan base ». Après, on peut analyser ce terme de deux façons : soit on est plutôt dans un concept de personnes de base, les gens qui suivent l'artiste depuis ses débuts, qui l'écoutent, qui achètent ses disques... soit on est plutôt dans l'idée de la base de données et à son exploitation, comme dans les banques. Mais dans les deux cas d'un point de vue marketing, on est dans le cœur de la cible : petite population mais fort potentiel d'achat. L'artiste cultive cette fan base, lui donne de l'amour, au travers des réseaux sociaux, lui montre son quotidien, lui parle, lui donne de l'attention d'où l'importance de la vidéo et de la photo. Un peu comme un jardinier qui cultive ses champs pour en récolter les légumes. Les nouvelles générations de rappeurs ont plus à la main leur téléphone qu'un stylo pour écrire des textes ou un micro pour chanter. Ils sont constamment en interaction avec cette fan base qui consomme. La crise du disque pousse les artistes à fidéliser leur clientèle, il faut leur montrer qu'on est vivant parmi la concurrence de plus en plus accrue et de plus en plus jeune. La fan base, c'est elle qui like, qui suit, c'est grâce à elle qu'on peut signer ou se lancer en indépendant. Une maison de disques peut mettre des années à construire cette fan base, ce n'est pas un travail forcément rentable. C'est pour cela qu'elle regarde le nombre de vues,

pour déterminer le potentiel de celles-ci. C'est une approche pragmatique, c'est un peu comme une demoiselle qui te demandes « tu fais quoi comme études ? » pour savoir si plus tard tu auras une situation stable, on est exactement dans le même rapport. Cultiver cette proximité est devenu un travail à plein temps pour les artistes, les plus connus ont des gens qui gèrent cela pour eux, parce qu'eux-mêmes manquent de temps ou d'envie. Certains artistes indépendants ne vivent que grâce à cette relation avec leurs fans en sortant des projets à édition limitée pour leur public qui a été identifié dans leurs Facebook, Twitter, Instagram... Le rapport a évolué, avant c'était le fan qui allait vers l'artiste, maintenant c'est l'artiste qui va vers son public. Peut-être qu'un jour je me ferais draguer par une demoiselle en me baladant sur Paris, on ne sait jamais.

21. De la street credibility à la web crédibilité

« Certifié par la rue » je me rappelle ce slogan sur une pochette d'album. Il y a toujours eu un lien très fort entre « la rue et le rap ». Effectivement, beaucoup de rappeurs parlent dans leurs textes de leur vie dans la rue, de leur quotidien, leurs peines de prison... Le terme « street credibility » désigne un rappeur qui raconte vraiment la réalité, sa vie. Son message parle à l'ensemble des mecs de sa cité et inconsciemment à tous les quartiers. Il est respecté dans sa ville comme dans sa musique. Au-delà du message, le rappeur n'a pas peur de bouger dans n'importe quelle ville, de faire des concerts, de poser sur des projets sans se prendre la tête à propos des papiers de la SACEM. Il n'a pas peur de répondre à un clash, et s'il faut se battre il le fera, et si il faut monter d'un cran dans la violence il s'équipera pour. En 15 ans, j'en ai rencontré des mecs cramés et barrés prêts à se battre si tu parles mal de leur quartier. Ce ne sont peut-être pas les meilleurs rappeurs, mais ils y mettent tout leur cœur. Ils le font par amour, dans le fond c'est une déclaration d'appartenance. Ils se sentent rejetés par un système, ils se cherchent une place et seule la rue a toujours été là pour eux, sans jamais les juger. Chaque quartier a son rappeur, d'où l'histoire de l'ego du public parisien, genre je ne peux pas aimer un rappeur qui n'est pas de chez moi. À mon époque la street-credibility c'était super important, maintenant un rappeur c'est plus un geek. Les murs qu'il squatte, ce ne sont pas ceux du bâtiment, mais celui de Facebook. Il faut qu'il ait une existence sur le Net, comme j'en ai parlé précédemment, c'est important s'il veut faire carrière. Mais cela va au-delà, c'est un instrument pour montrer sa présence, marquer son territoire. Le nombre de

vidéos de clashes entre des rappeurs inconnus et qui resteront inconnus est hallucinante. En plus, au début de la vidéo, ils annoncent leurs noms de MC, leur département et rentrent dans leurs discours comme s'ils étaient super connus. Le jour où j'ai vu un petit de chez moi que j'ai encadré dans la musique, faire des vidéos sur le boycott des rappeurs du 95, j'ai compris que c'était le début de la fin de notre relation. Le petit, il n'a rien fait de concret dans la musique et il parle comme un ancien. Tu peux être le meilleur des rappeurs, si tu n'es pas sur le Net à faire un travail de présence, tu ne pourras jamais rien faire, même si tu es certifié par la rue.

Lors du dernier rendez-vous que j'ai eu en maison de disques, le chef de produits Hip-Hop m'a avoué qu'il fallait réfléchir à de nouveaux modèles économiques. Les maisons de disques perdent de plus en plus d'argent et de plus en plus d'artistes préfèrent rester indépendants. Entreprendre dans ce milieu reste une aventure humaine et l'innovation technologique a révolutionné les approches, mais je ne pense que nous n'en sommes qu'à la moitié de cette métamorphose et que dans les années à venir, beaucoup de choses vont encore changer.

22. Du Game à l'Entertainment

Avec le temps, les codes Hip-Hop ont disparu dans le milieu du rap mais surtout l'underground n'existe plus, l'ensemble des acteurs sont au même niveau. Un « new comeur » comme un « old timer » sont logés à la même enseigne. Logiquement, ils ont accès aux mêmes sites pour communiquer, ils peuvent diffuser leurs clips sur les mêmes plateformes. On est rentrés dans une ère d'Entertainment où l'objectif est de sortir du lot au travers de nouveaux concepts. La dernière mode, par exemple, c'est de mettre des images filmées à partir de drones dans les clips, tout est bon pour monter d'un niveau dans le montage. Sinon être très proche de l'actualité, une chose importante ou grave se passe et dès le lendemain, il faut mettre un clip en prenant ce thème d'actualité et mettre le nom du fait divers ou de la catastrophe dans le titre pour augmenter le trafic du visionnage de celle-ci. En 2017, un rappeur de YouTube est passé dans le journal de M6 et de BFM TV car son clip avait dépassé le cadre de la musique et avait influencé la jeunesse française. Le clip dépasse les cinquante millions de vues avec comme thème porter des claquettes avec des chaussettes en-dessous. On est vraiment bien loin de l'esprit de base qui est de revendiquer des droits ou de dénoncer des

problèmes de fonctionnement de la société. Mais le pire de l'histoire, c'est que cette mode s'est vraiment popularisée dans les quartiers, les informations n'avaient pas dit des bêtises. J'ai même vu à dans mon établissement scolaire des enfants venir chaussés de cette manière. C'est pour cela qu'on est arrivé à tout et n'importe quoi, comme quoi tout peut marcher si on trouve un public. Rapper en soi est très accessible, tout le monde tente sa chance. On est passé de la qualité à la quantité. Le secteur de la comédie vit la même chose, beaucoup de jeunes se sont lancés dans des courtes vidéos marrantes où ils se montrent dans différentes situations et mettent en ligne leur film plus ou moins travaillé sur YouTube. L'objectif est que les vidéos proposées tournent au maximum en les partageant sur Facebook ou en ayant des abonnés sur leur propre chaîne YouTube. Ce travail permet de se faire connaître est d'avoir un buzz comme dans la musique. Ça fonctionne, les dernières générations de comiques viennent de ce mouvement : Ahmed Sylla, Mister V... Et même des comiques reconnus jouent de cette communication sur Facebook. Dites-vous que les animateurs et chroniqueurs de la télévision de demain seront des « youtubeurs », c'est juste une question de temps. Ce que vit le rap, d'autres secteurs vont le connaître, les « moocs » dans l'enseignement vont bientôt bouleverser les choses. Quand une simple personne se permettra de prendre la posture d'un agrégé pour être crédible, cela va faire bizarre, mais c'est ce que l'on vit dans le monde du rap. Le game était un lieu de rapport de force, de respect, d'échange entre différents acteurs d'une même culture, le Hip-Hop, maintenant c'est une grande cour de récréation où tout le monde peut participer, s'exprimer et faire n'importe quoi tant qu'il assume. Personnellement, je trouve cela mieux que tout le monde puisse s'exprimer, on n'est plus dans le secteur fermé, limite sectaire. Après à chacun d'écouter la musique qu'il souhaite. S'il ne veut pas se prendre la tête et se détendre sur des musiques où la thématique est légère, voire festive, c'est son libre arbitre. Il ne faut pas s'enfermer dans des cases, mais il ne faut pas non plus oublier ses racines. Quand on sait d'où on vient, on sait où on va et là, à mes yeux en ce moment d'un point de vue artistique, le rap français prend une drôle de direction. Tout le monde fait la même chose car ça marche, le mouvement de la « Trap » avec le refrain en vocodeur ou voir tout le morceau, ça ne parle plus du tout. Des prods au BPM faible où le MC pose d'une manière limite chantonnée avec des thèmes très ghetto, c'est de plus en plus rare de trouver des titres où ça rappe, mais ça va revenir, c'est juste une question de cycle.

23. Etat des lieux

J'ai longuement expliqué l'impact des nouvelles technologies sur l'artiste et ses orientations, mais il y a eu un bouleversement quant à la place des acteurs et leurs rôles dans l'économie de cette musique. D'une part, des nouveaux acteurs ont vu le jour comme les premiers distributeurs exclusivement digital comme « Belive Music » ou des sites Internet permettant de mettre en ligne son morceau sur différentes plateformes de téléchargement en contrepartie d'une rétrocession comme « Zimbalam ». Toutes les majors ou labels utilisent le digital (streaming ou téléchargement) pour la sortie de leurs artistes. Un nouvel acteur, une nouvelle fonction sont apparues, c'est le « community manager », la personne qui gère les réseaux sociaux, s'occupe des budgets communication, mais qui surtout fait un travail de veille pour l'artiste sur la toile. Le support CD commence vraiment à devenir obsolète. La plus grande preuve « Belive Music » a racheté dernièrement « Musicast » l'un des plus anciens distributeurs de CDs. C'est une réalité, la musique s'écoute sur son téléphone, sa tablette, son ordinateur et de moins en moins dans un lecteur CD. D'autre part, les acteurs commencent à changer de rôles. Les distributeurs se sont mis à proposer des budgets pour sortir les artistes, finie l'époque où seule la mise en place dans les bacs était assurée, ils prennent dorénavant des risques. Les maisons de disques ne sont plus autant un objectif majeur à atteindre pour les artistes. La seule force qu'elles ont conservée, c'est la puissance financière, mais pour le reste les cartes ont été redistribuées. L'indépendance n'est plus un choix par défaut mais devient une vraie stratégie beaucoup plus rentable. Des artistes ont réussi à monter des business extrêmement lucratifs. Je prends l'exemple du rappeur « Demi Portion ». C'est un indépendant, il fait un album par an, plus d'une centaine de dates, le merchandising est maîtrisé à la perfection, ses morceaux s'écoutent dans les radios nationales. Pour lui, être indépendant est vraiment plus rentable, c'est l'exemple de l'entrepreneuriat Hip-Hop par excellence, forte présence sur les réseaux sociaux et une fan base fidèle qui soutient en achetant à la fois sa musique et ses produits dérivés. Monter sa structure est de plus en plus simple, grâce aux nouvelles technologies le chemin s'est ouvert. De manière plus détaillée, pour espérer signer dans une maison de disques, effectivement le nombre de vues YouTube est devenu un critère de sélection, mais il y a deux autres critères qu'une grande partie des gens ne connaissent pas : « la durée et la progression ». Concrètement, tu es pris au sérieux par une maison de disques si ton clip dépasse un million de vues en moins de deux jours après

la publication, mais surtout est particulièrement regardée la progression de ta présence sur la toile (via les partages, les likes, les tweets...) pour voir s'il y a un effet exponentiel entre ta publication et ton buzz. On rentre vraiment dans du pur calcul. L'objectif est de voir si la fan base est présente et réactive et surtout de pouvoir matérialiser un seuil, et de rentabiliser son investissement. Un autre chiffre clé, sur Facebook il faut avoir 5000 amis sur ta page artiste pour être un minimum pris au sérieux, par exemple. Bien avant l'artistique, c'est l'analyse de tous ces éléments qui va permettre d'espérer un rendez-vous en maison de disques. L'univers artistique passe au second plan, car parfois les morceaux à succès ne sont pas forcément les plus élaborés. Quand on voit qu'en France l'un des plus gros vendeurs CDs Hip-Hop du moment est le rappeur « Jul », qu'on aime ou qu'on déteste, on ne peut contester les chiffres. Première semaine (du 3 au 10 juillet 2017), il est à plus de 24 507 CDs vendus, sans compter les écoutes en streaming. Il est signé en distribution chez « Musicast » qui est une petite structure, il ne faut pas l'oublier. Un groupe de rap qui marche également bien signé chez Polydor et distribué par Universal, « Biglo & Oli » on est à 7 418 CDs vendus. Il faut savoir qu'à la base aucune maison de disques ne voulait de « Jul » comme artiste, c'est « Musicast » qui a pris le risque de miser sur lui en voyant son buzz sur la toile. Je pense que cet artiste a fait naître une jurisprudence chez les majors, tout le monde peut exploser, même si musicalement l'univers n'est pas extraordinaire. D'un point de vue entrepreneurial, il y a plusieurs possibilités :

- Je monte ma structure indépendante, je finance l'ensemble de mon projet (enregistrement, clip, publicité...) et je passe par un site de mise en ligne de mon projet ou de mes titres sur différentes plateformes. Faire du physique dans les bacs reste une orientation stratégique mais à mon niveau, cela peut s'avérer inutile.
- Je monte ma structure indépendante mais je rentre dans une logique contractuelle avec d'autres structures qui peuvent être des distributeurs ou des maisons de disques. Il y a de nos jours quatre possibilités. Il faut savoir que c'est le même contrat qui est proposé, ce sont juste les termes des engagements qui sont différents :
 - ***Le contrat de distributeur simple*** : la structure s'engage à mettre le produit dans les bacs, sur les plateformes de téléchargement. De plus, elle s'occupe des

démarches de référencement. Dans certains cas, elle peut aider dans la promotion en jouant de son réseau pour ouvrir certaines portes des médias. Mais elle ne dépensera aucun budget en promotion pure.

- **Le contrat de distribution amélioré** : c'est le même contrat, sauf qu'en plus la structure donne une avance permettant à l'artiste et à son équipe de faire la promotion (réalisation des clips, budgets des publicités YouTube...). De plus, la structure prend en charge les frais des différentes déclarations. Le montant de l'avance peut varier de 5000 à 15 000€ maximum. C'est une avance qui permet d'avoir une marge de manœuvre dans son déploiement.
- **Le contrat de licence** : La structure donne une grosse avance et met à disposition une équipe qui s'occupe de la promotion. La structure s'occupe de tout : promotion, marketing... L'avance est pour l'artiste mais elle est donnée pour faire les enregistrements, les clips et les photographies. L'artiste et la structure qui signent ce type de contrat se doivent de ramener un projet clé en main : le fond et la forme. Après les montants sont en fonction des structures. Je connais, par exemple, un « new comer » qui a pris une avance de 70 000 euros car ses clips commençaient à buzzer sur le net. Il n'avait aucun vécu musicalement parlant, on a juste parié sur lui à cause de l'agitation sur la toile.
- **Le contrat d'artiste** : C'est l'artiste qui signe directement en maison de disques ou dans un label. Il touche une avance qui peut être importante, en échange il partage une partie de ses droits. Tout est pris en charge par la structure, dans certains cas ils ont même un droit de regard sur l'artistique. Je connais un « old timer » qui a été plusieurs fois disque d'or, prendre 50 000 euros à la signature. On est dans la même logique que dans le foot avec les transferts, plus tu vieillis, plus ta cote baisse.

Les acteurs et donc le marché ont su s'adapter et tout va de plus en plus vite, même le travail sur un artiste. Il est toujours obligé de sortir quelque chose, un clip, un titre, un projet pour ne pas être oublié et conserver une présence qu'il a créée au travers de son travail. Il y a

tellement de « new comers » espérant trouver l'eldorado qui se lancent dans la musique. Les « old timers » du mouvement à la recherche de leur prestige d'antan et les maisons de disques, dans tout ça, sont devenues des chercheurs de la prochaine pépite d'or.

24. La promotion et les incontournables

Les artistes indépendants, les maisons de disques, les labels indé ou en deal, en gros tous les acteurs sans exception possible de ce marché ont dû s'adapter dans le travail de promotion. Entre le développement des nouvelles applications, le progrès technique en lui-même et l'explosion du phénomène des réseaux sociaux, faire la promotion d'un artiste a complètement changé, on n'est plus dans les mêmes codes. Cependant, deux modes de promotion font encore de la résistance pour l'instant :

- **La street Promo « l'affichage »**, existe encore mais étant donné son prix à la fois dans l'imprimerie et dans le collage, il n'est utilisé que par les artistes signés en maison de disques ou dans un label, souvent pour annoncer une date de concert importante ou la sortie d'un projet dans les bacs. De plus avec le temps, les espaces de collages sont devenus réglementés. Sur Paris il y a deux structures qui tiennent le marché, elles travaillent avec toutes les salles de concert et les maisons de disques. Cependant, le stickage et la distribution de flyers ont quasiment disparu, ils ont été remplacés par le e-mailing, le partage sur Internet.

- **Faire les émissions Hip-Hop sur les radios indépendantes**. Elles ont su d'adapter en créant des pages Facebook, des sites Internet avec « les podcasts » permettant aux auditeurs de réécouter l'émission et de la partager sur leurs réseaux sociaux. On aurait pu penser qu'avec le temps les gros médias auraient pris le dessus, mais elles continuent d'exister et font leur travail en mettant en avant des artistes locaux peu connus, des indépendants d'ailleurs, et bien évidemment des artistes confirmés. Il est important de leur envoyer les titres en exclusivité, il ne faut surtout pas minimiser leur impact. Certaines radios locales sont plus écoutées que des grosses radios nationales. Cependant faire les émissions Hip-Hop des grosses radios reste un passage obligé pour un artiste dans le cadre de sa promotion. Il y a « Skyrock » avec sa fameuse semaine Planète rap ou son émission « la nocturne » présentée par Fred, « Génération 88.2 » avec le BalooShow par exemple. Mais depuis deux années une

troisième radio est rentrée dans la danse « LeMouv ». Ils ont développé une grille très complète et ont recruté une partie des animateurs de Génération. La grande différence de LeMouv, c'est qu'elle fait partie de la famille de fréquences de Radio France. Elle est nationale, la radio Génération n'est qu'une radio locale, c'est pour cela qu'elle a développé un très bon site Internet mélangeant actualité et écoute en ligne.

La grosse nouveauté se fait vraiment sur le travail de l'image de l'artiste, on n'est plus dans le simple shooting photos pour la presse et la communication. On est vraiment dans la création d'un univers autour de l'artiste à la fois dans la vidéo et la photographie. Pour la vidéo, on est entré sur l'exploitation de différents supports en fonction du réseau :

- **Le clip vidéo** qui peut être fait sur un titre inédit pour annoncer un projet ou un titre exclusif vendu à l'unité. Dans la famille des clips, il y a deux types : le clip travaillé ou « le street » clip. Le street clip a très peu de plans et est minimaliste dans le rendu.
- **La vidéo freestyle**, le rappeur est sur un plan et rappe son texte. La vidéo peut être tournée en studio, dans une voiture, chez lui. On entre dans la performance pure. Maintenant deux possibilités : soit l'artiste chante en live soit il enregistre son freestyle en studio et fait sa vidéo en playback.
- **La vidéo annonce**, le rappeur parle à la caméra pour donner une information : dates de concerts, sortie de projet, réponse à des questions des internautes, mais ça peut aussi être pour mettre la pression à un autre artiste, dénoncer ou infirmer une situation.
- **L'interview** s'est répandue, l'artiste répond à un interlocuteur et le tout est enregistré et diffusé sur la toile. Cette interview peut être faite dans le cadre d'une émission radio, d'un site Internet, voire même orchestrée par l'artiste lui-même.

La télévision reste un bon média de diffusion pour les clips de bonne qualité et sur des titres grand public. On peut espérer passer sur Trace TV, MTV base, D17 par exemple, mais arriver dans la playlist de ces médias reste très compliqué pour un indépendant. On entre souvent dans une logique d'achat d'espace de publicité, il faut avoir le budget ou un bon réseau. Mais le plus souvent, les clips sont aussi mis à disposition sur les plateformes : YouTube et Dailymotion (même si ce dernier est en perte de vitesse depuis un moment). Il est important

de se créer sa chaîne officielle permettant de diffuser ses vidéos, ensuite c'est le lien de la vidéo qui est partagé sur les différents réseaux. De plus, avoir des abonnés permet d'apparaître sur la chaîne de la personne qui s'est abonnée augmentant ainsi la visibilité de l'artiste. Toutes les personnes peuvent laisser un commentaire sur la vidéo et même communiquer en privé via un mail.

Pour la photographie, il y a toujours le shooting avec un professionnel permettant de faire les photographies officielles pour les affiches, la pochette, le livret du projet et les envois pour la presse et les sites Internet. Cependant, les photographies plus personnelles sont extrêmement exploitées étant donné que le téléphone portable est devenu de plus en plus performant dans ce domaine. On peut même y faire des retouches, plus besoin du logiciel « Photoshop ». Les artistes ont pris le réflexe d'immortaliser leurs différents moments de vie, même les plus banals, afin de les diffuser en temps réel sur les réseaux sociaux. Cette stratégie de communication est devenue obligatoire pour l'artiste.

Le média qui vraiment a disparu c'est la presse papier, les gros et influents magazines et fanzines ont disparu laissant la place à des sites Internet. Mais il faut savoir que les grosses radios ont développé leurs sites Internet et communiquent sur leurs réseaux sociaux. Concrètement si vous tapez « Hip-Hop ou rap » sur Google, vous allez tomber sur plus d'une vingtaine de pages, mais il faut savoir qu'il n'y a que certains sites qui vous confèrent une crédibilité : OKLM, Boosk-P, Generation88.2, Abcdrduson, Lebonson, chacun à son niveau, apporte des avantages, soit par le nombre de visiteurs soit par leurs critiques. Après certains sites ont réussi à développer leurs émissions et radios en ligne. Le site Internet OKLM est devenu une référence, il a été créé par le rappeur Booba qui est un réel entrepreneur entre la création de sa marque de vêtements « UNKUT », son site Internet mais surtout son succès dans les bacs. Honnêtement tout ce qu'il fait fonctionner, c'est impressionnant qu'on l'aime ou qu'on ne le supporte pas, il est important de respecter son parcours. Ce site OKLM propose des émissions en live ou en podcast qu'il est très important de faire comme « Couvre-Feu » ou « La sauce ». Mais entrer dans la programmation de la radio et avoir un clip qui soit diffusé sur le site, cela rapporte vraiment au niveau buzz. OKLM est très suivi par la nouvelle génération de consommateurs de rap et n'oublions pas que les sites Internet ont leurs réseaux sociaux sur lesquels ils communiquent.

Enfin les réseaux sociaux c'est le nerf de la guerre, il faut communiquer, montrer, faire écouter, être toujours au plus proche de sa fan base. Tout le monde les utilise, les artistes, les labels, les maisons de disques, les radios, les sites Internet, les acteurs des médias (journalistes, animateurs...). On peut diffuser des photos plus personnelles, toutes sortes de vidéos possibles, des informations ou même un ressenti, c'est un média à part entière. Cette pratique se popularise, regardez dans le monde du football professionnel comment les clubs communiquent, les joueurs et même les dirigeants. Ainsi on peut dire qu'il y a, pour l'instant, quatre outils de communications majeurs :

- **La page Facebook**, il faut savoir qu'un artiste a souvent une page officielle et une page personnelle. Sur la page officielle, c'est une communication liée à son actualité : dates de concert, nouveaux titres... La page perso est logiquement son lieu d'expression, il peut communiquer sur ses états d'âme, son travail au quotidien. Parfois, certains artistes font tout sur la même page, il n'y a pas vraiment de règle. On peut mettre de la photo, de la vidéo, du son, des liens de sites Internet, c'est un outil ultra complet. Ainsi, on peut laisser un commentaire, un « like » sur la publication proposée. Quand on est accepté comme « ami », on peut même communiquer en privé via un système de messagerie interne.
- **Le compte Twitter**, il permet de mettre des messages qui ne doivent pas dépasser 140 caractères maximum. Les messages sont publics et sont appelés tweets. On peut mettre aussi des photos. Les « followers » sont les personnes qui suivent le compte et quand on publie une actualité, automatiquement elle apparaît sur leur page. Comme sur Facebook, on peut communiquer en privé avec ses amis.
- **Le compte Instragram**, c'est un espace qui permet de diffuser de la photographie avec le même principe de « followers » et de messagerie que Twitter.
- **La dernière nouveauté c'est le compte Snapchat**, ce n'est pas un site Internet mais une application mobile qui permet de mettre des photographies, des messages, de la vidéo, mais de façon temporaire. Il y a aussi un système de messagerie interne. C'est pratique à utiliser, car tu ne communique pas un numéro de téléphone mais un

compte Snapchat. Cette application s'est vite imposée et est très utilisée par la nouvelle génération. Elle est limite addictive, en effet, étant donné que l'information est temporaire, les personnes ne lâchent pas l'application pour ne rien rater de neuf.

Concernant les réseaux sociaux, c'est devenu la course et demain peut-être qu'il y aura un nouvel acteur à prendre en compte ou qui va tout chambouler. On est vraiment dans des systèmes de mode, cependant il y a un secteur ancien qui s'est vraiment développé, c'est le merchandising. En effet, à l'époque, il était principalement utilisé dans le cadre des concerts. Grâce aux réseaux sociaux et aux sites Internet, il est dorénavant plus simple de communiquer sur les produits et de les vendre. Quand un artiste a un bon buzz, il peut générer énormément d'argent et on reste sur un bon moyen de communication. Entre les tee-shirts, les pulls, les CDs, les casquettes, le vinyle, et les produits dérivés, on peut trouver de tout. Il y a des sociétés qui se sont lancées dans le créneau en démarchant les artistes pour être les sous-traitants de cette activité. Ils s'occupent de tout et l'artiste touche sa part.

25. Le réseau

Quand j'ai commencé dans la musique, je ne connaissais personne. J'ai réussi à me construire un carnet d'adresses grâce à mes différents déplacements en studios d'enregistrement ou de répétitions, dans les concerts ou via les gens de mon entourage qui sont issus de ce milieu et qui m'ont présenté à des contacts à eux. Il faut savoir qu'à une époque dans le rap en France, tout le monde se connaissait, c'est une réalité, que ce soit les artistes ou toute la nébuleuse des gens du biz. Maintenant, vu l'ouverture du marché, il est devenu impossible que l'ensemble des artistes puisse se connaître. Mais les gens du biz sont restés les mêmes, ce sont les mêmes noms qui tournent dans le milieu : ce sont encore les mêmes qui se partagent le gâteau. Auparavant, être activiste dans l'underground signifiait être connu, reconnu et respecté par un certain public spécialiste, voire puriste. Il fallait y faire ses preuves pour vouloir passer à l'étape supérieure, mais ce palier n'existe plus. Plus besoin de construire un réseau pour espérer contacter ou toucher une personne clé pour faire un feat, faire des écoutes. Effectivement les réseaux sociaux sont devenus les Pages Jaunes. Vous pouvez contacter n'importe-qui, même si vous n'êtes personne. Certains réseaux sociaux ne sont pas gérés par l'artiste lui-même, c'est souvent une personne de son équipe qui s'en occupe et qui fait

remonter les informations, mais les pages personnelles sont en général gérées par les artistes eux-mêmes. Cependant, il existe beaucoup de faux profils, alors il faut savoir faire le tri, ça peut être un peu compliqué. Tout devient accessible, c'est vraiment intéressant. Souvent dans les interviews, un artiste explique que lui et son équipe ont réussi à faire la connexion via Facebook, ça s'est vraiment généralisé. Finie l'époque de la chasse gardée, mais cela pose un problème de « banalisation », s'il est trop accessible l'artiste perd son côté mystérieux, c'est une sorte de position que lui confère son statut, on va dire. Par exemple, si vous allez sur un site Hip-Hop dédié au rap français, vous pouvez avoir sur la même page le clip d'un artiste confirmé qui a une longue carrière et le clip d'un petit jeune d'un quartier qui rappe avec ses potes. Ce n'est pas le même produit, mais tout le monde est logé à la même enseigne, c'est une réalité. Il faut arriver à trouver un juste milieu, l'artiste fait une sélection dans les connexions qu'il se fait dans les réseaux et change de stratégie en fonction de son interlocuteur, c'est très important. Un jour, j'ai donné un coup de main à un ami qui voulait faire un morceau freestyle avec différents rappers qu'il affectionne. Il m'a demandé de lui ramener les têtes, il avait un budget. Je ne les connaissais pas personnellement, j'ai juste écrit des messages en privé sur leurs pages Facebook en leur demandant les modalités financières pour faire un morceau, je n'ai pas perdu de temps dans les explications ou fait des courbettes. Trois semaines plus tard, tout le monde était en studio mais le plus triste de l'histoire, c'est que chacun a négocié son cachet de manière différente. On variait de 500 euros à 300 euros, alors que d'autres ont fait leur prestation gratuitement, c'est la réalité du rap, chacun pour sa peau. Cette ouverture de la construction d'un réseau augmente les possibilités de réussir, un artiste peut être contacté directement par un label ou par une maison disques, plus besoin d'un intermédiaire pour faire des écoutes. On peut trouver des dates de concerts, caler des émissions radio, c'est vraiment un outil extraordinaire. Dire qu'à l'époque je faisais du porte-à-porte, et que je n'arrêtais pas de bouger pour me faire des contacts. De nos jours tout est plus simple, plus rapide mais avec moins d'humanité. Quand la technologie nous rapproche, tout en nous faisant perdre les vraies relations humaines...

26. Comment revenir aux affaires

En peu de temps tout a changé et moi aussi. Ma façon de voir les choses a évolué, j'ai revu mes priorités mais surtout mon rapport aux affaires en elles-mêmes est différent désormais.

Entre le départ de Banneur, la rencontre de 2late, la déception avec les petits de chez moi et la carotte avec l'autre, j'ai énormément appris sur l'être humain et son rapport à l'argent. Vivre de la musique ou espérer faire de l'argent dans la musique cela pousse certaines personnes à prendre des décisions qui ne sont pas forcément en accord avec ce qu'ils sont. On ne naît pas traître, manipulateur, capricieux ou menteur, on le devient. Pour moi, la musique c'est mon espace de liberté, je peux m'y exprimer à ma façon et je suis toujours moi-même, l'argent n'a jamais été le moteur de mes actions. Honnêtement, si j'avais pu faire quinze dans l'underground sans gagner un sou avec mon gars Banneur, j'aurais été l'homme le plus heureux et épanoui de la terre. À mes yeux, passer du temps en studio, négocier des deals en maisons de disques, c'est un plaisir, un sport. Mais le plus extraordinaire c'est d'aller en concerts, de découvrir la France avec tes potes, c'est comme partir en colonie de vacances, tu retiens les bons comme les mauvais moments. On propose notre travail à un public et on voit comment les morceaux et le filage sont perçus. C'est comme un réalisateur de film qui se glisse dans une salle de cinéma pour voir comment le public réagit à son film, pour nous c'est la même sensation mais à chaque date de concert.

De plus, cette période de ma vie correspond au départ de ma mère et à la mort de mon père. J'ai dû grandir très vite, je n'avais pas le choix et tout ce que j'ai vécu dans la musique, je l'ai toujours pris comme une leçon. J'ai beaucoup relativisé sur le fait d'avoir perdu du temps et de l'argent et parfois l'estime de moi-même, mais il n'y a pas mort d'homme. Certes, je suis un homme différent mais j'ai gardé à l'esprit les mêmes objectifs, moi aussi je veux prendre le train comme les autres. Je ne suis plus le jeune naïf qui attend son tour, j'ai compris. J'ai pris beaucoup de recul par rapport au mouvement Hip-Hop, je ne suis plus autant dedans. À un moment, j'ai failli entrer dans la famille de la « Zoulou Nation » via un contact, mais quand on m'a expliqué qu'il fallait faire allégeance à un responsable j'ai vite lâché l'affaire, limite ça faisait secte. Je suis toujours Hip-Hop dans ma manière de vivre ou de percevoir les choses, c'est un état d'esprit avant tout. Mais là où je suis en rupture totale avec ce monde, c'est concernant la place du rappeur et des réseaux sociaux. Pour moi c'est trop « fake », cette communication à outrance, c'est l'escalade de la vidéo et du message pour faire polémique. De plus musicalement, j'ai en partie décroché, la nouvelle génération ne me fait pas vibrer, ça manque de profondeur. Je ne suis pas fan de ces nouveaux artistes, même si j'aime toujours autant le rap, c'est vraiment bizarre comme sensation. Je recherche ma place en qualité

d'auditeur. Le plus important c'est que je sois en accord avec moi-même et que je n'aie aucun regret, bien qu'il persiste quelques frustrations, je l'avoue.

Dans la vie, c'est juste une question de temps et de cycle. Hakim de son côté a pris un travail, il est vigile à Carrefour. Ortega est monté sur Paris et il devenu conseiller financier, quant à Zozo, il s'est lancé comme préparateur physique dans la boxe. Chacun s'est construit de son côté, mais tout en continuant dans la musique, en restant toujours proche de l'actualité. Zozo fait des soirées et tourne avec d'autres artistes, Ortega fait toujours de la prod. À un moment, il s'est même associé avec un rappeur sur un projet. Il y a juste Hakim qui est resté un spectateur assidu, mais plus vraiment un acteur. En peu de temps, il a perdu ses deux parents, il n'était plus trop dedans. Et moi je me battais pour rembourser mes dettes, mais surtout je réfléchissais à la façon de revenir, j'avais une voix dans ma tête qui me disait « *avance, une porte va s'ouvrir, avance, il faut provoquer la chance* ». Cette période de flottement correspond à l'époque où je recherchais un directeur de thèse aussi. Je voulais vraiment m'accomplir dans tous les sens du terme, trouver un terrain pour mieux me projeter. Ainsi, j'ai mis en place une stratégie, une fois par semaine je m'obligeais pendant une heure à contacter des mecs du milieu afin d'obtenir des rendez-vous pour faire des écoutes de « Prince d'Arabie », c'était ma façon à moi de ne pas lâcher l'affaire. Mais il fallait aussi que j'avance au niveau professionnel, je ne suis pas convaincu par mon travail dans le secondaire. J'aime le lycée, les enfants. Je prends beaucoup de plaisir avec eux, mais j'ai envie d'autre chose pas forcément de travailler dans la musique. J'ai envie d'enseigner à l'université, j'aimerais avoir plus de marge de manœuvre dans mes cours, pouvoir aider les étudiants. J'ai passé les concours pour faire plaisir à maman et à mes collègues, mais ce fut encore un échec. Ça a été dur à vivre, mais pour le symbole le jour-même où j'ai reçu mes résultats du concours, qui se sont avérés mauvais, j'ai pu échanger par mail, pour la première fois, avec mon directeur de thèse. Des fois la vie, tu te dis qu'elle fait bien les choses.

Durant cette période, jamais Hakim ne m'a jamais contacté pour me dire qu'il était frustré, voire dégoûté. Il a su prendre le temps pour se construire avec sa famille qui s'est encore agrandie. Ortega et Zozo avaient eux davantage ce côté aigri par rapport à cette aventure avortée et à la perte de temps et d'énergie accumulées. Moi de mon côté, j'étais dans une autre dynamique, je voulais trouver une solution. On avait plus d'une vingtaine de morceaux

qui dormaient et certains n'avaient pas pris une ride. Je devais trouver le bon angle, comment me projeter dans un biz avec lequel je ne suis plus en accord, ne pas reproduire les erreurs des autres ou les miennes. Comment me positionner avec mes gars pour les remobiliser et leur donner cette envie de vivre un truc ensemble.

Je suis resté des heures devant mon écran d'ordinateur à faire des recherches, à regarder le travail des autres. Mon envie de faire une thèse était liée à celle de faire des affaires dans la musique, je ne me voyais pas faire l'une sans l'autre. Je voulais retranscrire ce que je vivais. L'une sans l'autre n'avait plus de sens, même si je sais qu'aux yeux de certaines personnes mon travail d'un point de vue universitaire n'a pas de raison d'être. On me l'a d'ailleurs bien fait comprendre lors d'un comité de thèse où on a démolé mon travail. Je n'écris pas pour les rappers ou pour les fans, j'écris pour les entrepreneurs. Ce que j'ai vécu dans ce milieu, bientôt d'autres vont le vivre à leur niveau c'est une évidence, « l'Uberisation » de l'économie est en marche et personne ne pourra l'arrêter. Il faudra s'adapter ici et là comme on le fait déjà dans le milieu du rap français.

Je me rappelle de la première question que m'avait posée mon directeur de thèse : « *pourquoi faire une thèse ?* ». J'avais répondu : « *Je veux être publié, devenir professeur et partir aux États-Unis, voir les affaires là-bas* ». J'avais des certitudes. Mais je pense qu'inconsciemment, ce que je voulais vraiment, c'était de formaliser un vécu, pas justifier mes choix mais davantage donner les raisons de mes positions. J'aime la culture Hip-Hop, peu de personnes arrivent à comprendre ma vision dans la vie. Un jour, j'ai rencontré une demoiselle très bien, honnêtement je pense que j'aurais pu faire ma vie avec elle, mais quand on a commencé à parler de nos passions et quand j'ai entendu son discours hyper caricatural sur le rap, je suis vite passé à autre chose. Je n'ai même pas cherché à lui expliquer ce que je faisais, le peu que j'avais entendu m'avait vite refroidi. Je me suis rendu compte qu'à part mes gars, car eux aussi sont habités par cette même envie, peu de personnes peuvent comprendre. Être entrepreneur c'est suivre son instinct, sa logique, se lever chaque matin en sachant qu'on va se battre pour gagner son argent et que parfois on va perdre, ce sont les règles du jeu. Le milieu du Hip-Hop n'est plus le même, je ne suis plus le même et mes gars non plus. Il fallait que j'explique notre vécu pour faire comprendre comment chacun à son niveau allait prendre le train. Les règles ont changé et j'ai mis du temps pour les comprendre, pour atteindre mon

objectif, retrouver mes gars, prendre du plaisir autour d'un projet commun. Même si ma thèse ne voit jamais le jour, au moins j'aurais laissé une trace à mon niveau. Pour moi, c'est mon album où mes chapitres sont mes « tracts » et chacun d'eux est un moment de ma vie.

Maintenant entre la réflexion et passer à l'action, il fallait déjà que je me fasse un budget économique, mais surtout que je trouve une opportunité, voire une stratégie pour faire bouger les choses. Certes, c'est plus compliqué, avec le temps tout s'efface, mais il y a un autre facteur à prendre en compte. Hakim commence à prendre de l'âge, il a dépassé la quarantaine et mes envies prennent la tournure d'une mission impossible, mais comme je vous l'ai déjà dit, je suis l'homme des missions compliquées. Chacun son talent, le mien c'est de ne jamais renoncer. Dites-vous que si l'espoir fait vivre, la conviction, elle, fait avancer.

Chapitre 3 : 2016 à nos jours

« J'aime quand un plan se passe sans accroc, mais ça, c'est seulement dans les séries »

1. Septembre 2014

Médine : *« Ça va couse, je te dérange pas ? Je voudrais te parler d'un truc. »*

Hakim : *« Attends deux secondes, je couche les petits avec Barbee et je me pose dans la cuisine pour m'allumer ma garo. On pourra bien parler. »*

Médine : *« Ok, pas de soucis. »*

Hakim : *« C'est bon, dis-moi Didine. »*

Médine : *« Voilà couse j'ai décroché un entretien pour des écoutes pour toi avec un mec en place. »*

Hakim : *« Tu es sérieux ! »*

Médine : *« Bah oui, tu as vu. Je n'ai jamais lâché l'affaire depuis deux ans. Je contacte différents types et là j'ai une réponse positive. »*

Hakim : *« C'est qui ? C'est pour quelle structure ? »*

Médine : « *C'est un apporteur d'affaires, mais c'est un ancien chef de produits de chez Sony, quand j'ai fait de recherches sur lui, son CV est impressionnant. Il est vraiment en place et il peut ouvrir des portes. Honnêtement, on n'a rien perdre couse.* »

Hakim : « *C'est vrai, va prendre la température, on verra après les retours.* »

Tout a commencé par une réponse sur Facebook, je n'arrêtais pas de contacter spontanément des maisons de disques, des chefs de produits... J'allais sur LinkedIn, Viadeo ou je lisais des interviews pour repérer les noms et j'envoyais un message privé sur leurs pages Facebook, dans lesquelles je me présentais, puis mon artiste Prince d'Arabee. Je les sollicitais pour faire des écoutes de notre travail qu'on avait fait à l'époque de 2late. Dites-vous une chose, c'est comme si tu marches sur une route et tu ne vois pas le bout. Cette période de recherches, c'était ma façon de rester lié à une partie de mon passé, je ne voulais pas que tout passe à la trappe. J'ai eu des retours, mais tous étaient négatifs, pourtant je n'ai jamais arrêté mes recherches, bien au contraire. Un jour, je reçois sur ma messagerie Facebook cette réponse : « *Bonjour, merci pour votre mail. C'est une demande de RDV pour exactement ? Signature ?* ». J'ai mis du temps pour me rendre compte de la situation, ainsi j'ai répondu spontanément : « *L'objectif de mon RDV est une écoute, après si vous trouvez un potentiel sur un morceau ou l'univers, on peut travailler ensemble sur un projet via une signature selon vos modalités et possibilités.* ». Et peu de temps après, je reçois cette réponse : « *Je vous appelle lundi. Quel est votre numéro ?* ». C'est à ce moment-là que j'ai contacté Hakim et que je lui ai expliqué la situation. Je lui ai annoncé la nouvelle un vendredi, on a laissé passer le week-end pour prendre du recul. Sur le coup, Hakim était plus surpris qu'heureux, mais j'étais content dans le sens où je me suis dit qu'on avait peut-être trouvé l'opportunité de rebondir. Encore une coïncidence, cette période correspondait à l'époque où je faisais mes semaines doctorales, tout me tombait dessus au même moment. J'ai demandé à Hakim qu'il me fasse une sélection de sons et qu'il me donne le maximum d'informations sur chacun d'eux pour mieux les défendre (nom du beatmaker, des mixes, du master...). Mais, il m'a vite arrêté et m'a fait comprendre qu'il voulait être transparent et qu'il voulait informer 2late de la situation, car c'est lui qui l'avait financé. Il voulait être le plus « réglo » possible. J'ai halluciné quand il m'a dit ça. Je lui ai dit : « *Couse, tu es vraiment trop gentil* ». Il m'a répondu « *Non, je veux juste le prévenir. Je lui demande pas son autorisation et si on veut avoir de la baraka dans la vie, il faut être correct couse* ». Effectivement peu de temps après,

il a contacté Zlate et il lui a expliqué la situation en ajoutant que s'il voulait plus d'informations, il n'avait qu'à voir cela avec moi. Et celui-ci m'a contacté comme si de rien n'était, c'était surréaliste. Il avait toujours ce côté hautain. Après les civilités de rigueur, il me sort cette phrase au téléphone : « *Fais-moi un topo* ». Honnêtement, j'avais l'impression qu'il parlait à sa secrétaire. Et je lui ai sorti sur un ton sec : « *Les gens comme toi respectent deux choses : l'argent et la violence. Moi je n'ai pas d'argent, mais je suis violent. Dis-toi bien ça, on va faire les choses, après on verra. Pour l'instant il n'y a rien et surtout si cela ne tenait qu'à moi, tu n'aurais rien. Mais c'est Hakim qui décide, pas moi,* » Il a vite écourté la conversation et depuis je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. J'ai prévenu Hakim de ma conversation avec Zlate. Maintenant on pouvait commencer à se projeter sans forcément s'enflammer, mais juste faire les choses de la manière la plus pro possible, dans le fond comme dans la forme.

2. Préparation du RDV

Hakim m'a vite fait comprendre qu'il était impossible de faire des écoutes sans faire au préalable une mise à niveau des morceaux, afin de vérifier qu'ils sont tous dans le même rendu d'écoute. J'ai donc contacté Ortega pour le mettre dans la confiance. Je lui demandé qui on pouvait contacter pour ce type de travail, pour pas trop cher. Il m'a vite orienté vers un ingénieur du son avec qui il avait collaboré quand il bossait avec l'artiste parisien. Il s'est entendu avec lui et en plus il le trouve super compétent dans son domaine. Ortega et moi-même, nous sommes donc allés chez Dam's. Concrètement Hakim avait fait une sélection de 20 sons pour les faire écouter en priorité. L'ingé a pris 50 euros pour faire l'ensemble. Tout s'est bien passé, après on a envoyé le tout à Hakim pour qu'il valide. Suite à cela, Hakim a fait une proposition d'ordre de passage pour les écoutes, mais surtout il m'a donné les informations importantes pour chaque morceau afin que je fasse ma vente durant les écoutes. De mon côté, j'ai fait un dossier avec tous les documents que Zlate avait faits : bio, discographie... plus des photos et les clips.

D'un point de vue matériel, j'étais équipé, mais ça faisait un moment que je n'avais pas eu de rendez-vous pour des écoutes. Surtout, sans vraiment s'en rendre compte, Hakim et Ortega m'avaient mis la pression en me sortant des phrases comme : Hakim « *Didine fais de ton*

mieux, j'ai confiance en toi », Ortega « *S'il y a un type qui peut sortir Hakim de cette situation Médine, c'est bien toi mon gros, je suis derrière toi* ». Je voulais réussir pour mes gars, pas pour moi, j'étais chargé d'une mission et je ne voulais pas avoir de regret. Ainsi, j'ai appelé mon grand Didier pour faire un entraînement aux écoutes. Lui il connaît le domaine. Je voulais avoir la bonne posture, bien vérifier que je connaissais les bons codes et décrypter le para verbal afin de ne pas passer pour un amateur. Je suis donc allé chez Didier en soirée après qu'il eut fini son travail de sécurité à la bibliothèque François Mitterrand. Auparavant, je lui avais expliqué la raison de ma visite, il m'attendait et avait préparé le matériel pour faire de bonnes écoutes. Il connaît bien l'univers d'Hakim, mais il n'avait rien entendu du travail du studio fait par le couse durant la fameuse année où il s'était enfermé en studio. Dès le départ, j'ai demandé à Didier d'être direct. On s'est vite plongés dedans, il a fait une première écoute des morceaux, juste le premier couplet et le refrain pour avoir une idée du panel des morceaux. Puis, il a refait une écoute attentive sur tous les morceaux tout en me posant différentes questions sur les beatmakers, les feats... Je lui ai répondu et donné le maximum d'informations en étant le plus clair possible. À la fin, Didier m'a donné son point de vue sur la qualité et surtout il a fait la remarque qu'Hakim avait su garder son univers et sa plume. Artistiquement parlant, il n'y a rien à reprocher, après on rentre dans des choix d'orientation pour une structure. De plus, il m'a expliqué qu'il fallait que je sois très attentif aux réactions des premières mesures au niveau du corps (aux mouvements de tête). Surtout, je ne parle pas quand on écoute, je réponds aux questions quand on me les pose ou j'attends que la personne veuille changer un son pour apporter des éléments, ou sinon je fais une présentation du morceau avant chaque lancement. Surtout je ne dois pas surjouer en voulant convaincre, je dois juste apporter des éléments de réponse, les meilleurs arguments de vente, ce sont les morceaux eux-mêmes. J'ai même demandé à Didier comment je devais m'habiller. Il m'a dit d'y aller en mode « casual » avec juste une touche Hip-Hop, comme un accessoire simple par exemple. Mais surtout ne pas rentrer dans la caricature en arrivant en « zoulou ». À la fin, il m'a expliqué que les mecs font souvent de la comédie quand le projet leur plaît. En général, ils font les mecs détachés pour mieux négocier avec toi, c'est l'une de leurs stratégies. Ils ne montrent pas leur enthousiasme afin de te refroidir pour que tu ne sois pas trop gourmand dans tes attentes et que tu acceptes leur offre sans forcément négocier. Notre discussion avec Didier a duré près de quatre heures, j'ai bu ses conseils et je savais comment j'allais la jouer. La plus grande difficulté, il fallait que j'arrive à trouver un juste milieu dans mon

positionnement entre : certes on a besoin d'une structure pour faire nos projets, mais il ne faut pas passer pour des gens qui font « la manche » et qui sont prêts à tout pour signer. Personnellement à partir de ce moment j'étais prêt, il me fallait juste caler une date.

3. Le calage

L'échange des premiers messages sur Facebook était assez rapide, mon interlocuteur était très réactif mais surtout direct et clair dans ses réponses. En peu de temps, on s'est échangés nos téléphones respectifs, mais on ne s'est jamais appelés, on se contactait par SMS ou par messages sur Whatapps. Quand je fus prêt de mon côté, je l'ai relancé (il m'a fallu deux semaines pour me préparer) pour avoir une confirmation de notre rendez-vous, une date, une heure et un lieu. J'ai envoyé plusieurs messages sur Facebook mais au bout de trois semaines, pas de réponse. Je commençais à m'inquiéter, car d'habitude il était très réactif. Ainsi, j'ai pris l'initiative d'envoyer des textos ou des messages via l'application. J'étais très poli dans ma formulation, je m'excusais de ma démarche de le contacter sur son numéro privé. Mais je n'avais toujours pas de réponse de sa part et à ce moment-là, cela faisait déjà six semaines d'écoulées depuis notre dernier contact. Je sais par expérience que dans le biz, le facteur temps est important et qu'il ne faut pas en perdre. Donc je l'ai appelé directement, ça sonne mais ensuite le répondeur se déclenche. Je laisse un message très posé en m'excusant et en indiquant qu'étant sans nouvelles, j'aimerais bien en avoir pour pouvoir caler une date pour notre rendez-vous. Quelques jours plus tard je reçois un message très court sur Facebook dans lequel il m'explique qu'actuellement il bosse en studio sur un artiste et qu'il est désolé pour l'absence de nouvelles, mais qu'il ne m'a pas oublié et qu'il reviendra vers moi au plus vite. J'étais rassuré mais je n'avais toujours pas de date. J'ai laissé passer dix jours et je l'ai relancé sur les différents réseaux, toujours en prenant des pincettes et en le vouvoyant. Puis, j'ai encore laissé passer les jours mais toujours rien. J'ai expliqué la situation à Hakim qui n'était pas surpris. Il m'a même dit : « *Te prends la tête même si c'est mort, il y a pas de soucis Didine. Tu as fait de ton mieux, c'est rien* ». Quelques jours après ma conversation téléphonique avec Hakim, j'étais au travail et là je me suis dit que c'était vraiment mort. J'en avais marre de regarder constamment mon téléphone en espérant qu'il sonne ou que j'aie un message sur Facebook. C'est un peu la même sensation quand on a passé un entretien d'embauche et qu'on attend un retour, je ne le souhaite à personne, c'est usant et stressant.

Quand j'ai fini ma journée, je suis parti sur le parking de mon lieu travail et encore une fois j'ai laissé un message sur le répondeur, mais là j'ai craqué. J'ai parlé en mode grosse voix mec de quartier car j'en suis un, et j'ai dit dans le texte : « *Sur la tête de ma mère wesh, ça commence à me casser les couilles d'attendre ton coup de fil, tu crois que je suis une meuf à me faire galérer. Je ne suis pas un gamin ou un bolos, juste un mec poli. Maintenant si c'est dead, dis-le-moi, et je passe à autre chose. Salam* ». Quand j'ai raccroché ça m'a fait du bien, je n'avais aucun regret et j'assumais mon geste. Le soir même, j'ai eu un message sur Facebook avec ma date de rendez-vous, mon heure, l'adresse et des excuses en plus. Et là, tu dis que dans ce milieu il faut savoir mettre la pression sinon on te laisse de côté. Il fallait que je pète un câble pour que les choses avancent. Le plus désolant, c'est que lorsqu'on est poli, on te considère comme une personne faible. Je déteste prendre la posture de celui qui met la pression, même si je sais le faire, mais c'est comme ça, quand tu n'as pas le choix, il faut réagir violemment. Concrètement il m'a fallu quatre mois et une grosse montée de pression pour caler un simple rendez-vous, c'est surréaliste, mais dans le rap français, c'est normal.

4. Le RDV

La veille du rendez-vous, j'ai écouté en boucle les différents morceaux et je me suis entraîné à répéter ma présentation pour chaque morceau. J'avais sélectionné ma tenue et j'avais repéré le chemin et où j'allais me garer. Mais je n'avais aucune nouvelle d'Hakim et je ne l'ai pas contacté non plus. Je voulais rester dans ma bulle et ne pas monter en pression inutilement. Le lendemain, je suis parti bien avance pour être sûr de ne pas arriver en retard et pour repérer les lieux. Au moment où je me gare, Hakim me contacte : « *Ça va couse, tu es vers où ?* ». Je lui réponds que je suis parti tôt, que là je me gare et qu'après je vais manger. Il me dit : « *J'ai une question pour toi, c'est Prince d'Arabee ou Prince Da mon nom d'artiste ?* » et je lui sors spontanément « *Frère, c'est Prince d'Arabee, sa race* » et il me répond : « *Ok, on est cord'a. Fais de ton mieux mon gros* » et je lui ai rétorqué : « *Je ne vais pas revenir les mains vides, t'inquiète pas couse* ». Notre conversation fut courte mais intense en émotion.

16H00, 46 rue poissonnière 75002 Paris

Je sonne au nom de la structure, je reconnais le bâtiment car il y avait un magasin Hip-Hop qui avait aussi ses bureaux ici. J'y étais venu déposer le maxi de Banneur à l'époque pour

faire une chronique. On m'ouvre la porte à l'interphone et on m'annonce que mon hôte est au dernier étage. Je monte les escaliers, mais plus je grimpe les marches, moins j'ai de souffle, ce n'est pas de la fatigue, c'est juste la peur qui m'envahit. Je me suis arrêté à l'avant-dernier palier et je me suis parlé à moi-même : « *Médine c'est maintenant ou jamais, ne commence pas à paniquer, ce n'est pas le moment mon gros* ». J'ai pris une bonne inspiration et j'ai monté deux par deux les dernières marches. Ainsi mon contact m'attendait devant la porte avec un grand sourire.

On s'est serrés la main et il m'a invité à le suivre. À la base, c'est un appartement qu'ils ont aménagé en bureau. Je rentre dans la salle où il y a des cartons, je vois plus d'une quinzaine de disques d'or des différents plus gros groupes de rap français et d'artistes solo avec lesquels ils ont travaillé. J'étais vacciné depuis ma collaboration avec les autres, je les regardais sans leur donner de l'importance. Au fait, je dis « ils » car mon contact a un associé et lui aussi, il m'attendait de pied ferme. Je n'avais pas prévu cette situation, leur bureau était en face à face et ma chaise était au milieu me permettant ainsi de parler aux deux interlocuteurs en même temps. Comme d'habitude, on passe par la phase de présentation et là je me rends compte que mes interlocuteurs sont des personnes très importantes dans le business. Ce sont eux qui ont développé la section Hip-Hop dans les plus grosses majors en France. Ils sont passés chez Sony, chez Universal et autres. Ce sont eux, à une époque, qui ont donné la couleur au rap français, ils sont derrière les signatures de très gros artistes. Ils ont occupé des postes de chefs de produits, de projets, voire d'univers musical. Puis, ils ont travaillé dans des labels indépendants qui ont eu de très gros succès. Je connaissais les labels en question ainsi que les artistes, mais eux non, c'était la première fois que je les voyais. Nous avons des amis en commun, je l'ignorais, le monde de la musique est vraiment petit. Depuis deux années, ils font du management d'artistes et ils sont aussi apporteurs d'affaires. Cela veut dire qu'étant donné qu'ils ont leurs entrées en maisons de disques, ils y emmènent des artistes pour faire des propositions et prennent un pourcentage en cas de signature. Quand mon tour est venu, je ne me suis pas démonté, je me suis présenté, j'ai exposé mon parcours, les projets que j'ai défendus et les gens avec qui j'ai bossé. Puis j'ai présenté « Prince d'Arabie » son parcours et ses plus grands classiques. On est passés logiquement aux écoutes. Ainsi, pour chaque morceau, je faisais une introduction. J'ai suivi mon plan à la lettre et je faisais très attention à mon attitude. Trois choses m'ont surpris durant l'entretien, mon contact a écouté entièrement chaque son. De plus, il n'essayait pas de contenir son para verbal, il « kiffait » notre travail,

cela se voyait. Enfin, l'autre, l'associé, était fixé sur son ordinateur et il ne me regardait que lorsque son acolyte me posait des questions. Je me suis dit que c'était plutôt bon signe, mais je suis resté sur mes gardes. Puis quand on a fini les écoutes, les choses sérieuses ont commencé. J'ai eu droit à une avalanche de questions et de réflexions allant des plus simples aux plus complexes. On a parlé de l'âge d'Hakim, de son nom d'artiste, de la raison de sa disparition dans le milieu du rap français. Mon contact m'a dit : « *Tu as de bons morceaux, mais les gens des maisons de disques ou les auditeurs n'en n'ont rien à faire du beatmaker, du mec au mixe ou au master* ». À ce moment-là, je me suis dit que tout l'argent que 2late avait dépensé n'avait servi à rien au bout du compte, et que cela ne m'aidait pas dans ma démarche. Et le coup de grâce est venu de son associé qui se retourne et me montre son écran. En fin de compte durant tout l'entretien, il a passé son temps à faire une recherche approfondie sur « Prince d'Arabie » sur les sites et les réseaux sociaux. Il me sort : « *Nous on connaît Prince d'Arabie et on respecte l'artiste ce n'est pas un souci, mais sur Internet il n'est personne. Son Facebook artiste est mort et le pire c'est que sur sa page perso il a des gros contacts de maisons de disques. Moi aussi j'ai pris du plaisir à écouter, mais d'un point de vue stratégique je n'ai aucune idée sur quels médias il faudrait vous placer et surtout le manque de communication vous plombe. Moi je pense qu'il faut vous dépoussiérer avant d'espérer un deal avec une structure* ». J'ai aimé son côté direct, mon contact prenait trop de pincettes avec moi pour me dire les choses. Le plus frustrant, c'est qu'on n'était pas dans un problème artistique, mais sur un manque de présence sur Internet. Je suis sorti fatigué de ce rendez-vous, j'étais en nage, je me rappelle que mon dos était trempé. Hakim m'a téléphoné quand j'étais sur la route, je lui dis dans le texte « *Couse on n'est pas présents sur le Net, il nous faut juste ça pour espérer un plan. Je suis dégoûté* ». Sa réponse fut brève, le ton froid, car il était au travail. Il m'a dit « *on se rappelle ce soir pour bien discuter.* »

Médine : « *Ça va couse ?* »

Hakim : « *Ça va, bien rentré ?* »

Médine : « *Oui impeccable, j'ai juste un coup de barre. Je pense que c'est le contrecoup de la montée de stress. Laisse tomber, je suis vraiment fatigué.* »

Pendant vingt minutes, j'ai lui ai fait un compte-rendu de l'entretien en lui expliquant l'ensemble des arguments, les questions qu'ils m'ont posées. À la fin de mon explication, Hakim me dit : « *Tu sais Didine quand on s'est téléphonés après l'entretien et que tu m'as expliqué que c'était mort, honnêtement, l'idée de tout stopper et de passer à autre chose m'a*

effleuré l'esprit. Mais on ne va pas se mentir, on le savait par rapport à ma présence sur Internet et ma disparition de l'actualité, que c'était deux gros points faibles. Déjà le fait que tu aies un rendez-vous avec des mecs aussi bien placés relève du miracle quand on connaît les paramètres du biz dans lequel on est. Après je pense que toi et moi on est guidés, poussés par des choses qui nous dépassent comme notre croyance en notre bonne étoile ou en Dieu pour avoir espéré obtenir quelque chose aujourd'hui. Mais avec le recul, ce n'était vraiment pas réalisable. Mais, j'avoue l'idée du dépoussiérage me parle ».

Médine : « *Couse laisse-moi cogiter et gratter dans cette idée et je reviens vers toi.* »

Hakim : « *Ok pas de soucis.* »

5. Opération « Dépoussiérage »

Il fallait que je trouve une stratégie pour faire monter le buzz afin d'obtenir un rendez-vous en maison de disques. Déjà, avant de savoir comment faire, il fallait que je me mette à la page pour comprendre ce que c'était avoir du buzz sur le Net. Effectivement, j'avais pris beaucoup de recul par rapport à l'univers du biz, il me fallait trouver des informations. Ainsi, je me suis dit qu'il fallait que j'en parle avec Malik aka « Malik Le Fermier ». Je le connais depuis qu'il a sept ans. Il venait jouer à mon association quand je travaillais comme animateur. Il venait avec son grand frère pour apprendre à danser. Il a une passion pour les animaux et depuis tout petit il veut devenir vétérinaire. Tous les ans son père l'emmène au salon de l'agriculture, et il s'est aussi beaucoup documenté sur les animaux en général et même sur les dinosaures. Son surnom vient du fait qu'il aime aller dans les fermes pour voir les animaux, mais il n'y a que moi qui l'appelle comme ça. Au moment où je le contacte au sujet de ce fameux buzz, il a seize ans, il est un parfait échantillon représentatif de cette nouvelle génération. Il a grandi avec son téléphone portable, il ne le lâche jamais et surtout il adore le rap. Il est abonné à toutes les chaînes YouTube, il suit les tweets des artistes, passe sa vie sur Facebook et consulte les sites de rap. Je vais souvent chez lui car je lui donne des cours de mathématiques, c'était donc simple pour moi d'organiser notre entretien. Ainsi après mon cours sur le PGCD, on a commencé à discuter et j'ai posé une première question très simple :

Médine : « *Malik c'est quoi le buzz pour un rappeur ?* »

C'était intentionnel de ma part de ne pas mentionner Internet, je voulais que sa réponse soit la plus spontanée possible et qu'il me donne sa vision de la musique.

Malik : « *Eh bien, couse c'est très simple, avoir du buzz c'est quand tes clips dépassent les millions de vues, que tu es sur OKLM, que tu as Vevo sur ton clip YouTube, que ton clip est partagé à mort sur les pages Facebook, qu'une de tes phrases est reprise par les jeunes, comme s'il s'agissait d'une expression* ».

J'ai trouvé sa réponse tellement simple et claire, inconsciemment il m'avait donné des critères palpables à atteindre que je pouvais mettre dans un tableau de bord. On n'était plus à époque où ton son devait tourner sur certaines émissions de radios spé ou être sur le CD sampler d'un magazine. On était vraiment passé à autre chose.

Je lui ai demandé de me faire une présentation de l'ensemble des groupes qui ont pété ces dernières années et ceux, selon lui, qui seront les stars de demain. On a passé plus de deux heures à surfer, écouter, regarder différents groupes ou artistes. Après, je lui ai fait écouter nos morceaux, à ce moment-là je me suis rendu compte que sur certains titres, la couleur des prods ne collait plus à la tendance. Malik me faisait écouter les titres du moment et ce que les jeunes aimaient. Honnêtement, les morceaux n'avaient rien d'extraordinaire mais ils fonctionnaient.

Suite à cet entretien avec Malik, il fallait que je trouve une personne qui avait du réseau, cela me permettait ainsi de gagner du temps dans mes démarches afin de frapper aux bonnes portes et surtout de me garantir une logique dans mon projet. J'ai contacté une personne que j'avais croisée à l'époque où je travaillais avec l'équipe en place dans le rap français, il était chef de produits chez Universal Music. À ce moment-là, il n'était pas en France mais il m'avait orienté vers un ami. J'ai donc contacté par mail son ami qui s'appelle François. J'ai lui ai expliqué par écrit, ma démarche par rapport à Prince d'Arabee, que je voulais faire monter le buzz pour faire des écoutes, car j'avais des morceaux à fort potentiel qui dormaient. On a vite échangé nos coordonnées. Dès notre premier entretien téléphonique, il m'a dit qu'il y avait un coup à faire.

François : « *Il faut faire trois ou quatre clips, tu achètes des vues de manière progressive pour chaque sortie, mais pour la dernière, tu dépasses le million de vues et je pourrais vous*

avoir des rendez-vous je pense. Je sais que le fait d'acheter te choque mais tout le monde le fait. Passe me voir au bureau, on en discute et on voit comment on peut bosser ensemble ».

J'ai calé une date et prévenu Hakim de mes démarches. Pour le rendez-vous, j'ai emmené Malik avec moi. Il était content de mon invitation. Je lui ai expliqué qu'il venait pour me donner de la force. Le biz en lui-même, je le maîtrise, mais j'avais besoin de son aide si on venait à parler de l'actualité du rap. Il fallait qu'il m'aide à rebondir et surtout me dire si je ne me trompais pas sur la réalité des choses. Effectivement, j'ai emmené avec moi un enfant de seize ans qui a du mal à additionner des fractions qui n'ont pas le même dénominateur, à un rendez-vous avec un ancien chef de produits de chez Sony Music qui est maintenant en free-lance. Moi quand j'ai commencé avec Hakim ou Banneur, ils n'ont pas eu peur de m'emmener avec eux à leurs rendez-vous, le partage c'est Hip-Hop. J'ai tout simplement reproduit ce que j'avais vécu. Je n'ai pas regretté de lui avoir demandé de venir. Sur le chemin du rendez-vous, pendant que je conduisais, il m'a expliqué qu'il avait passé la nuit à faire un bilan du rap Français. Il m'a donné la liste des dernières signatures, le nombre de vues YouTube pour chacun des morceaux du moment et la liste des sites de rap. Il était prêt dans sa partie. Moi je n'étais pas stressé, juste curieux de voir sur quel type de personne j'allais tomber, parce que j'en ai beaucoup croisé des chefs de produits. Je ne voulais pas des réponses bateau ou des vérités sur le game, mais plus un plan d'attaque, du concret.

Montreuil

On s'est garés facilement. On a trouvé le bâtiment rapidement, mais on a eu plus de difficultés à localiser le bureau. Il était dans une pépinière d'entreprises où tous les couloirs se ressemblent, mais au bout de quinze minutes d'explications au téléphone, on a enfin pu trouver. Le bureau était tout petit, sur les murs il y avait des affiches de concerts, des magazines Hip-Hop traînaient çà et là. C'est un lieu de travail, il y a juste de la place pour deux bureaux et trois chaises. Ainsi Malik et moi, nous nous sommes assis en face de François qui était, quant à lui, derrière son bureau. Comme d'habitude, la personne sort son parcours pour se présenter. Il avait de bonnes références et une très grande connaissance du game, pas forcément des entrées, mais il savait de quoi il parlait. J'ai commencé par présenter Hakim et son parcours, j'ai expliqué mon rôle et j'ai parlé de Malik comme étant un gars de mon équipe. Puis, j'ai expliqué l'histoire de l'écoute avec les deux personnes de mon précédent rendez-vous, mais quand j'ai sorti leurs noms, François m'a arrêté et m'a dit que

c'était eux qui l'avaient formé au métier quand il travaillait chez Sony et il a ajouté qu'effectivement, avoir un rendez-vous avec eux, c'était du lourd en soi. Suite à cela, on a écouté les sons et on a discuté sur la manière de faire monter le buzz. Il a commencé à me citer des groupes et des sons pour me donner des exemples. Malik à ce moment-là a pris le relais. Il est resté lui-même, il n'a pas surjoué. Il a même su reprendre poliment François sur certains détails. Cela montrait vraiment qu'on savait de quoi on parlait. Au niveau du tarif, il m'a proposé de travailler avec nous pour 350 euros par mois afin de m'aider dans mon projet. Il allait prendre des contacts en radios, s'occuper de voir certains sites Internet, aller en maisons de disques, faire les démarches SACEM, chercher des gens pour les feats... Ce premier entretien m'a permis de me faire une idée des grandes étapes à respecter pour atteindre notre objectif. Le soir, j'ai fait un compte-rendu à Hakim sur l'entretien et j'ai expliqué l'intérêt qu'il y avait à bosser avec François.

J'ai fait le premier versement à François et peu de temps après il me décroche un rendez-vous dans un gros label « Because Music ». Il connaît très bien le chef de produits et ce dernier, quant à lui, connaît bien l'artiste « Prince d'Arabee ». Ainsi, on est partis ensemble faire les écoutes. On s'est donné rendez-vous au métro Gare du Nord. J'ai suivi François sans me poser de questions, sur le chemin il m'a expliqué qui était son contact. Il connaissait le lieu et également le code de la porte d'entrée. À l'accueil, il a même appelé la secrétaire par son nom. À ce moment, je me suis dit que je ne m'étais pas trompé sur son compte. Son contact viens nous chercher, on entre dans le bureau, ils sont trois : le patron de la partie hip-hop, qui est le contact en question, son collaborateur et un stagiaire, ils nous écoutent. On est vraiment dans une conversation amicale entre François et le patron. Il m'a présenté comme étant le manager de Prince d'Arabee, moi je me suis juste assis, je suis resté silencieux et j'ai observé les gens. François leur a fait écouter deux sons, ceux qui lui semblaient les plus exploitables dans l'immédiat et il a expliqué comment il pouvait nous développer. Honnêtement, il s'est bien débrouillé, il connaissait les codes, la manière de parler, de penser, le pire il était presque habillé comme ses interlocuteurs. Je ne pouvais pas trouver meilleur intermédiaire. Mais, comme toujours on a eu droit à la même réponse. Son contact a fini son explication par « *je ne suis pas convaincu* » c'est à ce moment que j'ai pris la parole et que je lui ai dit « *moi, je suis un con vaincu* ». Tout le monde a souri et j'ai juste rajouté que je le remerciais et qu'on allait faire le nécessaire sur ce point-là et que peut-être qu'à ce moment-là

on se reverrait, et il m'a répondu qu'il n'y avait aucun problème. C'est en sortant de ce rendez-vous que j'ai compris qu'il fallait qu'on fasse les choses par nous-mêmes. Je pouvais avoir tous les rendez-vous de la terre, mais j'aurais toujours la même réponse. C'est en faisant le compte-rendu au téléphone à Hakim que je lui ai expliqué qu'il fallait qu'on passe à l'action. Il fallait juste se mettre d'accord sur la manière de le faire. Il fallait qu'on passe aux choses sérieuses.

6. Seul contre tous

J'ai réfléchi, j'ai retourné le problème dans tous les sens, il fallait sortir un projet pour remettre Hakim dans le game. J'ai demandé à François s'il avait un plan pour une distribution. Il m'a dit que c'était possible et qu'il allait travailler dessus. Faire des clips de certains morceaux avec un achat de vues n'avait pas de sens s'il n'y avait pas une actualité dans les bacs avec une promo qui l'accompagne : radio, affichage, clip... Je voulais bien faire les choses.

J'ai expliqué ma vision à Hakim et comment je voulais mettre les choses en place. Il m'a donné son accord mais en me disant : « *Avance et quand les choses seront opérationnelles, on avisera* ». Au-delà d'être sur mon terrain dans le cadre de ma recherche, faire ce projet était important pour moi. Mais à ce moment-là, j'étais le seul qui y croyais, même Hakim n'était pas vraiment convaincu. Investir financièrement sur un artiste qui a plus de quarante ans, qui est absent des réseaux sociaux, n'a pas d'actualité sur Internet, qui habite en province et qui fait du rap conscient, pour cela il faut être totalement irréaliste, voire suicidaire. Mais j'étais, je suis et je serai habité par une certitude que personne ne pourra m'enlever : « Prince d'Arabie » est l'un des meilleurs rappers de France. Moi j'ai vu la mer s'ouvrir chez Cut Killer, là où j'ai vu comment les mecs en maisons de disques donnaient leur respect à « Prince d'Arabie ». Il fallait juste que j'arrive à le montrer à sa juste valeur. Ce qui pousse l'entrepreneur, c'est la confiance qu'il a en lui, en son produit ou son service. Moi je crois au talent de mon artiste. Un jeune avec qui je suis très proche et qui a fait partie du collectif de rap que j'avais monté, a même tenté de me dissuader de faire ça, mais personne ne peut comprendre. Je suis entrepreneur et il n'y a que moi qui puisse voir où je vais aller, ça mettra

du temps et ça prendra sûrement de l'argent, mais c'était à mon tour de faire les choses, et je voulais aller jusqu'au bout pour ne plus avoir de regrets.

En effet, pour moi faire ce projet avait aussi un but thérapeutique. Je voulais effacer la période 2late et pour cela il fallait se débarrasser de tous les morceaux pour tourner la page, tout en gardant la tête haute. On peut entreprendre juste pour se prouver des choses et je pense qu'inconsciemment je l'ai fait pour ça, me prouver qu'on en était capables. Si Hakim l'a oublié en faisant le vigile à Carrefour ou Ortega en négociant des crédits pour ses clients à la banque, moi je n'ai rien lâché et je connais le potentiel de mes gars. J'ai opté pour deux postulats dans cette aventure. D'une part, je n'ai parlé à personne de mon travail de recherche en dehors d'Hakim et d'autre part, je ne voulais pas créer de structure. Je ne suis pas dans une logique de projection à long terme, je fais un projet avec mes gars, là pas de soucis, mais je ne veux pas produire d'autres artistes, c'est trop compliqué. Le biz en lui-même, je ne l'aime pas, je ne me vois pas construire sur du long terme dans cet univers. Enfin, il faut savoir que ce pseudo monde de respect, de partage et de paix dans le Hip-Hop, c'est du vent. Tout ce que tu mets en place dans le rap coûte de l'argent et parfois ça peut monter très haut, rien n'est gratuit, de toute façon quand c'est gratuit, c'est encore plus compliqué. En connaissant ce paramètre, j'ai mis de côté un budget me permettant d'assumer l'ensemble des frais.

Cette construction en back office m'a pris six mois environ avec François pour trouver les contacts, les tarifs : pressage, street-promo, imprimerie... Mais l'étape clé fut l'accord du contrat de distribution. Effectivement, François a réussi à nous trouver une distribution. Son responsable a validé juste sur le nom Prince d'Arabee sans faire aucune écoute. À ce moment-là, tu te dis que son « blaze » pèse encore un peu dans le game. De plus, il y avait la possibilité de faire le contrat en nom propre, la situation était donc parfaite. À partir de là, Hakim s'est remis dans une logique de construction artistique. Je pense qu'il avait besoin de certitude, il ne voulait pas travailler pour rien comme avec 2late. Ce n'était pas un manque de confiance en moi, il sait parfaitement qu'on peut avoir toutes les meilleures attentions du monde, mais que si on n'a pas de choses concrètes en main dans ce biz, rien n'avance. La preuve en est que son ancien producteur a dépensé des grosses sommes, mais qu'au bout du compte, les choses n'ont pas vraiment pris de l'ampleur, car il n'avait pas les bons contacts. Hakim, son seul objectif était de refaire de la musique avec ses potes. Il se sentait mieux, il ne voulait pas prendre une revanche, revenir tout casser, mais juste prendre du plaisir. Son travail

c'est pour nourrir sa famille, il a besoin de faire de la musique pour se sentir bien. Il voulait la même chose que moi, tourner une page. Sur Nantes, il a su se trouver des amis partageant le même univers que lui, mais même eux n'étaient pas convaincus quand il leur a expliqué qu'il allait sortir un projet avec moi.

Médine : « *Couse, il faut que tu montes sur Paris en studio, on se pose avec Ortega pour faire des écoutes, faire le tri et enregistrer.* »

Hakim : « *Ok, je m'organise avec le travail, on va faire ça Inchallah.* »

7. En studio à Paris, mars 2016

J'ai toujours tenu Ortega au courant de la situation par rapport à mes démarches, mais quand je lui ai expliqué qu'on allait passer aux choses sérieuses, je ne l'ai pas senti super enthousiaste. Il était dans le même état d'esprit qu'Hakim, lui aussi avait passé un an enfermé en studio, de plus il travaillait également comme vendeur au « Footlocker » de Nantes. Il en a fait des nuits blanches et il a très mal vécu la période 2late. Cependant, il a répondu présent, comme un pote qui vient avec toi à une bagarre qui n'a pas envie de se battre, mais qui vient, parce que c'est comme ça et pas autrement. C'est lui qui a trouvé Dam's pour la remise à niveau des sons, il a toujours fait de son mieux pour donner de la force. Il fallait trouver un studio dans lequel on se sentirait bien et qu'on l'on pourrait négocier à un bon tarif. J'ai donc pris la décision d'aller au studio de Banneur. Je vous parle bien de mon ancien artiste qui m'a lâché pour trouver mieux ailleurs. Certes sa carrière de rappeur en elle-même n'a pas décollé, mais il a toujours su se projeter dans cet univers. Ainsi, sans s'en rendre compte, il a monté une sorte de « Cluster ». Il a pris un local et il l'a divisé en blocs, avec une partie montage de clips, un studio photo et un studio d'enregistrement. Il loue les lieux à différents intervenants. J'ai soumis l'idée à Hakim qui m'a répondu « *Pas de soucis pour aller chez Baba, mais il faut aller voir sur place si tout est fonctionnel. Même si c'est un frère, il faut vérifier avant* ». J'ai pris contact avec Banneur afin de caler une date pour visiter et j'ai prévenu Ortega.

Ominart Studio, 3 rue Joseph et Etienne de Montgolfier, 93110 Rosny Sous-Bois

Banneur a semblé super surpris d'avoir de mes nouvelles au téléphone et tout autant concernant ma démarche en elle-même. Il était content qu'Hakim fasse un nouveau projet.

Quand je suis allé dans son studio avec Ortega, ça m'a fait bizarre de le revoir, il avait pris un coup de vieux, le temps passe vite et laisse des traces. Personnellement, j'étais passé à autre chose depuis longtemps. Je n'avais aucune amertume envers lui. Lui, je le sentais gêné et j'avoue que dans la négociation du tarif, j'allais appuyer sur la corde sensible sans hésiter. D'un point de vue structurel, le lieu était parfait, grand et confortable avec une cuisine, des toilettes. On sera vraiment à l'aise pour travailler, en plus il y a moyen de privatiser les lieux pour être les plus tranquilles possibles. Ortega a méticuleusement inspecté l'installation pour les prises de voix. J'ai aimé le constat qu'il m'a fait au creux de l'oreille quand Banneur est parti répondre au téléphone à son bureau : « *Didine, son installation n'a rien d'extraordinaire, mais cela nous suffit largement pour faire des prises de voix correctes. Il n'y a pas de soucis, couse* ». À la fin de la présentation des lieux, on s'est installés dans les canapés pour discuter et là Ortega m'a surpris. À la base c'est quelqu'un d'introverti qui ne parle pas beaucoup quand il y a du monde, mais là c'est lui qui a commencé à prendre la parole. Il a dit sur un ton sec et ferme : « *Ecoute Banneur, aujourd'hui on est là, Médine et moi car on travaille pour Hakim. On ne va pas se mentir, on t'aime bien mais on ne veut pas perdre notre temps. Le studio est bien, mais on fait comment pour s'organiser ?* ». J'ai été scotché par son attitude et par sa détermination dans sa prise de parole. Banneur a répondu de manière très simple : « *Vous êtes ici chez vous, on s'organise comme vous voulez* ». J'ai juste dit à Baba en le regardant dans les yeux : « *On se connaît depuis longtemps et c'est pour Hakim, on fait comment pour le prix ?* ». Il m'a répondu : « *On s'arrange, il y a pas de soucis Didine* ». Ainsi, j'ai pu privatiser son studio pendant une semaine, on a eu 50% de réduction et c'est Banneur qui allait endosser le rôle d'ingénieur pour les prises de voix et ce en fonction de nos disponibilités.

Peu de temps après la visite du studio, Ortega est venu me voir spontanément à la maison. C'est à ce moment-là que j'ai compris que sa prise de parole devant Banneur n'était pas anodine. Il avait passé la seconde, il n'était pas venu à une bagarre avec moi, dans sa tête il préparait une guerre. Il m'a expliqué que depuis deux semaines, il avait écouté plus de 2500 sons à sampler pour faire des nouvelles prods. Il m'a montré des sites Internet américains avec les dernières mixtapes m'expliquant les nouvelles couleurs tendances et comment il voulait faire les sons pour Hakim.

Il était à fond, je le sentais motivé et déterminé. Il n'a plus de matériel à la maison, il travaille seulement avec son ordinateur qui déconne et son casque. Il bosse seulement avec son logiciel

et sa créativité. Techniquement, ce qu'il a réussi à réaliser d'un point de vue artistique avec le peu de matériel qu'il possède, c'est quasiment impossible à faire pour 80% des beatmakers. Il vient d'une autre planète.

L'objectif de cette semaine, c'était d'enregistrer le maximum de sons possibles, de faire des choix sur les titres et surtout de se revoir. Il fallait discuter pour voir si on était dans la même énergie. Être en studio pour nous, c'est un moment de partage en petit comité et surtout il fallait se dire les choses sans faire de concession, pour être le plus constructif. Ce n'était pas une réunion d'un point de vue business, juste artistique.

8. Semaine de travail, Ominart Studio

Ainsi Hakim est monté sur Paris pour une semaine, accompagné de sa fille Nawel, son aînée. En effet, l'une de ses meilleures copines d'école avait déménagé sur la région parisienne et pour lui faire plaisir, il l'a emmené avec lui afin de lui faire découvrir Paris et ensuite la déposer chez son amie pour une soirée pyjama. Il prouvait par ce geste une fois de plus, que sa priorité est et restera toujours sa famille. Il s'était organisé avec Ortega pour les déplacements. La première fois que l'on s'est réunis au studio, j'ai eu la surprise de le voir à mon arrivée installé dans le canapé avec son téléphone, en compagnie du fameux rappeur qui m'avait pris de haut à la soirée chez Cut Killer. En effet, Hakim était passé le voir avec sa fille, et l'autre l'a accompagné au studio pour lui donner de la force. Quand je l'ai vu, je lui ai dit bonjour sans plus, il ne m'a même pas reconnu, me prouvant ainsi qu'il n'en n'avait vraiment rien à faire de moi. C'est Hakim qui lui a rappelé qui j'étais. Effectivement, c'est moi qui étais là quand tu t'es fait plier en deux devant tout le rap français, j'avais envie de lui dire. On s'est mis au travail, Hakim faisait tourner les sons et expliquait sa vision au milieu de tout ce petit monde. Ortega était assis sur le canapé à côté de l'autre rappeur, Banneur se trouvait devant les machines et au fur et mesure on a commencé à décortiquer les choses. Sur certains morceaux, il manquait des refrains et on discutait pour savoir qui on voyait dessus. J'ai pris des notes afin de m'aider dans mes démarches. De plus, d'autres morceaux avaient pris un coup de vieux, Ortega avait pour mission de faire des remixes. On a discuté de l'artistique et tout le monde était unanime, il fallait faire du Prince d'Arabie, il fallait que ça « *rappe sec avec la voix de blédard* ». Après Hakim a fait tourner les prods qu'Ortega avait préparées. Sur un son, Hakim avait invité l'autre rappeur, ils ont discuté du thème et parlé de

leurs parcours artistiques. Puis on a continué à faire tourner les prods et il y a eu un son sur lequel Hakim est resté bloqué, moi je n'aimais pas du tout. Je le trouvais plat mais lui arrivait à se projeter dessus. Il a commencé à sortir ses cahiers, les fichiers textes de son ordinateur et il a fait un puzzle des différents couplets dessus en live pour tester. Ortega voyait où le couse voulait et pouvait aller, moi pas du tout. Quand il est rentré en cabine, il était un peu malade, en plus il avait pris un peu de poids ces derniers temps. Il manquait de souffle, je l'ai senti, mais il a commencé à rentrer dedans. On a senti le truc là, pression arrivait, mais on était encore loin d'un morceau abouti. Etant donné qu'Hakim et Ortega ne sont pas des professionnels de l'organisation, Hakim n'a pu faire qu'un deuxième jour de studio. Il a passé sa semaine à courir à droite, à gauche pour sa fille. Ils se sont souvent retrouvés bloqués dans les bouchons parisiens et c'est même lors d'un trajet en voiture qu'il a trouvé un couplet qu'il a ensuite posé pour le morceau. Le deuxième jour, il a été beaucoup plus efficace. Il a finalisé le morceau « Dommage Collatéral » qui est un puzzle d'anciens textes, sur une prod bizarre et il l'a posé alors qu'il était malade. Lui comme Ortega étaient très satisfaits du résultat, alors que moi, je n'étais pas convaincu. Mais je fais totalement confiance à mes gars, ils connaissent leur métier. Effectivement, j'ai pris la décision de leur laisser les mains totalement libres au niveau de l'artistique. Je donne mon avis, mais ce n'est pas moi qui tranche, ce sont Hakim et Ortega. La preuve, quand le morceau est revenu du mixe, il avait pris une autre dimension. J'ai halluciné, chacun son métier.

Certes, on est bien loin des objectifs qu'on s'était fixés. On a juste enregistré un seul morceau, fait un tri sur les remixes et discuté sur les collaborations. Sur une semaine bloquée, on a bossé deux jours environ mais le plus important était ailleurs. Prince d'Arabie est de retour en studio, il a des envies, des idées. Il m'a dit : « *Didine, t'inquiète pas, je vais m'organiser, prendre un studio sur Nantes, je vais me replonger dedans. Cette semaine m'a permis de me projeter* ». Comme j'ai pu vous en parler auparavant, sur Nantes Hakim est entouré d'amis dans la musique, dont deux rappers et un beatmaker. À une époque, ils avaient même monté un groupe, fait des maquettes, des scènes. Hakim aime passer du temps avec eux, pas seulement pour le son, ça va au-delà, ils jouent ensemble au poker, font des barbecues... Mais une fois qu'il est rentré dans sa bulle artistique, qu'il a trouvé son studio, il y allait tout seul avec sa théière et son ordinateur.

9. Mon organisation

Durant la semaine au studio parisien, j'ai expliqué à Hakim et à Ortega que j'allais faire des mails pour cadrer au mieux notre démarche et pour se rappeler les points importants, les dates clés, donner des objectifs. J'ai pris cette décision car je savais qu'au fur et mesure, on allait s'entourer de plus en plus de personnes et que la circulation de l'information était vraiment importante. Au début, j'ai soulé tout le monde avec mes mails, mais petit à petit, j'ai senti qu'ils aimaient tous avoir leurs repères. Hakim me demandait de lui faire un mail avec toutes ses prochaines tâches à accomplir, comme ça il pouvait s'organiser. C'est important de faire des comptes-rendus, comme nous sommes éloignés géographiquement les uns des autres, c'est compliqué de devoir toujours se dire les choses par téléphone. Concrètement au début, il y avait en copie : Hakim, François et Ortega. Je sais que cela peut paraître formel, voire présomptueux, mais dans la construction d'un projet dans la musique, il faut avoir du recul pour maîtriser les choses. Je me rappelle que durant une soirée poker avec ses potes, Hakim leur a expliqué qu'il avait reçu un mail de ma part avec des deadlines, les autres se sont limités moqués de notre organisation. Je peux admettre qu'ils ne comprennent pas, eux ils font de la musique, nous on se prépare à faire des affaires. On n'a pas le même vécu dans ce milieu et peut-être pas les mêmes ambitions. De plus, avec François, cela me permettait d'être clair quant à mes attentes et aussi de le mettre face à ses responsabilités par rapport aux objectifs fixés.

Il n'y a pas de mauvaise surprise quand on est clair. À chaque étape du projet, je faisais un mail sur des rendez-vous et des idées qu'on avait eus. Au début, c'était une fois par semaine, mais dans la période « rush » je pouvais écrire tous les deux jours. Au niveau du téléphone, entre les textos, les messages sur WhatsApp, sur Facebook, les coups de fil, c'était tous les jours avec tout le monde, de jour comme nuit.

10. Les premiers investissements & étapes, entre janvier et juin 2016

En analysant l'importance de l'image, j'ai compris qu'il nous fallait du matériel nous permettant de faire de la vidéo et de la photo. J'ai racheté l'appareil pro d'un ami proche qui fait de la vidéo et j'ai complété le matériel via une commande sur un site spécialisé : pied,

stabilisateur, carte mémoire, batteries supplémentaires et objectif HD. Le but, c'était d'être indépendant et autonome. J'ai fait directement livrer le tout chez Hakim, ainsi il pouvait filmer ses déplacements, faire des tests pour les freestyles etc. De plus, je l'ai équipé d'un ordinateur Mac afin qu'il soit opérationnel dans son travail de tous les jours, qu'il puisse écouter ses sons... Son ordinateur était fatigué, il fallait lui en prendre un puissant capable de faire tourner les logiciels de musique, de faire des retouches photos. Enfin, je pense que l'achat qui a été le plus stratégique, ça a été celui d'un nouveau téléphone très puissant avec une très bonne camera pour les photographies et les vidéos, et rapide pour surfer sur Internet. Cela lui permettait d'être plus réactif sur les réseaux sociaux, de faire de bonnes photos et même de les retoucher avec des applications. C'est un outil indispensable pour son quotidien. En outre, j'ai pris un compte pro chez « WeTransfer » me permettant de faire l'envoi de fichiers très lourds sur Internet via « le cloud » de mon espace client. J'ai une sauvegarde dans mes envois et je n'ai pas besoin de re-uploader. C'est vraiment un gain de temps dans mon travail et en plus je peux faire des envois groupés, c'est devenu un outil indispensable.

Ma première étape, au niveau de la promotion, ce fut l'ouverture des réseaux sociaux pour Prince d'Arabie. J'ai ouvert les pages Facebook, YouTube et Twitter et Hakim s'est occupé de l'application Snapchat. Mais j'ai vite compris qu'il fallait quelqu'un pour gérer ces outils. La page Facebook Pro n'a rien à voir avec une page personnelle. C'est l'un des outils les plus performants que j'ai pu voir, d'un point de vue marketing c'est impressionnant. Il y a des tableaux de bord sur l'activité au quotidien, le nombre de passages par jour, la gestion de mise en avant des publications...

On peut paramétrer la page pour donner des droits d'accès à certains. On peut mettre de la photo, de la vidéo, des liens de sites. C'est un vrai logiciel de CRM. La gestion de YouTube est plus simple, mais le ciblage pour faire la communication est aussi très technique, on peut calibrer par mots clés, régions, tranches d'âges, donner une durée et un budget à ne pas dépasser. On passe par « Google Adwords » pour le paramétrage. Twitter reste un moyen pour s'exprimer, il y avait un travail à faire dans l'ajout de ses contacts. Il est important de différencier l'achat de vues et de publicités. En effet, les outils comme Facebook et YouTube permettent de faire de la publicité ciblée, c'est-à-dire que pour Facebook, la publication est partagée sur les murs de votre cible et pour YouTube, la vidéo est en proposition de visionnage avant un clip connu et elle apparaît dans les suggestions du moment. Ces moyens

offrent la possibilité d'étendre au maximum la visibilité d'une communication permettant l'ajout d'amis, de likes, de partages, c'est un accélérateur dans la construction d'un buzz. Mais il faut avoir la maîtrise de la gestion de la page, entre les commentaires, répondre aux messages et le calibrage des publicités. À la base, dans ma tête, je voulais que ce soit Malik qui gère cette partie. Mais en peu de temps, il a répondu à l'appel de la rue et de l'argent. Il est parti en vrille, en total décrochage scolaire, il a commencé à toucher à la drogue « le shit ». Sa famille a été complètement dépassée par la situation. Ils l'ont toujours vu comme le petit dernier, il a toujours été extrêmement gâté, mais les choses ont dégénéré. Il a commencé à dealer, à faire le guet en bas des tours du 93. Entre lui et moi, il n'y a pas de soucis, mais il était dans une autre phase de sa vie.

Alors, j'ai demandé à François s'il connaissait quelqu'un pour ce type de travail et il m'a proposé de rencontrer Jean-Loup, un très bon ami à lui.

Lognes, juin 2016

Ainsi, j'ai fait une réunion chez Jean-Loup dans son petit appartement. On était installés dans sa salle à manger avec François. Comme d'habitude, l'interlocuteur sort son parcours. Il m'explique qu'à la base, il est rappeur, qu'il connaît de nom « Prince d'Arabie » mais que maintenant il s'est spécialisé dans la gestion des réseaux sociaux. Il travaille avec différents groupes depuis quatre années. Il m'a donné une super bonne impression, très clair dans son discours. Il a commencé à me donner des chiffres clés pour le nombre d'amis à avoir, de likes, puis il m'a expliqué comment le buzz monte sur Internet. De plus, il m'a parlé de l'importance des influenceurs sur les réseaux, le bad buzz. Il sait de quoi il parle, il a une bonne vision d'un point de vue marketing. C'était marrant, car il me donnait un cours sur les quatre P, mais il ne savait pas que je suis professeur, que cette matière est l'une de mes spécialités et que maintenant certains modèles tournent autour de sept P, voire dix. Il m'a expliqué l'importance des mots clés dans le ciblage pour la publicité Facebook et YouTube mais aussi dans Le post. Il a même un compte bancaire dédié à cette exploitation pour être le plus transparent possible avec ses clients. Pour ses services, il me demande 150 euros par mois, il fait les publications qu'Hakim valide en amont, s'occupe de la gestion de YouTube et de Facebook. L'ensemble est relié, quand une publication est faite sur Facebook, il la publie aussi sur Twitter. Je lui demande combien il faut que je mette en budget publicité pour obtenir 50 000 vues par clip, il me répond qu'avec un budget de 500 euros partagé entre Facebook et YouTube, on y arrive

largement. François était plutôt sceptique mais il n'avait pas assez de recul. On s'est mis d'accord, je n'ai pas cherché à négocier. Je voulais vraiment m'entourer de personnes compétentes.

11. Studio construction des morceaux 1ère étape, avril et mai 2016

Rentré sur Nantes, Hakim a commencé à se mettre au travail en studio. Il a pris son temps pour choisir son lieu d'enregistrement. Un de ses gars lui avait proposé un endroit, mais il n'avait pas accroché. Il a opté pour un ingénieur super sympa qu'il connaît depuis très longtemps. Il voulait aller dans un espace de travail tranquille et bosser avec des personnes simples dans le rapport humain. Il a réussi à se caler des sessions tant bien que mal en fonction de ses jours de travail et des disponibilités de l'ingénieur. Concrètement, il fallait reposer des anciens textes sur des nouvelles prods proposées par Ortega et un autre beatmaker. Sur d'autres sons, il fallait rajouter un refrain ou faire de la création dans l'écriture, mais d'autres on les a laissés tels quels. Au master, on fera la mise à niveau sur le rendu général. Le travail de studio s'est passé sans pression sur l'enregistrement. Ortega envoyait une proposition de remixe pour chaque son et Hakim quand il sentait l'univers, le sélectionnait. Il allait en studio et posait le son le jour même. Il connaissait par cœur chaque texte, il n'a pas perdu de temps. Certains ont été posés en « One Shot » en une seule prise, il faut le savoir. Le mot d'ordre c'était la spontanéité, ne pas commencer à réfléchir sur les morceaux, il ne fallait pas reproduire les erreurs du passé. Si le morceau est bon, on passe à l'autre, on ne se prend pas la tête à le retravailler. Il faut apprendre à faire confiance à notre sens critique, pas besoin de les faire écouter à un million de personnes, chacune dira de changer un détail, tant que nous on valide en interne, on avance. Très vite, on a eu les nouveaux morceaux. On a fait les mixes au fil de l'eau, Hakim envoyait les pistes séparées de son *a cappella* à Ortega. Le lundi Ortega allait en studio, car c'est son jour de repos, pour encadrer le travail de l'ingénieur. Puis le tout était envoyé à Hakim pour validation. Pour le studio d'enregistrement, l'ingénieur n'a pas voulu l'argent de Hakim, je pense qu'il voulait donner de la force au coude à sa manière. Pour les mixes et le master, l'ingénieur m'a pris au total mille euros, c'est un prix d'ami, c'est par rapport à Ortega.

12. Mes premiers choix stratégiques et la signature de la distribution, juin et juillet 2016

Etant donné qu'artistiquement les choses commençaient à se construire, il a fallu que je prenne des décisions. J'ai commencé me projeter d'un point de vue stratégique, mais à chaque fois je demandais la validation de Hakim en amont. D'une part, j'ai tranché pour la date de sortie du :

Vendredi 13 janvier 2017

J'ai décidé de commencer la promotion de Hakim en septembre 2016, nous laissant ainsi cinq mois pour travailler le buzz. De plus, je voulais sortir un clip extrait du projet chaque 13 du mois avant la sortie afin de créer un rendez-vous avec la fan base et moi, je me faisais un freestyle. Ainsi, avec Hakim, on a tranché pour le premier clip, ce sera le morceau « Dommage Collatéral » pour annoncer son retour, une prod aérienne et un flow tranchant. Il fallait qu'il soit prêt pour le 13 septembre 2016. De plus, j'ai signé un contrat de distribution m'imposant une date de livraison des CDs de neuf semaines avant la date de sortie pour me garantir d'être dans les bacs. Il fallait donc que le projet soit livré pour :

La semaine du 14 novembre 2017

J'ai décidé de faire une sortie physique et digitale, mais sur les conseils de François, en téléchargement, on a mis moins de morceaux et davantage sur le CD. De plus, je voulais faire un support vinyle pour le public spé. Enfin, c'est moi qui ai recruté François et Jean-Loup. Mais il fallait d'autres personnes pour aller au bout de notre projet et il y avait encore des dépenses à prévoir.

13. Construction d'une équipe projet et de mon réseau

Certes je ne voulais pas monter de structure, mais il fallait que je monte une équipe autour de nous pour aller au bout. Hakim et Ortega ont joué de leur réseau pour trouver les bonnes personnes :

Le photographe, Xavier

Je ne l'ai jamais rencontré, c'est le mari d'une copine à la femme d'Hakim. À la base, c'est un artiste qui fait de la photo et il a accepté de faire un shooting pour le projet d'Hakim et ce

gratuitement. Au cours du premier shooting, on a trouvé la photo qu'on allait mettre sur la cover du projet. Xavier a su apporter sa touche et son univers.

Le graphiste, Eno

Lui non plus je ne l'ai jamais rencontré, c'est un contact de Hakim. Ils se connaissent depuis longtemps, Hakim est parti le voir pour savoir s'il pouvait s'occuper de notre visuel. Il a accepté, pour lui c'était un honneur de faire la pochette du prochain projet du Prince d'Arabie. La seule chose qu'il a demandé à Hakim en retour, c'est qu'on passe par lui pour la production des produits dérivés.

Le réalisateur, Inoussa

C'est Hakim qu'il l'a trouvé via un de ses gars. C'est un jeune réalisateur à fort potentiel. Malgré son jeune âge, il a bossé avec des artistes bien installés dans les affaires. Il a son style et un certain grain. Il prend 700 euros par clip environ, Hakim a réussi à négocier sur la quantité.

Le community Manager, Jean-Loup

Comme je l'ai expliqué ci-dessus, c'est moi qu'il l'a recruté, il s'occupe de la gestion de nos réseaux sociaux, mais ne répond pas aux messages privés, c'est Hakim et moi qui faisons le tri sur cette partie. Il doit aussi faire la liste du rap français et contacter les médias pour nous faire chroniquer.

Le studio les mixes et masters, Damien

C'est un contact d'Ortega, c'est lui qui avait fait les mises à niveau pour les maquettes que j'avais emmenées lors de mon premier rendez-vous. Ortega ne s'était pas trompé sur lui, peu de temps après notre collaboration, sa cote a explosé. Il a enregistré, mixé et masterisé des artistes qui ont fait des disques dans le rap. Il est devenu l'ingénieur du son incontournable sur Paris.

L'attaché de presse, François

Son rôle est de me faire profiter de son réseau mais aussi de nous caler des émissions radios, de nous faire rentrer sur les sites de rap français, nous trouver des contacts pour les feats et surtout nous trouver des rendez-vous en maisons de disques quand le buzz sera monté.

Les backeurs, Staff et Kamel

Il fallait anticiper les dates d'hypothétiques concerts, ainsi c'est logiquement qu'Hakim s'est tourné vers les amis avec ils passent du temps pour leur demander s'ils étaient d'accord de l'accompagner sur scène avec ou sans cachet. Les deux ont répondu présents pour donner de

la force. Je ne les connais pas personnellement, j'ai seulement eu une première impression sur les réseaux sociaux. De plus, il fallait que je passe par des structures sur certains points, je n'avais pas le choix :

Pressage,

Hurricane nom du commercial, Djouk

C'est un site Internet qui propose le pressage sur différents supports, le prix est dégressif en fonction de la quantité. Ils sont très opérationnels, ils répondent très vite aux mails. Ils sont pros dans leur travail. J'ai commandé l'article le plus haut de gamme. Je voulais revenir avec un beau produit dans la finition, soit 1000 euros les mille CDs.

Distribution, Addictive Musi Nabil

C'est l'entreprise avec laquelle j'ai signé mon contrat, j'ai tout fait à distance, par mail ou par téléphone. Ils ont de très bonnes références. Pour la petite histoire, ce sont eux qui ont distribué le premier album solo de Booba. Nabil connaît le travail et le marché. Il est très pro dans le rapport. J'ai négocié une mise en place stratégique sur l'Ouest et sur les plus grandes villes de la France de 500 CDs. Il prenait 40% sur mon prix de vente, c'est le pourcentage du milieu.

Street promo

Pour la région parisienne, j'ai contacté Boris, il m'a été recommandé par François. C'est la personne sur Paris qui gère la street-promo. Tout le monde passe par lui, les salles de concerts, de spectacles. Très pro dans le rapport humain, il connaît son métier. J'ai négocié l'affichage pour un mois sur tout Paris et sa banlieue proche ; pour 2000 affiches, j'ai payé 1500 euros.

Pour la province, je suis passé par un contact à moi, qui m'a conseillé Jérôme. C'est la personne qui gère la street-promo dans l'Ouest de la France. Il a monté une structure « IRIE ITES PROMOTION » et un réseau lui permettant de toucher toutes les plus grosses villes de l'Ouest. Je lui ai livré 1500 affiches en A3 pour la promotion durant la sortie. J'ai payé 1450 euros pour une promo d'un mois pour les villes suivantes : Nantes / St Nazaire / Angers / La Roche-sur-Yon / St Briec / Brest/ Quimper / Le Mans / Tours / Laval / Rennes / Lorient / Alençon / Rouen / Le Havre/ Caen.

Imprimerie, Lourdou

C'est mon ami de longue date, c'est lui qui m'a donné de la force durant cette période, mais il est là depuis l'époque de notre première entreprise. Lui a continué dans les affaires et il a

réussi a développé une structure stable dans le graphisme et l'emballage. Il m'a offert l'impression des affiches, il en a eu pour 2000 euros d'affiches en A3.

À moi tout seul depuis ma chambre ou ma salle de cours, j'ai géré sur une certaine période plus de quinze personnes afin que tout soit coordonné. Il faut se dire que chacun a sa manière de parler, de comprendre. Personne n'est dans le même rapport affectif, il faut absolument se rappeler de tout, ne pas braquer les interlocuteurs.

Physiquement, c'est fatigant, il faut rester constamment attentif et être le plus réactif possible en cas de problème afin d'éviter une perte de temps dans le déroulé du projet, car l'ensemble des éléments sont liés.

14. Réunion de 10 septembre 2016, sur le projet « Lien »

En septembre on commençait à avoir toute la matière artistique (photos, morceaux, clip...) et les grandes lignes se dessinaient clairement, mais il était important de pouvoir réunir tout le monde au moins une fois. Le but était de présenter les grandes étapes, les objectifs de chacun, de trancher ensemble sur les morceaux. J'ai réservé le studio de Banneur (30 euros j'ai payé, comme je vous l'ai dit, rien n'est gratuit) comme il était spacieux, j'ai réussi à réunir Hakim, Ortega, François, Jean-Loup, Banneur était aussi présent et j'ai invité Didier mon grand. Cela me tenait à cœur qu'il soit là, c'est lui qui m'a mis dans le game. En plus, il a toujours été de très bon conseil avec moi. Je voulais qu'il me donne son ressenti quant à notre démarche. D'un point de vue organisationnel, j'ai imprimé au lycée un document que j'ai remis à tout le monde à la réunion afin de cadrer au mieux. C'était un ordre du jour reprenant les points qu'on allait aborder et aussi un document de travail permettant de faire la sélection des titres. Effectivement j'ai fait comme 2late, je trouve que c'est le meilleur moyen pour que les choses avancent. Quand on fait une réunion, cela évite qu'on se disperse et cela permet d'avoir un fil conducteur dans le déroulement. On suit les points les uns après les autres en verrouillant étape par étape. Dès le début j'ai été direct, on était dans une réunion de travail, il fallait que cela soit constructif, cela a pris du temps pour nous réunir, on avait des objectifs et surtout le temps passe vite.

D'abord, il fallait se mettre d'accord sur notre positionnement dans la communication. Pour Hakim, il ne fallait pas parler de retour ou de come-back du Prince d'Arabie, mais juste de la

présentation de son nouveau projet. Il n'aimait pas cette idée de retour, car il n'a jamais arrêté de faire de la musique. De plus, il fallait se mettre d'accord sur le type de produit. C'est un album ? Un street album ? Un EP ? Effectivement entre nous, on a toujours parlé d'un projet, on ne l'a jamais vraiment mis dans une case le permettant ainsi de classer. On a gardé cette position, c'est un projet et chacun l'appellera comme il veut. Selon moi ce n'est pas un album, ce n'est pas une question de qualité bien au contraire, c'est juste que pour un album je veux vraiment qu'on soit dans une configuration en plus « fat ».

Hakim a mis du temps à lui trouver un nom, c'est vers fin juin qu'il a tranché pour le titre « Lien ». Ce projet représente un lien entre notre passé et l'avenir. Il est une étape vers d'autres actualités. Même la pose sur la pochette, avec Hakim les bras tendus à l'horizontal, reflète cette idée de continuité. Il a hésité entre : « le lien, lien, link ou partage » mais au bout du compte il a opté pour ce qui lui semblait le plus simple à retenir, à dire et même à écrire.

On s'est mis d'accord sur le prix de vente : 10 euros dans les bacs pour 13 titres et 8 euros pour le digital mais pour 10 titres. On voulait avantager les gens qui vont acheter le CD dans les bacs, eux ils auront des titres en plus. Puis, on a fait la sélection des titres pour le projet « Lien ». Quant aux autres morceaux qui restaient, on s'est demandé de quelle manière on allait les exploiter pour faire un autre projet : vinyle et une mixtape derrière.

L'étape que j'appréhendais le plus était la sélection des titres. C'est compliqué de se mettre d'accord autour de la sélection des morceaux pour les différents projets. Certains morceaux faisaient l'unanimité sans aucun problème. Mais pour les autres, il fallait qu'on arrive à trancher. Chaque personne avait sa vision de l'univers de chaque titre, de plus certains sons n'étaient pas finalisés. Il fallait donc faire des choix en espérant que les enregistrements soient concluants et surtout qu'ils soient bouclés dans les temps. C'était extrêmement compliqué d'arriver à laisser la parole à tout le monde et à ne pas commencer à déborder sur autre chose durant la réunion. Pour faciliter et cadrer les choses, j'ai fait un tableau vierge de six colonnes. Dans la première, j'ai mis tous les titres et morceaux qu'on allait écouter dans l'ordre d'écoute et cinq colonnes : Lien Digital /Lien CD/Lien Vinyle/Mixtape/ Autres.

On a fait les écoutes titre après titre et chacun mettait ses croix dans la colonne. À la fin, on a comparé les choix. L'objectif était que chacun puisse s'exprimer sur sa position et dire comment il voyait les choses.

Une fois cette étape passée, il a fallu sélectionner les titres à clipper et expliquer ses choix. Pour cela, j'ai refait un tableau en deux lignes avec les mois allant de septembre à janvier et les cases où chacun mettait les titres. Je me suis rendu compte qu'il y a autant de stratégies que de personnes. Il fallait trancher, on a réussi à le faire, même si parfois ça partait un peu dans tous les sens. Tout le monde a pris la parole, même Banneur a dit son ressenti et Didier a été très pertinent comme à son habitude. On était partis dans une logique crescendo. On commence avec un morceau ego trip aux sonorités actuelles pour amorcer les choses, derrière on envoie un morceau très conscient à la Prince d'Arabie, puis un son ouvert grand public. On continue sur cette lancée avec un morceau très ouvert, limite dansant pour le mois de décembre et pour finir en janvier, mois de la sortie du projet, on fait deux clips, un le jour de notre arrivée dans les bacs et un autre dans la foulée pour marquer les choses, et on finalise le tout avec un dernier clip en février qui est très rap français.

On avait déjà en tête la direction artistique dans les couleurs, les lieux c'était plus une question d'organisation en interne. De plus, on a visionné la version finale du clip « Dommage Collatéral ». D'un point de vue artistique, on a réussi à faire naître la structure du projet et le déploiement de notre action. Enfin, on a choisi parmi les premiers logos « Prince D'Arabie » faits par Eno, celui qu'on allait sélectionner pour la photo de pochette.

Répartition des morceaux

10 Titres Lien Digital		+ 3 inédits CD Lien		+ 3 inédits Vynil Lien		+ 3 inédits Classique prince		Autres : web	
1	Ma réalité								
2	Dommage collatéral								
3	Dream feat K-reen								
4	Quoi de 9 depuis le temps feat avec Kamnouze								
5	Cœur à Cœur								
6	Partage								
7	EL mouima								
8	Elle m'a dit								
9	La vie est belle (Apocalypse)								
10	J'ai rien vu / J'ai rien entendu								
		11	On parle	11	Fire Feat Sermon	11	Laisse-moi frapper		
		12	Feat 20syl, philémon, Kamnouze	12	Remix Au volant de ma vie	12	Ho girl feat Nove		
		13	La monnaie feat Francisco	13	Inédit Soul choc	13	Au volant de ma vie		
									Paradis Blanc

Organisation des clips

Equipe	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Janvier/ Deux clips	Février
Tour de table	Domage collatéral	La vie est belle : Apocalypse	El mouima	La monnaie feat Francisco	Dream Feat K-reen Partage	Ma réalité

Après, chacun a fait un bilan de son travail et on a discuté des objectifs à atteindre pour sortir dans les meilleures conditions. Il fallait être le plus clair possible sur le travail de promotion afin que nos objectifs soient réalisables. C'est un moment où chacun discutait de la manière de faire. C'était très intéressant, entre Ortega qui expliquait qu'il fallait ajouter des gens pour donner de la force ou faire des mails groupés, Jean-Loup qui préférait une augmentation naturelle via un travail de communication, François qui commençait à expliquer son travail sur les différents médias.

J'ai justifié mon choix de faire de la street-promotion. Effectivement d'un point de vue business, c'est une méthode de communication qui est devenue obsolète. Mais je voulais la faire, pour moi c'était important, j'avoue sur ce coup j'ai fait mon 2late. Et en plus, je voulais faire l'Ouest de la France, Paris et sa proche banlieue. D'une part pour moi, c'est Hip-Hop, je voulais voir sur les murs, les arrêts de bus... le blaze « Prince D'Arabee ». J'ai fait aussi la province car la fan base d'Hakim est là-bas. Je voulais annoncer le retour du patron de l'Ouest. De plus, de par ma vision des choses, je n'ai pas fait les mêmes affiches pour la province. Pour l'Ouest de la France, j'ai repris la pochette en rajoutant, « disponible le 13 janvier 2017 ». Pour Paris et sa banlieue, j'ai fait faire quatre affiches différentes en A3 paysage. Une avec le logo en gros « Prince d'Arabee » et trois autres avec des phrases tirées de ses textes :

« J'aime la rime à l'état brut comme j'aime Marine à l'état de pxxx. »

« Je crois j'aimais tellement rapper que j'en ai oublié de percer. »

« Où sont nos modèles ? Où sont nos rêves ? Anéanti par une réalité, le slogan c'est marche ou crève. »

Ce type de promo est, en général, seulement faite par les artistes de maisons de disques, mais je voulais marquer l'esprit des gens, des mecs de maisons de disques et des rappers parisiens. Je voulais qu'ils sachent que le « Prince d'Arabee » était de retour dans le game. Un jour, Ortega m'a dit « Médine tu sais sur Nantes, c'est le retour du shérif dans la ville ». J'en ai ri, il était dans son délire. Mais c'est un peu cet état d'esprit que je voulais donner à cette démarche. On a pris notre temps pour sélectionner les phrases : une provocatrice pour les plus jeunes, une qui donne le sourire pour les passants et une

consciente pour faire réfléchir ceux qui aiment la musique, avec le logo en gros pour marquer les esprits. Je savais où je voulais arriver et la manière dont je voulais que cela soit perçu. Ce n'était pas qu'un simple caprice, je voulais arriver de la manière la plus possible. J'ai bien sûr ajouté le logo de la distribution pour respecter mon contrat.

La réunion s'est bien passée. Mais le lendemain au téléphone, Hakim a émis des réserves concernant François, m'expliquant qu'il n'a pas aimé certaines de ses réflexions et positions sur certains thèmes. Parfois, François avait tendance à prendre les gens de haut. Hakim a plus apprécié Jean-Loup, qui a dégagé plus de professionnalisme et d'implication. Il était beaucoup plus humble dans sa manière d'être. J'ai pris note de ces remarques et à ce moment-là j'ai commencé à prendre du recul vis-à-vis de François. Je lui faisais totalement confiance, grâce à lui les choses avançaient plutôt bien, mais je devais quand même ne pas lui donner trop d'affect, entre lui et moi, c'est juste les affaires. Il n'était pas bénévole, il faisait juste son taf. J'avoue, des fois, j'avais tendance à l'oublier.

15. Construction artistique phase 2, mai à décembre 2016

Du point de vue de la création musicale de « Lien », il y a une deuxième phase qui s'est mise en place en parallèle au travail en studio d'Hakim. Effectivement sur certains morceaux, on voulait des invités bien précis et trouver un guitariste pour composer un titre acoustique. Je me suis chargé de trouver les contacts et d'organiser les séances d'enregistrement sur Paris.

Benoit Simon

Il est intervenu sur le titre « El mouïma » qui signifie « maman », ce morceau est un hommage à la mère d'Hakim. C'est Banneur qui nous a mis en connexion avec le guitariste qui est un professionnel. Il a de très grosses références. Il tourne avec Grand Corps Malade, Zaz... Il vit de sa musique en tant qu'intermittent du spectacle. Il est signé dans une structure qui le produit et qui le place sur des événements. Il a été très pro dans le rapport et simple. On lui a envoyé le morceau qu'on avait posé sur une phase B, il a su nous faire une proposition qui correspondait aux attentes d'Hakim. C'est le seul qui a parlé de faire les démarches SACEM, il m'a demandé 250 euros pour la composition et c'est

Ortega qui a encadré la séance au studio de Banneur à 80 euros. Pour l'histoire, j'étais présent à Nantes quand Hakim a posé sur le morceau, c'était un moment émouvant à vivre. Une petite anecdote : on était en studio avec l'une des filles de Hakim. Comme d'habitude, je vais faire des courses avant la prise de voix et durant l'enregistrement quand j'ai voulu ramener la bouteille d'eau, sa fille s'est proposée et lui a apporté spontanément. Hakim a vu que cela m'avait fait bizarre sur le coup et m'a fait la remarque en rigolant : « *T'inquiète, c'est rien Didine* ». Je lui ai dit : « *Ça fait plus de dix ans que je fais ça, je peux apprendre à déléguer couse, t'inquiète pas.* »

K-reen

Durant la semaine chez Banneur, Hakim nous a fait écouter un morceau qui était finalisé, mais où il manquait un refrain. On a discuté tous ensemble pour savoir qui on voyait dessus et le nom de K-reen s'est vite imposé à l'esprit des gens. K-reen est la « Mary J Blige » française, c'est la voix du R&B français. Dans les années 90, elle a enchaîné les succès en faisant des combinaisons avec des rappeurs français. Mais malheureusement, elle n'a jamais vraiment explosé au niveau qu'elle mériterait. Il faut savoir que les maisons de disques la sollicitent souvent en studio pour qu'elle encadre les chanteuses du moment. Elle est à la réalisation de pas mal de tubes, mais ça, le grand public ne le sait pas. Elle a su se construire une bonne fan base dans la musique Zouk. J'ai réussi à la contacter car c'est la meilleure amie de Didier, ce qu'Hakim ignorait. Tout s'est bien passé, elle a validé notre proposition et je l'ai emmenée chez Banneur pour qu'elle pose les refrains et un pont. Elle m'a demandé 300 euros pour le morceau, elle a fait un prix, car je venais de la part de Didier. C'est une artiste extraordinaire, je n'avais jamais vu une chanteuse être autant juste et propre dans la pose sans forcer, c'était vraiment naturel. De plus, elle a une vraie personnalité et un fort caractère, c'est ce qui selon moi, lui permet de travailler avec des rappeurs depuis tant d'années. Elle ne se laisse pas marcher sur les pieds et te dit des choses directes quand la situation ne lui convient pas. C'est sa proposition de refrain qui a donné le titre du morceau « Dream ».

Doudou Masta

Sur un morceau, Hakim a repris une phase très célèbre de ce rappeur, Doudou Masta. Personne de l'équipe ne le connaissait, Hakim m'a dit qu'on allait reprendre sa phase et la scratcher. Sur le coup, je lui ai répondu spontanément que j'allais le contacter sur

Facebook et lui demander s'il pouvait venir le faire en direct au studio. On n'avait rien perdre à lui proposer ça. Il faut savoir que Doudou Masta est une figure du rap français, il a fait la tournée des Zénith en France. C'est un ancien extrêmement respecté depuis son premier groupe « Timide et sans complexe ». Maintenant, il est acteur. Il a tourné dans plus d'une centaine de films, il a même fait des voix de personnages de dessins animés pour Walt Disney. Il a tourné la page de la musique. Je lui ai envoyé ma proposition et à ma grande surprise, il m'a téléphoné directement et a demandé à ce que je lui envoie le morceau. Suite à l'écoute du titre, il m'a donné son accord pour venir en studio faire une apparition sur le morceau. Ma rencontre avec lui a été épique, car le jour de l'enregistrement il ne s'est pas levé. J'ai dû aller le chercher en catastrophe en bas de chez lui. Il s'est excusé, on a passé un très moment ensemble. Il m'a expliqué qu'il était coach sportif en plus de faire l'acteur, car le cinéma c'est comme la musique, ce n'est pas une activité stable. Il a surtout aimé le respect dont je faisais preuve lors de mes messages ou au téléphone. Il m'a dit qu'il avait beaucoup de sollicitations, mais que j'étais la seule personne pour laquelle il avait pris le temps de répondre et de participer. En cabine tu sentais qu'il était rouillé, mais il a fait le boulot. C'était un honneur de l'avoir sur le projet, je lui ai offert des CDs et un cadeau. Il n'a pas demandé un euro, c'est un ancien, sa démarche était purement Hip-Hop. Il a aimé notre clin d'œil à son égard, et il est venu représenter, tout simplement. J'ai juste payé le studio : 50 euros.

Morceau de l'Ouest

En plus de faire le morceau « Koide9 » avec son ami rappeur de Nantes, Hakim a eu l'idée de faire un titre avec les artistes qui ont marqué l'Ouest de la France. C'est une collaboration simple, organisée pour lui, car il connaît toutes ces personnes. Tout le monde a répondu présent à son invitation, l'objectif était de faire un morceau ouvert sur l'Ouest de France et ses rappeurs. Selon François, ce titre a un très fort potentiel, car il va réunir tous les fans des artistes. Il peut avoir un impact très important au niveau des vues et de la propagation sur les réseaux sociaux.

Remixe sur le titre « la vie est belle »

Ortega a fait une proposition de prod sur un ancien titre d'Hakim, qui l'a validée et l'a posée dans la foulée. Cependant, quand on m'a envoyé le morceau, j'ai soulevé un lièvre, le sample qu'avait pris Ortega pour construire la prod avait déjà été utilisé par un autre

rappeur qui avait fait un gros titre de rap français avec. Quand j'ai entendu ça, j'ai vite fait remonter l'information. Hakim non plus n'avait pas capté le truc. J'ai donc dit que je n'étais pas convaincu par la sortie du titre sous ce format. Ortega a pris l'*a cappella* d'Hakim et a fait un remixe sur le titre. Mais pour Hakim, le morceau perdait de sa valeur. J'ai fait confiance à mon équipe, on savait que sur les réseaux sociaux, on allait peut-être nous pointer du doigt pour plagiat, mais au moins cela allait faire parler de nous. En soi, c'est juste un sample, on fait ce qu'on veut avec, il n'y pas de propriétaire, mais dans la matrice Internet tout va vite. Pour vérifier la situation à fond, j'ai mis en place des recherches pour trouver la connexion du rappeur pour faire un remixe avec lui.

Durant cette période je n'arrêtais pas d'être au téléphone, de bloquer le studio de Banneur. J'ai passé mes week-ends à relancer les gens, à aucun moment je n'ai négocié les tarifs de chacun, même pour le studio. J'ai ramené des gens connus à Banneur, il faisait des photographies pour ses réseaux sociaux. Spontanément, il était flexible sur les heures, pas de stress. Il fallait juste que je finisse cette partie avant notre deadline, pour notre envoi à la distribution.

16. Ma vision, mes moyens et objectifs

L'objectif principal du projet « Lien » c'était d'écrire une page inachevée de notre vie dans la musique. Après, soit on arrête derrière, soit on se projette sur autre chose, mais au moins on a été au bout de notre travail. D'un point de vue business, l'objectif était vraiment de revenir dans le game, de rattraper notre retard. Je ne me suis pas fixé un nombre de CDs à vendre par exemple, mais je voulais que ce travail nous permette d'avoir des opportunités plus importantes par la suite, de monter d'un niveau dans le paysage musical. Lorsque l'on cherchait « Prince d'Arabie » sur Google, les résultats dataient de plus de quatre années. Je voulais donner un coup de fraîcheur et surtout prendre du plaisir avec mes gars. J'ai donc prévu un budget communication important : pour chaque sortie, cela nous coûterait 500 euros, soit plus de 3000 euros sur les six mois en publicité Facebook et YouTube. Je voulais avoir un nombre de vues conséquent, nous permettant ainsi d'être crédibles par rapport aux standards actuels du marché, soit : 50 000 vues au minimum par clip pour tenter de monter au plus vite au million et avoir plus de 5000 amis sur la page Facebook.

Après le reste, si on a des concerts, si on décroche des invitations sur des gros projets... ce n'est que du bonus. Je n'ai pas d'objectif de rentabilité, je sais très bien que ce projet à court terme sera un gouffre financier et une grosse prise de tête, mais sur le long terme si on fait bien notre travail, sur un morceau tout peut aller vite, et donc ma vie peut changer. Après, c'est une question de travail, de régularité et de chance bien évidemment. J'avais beaucoup travaillé en amont, maintenant il fallait passer à l'action et voir si on était capables de tenir nos objectifs mois après mois.

17. Septembre, le grand départ

Le mois de septembre est arrivé très vite, il a marqué le début de notre aventure. J'avais fait le nécessaire pour que tout le monde reste mobilisé dès le mois de juin afin d'arriver à être le plus performant possible. Hakim avait enregistré le clip en juillet. François et Jean-Loup avaient normalement tout préparé pour qu'on déroule la promotion. J'avais envoyé pas mal de mails de rappels sur les tâches et objectifs de chacun durant le mois de juillet et d'août. De toute manière, la réunion du début du mois dont je vous ai parlé précédemment, nous avait permis de faire le point et de se dire les choses. Mais le plus important, c'était de savoir comment le public, les médias allaient nous percevoir, même Hakim se posait des questions. C'est la même sensation que lorsque tu retrouves un ami d'enfance, tu le connaissais, tu partageais des choses avec lui, voire même des moments importants de ta vie, mais avec le temps les choses peuvent changer et tu te poses des questions quant à votre relation. Comment vont se passer les retrouvailles ? Il est important d'avoir un avis extérieur sur la qualité de notre travail, est-ce que le produit Prince d'Arabie a dépassé la date limite de consommation ? Jean-Loup a commencé le travail de communication sur les réseaux sociaux, il a créé un Powerpoint récapitulant la communication de la semaine, il l'a envoyé à Hakim pour modifications et validation. Les premières personnes qui ont accepté l'invitation « ami » de la page Prince d'Arabie furent bien évidemment nos cercles d'amis respectifs, mais aussi les fans de Prince d'Arabie et des proches de très longue date d'Hakim. Les premiers messages furent des encouragements, ou pour prendre des nouvelles. Au début septembre, on avait 150 abonnés sur Facebook. Mais tous les gens qui nous acceptent, partagent notre actualité sur leur page et jouent le jeu, ce qui est une bonne chose en soi. Cependant les soucis n'allaient pas tarder à arriver pour ne plus s'arrêter

jusqu'à à la sortie de l'album, voire même après. Les premières communications sont simples en elles-mêmes, on apporte de la photo, et on explique qu'un extrait du projet « Lien » arrive.

Mais juste avant la réunion, Jean-Loup me contacte et m'explique que François a des soucis. J'arrive à l'avoir au téléphone au bout de trois jours. Celui-ci m'explique que sa pxxxx de femme le trompe depuis un an et qu'elle l'a mis à la rue avec toutes ses affaires. Il était tellement désespéré et malheureux, qu'il s'est vidé une bouteille de whisky et qu'il a pris des somnifères pour pouvoir dormir, il voulait juste oublier. Là il sort de l'hôpital, ils lui ont fait un lavement. Il a refusé d'aller en maison de repos. Il n'a plus une tune, il est à la rue. Jean-Loup l'a spontanément accueilli dans son petit studio. J'ai contacté Hakim qui a dit la même phrase que celle à laquelle j'avais pensé : « *Il ne faut pas qu'il claque entre nos mains, c'est pas le moment* ». François a un rôle prédominant dans ce projet, c'est lui qui a tous les contacts et les plans, sans lui on va perdre énormément de temps. Il est l'un des hommes clés de notre réussite. J'ai fait tout ce que je pouvais faire pour qu'il remonte la pente, je l'ai écouté, rassuré, je lui ai donné des sous. Quand je l'ai vu, il était mal rasé, triste. Je lui ai redonné confiance en lui, je l'ai reboosté au maximum. C'est pour ça que durant la réunion, il avait besoin de se mettre en avant et d'être hautain, c'était pour se valoriser. Mais je faisais quand même attention à ne pas trop me rapprocher de lui, il fallait que j'arrive à rester objectif. À ce moment-là, je l'ai aidé dans son intérêt mais aussi en pensant au nôtre, que Dieu me pardonne. Il était un peu mieux juste avant la sortie du premier clip.

13 septembre 2016 : Dommage Collatéral

On sort notre clip sur nos réseaux sociaux et parallèlement François et Jean-Loup ont fait les envois à tous les médias et les budgets communications ont été mis en place. La veille, j'ai eu une montée de stress, enfin c'était notre tour. Je suis très déçu, le démarrage n'est pas terrible, on est à 3500 vues, mais ça monte progressivement, les premiers retours sont bons au niveau des commentaires. C'est au bout d'une semaine qu'on apparaît sur les sites spé, mais seulement trois parlent de nous : Abcdrduson, Lebonson, Booska-p. Il faut savoir que ce sont trois gros sites de rap français extrêmement consultés, mais surtout les critiques sur notre projet sont bonnes, voire très bonnes. Celui-ci a été perçu comme un retour du Prince d'Arabée malgré notre volonté de ne pas en faire état :

« Le retour le plus surprenant et peut-être le plus réussi de toute l'année, j'ai nommé Prince d'Arabee. Hors-jeu depuis L'heure du sacre, son dernier projet paru en 2009, Prince DA s'était fait rare, quasi-muet, ne posant que discrètement sur des projets locaux comme celui d'Harbi en 2010. Mais l'ex-leader de Soul Choc revient bel et bien redorer le blason de l'axe Nantes-Angers, en témoigne ce titre tout à fait moderne (mention pour la prod de son éternel Ortega) dans lequel on retrouve la finesse de son écriture et son flow si caractéristique. Lien sortira le 13 janvier 2017, et on l'attend déjà. »

Lebonson

« Le grand Ouest se refait une jeunesse avec le retour de l'illustre Prince d'Arabee. L'ancien leader de Soul Choc, groupe indépendant extrait d'Angers, repart au quart de tour avec un « Dommage Collatéral », simple et efficace, véritable profession de foi d'un vétéran passionné. Son prochain projet, « Lien », est prévu pour le 13 janvier 2017. En attendant, nous vous recommandons ce mix spécial Soul Choc réalisé par l'équipe Built To Last, toujours au point, ainsi que cette archive d'un passage de Soul Choc en 1998 dans l'émission Beat Session sur Radio Campus Orléans. Deux très bons moments pour appréhender toute la puissance du Prince d'Arabee, avant la prochaine fournée. »

Abcdrduson

Prince d'Arabee (Bastion, Soul Choc) annonce son retour depuis l'Ouest !

« Le rappeur originaire d'Angers nous livre un premier clip, Dommage Collatéral, extrait de son prochain projet, Lien. La sortie de celui-ci est prévue pour le 13 janvier 2017. Dans la 2ème partie des années 90, Prince d'Arabee faisait partie du groupe Soul Choc. Il s'était ensuite lancé en solo et avait posé sur une multitude de mixtapes et compilations. »

Booska-P

Progressivement, les vues augmentaient, les commentaires également, mais on était bien loin d'un million de vues, et même des 50 000 pour lesquelles j'avais payé. De plus, je ne comprenais pas pourquoi on n'était pas plus sur les sites Internet. J'ai demandé des comptes à Jean-Loup et à François. Jean-Loup m'a expliqué qu'il ne comprenait pas, mais qu'il ne fallait pas s'inquiéter, ça allait monter naturellement. François, lui, m'a garanti qu'il avait fait les envois à tout le monde, mais il m'a sorti une explication qui, à mes yeux, était plus que vaseuse, les médias attendaient soi-disant de voir la suite, car cela faisait

longtemps qu'Hakim n'avait plus eu d'actualité. Je n'étais pas convaincu par leurs explications, mais je leur ai fait confiance. Je voulais pousser les choses et faire passer le clip à la télévision. Au moment de la signature, François nous avait dit que Nabil avait les plans pour entrer en télévision. Je lui ai demandé de le contacter pour mettre les choses en place, mais il n'y a pas eu de retour. J'ai donc décidé de le faire moi-même.

Médine : « *Nabil ? Excuse-moi de te déranger c'est Médhi, le manager de Prince d'Arabee. »*

Nabil : « *Salam, tu vas bien, je peux faire quoi pour toi ?* »

Médine : « *Je me permets de te contacter pour savoir si tu pourrais nous placer en télévision ou donner un coup de main sur sa promo. Tu l'as fait pour certains artistes. »*

Nabil : « *Moi mon rôle, c'est juste de mettre dans les bacs, je ne fais pas de promo. J'investis pas d'argent sur les artistes et je n'ai pas trop le temps de te parler et de me justifier. On reste en contact. Salam. »*

Il m'a rattaché au nez comme si j'étais un téléprospecteur qui voulait lui vendre une assurance. Je ne me suis pas énervé, j'ai pris sur moi. C'est Hakim qui a pété un câble au téléphone : « *Cet enculé gagne de l'argent sur nous, juste en nous mettant dans les bacs. C'est pas normal !* ». Dans le fond, il avait raison, mais c'est seulement après que je l'ai compris. En fin de compte, il ne nous a pas signé par rapport au nom Prince d'Arabee, mais plutôt dans une logique d'économie. Plus il met de CDs à la Fnac, plus il a de chance de les vendre. C'est pour cela qu'il accepte tous les projets et justement Hakim m'avait fait la remarque que les autres artistes distribués par sa structure sont limite amateurs. J'ai pris mon mal en patience, tu passes tes journées à regarder les chiffres. Au bout de trois semaines, les vues se sont stabilisées aux alentours des 18 000, les abonnés Facebook étaient à peu près 900. On a eu des messages d'autres rappeurs du game qui nous ont donné de la force. En soi, on n'a pas atteint nos objectifs quantitatifs, mais qualitativement, on était rassurés et donc plus confiants. On a respecté notre plan et fin septembre on a lâché un Freestyle vidéo enregistré chez DJ Rizo qui s'est bien partagé. De mon côté, j'ai fait une chose qui me tenait à cœur. J'ai fait une base de données regroupant toutes les radios indé de France avec les émissions classées par département. J'ai envoyé le lien de la vidéo d'Hakim avec le son, pour qu'il soit diffusé dans leurs émissions. Pour moi, cette

démarche c'est la base, c'est Hip-Hop. De plus, ce titre a été joué dans les émissions nationales comme Skyrock ou Génération 88.2.

Le plus compliqué pour moi durant cette période, c'était de décrocher des réseaux, je comprends mieux pourquoi la nouvelle génération d'artistes ne lâche pas le téléphone. J'étais focalisé sur le nombre de vues, de likes, les nouveaux commentaires, je regardais s'il y avait un message important... on rentre vite dans une matrice. En plus, j'étais frustré par le nombre de vues, je ne comprenais pas pourquoi, alors que j'avais payé pour qu'il y en ait un certain nombre, on ne l'atteignait pas. Ça a été une période durant laquelle je me posais beaucoup de questions, par exemple, je me demandais comment faisaient les autres rappeurs pour avoir un million de vues en deux jours, alors que moi, j'en avais 3 000. Il y avait visiblement un souci. François m'a sorti une métaphore qui résume bien les choses « *Médine, c'est ça faire une course avec tout le monde qui se dope, soit tu suis, soit tu restes derrière* ». J'ai un distributeur qui ne m'aide pas, j'ai investi et je n'ai pas de retour concret. La seule lueur d'espoir que j'aie, c'est que notre travail est très bien perçu par tout le monde. On est rentrés sur plus d'une dizaine de radios indépendantes en France, voire même en plus en playlist sur certaines. On a su communiquer d'une manière cohérente sur les réseaux sociaux, il fallait quand même se rassurer sur certains points.

Mais je trouvais que sur certaines orientations, il y avait de l'amateurisme. Quelques personnes de l'équipe étaient dorénavant bien loin des certitudes qu'elles m'exposaient avec aisance lors de nos premières rencontres. Et les jours suivants allaient confirmer cette sensation.

18. Octobre, la montée de pression

Les chiffres ne bougeaient toujours pas sur le clip « Dommage collatéral », je reviens donc vers Jean-Loup car je ne comprends pas. Celui m'explique qu'il y a dû avoir un problème de ciblage sur la promotion YouTube Facebook, mais que le prochain mois, tout sera réglé. Concrètement je paie des mecs pour qu'ils fassent des tests, moi qui pensais que je travaillais avec des pros. De plus, sur la toile toujours rien, je tape « Prince d'Arabie » sur Google, pas de nouveau site non plus. Je surfe sur les sites de rap, pas de chronique, par contre je vois des amateurs sortis de nulle part affichés en pleine page. Je contacte François

qui me sort « *t'inquiète pas ça va arriver* ». Il faut savoir que moi je les paie à la fin de chaque mois depuis six mois. Et je n'ai pas de réponses qui me parlent, mais je ne dis rien, je prends sur moi.

De son côté, Hakim est en train de tourner le clip du deuxième morceau « La vie est belle » avec le réalisateur. Ils sont partis dans un clip en noir et blanc avec toute une histoire comprenant des références cinématographiques précises. Ils vont être juste dans les temps mais le clip qu'ils proposent n'a aucun sens. Hakim est parti dans un délire trop artistique, l'ensemble ne tient pas la route. Je pense qu'il a visé trop haut. Comme le premier clip était très réussi, il a voulu monter d'un cran, mais il est passé à côté tout simplement. On ne pouvait rien faire de cette matière, ça a marqué notre premier coup d'arrêt.

13 Octobre 2016 : *La vie est belle*

« Bonsoir à tous, mon équipe et moi-même, nous avons pris la décision de ne pas vous présenter mon nouveau clip « la vie est belle », 2ème extrait de mon projet Lien. En effet, le rendu actuel ne correspond pas à nos attentes. Mais ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'une question de jours. En attendant, n'hésitez pas à écouter ou réécouter mon extrait « Dommage Collatéral » et mon premier freestyle. À très vite Aywa. »

Voici le message qu'on a mis sur la page Facebook avec une photo, en soi, ce n'est pas un drame mais bon, on voulait tenir nos objectifs, on s'était mis une pression. Personnellement, j'avais peur de la réaction des gens qui nous suivent, limite de les décevoir. Mais ça va, on a eu des retours compréhensifs. On a même eu des commentaires qui nous disaient que c'était un coup marketing de notre part. On était rassurés mais frustrés, il fallait quand même rebondir face à cet échec et ce avant le 13 du prochain mois. D'un autre côté, il fallait aussi qu'on avance sur le projet. D'un point de vue des prises de voix, il ne manquait plus qu'à faire « le morceau de l'Ouest ». Mais dans la conception graphique de la pochette et du livret, la situation n'avancait pas. Le manque de réactivité d'Eno sur le retour de ses propositions commençait à me déranger de plus en plus en voyant les jours défiler. Rien n'était finalisé et on devait tout envoyer d'ici un mois environ. J'ai contacté Eno par mail, par message, sur son téléphone et c'est seulement au bout d'une semaine qu'il a pris le temps de répondre. Il m'a expliqué qu'il avait du boulot, son entreprise étant sur une grosse proposition de communication pour la ville, mais qu'il

ne nous oubliait pas. Au bout de quatre jours, il nous a fait des propositions sur la pochette pour le logo « Lien » c'était vraiment mauvais, complètement amateur, tu sentais le travail bâclé, sans implication, même moi avec « Paint » j'aurais pu faire mieux. J'en ai parlé à Hakim qui a ressenti la même chose que moi sur le rendu. J'ai contacté Eno pour en discuter avec lui :

Médine : « Ça va Eno, je te dérange pas trop ? »

Eno : « Ça va, tranquille. »

Médine : « Je t'appelle pour te faire un retour sur ton taf, mais je n'arrive pas à dire les choses. »

Eno : « Dis-le de la manière la plus simple. »

Médine sur un ton très sec et froid : « Tu me prends pour qui wesh, tu joues à quoi avec nous ? T'es pas sérieux avec tes merdes que tu nous proposes. »

Eno sur un ton énervé : « Je ne comprends pas, j'ai bossé dessus. Pour moi c'est un honneur de travailler avec Hakim. Tu sais, à la base les gens cachetonnent, ceux qui bossent avec moi. »

Médine sur un ton énervé : « Ecoute moi bien mon gars car je ne vais pas le répéter. Moi je ne fais pas la manche, c'est toi à la base qui n'a pas voulu d'argent. D'autre part, ton histoire, c'est un honneur c'est du baratin quand on regarde ton travail bâclé. Et surtout, j'ai l'impression que tu te fous de ma gueule avec tes mails à la con. Si tu n'as pas le temps ou pas l'envie, dis-le-nous, on passe à autre chose. Je n'ai pas que ça à faire, te courir après. Sur ma tête, tu ne sais pas qui je suis, il ne faut pas jouer avec moi. Si tu veux de l'argent donne ton prix, sinon fais le taf. C'est tout, mon gars. »

Eno : « Non y a pas de soucis, je peux comprendre. Je vais appeler Hakim. On va se poser et faire les choses. »

Trois jours après cette mise au point musclée, Eno a fait une proposition de logo « Lien » qui faisait référence à un tampon de samouraïs qui leur servait de lien pour communiquer avec leur famille à cette lointaine époque. Il a fait des propositions de retouches artistiques vraiment esthétiques nous permettant d'avoir le rendu final pour la cover et ce en moins de cinq jours. Je pense qu'il fallait cette mise au point pour que la situation avance.

Pour le clip, il fallait trouver une solution. Hakim m'a envoyé la vidéo d'un artiste canadien avec un délire de fond vert et une mise en scène sympa, c'est exactement cela qu'il nous fallait. On devait trouver une solution au plus vite car on avait un délai à respecter, mais il ne fallait pas confondre vitesse et précipitation. C'est à ce moment que j'ai senti que le réalisateur était soit détaché, soit dépassé par les événements. J'ai contacté tous les studios situés aux alentours de Nantes pour trouver un lieu de tournage avec un fond vert de grande taille. J'ai négocié le prix au téléphone et j'ai envoyé l'argent à Hakim pour une demi-journée à 300 euros, avec en plus un coup de main sur la post-prod. Hakim est parti chez le réalisateur et c'est lui qui a fait la construction des images sur le fond. Le principe c'était d'enchaîner des images fortes de l'actualité. Dans notre malheur on a eu de la chance, c'était la période des élections américaines et Hakim avait sélectionné certains plans avec Donald Trump, même si on ignorait à ce moment-là qu'il allait gagner. Honnêtement, le réalisateur ne méritait pas un euro, il a juste posé la caméra et s'est laissé porter par nous, mais on est restés corrects jusqu'au bout. À aucun moment, il ne m'a contacté pour s'excuser. Je pense qu'il a été choqué qu'on critique son travail. Mais au fond de moi, je commençais à avoir des doutes sur lui.

De mon côté j'ai continué à contacter les radios indé via mes envois de sons. Pour combler le manque d'actualités, on a mis des photographies sur la page Facebook, on a bricolé comme on a pu. Mais j'avais donné le budget communication YouTube et Facebook à Jean-Loup. D'un point de vue technique, on était prêts, il nous fallait juste de la matière pour communiquer au mieux. Honnêtement, je me posais des questions sur la montée du buzz, ça ne prenait pas. C'était mignon de voir la progression, mais ce n'était pas que ce je recherchais. Il n'y avait pas encore cette montée en pression qui fait qu'on devient visibles dans le biz. J'ai mis beaucoup d'espoir dans ce clip. Le morceau était certes conscient mais il collait à l'actualité du moment. Au niveau de la qualité du rap, Hakim mettait vraiment la pression dans l'écriture comme dans la pose. Visuellement, il a bien su rattraper la situation. L'ensemble était cohérent et vraiment en harmonie avec le titre. J'espérais vraiment que les explications de Jean-Loup et François étaient bonnes, mais au fond de moi je savais qu'il y avait un truc qui clochait. Depuis le début, je suis carré poli, correct dans les paiements avec eux. Ils n'ont rien à me reprocher. Je voulais que tout se passe dans une atmosphère détendue et que chacun puisse faire son travail au mieux. Mais ce

fameux côté amateur, je le ressentais de plus en plus, il y avait un arrière-gout de manipulation qui remontait. Après moi, j'avais mes objectifs. Je savais où je voulais aller et surtout comment. Je devais arriver à composer avec les gens et leur ego.

19. Novembre, en pleine tempête

En deux semaines, on a réussi à caler l'enregistrement du clip sur une journée, le 5 novembre. Puis, Hakim a orchestré le montage. Moi de mon côté, j'ai remobilisé les troupes pour que tout se passe bien et qu'on y arrive dans les meilleures conditions comme ce fut le cas pour « Dommage Collatéral ». Au début du mois, on a distillé des nouvelles photographies du tournage et de la phase de montage. On était prêts cette fois-ci.

13 novembre 2016 : La vie est belle

Ce fut pour moi la plus grande déception durant cette aventure. Au bout de cinq jours, on était à 950 vues environ et ça ne bougeait plus. Il n'y avait plus cette régularité comme sur le premier clip, sur Facebook on en était à 80 partages. J'étais abattu, voire égaré, question qualité, on était au-dessus de notre première vidéo, pour moi il n'y avait pas de logique. Pourquoi dégringole-t-on comme ça dans nos résultats ? J'ai donc demandé des comptes à Jean-Loup qui m'a expliqué que lui non plus ne comprenait pas, tout comme François. Le plus ironique, c'est que cette fois-ci, des nouveaux sites ont pris le relais ; OKLM, Tupak TV et Rap Hunter ont publié notre clip sur leurs sites, sans chronique dessus, mais c'était déjà ça. Au bout d'une semaine, j'ai décidé de vérifier les comptes promo de Facebook et de YouTube et j'ai compris que les publicités n'avaient pas été diffusées, la cause étant une absence de paiement. J'informe Jean-Loup que j'ai capté la situation. Il me dit que sa carte Pro n'est pas passée et qu'il allait gérer le problème au plus vite. Deux jours après, la situation n'évolue pas, et je n'arrive désormais plus à joindre Jean-Loup, aucune nouvelles pendant une semaine, ni par téléphone, Facebook ou Whatsapp... C'est à ce moment-là que j'ai compris que Jean-Loup me l'avait mise. Il paraissait correct, droit et c'est lui qui m'a volé. J'étais blessé et extrêmement déçu de cette trahison, pour moi, on était une équipe. J'ai toujours été respectueux et sincère. À ce moment-là, je suis devenu une autre personne. Mon problème à moi, c'est que « *je n'aboie pas mais je mords* » et je suis extrêmement déterminé. Cette autre personne en moi m'a déjà entraîné dans un univers

sombre et je ne voulais surtout pas y replonger, mais ce sont les gens qui te poussent aux extrêmes et comme disait Sartre « *L'enfer, c'est les autres* ». Instinctivement, j'ai repris mes habitudes en mode quartier pour régler ce type de situations. Je me suis préparé à faire une mission punitive, je savais où il habitait, je connaissais le code du bâtiment, je savais comment l'appartement était agencé, en 15 minutes c'était réglé. Il y avait un distributeur d'argent juste à côté de chez lui, j'ai failli appeler une équipe opérationnelle, mais j'ai préféré faire les choses en solo. J'allais faire un massacre. J'ai d'abord contacté François pour lui expliquer que je m'occupais de Jean-Loup et qu'après ce serait son tour. Dans ce genre de situation, tu ne cherches plus à comprendre, tu mets tout le monde dans le même sac.

Médine : « Allô ? »

François : « Allô. »

Médine : « *Toi tu décroches, c'est pas comme l'autre xxxxxx. Ecoute moi bien, commence pas à faire le comédien. Toi et ton pote vous vous foutez de ma gueule. Je ne vais pas gueuler au téléphone, c'est plus fatigant qu'autre chose. Dis-moi juste où tu es. J'arrive, je sais que tu as les clés de chez Jean-Loup. On va chez lui ensemble, je l'écrase. Après, toi je t'emmène dans une cave dans mon quartier et je m'occupe de toi. Tu es où ?* »

François : « *Médine, je te jure sur la tête de ma fille, je n'étais pas au courant.* »

Médine : « *Tu peux même jurer sur la tête de ta mère, j'en ai rien à foutre. Toi et ton pote, je vais vous briser. Toi tu as oublié quand tu étais au fond du gouffre qui t'a aidé à ce moment-là. Tu as la mémoire courte.* »

François : « *Tu as raison, j'ai déconné au début, c'est vrai, je n'ai pas fait le taf correctement. Mais pour Jean-Loup je te jure, même moi je ne comprends pas, il n'assume pas. Moi je connais ce biz, je sais que si on fait n'importe quoi, on peut avoir des gros problèmes. Et c'est vrai au début, je me suis foutu de ta gueule, tu as raison. Tu sais quoi, je suis chez mon ex-femme à Paris, viens me chercher et après fais ce que tu as à faire.* »

J'ai senti de la sincérité dans sa réponse, cela m'a beaucoup apaisé. Je voulais juste connaître la vérité et il me l'avait dite. Durant la conversation téléphonique, François m'a expliqué que Jean-Loup avait un problème avec l'alcool et qu'il avait gaspillé tous les sous lors de ses virées parisiennes. De plus, il a trouvé un nouveau taf dans une agence de

communication et il n'a plus besoin de travailler avec moi, il est passé à autre chose. Quand j'ai appris tout ça, j'ai repensé à mes séances chez le psychologue, lorsque l'on évoquait la gestion des émotions, cette colère que j'ai en moi, cette souffrance qui se transforme en haine quand je monte dans les tours. Il fallait la transformer en énergie positive, j'ai donc fait la chose la plus simple, j'ai lâché prise et je me suis battu en y mettant tous mes efforts pour sauver la situation. Ce n'était que 500 euros de perdus, ce n'était pas la fin du monde en soi. Mais à la base, ma colère n'était pas due à la perte financière, elle avait surgi parce qu'on m'avait menti, et qu'on avait été malhonnête avec moi. J'ai donc demandé à François de me trouver d'urgence un autre community manager, de faire vite, après tout c'était lui qui m'avait mis dans cette galère. Depuis ce coup de pression, François a compris que derrière ma gentillesse et ma compréhension, il peut parfois se cacher quelqu'un d'extrêmement dangereux. Il me parle d'un mec super fort pour remplacer Jean-Loup, mais qui n'est pas connu. En deux jours, il me trouve le contact et me le transmet. Ainsi, je rentre en contact avec Luigi sur Facebook. Dès les premières lignes qu'il a écrites, je me suis rendu compte qu'il devait être super jeune. Je lui ai demandé son âge, il a quinze ans. Je commence à lui poser des questions et là je me rends compte qu'il vient d'une autre planète. Quand il fait un tweet, il garantit 10 000 retweets et il m'explique concrètement, avec les jours et les heures, quand il faut diffuser l'information sur Facebook et sur Twitter. Il y a des périodes de rush dans le trafic, ce qui donne plus d'impact à la communication. C'est un spécialiste des réseaux sociaux, je n'ai pas d'autres mots. Quand il y a eu les attentats de Nice, c'est lui qui a organisé les recherches des personnes disparues sur Twitter, il y a eu un article sur lui dans la presse. Des maisons de disques ont repéré son travail, François a réussi à capter son nom via un mail interne. Je lui ai donné les droits d'entrée sur nos réseaux sociaux pour qu'il fasse un bilan. Et là à ma grande surprise, il m'explique que sur le premier clip les vues ont été achetées. À ce moment, je comprends mieux la régularité des vues sur le premier clip et le fait que cela ne bouge pas ensuite, car il n'y pas eu de vraies actions qui auraient permis une montée naturelle. Quand tu achètes des vues, effectivement il y a une augmentation sur un instant T, mais après plus rien. Jean-Loup a profité de ma confiance en lui pour se livrer à ce petit jeu et ensuite il s'est gardé la différence. François a pété un câble quand je lui ai expliqué la situation. Luigi me demandait 250 euros pour Facebook, Twitter et Instagram. C'est plus cher que ce que je déboursais avant, mais je n'avais pas le choix, j'ai ressorti un

budget communication pour que les deux clips aient enfin une montée naturelle, 750 euros, entre le salaire de Luigi et les publicités. J'ai envoyé un mail au reste de l'équipe pour expliquer qu'on avait arrêté de travailler avec Jean-Loup et que j'avais pris un nouveau community manager, car les résultats étaient médiocres. Je n'ai rien dit sur toutes les histoires d'achat des vues et de trahison, il ne fallait pas polluer le reste de l'équipe. C'est mon rôle de savoir garder l'information et c'est mieux comme ça.

Effectivement dès les premières publications, on a senti la différence dans l'impact. Hakim m'expliquait que son téléphone n'arrêtait pas d'avoir des notifications, qu'il vibrait tout le temps. Les partages, likes, commentaires et vues ont augmenté au fil des jours, mais un autre événement va nous donner un coup de pouce.

Certains parlent de chance, d'autres de mektoub, de destin ou encore d'un signe de Dieu, mais dans notre malheur on a eu de la chance. Comme le clip n'était pas exposé, François a réussi à le faire entrer dans une émission radio « Top Booster » sur Mouv qui est une radio nationale. Parfois le destin te rend la monnaie de ta pièce, ainsi j'ai appris que Jean-Loup n'avait pas été gardé à son nouveau travail après sa période d'essai et qu'un peu plus tard il avait perdu son appartement. Quand on fait du mal, tôt ou tard, cela se paie. Et qui sait, peut-être que de rester droit ouvre parfois des portes. Cette émission, Top Booster, donne l'occasion à ses auditeurs de voter pour un artiste via une liste disponible de 15 titres sur leur site Internet. Ainsi, notre titre faisait partie de la sélection de clips proposés. Hakim et moi, on était contents, mais on n'avait pas d'objectif réel, pour nous c'était déjà incroyable d'être pris. François avait passé la seconde dans le travail, il a réussi un joli coup honnêtement. Mais il y a eu un souci, le premier jour de l'émission il n'y avait pas la bonne version du son. François me contacte en panique et m'explique la situation, moi je suis au travail en plein cours, je ne pouvais rien faire. J'ai appelé Ortega qui était à son job à la banque, il a fait les conversions sur un site en ligne et me les a envoyées en catastrophe. Ils ont eu le son 5 minutes avant le début de l'émission, du vrai bricolage. Si Hakim avait été au courant, il aurait explosé ou fait une crise cardiaque. Sur le moment, je n'ai rien dit, j'en ai parlé trois semaines après sur le ton de la rigolade durant un repas.

25 novembre 2016, Top Mouv Booster

On est entrés directement à la huitième place du classement à notre plus grande surprise. En effet, notre morceau est sombre dans son message, ce n'est pas spécialement un titre

ouvert donnant envie de danser ou de sourire. Il n'a même pas de refrain, juste un pont à la fin. Il y a un paramètre que je ne connaissais pas, c'était que cette émission était rediffusée quatre fois par jour et c'est le mois suivant que j'ai compris l'impact d'une radio nationale.

Parallèlement à tout ça, dès le début du mois de novembre, j'ai pris l'initiative de contacter Banneur pour la réalisation d'un clip en montage de lettres, c'est très visuel dans le rendu. Effectivement je voulais me faire plaisir, il y a un titre que j'aime beaucoup qui s'appelle « Cœur à Cœur » et je trouvais que de mettre en visuel les mots des paroles collait au message de la chanson.

Je le voulais pour le mois de janvier, afin de le mettre en ligne après la sortie de « Lien » en plus des deux autres clips. Banneur m'a expliqué que pour les délais c'était jouable sans soucis, et qu'il fallait compter 1600 euros pour vraiment arriver à une qualité pro. J'ai accepté et j'ai fait un premier versement de 500 euros pour lancer la commande. De son côté, Hakim a enregistré et filmé un freestyle vidéo « Feel the P » ultra efficace sur une phase B. C'est une pure performance dans la pose, il est vraiment monté d'un niveau. Ainsi, on était équipés pour le mois suivant, mais il fallait finaliser le projet. Effectivement la deadline était à la fin du mois, mais on n'arrivait pas à finaliser le fameux morceau de l'Ouest. J'ai donc contacté Nabil vers le 10 novembre pour lui expliquer le problème et pour savoir s'il y avait une possibilité d'avoir un délai. Comme à son habitude, il m'a pris de haut et il m'a expliqué qu'il pouvait attendre jusqu'à mi-décembre, c'était jouable pour lui. J'ai contacté le pressage derrière pour savoir s'ils pouvaient le faire en express et le faire livrer directement à la distribution, et le reste à la maison, tout ça en moins de 5 jours. Pas de soucis de leur côté, j'ai donc fait un mail pour expliquer la réorganisation. Il fallait faire le morceau au plus vite, finir le visuel (livret et le dos) et faire le tracklisting avant le 10 décembre pour être au pressage et livrer entre le 15 et le 20 décembre à Addictive Music.

Ainsi notre exposition a commencé à augmenter, mais j'ai rencontré une nouvelle situation très compliquée à gérer, « le mauvais commentaire ». Dites-vous qu'un mauvais commentaire peut vous gâcher des heures de travail, ou vous stopper dans votre dynamique. En soi, ce n'est rien c'est juste une phrase souvent « à la con », mais je vous assure que c'est vraiment déstabilisant à vivre. On ne sait pas comment réagir, on répond ou on laisse les gens parler ? C'était en rapport avec le sample et en plus on avait anticipé

cette situation. On a laissé courir mais j'ai eu du mal à me retenir. Il faut prendre de la distance par rapport aux réseaux sociaux sinon tu n'en finis pas. Le mois de novembre a été un ascenseur émotionnel, entre la haine et la joie on peut passer d'une extrême à l'autre très vite.

20. Décembre 2016, quand tu penses que c'est fini et ça recommence de plus belle

Le mois de décembre a été capital, on rentrait dans la dernière ligne droite de notre sortie. Il fallait arriver à tout « goupiller » pour être dans les temps. Mais les choses se sont emballées. Effectivement de jour en jour, notre classement sur la radio augmentait et le morceau était de plus en plus joué. De plus, on a sorti le freestyle « Feel the P » au début du mois, on a senti une montée dans la communication. Les choses se sont emballées quand on est passés premiers du classement le 12 décembre. Hakim a même fait une interview téléphonique pour la radio, depuis sa voiture sur le parking de Carrefour durant sa pause. Là, J'ai compris c'est quoi le buzz et à ce moment-là, nos abonnés ont doublé en une semaine, on est passés de 900 pour arriver à 2 000. Les vues sur les clips augmentaient, on a dépassé les 25000. On avait de plus en plus de likes, de commentaires.

Les premières invitations pour faire des concerts sont tombées et on a même décroché des invitations pour des émissions radios nationales. Des gens allaient voir Hakim à Carrefour pour le féliciter, faire des photos avec lui.

Son patron l'a convoqué pour l'encourager et lui a même proposé de tenir un stand le jour de la sortie du CD pour faire des dédicaces. Ses collègues lui demandaient : « *C'est quand que tu passes à la télévision?* ». Honnêtement, la situation m'a totalement dépassé. Je ne pensais pas qu'on allait arriver à ce niveau, vu d'où on venait, c'était inimaginable. Mais j'ai gardé les pieds sur terre, les jours passaient et le projet n'était toujours pas finalisé. J'ai pris les choses en main car on allait droit dans le mur. J'ai contacté Hakim, je lui ai expliqué qu'il fallait lancer le projet au pressage, je lui ai demandé de faire un tracklisting avec les morceaux qu'on avait, au plus vite. J'ai également contacté Eno pour caler un rendez-vous avec lui afin de faire le livret et le dos du CD. Le pressage avait envoyé les gabarits à respecter pour l'usine, il n'y avait plus qu'à respecter les cotes. Le lendemain,

Hakim m'a donné le tracklisting, ainsi j'ai envoyé les titres à Dam's qui a pu faire le master général du projet. Il m'a donné la matrice pour le pressage et la version MP3 pour les téléchargements deux jours après. Il restait juste Eno, il a fait les visuels avec Hakim. Le 11 décembre tout est parti à l'usine. Parallèlement sur les réseaux sociaux, on communiquait en montrant la pochette, en annonçant les invités...

Le 13 décembre 2016, Annonce des pré-ventes Fnac

Au lieu de sortir un clip, on a continué à communiquer sur le classement du Top Booster. On est restés plus d'un mois et demi premiers du classement, pour la petite histoire. Ainsi, j'ai transmis les fichiers MP3 et la cover du projet à Addictive Music. Notre projet « Lien » était en pré-vente sur toutes les plateformes de téléchargement et à la Fnac. Ce moment fut important pour moi, car c'était l'aboutissement d'un très long travail. Quelques jours plus tard, j'ai lancé les impressions des affiches pour la street-promotion. Lourdou m'avait dit que cela se faisait rapidement, moi j'avais calé les premières semaines de janvier pour être dans les temps. De plus début, décembre, j'avais reçu la suite du montage de « cœur à cœur ». Honnêtement, j'étais déçu du travail. Je voulais vraiment que Banneur pousse davantage le délire, mais je lui ai quand même fait le deuxième virement pour être carré. Je lui ai fait un compte-rendu pour qu'il recadre son équipe.

Mais les choses ont complètement déraillé entre le 14 et le 15 décembre. L'usine refuse de presser le CD, car il y a une erreur sur le livret. De plus, Eno a fait des erreurs sur les tracklistings alors que je lui avais fait un document Word pour éviter tout problème. Il a mal compris le montage. On a perdu exactement douze jours, car il n'avait pas pris en compte les modifications à faire. Il a fait des fautes d'orthographe sur les noms et il y avait un problème sur l'attribution des titres : une vraie catastrophe. Il n'avait pas les compétences techniques et surtout il n'a pas posé de questions. J'ai dû appeler un graphiste de l'entreprise pour le mettre en connexion avec Eno afin que celui comprenne les attentes de l'usine. J'ai cru que j'allais mourir, à chaque fois, il y avait un problème, je n'en pouvais plus, tout ça était complètement amateur. J'ai pu envoyer les fichiers le 26 décembre pour le pressage qui m'a garanti un délai de 5 jours. J'ai contacté Nabil par rapport à la mise en bacs et au souci concernant la livraison à temps. Il m'a dit en gros : « *envoie-les-moi dès que tu les as, je verrai ce que je peux faire.* » Concrètement, on a annoncé une date de sortie dans les bacs, et si celle-ci est retardée, c'est vraiment pas pro.

Comme si cela ne suffisait pas, vers le 15 décembre, Lourdou m'explique qu'il a reçu un message de l'usine et qu'il a eu des soucis pour les affiches. Il n'a pas plus d'informations, il revient vers moi au plus vite dès qu'il en saura plus. Durant la même période, François tente de caler les émissions radios qui nous ont invités pour présenter notre projet, la semaine de la sortie. Mais il n'arrive pas à les contacter, plus aucune réponse de leur part. Je rappelle l'entreprise de pressage qui m'explique qu'il sera impossible d'avoir les CDs pour fin décembre, là ce fut le coup de grâce.

J'ai découvert que l'entreprise que j'avais payée n'était qu'un intermédiaire pour le pressage, tout se fait dans une usine en Pologne et celle-ci a fermé pour les fêtes de fin d'année. Le commercial n'avait pas pris ce paramètre en compte lorsqu'il m'avait annoncé une sortie possible pour fin décembre ou alors il m'avait juste dit ça pour me rassurer et me calmer. Son patron, qui avait pris le relais, m'a expliqué que ma demande était impossible à satisfaire. De plus, l'usine travaille en fonction des projets qu'elle reçoit, et comme nous étions déjà passés, il nous fallait refaire la queue, on n'était pas prioritaires. J'ai trouvé le site Internet de l'usine polonaise et j'ai contacté la personne de permanence. J'étais à deux doigts d'aller en Pologne pour chercher mes CDs, je suis sérieux. On m'a expliqué que sur place, tout était fermé, que cela ne servirait à rien que j'aille là-bas, ça ne changerait rien. Lourdou n'a reçu qu'une partie des affiches, pour les autres il fallait attendre, sans savoir quand précisément on les recevrait. De plus, la nouvelle proposition du clip de « cœur à cœur » était vraiment mauvaise et au vu de la situation, c'était sûrement celui-là qu'on allait exploiter pour la sortie du 13 janvier. Il ne fallait pas se manquer.

Ce fut la période la plus dure pour moi, même si sur Internet tout se passait bien, notre classement des préventes était honorable. On avait de très bons retours sur nos visuels, nos feats. Mais la situation était catastrophique. Je n'arrivais plus à dormir la nuit, j'ai passé des nuits blanches à me torturer l'esprit, j'en avais des migraines. Je passais mon temps à regarder mes mails, je n'ai pas vu les fêtes de fin d'année venir, ni repartir. Mais on a continué à communiquer comme si de rien n'était. On a présenté nos affiches pour la street-promo, on a remercié les gens pour leurs encouragements. Mais le plus étonnant, c'est que Nabil le hautain, lui, est resté positif, il m'a même rassuré au téléphone. Il est devenu moins snob, je ne comprends pas trop pourquoi, mais tant mieux pour nous, car j'ai besoin de lui. Au soir du 31 décembre 2016, je suis resté chez moi à regarder le plafond en espérant que demain soit un nouveau jour.

21. Janvier 2017, ça passe ou ça casse

Dans la vie il y a des hauts et des bas, c'est dans les bas qu'il faut savoir garder le cap. Face à mes gars, je restais positif, motivé, rassurant. Je voulais qu'on garde cette « bonne vibe » car la prochaine étape artistique allait arriver, lives, radios, concerts. J'ai fait tampon au maximum, c'était mon rôle, je suis toujours resté fort. Je n'ai jamais montré de faiblesse dans mon positionnement. C'était dur, mais il le faut, quand on mène un projet ou une bataille, le chef doit inspirer confiance, c'est une réalité. Ma posture était de toujours avancer et les choses se sont débloquentées entre le 1er et le 10 janvier.

François a reçu les confirmations pour la programmation des émissions. Le plus fort, c'était qu'elles avaient lieu le même soir, à la suite, c'était le vendredi 6 janvier 2017. La veille de la semaine de la sortie dans les bacs, on allait faire deux grosses émissions de niveau national :

- Skyrock, « la nocturne » présentée par Fred : c'est l'émission incontournable du rap français, pour le public spé, c'est souvent la première marche pour faire la fameuse semaine Skyrock. Elle dure une heure. Il y a une partie interview et une partie freestyle.
- Mouv', « First Mike Show » présentée par DJ Fisrt Mike : le DJ fait une sélection de ses sons et invite des artistes. On a été invités pour sa première émission en live, Hakim devait faire deux morceaux diffusés en direct sur le Facebook du site.

Lourdou m'a contacté pour me dire qu'il a eu l'usine et que les affiches sont en route. Pour anticiper, j'ai fait livrer directement les affiches de l'Ouest dans la structure de mon sous-traitant. Pour les affiches parisiennes, Boris est venu chez moi pour récupérer le tout en pleine nuit du 5 janvier, car je voulais qu'il commence dès le soir même, par rapport aux émissions radios parisiennes. Il a été opérationnel, je l'ai aidé à charger les affiches. Il m'a expliqué qu'il avait aussi décroché le contrat pour coller les affiches du candidat Macron dans le cadre des élections présidentielles. Je peux dire que j'ai eu le même sous-traitant que le futur Président de la République. Les deux street-promos ont pu démarrer début janvier dans les temps.

Le 5 janvier, j'ai reçu la version finale du clip de « cœur à cœur » c'était beaucoup mieux, mais ce n'était pas comme je le voulais. J'étais extrêmement déçu mais il fallait faire avec. J'ai eu Banneur au téléphone, qui lorsqu'il m'a posé une question, a déclenché en moi une montée de colère incontrôlable.

Banneur : « *Alors tu en penses quoi Didine ?* »

Je crois que je l'ai insulté et menacé pendant 10 minutes, je ne m'en rappelle plus. J'ai vu rouge, il n'a rien dit, pas un mot. Attention, Banneur ce n'est pas un gamin, il a grandi dans un quartier du 93, mais là il n'a pas bronché. Il savait qu'il était en tort sur toute la ligne. Même lui a reconnu que le résultat n'était pas terrible. Je lui ai dit tout ce que je pensais : « *Je n'ai pas négocié le prix, je t'ai fait confiance, je suis venu faire les prises de voix chez toi pour te faire gagner de l'argent, je t'ai ramené de gens connus et c'est comme ça que tu me remercies !* » Je suis tellement monté en pression que ma mère est venue me voir en panique dans ma chambre pour savoir ce qu'il se passait. J'ai totalement craqué à ce moment-là, j'avais tellement accumulé qu'il fallait que ça sorte. Après cet accès de colère, j'ai commencé à reprendre pied. J'ai expliqué à Banneur que je ne le paierai pas, qu'il allait me rembourser ce que j'avais déjà avancé, que sinon j'allais me pointer à son studio pour tout démolir, car son équipe de bras cassés était bien équipée. Mais au fil de la conversation, la pression est totalement retombée. J'ai fini par m'excuser et je lui ai dit : « *Je ne te paie pas, et laisse tomber pour le remboursement* ». C'est Banneur, ça reste mon grand, il était sincère, même lui ne captait pas plus que moi. C'est seulement après la sortie du clip que j'ai eu mes réponses. Quelques jours après sa diffusion, on a reçu un commentaire d'une personne sur Facebook qui demandait à être payée pour ce clip, qu'elle avait fait. On a recontacté cette personne et on a découvert que ce n'était pas l'équipe de Banneur qui avait fait le clip, mais qu'ils avaient sous-traité le travail à un indépendant, d'où les modifications si mal faites. On était en mode « téléphone arabe » on va dire, et le pire de l'histoire, c'est que l'équipe de Banneur n'avait pas payé le sous-traitant. Mais j'ai répondu qu'on avait déjà payé la structure, que je n'allais pas déboursé deux fois pour un travail qui n'était pas à la hauteur de mes attentes, en plus. Il a commencé à me prendre la tête, à la fin je lui ai dit que s'il avait un problème, il n'avait qu'à me donner son adresse et j'arrivais. Ça l'a vite refroidi et il est devenu raisonnable. Il m'a même donné son contact pour les prochains clips au cas où on aurait besoin de lui.

La situation devenait de plus en plus claire, même les remontées des chiffres n'étaient pas mauvaises à notre échelle, sur les préventes. On a communiqué dessus :

« Aywa, on rentre dans la dernière ligne droite → Sortie de mon projet LIEN.
7ème sur 49 des précommandes Fnac Rap
28ème sur 500 des précommandes Fnac toutes musiques.
31ème sur 440 des précommandes Rap sur iTunes etc.

(je sais pas du tout ce que ça représente vraiment Lool) Au-delà des chiffres (je suis un homme de lettres 😊) c'est surtout un Gros BIG UP et Un Grand MERCI que je voulais vous passer pour toute la force que vous me donnez. Peace.

Aywwwwaaa...

#<https://addictivemusic.lnk.to/Lien>

#LIEN

#PrinceDarabee »

Message Facebook du 11 janvier 2017

Personnellement, mon objectif n'était pas de vendre du CD, mais François m'a expliqué l'importance d'entrer dans le top des ventes. Les maisons de disques regardent les chiffres des premières semaines, à partir de 120 CDs en moyenne, on peut y rentrer, selon lui c'était faisable. Il trouvait que c'était vraiment un bon argument de négociation pour décrocher des rendez-vous. Il m'expliquait que les groupes rachetaient leurs propres CDs pour gonfler leurs chiffres afin de négocier leurs avances, cette pratique est répandue, même Nabil me l'a confirmé. Certes, on a demandé aux gens proches de nous de faire des commandes en pré-ventes ou d'aller chercher le CD en bac, mais jamais je n'allais acheter tous les CDs pour faire parler les chiffres. Mais je lui ai dit : « *Pour l'instant, à l'heure où tu me parles, on n'a même pas les CDs* ».

Effectivement, tout commençait à être cadré, mais le plus important restait que les CDs n'étaient toujours pas là. Dans l'entreprise, personne n'était capable de me dire où ils étaient passés. On fait de la promo radio sans savoir si les CDs allaient être dans les bacs en temps et en heure. J'ai donc rappelé mon contact en Pologne, la personne que j'avais eue en décembre, qui m'a expliqué que les CDs étaient partis. Ils sont arrivés exactement le 11 janvier à Addictives Music et chez moi. Une partie pour les bacs, l'autre pour la promotion : envois radio, sites Internet...et la vente dans les dépôts et sur les concerts. Je ne sais pas comment a fait Nabil, mais il a réussi à mettre le CD en place dans toutes les Fnac de France. Il est parti directement négocier et déposer les CDs au centre de dispatche de la Fnac sur Paris. De plus, il a respecté le déploiement en mettant plus de CDs dans les villes de province où il y avait de la street-promo et bien évidemment une forte quantité sur

Nantes, ville de Hakim. Il a fait en deux jours ce qu'il devait faire normalement en neuf semaines dans le cadre de son contrat.

13 Janvier 2017, Sortie de Lien dans les bacs et Présentation de Cœur à Cœur

Quand j'ai vu la photo d'Ortega postée sur son mur Facebook, tenant le CD en main, à la sortie de la Fnac de Rennes le samedi 13 janvier 2017 au matin, j'ai ressenti comme une libération. C'était la fin de cette étape, un an et demi de travail qui a abouti. Hakim compare ça à la naissance d'un enfant, c'est vraiment une délivrance. De plus, le démarrage du clip « cœur à cœur » n'est pas mauvais, certes on est encore en-dessous de nos objectifs, mais on est dans une logique de progression. Les retours étaient bons sur le CD, sur le design, la musique. Personnellement, j'étais déjà dans une autre phase, je me concentrais sur les dates de concerts et je continuais à entretenir le buzz. François a insisté pour que l'on rentre un nouveau morceau dans le Top Booster ou sur la playlist de la radio. Mais il n'avait pas de retour, il faut constamment se projeter pour entretenir une dynamique dans ce biz. Je n'ai jamais pu profiter de l'instant présent car je suis toujours sur le coup d'après. Derrière il y a un maxi, une mixtape. Il faut continuer notre travail. La semaine suivante les chiffres sont tombés, on a raté le top album à 9 CDs près, on a failli réussir notre coup mais tant pis, ça sera pour la prochaine fois. Il fallait maintenant continuer à dérouler, le plus important était de communiquer. Nabil m'a contacté la semaine de la sortie pour nous féliciter de la qualité du projet et il m'a dit qu'il avait été impressionné par notre travail dans la promotion. Moi je l'ai remercié et j'en ai profité pour lui dire que je n'avais pas apprécié son attitude lors de nos premiers échanges téléphoniques. Il s'est excusé, il ne s'était pas rendu compte. Après, dans ce milieu, tu ne sais plus à qui il faut faire confiance. Peut-être est-il honnête et sa démarche est spontanée et totalement désintéressée ou peut-être qu'il me ment juste parce qu'il a un autre plan à me proposer. Il a vu les affiches sur Paris avec le logo de Prince d'Arabie dessus, ça a fait parler de sa structure, j'en suis conscient. Il veut peut-être me fidéliser. Mais j'ai senti que dorénavant, il me respectait, c'est déjà ça de pris.

22. Février, un autre travail

Ce fut une période de flottement, je crois qu'inconsciemment j'ai eu le contre-coup de ces mois de stress. On n'a pas su se projeter sur d'autres clips, car Hakim avait beaucoup travaillé pour les répétitions avec les gars, pour préparer les concerts. On communiquait là-dessus sur nos réseaux sociaux, au fil de l'eau. Effectivement, avec tout ce travail de promotion, on a eu des dates de concerts dans différentes villes de France. Après, ce n'était pas la tournée des Zénith, mais ça restait des dates plus ou moins importantes, que ce soit des festivals, des premières parties, voire même en tête d'affiche. De mon côté, je ne comprenais toujours pas pourquoi les sites Internet ne prenaient pas le relais de notre sortie dans les bacs ou de notre dernier clip « cœur à cœur ». J'ai donc prospecté sur Facebook et j'ai trouvé le contact d'un attaché de presse spécialisé sur les sites de rap français. J'ai pris rendez-vous avec lui et je suis parti le voir avec Malik le fermier. J'aime bien l'amener avec moi, il me fait penser à mon petit frère avec son caractère de merde. En plus quand il est avec moi, il n'est pas en bas des tours, c'est toujours ça de gagné. On rencontre notre interlocuteur dans un café juste en bas de chez lui. Il s'appelle Masdak, il se présente comme un attaché de presse. Son téléphone n'arrête pas de sonner. Il m'explique qu'il y a des sites payants et gratuits. Les gratuits sont les plus importants et ils sélectionnent les artistes. Concernant les autres, il suffit de payer pour avoir une chronique. Dans le rap, c'est le monde à l'envers, ceux qui ont les moyens de payer ont tout gratuitement et les indépendants passent à la caisse. Cela répond à une logique implacable, les gros noms génèrent du trafic, pas les petits rappers, donc il faut déboursier pour apparaître à côté d'eux. J'ai enfin trouvé la raison pour laquelle sur les petits sites, il n'y a aucune actualité, alors qu'*a contrario*, tous les sites gratuits jouent le jeu de la promotion. Ça prouve que notre travail est de qualité, c'est important de le signaler. En outre, mon interlocuteur a un contact pour faire une émission sur la radio Urban Hit qui est reconnue dans le milieu. Assez rapidement, il me fait une proposition sur une formule de communication à 650 euros :

Post sur les sites suivants :

- 1 - Rap Ghetto
- 2 - Buzz de Fou
- 3 - 13 or du Hip-Hop

4 - Urban Hit

5 - Rap Ghetto

Playlist sur les radios suivantes :

1 - Playlist Urban Hit

2 - Playlist France Maghreb : Le morceau « EL mouïma »

Rentrée en télévision :

1 - Bblack pour le clip « Dommage collatéral »

Je l'ai payé sur place sans négocier et j'ai même recompté l'argent devant lui, je n'étais pas forcément convaincu, mais je voulais que la situation bouge. Sur la route du retour, dans la voiture, j'ai dit à Malik que j'espérais que le type allait faire le taf, lui tout en roulant son joint, me regarde et me répond sur un ton calme : « *Médine t'inquiète pas on sait où il habite, c'est rien* ». Malik a instinctivement réagi comme un mec de quartier, mais le pire c'est que sa réponse m'a rassuré. Les jours suivants, Mazdak a fait une partie du travail. On a eu des parutions sur les différents sites durant tout le mois de février. Cependant, je trouvais que les chroniques faisaient travail d'amateur, c'était juste du baratin et en plus, il y avait des fautes d'orthographe. Mais elles avaient le mérite d'exister, alors on pouvait communiquer dessus sur notre page Facebook. C'est plus tard que j'ai compris que Mazdak écrivait lui-même les chroniques. Il a les entrées sur les sites, son petit manège c'est tout « bénéf » pour lui. Le morceau « dommage collatéral » est rentré en playlist sur Urban Hit pendant une semaine, mais l'animateur s'est trompé sur le blaze d'Hakim l'appelant « Prince d'Arabe » à chaque fois. De plus le clip était trop vieux pour passer en télévision, six mois de mise en ligne et concernant la radio France Maghreb, pas de nouvelles. Mazdak disait qu'il ferait le reste quand je lui aurai apporté notre nouveau clip. Mais je ne suis toujours pas convaincu, en plus quand je l'appelle il ne décroche pas, il n'envoie que des textos. Je me fais avoir, je le sens, au moins à moitié, on va dire.

Pour les concerts, Hakim a vite trouvé le fil conducteur avec ses backeurs et DJ Zozo. Mais il faut savoir que tout cela me coûte de l'argent. Certes la salle de répétition est gratuite, mais je rembourse les frais de déplacements de Zozo car lui habite à Angers et je donne un budget à Hakim pour qu'il achète à manger à ses gars afin que tout le monde puisse bosser dans de bonnes conditions. J'ai une confiance inébranlable en Hakim concernant sa création artistique, mais il a un grand cœur et cela peut poser problème. Il a envie de faire plaisir aux gens autour de lui; ce qui est gênant, c'est que les backeurs confondent Hakim

le pote avec qui ils passent du temps au poker, à faire des barbecues...et Prince d'Arabie le rappeur. Certes, c'est la même personne, mais qui n'a plus les mêmes exigences. La première fois que l'on s'est tous réunis, c'était lors de la fameuse journée radio promotion sur Paris. Je n'ai pas trouvé les mecs pros dans l'attitude, j'avais l'impression d'être parti en colonie de vacances avec mon association. Pour un rappeur, aller à Skyrock, c'est un événement, mais Hakim et moi, on y a été je ne sais combien fois, et là en l'occurrence c'était pour faire « la nocturne » c'est pas comme si on avait décroché une semaine sur Planète Rap. Il était important de rester le plus naturel possible, mais les gars de Hakim se sont laissés emporter par leurs émotions, même Inoussa est venu filmer tout le voyage depuis le départ de Nantes. Je n'ai jamais vu aucune image de ce périple et j'attends toujours. Ces mecs rappent avec Hakim, mais ils ne jouent pas dans la même catégorie que lui et c'est compliqué pour eux de l'admettre, il est avant tout leur copain, ils sont habitués à le percevoir comme ça. J'ai suivi Hakim dans ses choix et on est partis pour faire six dates de concerts. Il faut savoir que je n'ai pas fait de recherches pour avoir des dates de concerts, ce sont les organisateurs qui m'ont spontanément contacté sur Facebook. Franchement, on était contents, car la scène c'est un bon moyen pour vendre des CDs. Effectivement, il faut savoir que les dates se négocient, c'est-à-dire que le minimum, c'est le défraiement de l'équipe, comprenant l'hôtel dans lequel on séjourne.

Hakim m'a donné son tarif : le show d'une heure à 1000 euros et la demi-heure à 500 euros. Il faut savoir que ce n'est pas cher, un artiste qui a une grosse cote peut prendre 5000 euros pour un concert. Je suis parti sur cette base, de plus j'ai dû créer une fiche technique regroupant nos attentes sur le logement, les repas et le type de platines, de micros, la configuration du plateau...Mais, Hakim m'a dit : « *S'il y a un cachet c'est très bien, mais on le fait même gratuitement, on demande juste le défraiement. J'ai besoin de tourner pour me remettre dedans c'est important la scène pour moi* ». Pas de soucis, j'ai réussi à bloquer six dates et à faire une communication sur Facebook :

- 11/02 Lille
- 18/02 Laval
- 24/02 Niort
- 08/04 Toulouse
- 21/04 Nantes
- 19/05 La Roche-sur-Yon

J'ai tenté au maximum d'être présent aux concerts. J'ai systématiquement emmené Malik avec moi dans mes déplacements. D'une part, je voulais le sortir de ce délire de vendre de la drogue. Ses parents étaient très contents de savoir qu'il était avec moi. D'autre part, j'aime avoir un copilote pour papoter sur la route. De plus, j'avais besoin d'une personne sur laquelle je pouvais m'appuyer et c'était mon gars de confiance. Il a su s'adapter et accepter toutes les missions. Il a tenu le stand de CDs avec moi jusqu'au bout sur chaque date. Il a pris goût à la découverte d'autres villes, des balances, de rester dans les loges... Si je dois résumer, il y a eu du bon comme du mauvais, c'est ça l'univers du rap français. Le gros point positif sur l'ensemble des dates, que la salle fut vide ou pleine, c'est qu'Hakim et les gars ont fait le boulot. Ils ont été pros, et on a eu de très bons retours sur notre travail. Mais malheureusement, nous sommes tombés sur des organisateurs qui n'ont pas été très corrects.

L'un m'explique qu'il n'a pas d'argent pour payer le cachet mais qu'il veut vraiment nous programmer, on accepte. Le jour du concert en papotant dans les loges, on apprend que l'autre groupe présent ce jour-là a pris un cachet de 500 euros pour le concert.

Sur une autre date de concert, on se met d'accord sur le montant du cachet. Mais à la fin, pas d'argent et c'est moi qui ai payé les chambres d'hôtel. Ça fait cinq mois que j'attends un retour de l'organisatrice qui me sort à chaque fois une nouvelle histoire. C'est un contact d'Hakim, ils se connaissent depuis des années. Mais j'ai dû lui mettre la pression pour que ça bouge, elle me prenait trop pour un imbécile. Je lui ai dit sur un ton sec et froid « que j'allais la chercher dans sa ville, que je la mettrais sur le trottoir à Paris et qu'en une demi-journée, j'allais récupérer mon argent de cette manière, si elle ne trouvait pas vite une solution ». Comme par hasard, la situation à la banque s'est arrangée deux jours après. Celle-ci s'était soi-disant trompée d'émetteur d'après l'organisatrice. C'est malheureux d'en arriver à menacer les gens, mais ils ne te donnent pas le choix.

Il faut savoir que je ne prenais rien sur les cachets, Hakim s'occupait de faire la distribution. Mais comme il est foncièrement gentil, tout le monde a eu droit à la même part et les mecs ont commencé à se sentir comme dans une zone de confort. Le premier écart a eu lieu lorsqu'un backeur m'explique qu'il veut une chambre privée à l'hôtel lors des dates de concerts, et que je dois trouver une solution avec l'organisateur, sinon ce serait à moi de payer de ma poche. J'ai tellement halluciné que j'ai répondu que j'allais voir ce que je pouvais faire, mais que c'était compliqué. Il y a eu un deuxième dérapage,

un autre backeur m'a demandé des comptes concernant les cachets, il voulait que je lui fasse un rapport de la situation financière et lui dire qui gagnait quoi. Pour couronner le tout, là j'ai eu droit à la rébellion des deux backeurs qui ont voulu boycotter une date de concert, car ils avaient un contentieux avec l'organisateur. L'un des backeurs a même parlé au nom d'Hakim sur Facebook. Le truc a pris des proportions énormes avec des insultes, menaces et autres à la clé. Là Hakim et moi on a agi, déjà j'ai contacté le backeur pour lui dire de rester à sa place, chacun son rôle. Hakim, quant à lui, leur a signifié qu'il faisait la date avec ou sans eux. Au bout du compte, ils ont participé. Personne ne décide à la place d'Hakim, il ne faut pas confondre gentillesse et faiblesse. Sur le long terme je me pose des questions, même Banneur n'attend qu'un signe pour venir faire le backeur, mais je laisse Hakim gérer tout cela, moi je me concentre sur autre chose, je n'ai pas le temps pour l'artistique.

Je voulais pousser la promotion au maximum, et fin février avec François, on a réussi à caler une émission sur OKLM radio, « La sauce » présentée par Mehdi. C'est une émission pointue, ce sont les mecs signés dans une structure ou qui ont un gros buzz, qui la font généralement. Tout s'est très bien passé. Durant la dernière émission de la saison, chaque animateur devait citer l'artiste qu'il avait particulièrement apprécié de recevoir, Prince d'Arabie a été nommé à côté d'artistes comme Kerry James par exemple. Ce n'est rien en soi, mais ça prouve qu'on a fait du bon travail. De plus, c'est en sortant de cette émission que François m'annonce qu'il a réussi à caler un rendez-vous avec un gros label : Urbain PIAS et qu'ils sont intéressés.

23. Mars à Avril, le deal

Quand François m'annonce la nouvelle je suis satisfait, pas content, attention. J'ai travaillé et dépensé mon argent pour en arriver là, donc cette étape était logique. Hakim était dans le même état d'esprit que moi. Maintenant, il ne fallait pas se manquer dans la négociation en elle-même. François s'est occupé de tout caler. Le jour du rendez-vous j'étais décontracté et curieux de connaître leur proposition. Avant d'entrer dans les bureaux, j'ai dit à François qu'il fallait taper le plus possible dans l'avance. Je savais que le label venait de signer un new comer pour une avance de 80 000 euros, donc ils avaient du budget. De plus, et c'est

un facteur qu'il fallait prendre en compte, le responsable connaissait Hakim. En effet, à une époque, il avait une émission radio sur Rennes et Hakim venait chanter avec son groupe Soul Choc. Depuis, il a fait ses classes dans le business de la musique. C'était un atout pour nous, mais rien n'était gagné d'avance.

Ainsi le 6 mars 2017, je me rends dans les bureaux d'Urbain PIAS. Je rencontre Gwillerm, il nous reçoit, mais il est surpris car Hakim n'est pas là. François lui explique que c'est moi qui gère les affaires de Prince d'Arabee. On s'installe autour d'une table ronde, et comme d'habitude il faut que la personne sorte son CV. Je l'écoute attentivement lorsqu'il parle de son parcours et comment il a rejoint PIAS. On a naturellement basculé sur Hakim et sur notre travail pour le projet Lien, il me pose des questions sur le nombre de ventes de CDs. Avant le rendez-vous, il avait regardé le nombre de vues, ainsi que les sites où on a eu des parutions. Il savait de quoi il parlait, il connaît Prince d'Arabee et son parcours. Il me sort naturellement : « *Je ne sais pas qui a eu cette idée de changer le nom Prince d'Arabee en Prince DA pour la mixtape l'heure du sacre, mais vous vous êtes tirés une balle dans le pied. C'était vraiment une erreur à l'époque* ». Je n'ai pas surenchéri, j'ai juste dit qu'on avait fait un test, que c'était le producteur de l'époque qui en avait fait la proposition et qu'on l'avait validé de manière collégiale. Mais au bout d'un moment, on a arrêté de tourner autour du pot et on est passés aux choses sérieuses :

Gwillerm : « *Vous recherchez quoi ?* »

Médine : « *Une structure qui ferait le travail pour exposer au mieux Prince d'Arabee dans les meilleures conditions possibles.* »

Gwillerm : « *C'est quoi vos prochains projets ?* »

Médine : « *On va faire une réédition en maxi vinyle puis une mixtape derrière.* »

Gwillerm : « *Je pense qu'il faut faire la mixtape en digital. Et travailler sur un angle d'attaque en faisant des feats avec des rappeurs en place pour encore faire monter le buzz.* »

Médine : « *Ok, je vois.* »

Gwillerm : « *Je pense que dans votre cas, il faudrait partir sur une signature en édition ce qui semble le plus adapté, mais il faut lisser les risques car la montée du buzz ne garantit rien. Mais si je récupère le back catalogue du groupe Soul Choc, et des autres projets, on peut trouver un terrain d'entente.* »

Médine : « *Pour le back catalogue, c'est pas possible, car je n'ai pas la main dessus.* »

Gwillerm : « *Oui mais on partirait sur une avance différente, alors le mieux serait d'avoir le back catalogue.* »

En sortant du rendez-vous, il m'a donné sa carte de visite et on s'est mis d'accord sur un temps de travail pour trouver une solution. Dehors François me dit : « *Honnêtement, je ne croyais pas à la réussite de ton projet, mais tu as réussi à obtenir un deal, c'est un truc de malade. On peut craquer 50 000 euros Médine* ». Je n'ai pas réagi devant lui, j'étais préoccupé par cette histoire de back catalogue, il fallait que j'arrive à contacter le producteur de l'époque. Mais j'avoue que quand j'ai eu Hakim au téléphone, j'en ai pleuré de joie quand je lui ai raconté l'entretien, c'était nerveux. Par contre, quand je lui ai parlé du back catalogue, lui aussi a tiqué. Il m'a dit qu'il fallait contacter Gilles, son ancien producteur, le lendemain il a réussi à l'avoir et il m'a mis en contact avec lui.

J'ai été le plus honnête et respectueux possible avec Gilles. C'est la personne qui était à la tête de Sismique Record, le premier label indépendant de province dont faisait partie l'ancien groupe d'Hakim, Soul Choc. Ils ont écoulé 50 000 exemplaires de vinyles, de CDs, ils ont tourné dans toute la France. Gilles est un homme d'affaires, il connaît le biz. Notre demande tombait bien, car il venait de recréer une structure musicale et il comptait rencontrer des maisons de disques. Il recherchait un deal pour ses affaires. Moi je lui ai expliqué la situation avec le plus de transparence possible. Il était très content pour Hakim et il était ouvert à l'idée de trouver un terrain d'entente avec Urban PIAS de façon « gagnant-gagnant ». Il avait dans l'idée de faire un nouveau projet avec Soul choc. Il était vraiment dans une bonne dynamique. Je lui ai donné le contact de Gwillerm et j'ai donné le contact de Gilles à Gwillerm. À ce moment-là, j'ai commencé à croire en une signature. Au bout de 5 jours j'ai réussi à tout caler, et j'ai dit à Hakim qu'on stoppait tout pour l'instant. On allait se calibrer en fonction des événements. Je me suis orienté vers la recherche de feats comme me l'avait demandé Gwillerm. J'ai commencé à contacter les rappers du milieu pour les solliciter. Mais le temps passait, et je n'avais aucun retour et je sais que le facteur temps est primordial dans les affaires. J'ai contacté Gilles qui m'explique qu'il a laissé un message à Gwillerm mais qu'il n'a pas de réponse de la part de ce dernier. Au bout d'un mois, j'ai su par François que les deux protagonistes n'avaient pas

réussi à trouver un terrain d'entente concernant le back catalogue. Tant pis, de toute façon Gwillerm avait dit qu'on pouvait travailler, même sans cette fameuse garantie, juste que l'avance serait moins conséquente. En soi, j'ai jamais su le pourquoi de leur désaccord, je ne sais pas qui a voulu être trop gourmand dans le deal. J'ai juste contacté Gilles pour lui expliquer qu'il n'y avait de soucis, mais j'ai rajouté à la fin, que concernant son idée de refaire Soul choc, c'était moi qui y allait réfléchir et décider si Hakim allait participer. J'ai senti de la crispation dans sa réponse lorsqu'il a raccroché. Ensuite, j'ai demandé à François de reprendre rendez-vous avec Gwillerm pour faire le point, mais que cette fois il faudrait qu'Hakim vienne. Fin avril, on a réussi à avoir le deuxième rendez-vous. Hakim a fait un aller-retour dans la journée pour être présent à cette entrevue, soit deux mois après la première qui avait eu lieu sans lui.

Gwillerm était content de rencontrer Hakim qui lui s'est excusé de son absence lors de la précédente réunion. Gwillerm avait effectivement parlé de faire un deal qui dans l'état actuel n'était pas possible, mais il voulait faire les choses. Il était très intéressé par la collaboration de l'Ouest avec le producteur qu'Hakim connaît bien, 20syl, qui est un poids lourd au niveau des ventes. Si on arrivait avec un projet en collaboration, il y avait possibilité de faire un deal. De plus, j'ai proposé de faire un projet avec un autre artiste, Taïro, qui est un gros vendeur en reggae. Gwillerm était d'accord sur l'ensemble, mais il avait besoin de garanties, ce que je peux comprendre. Hakim en rentrant sur Nantes, a contacté 20syl qui accepte, il y a juste une question de timing à prendre en compte. De mon côté, j'appelle l'équipe de Taïro qui est ouverte à ma proposition. Quelques jours plus tard, on reçoit la réponse d'un poids lourd du rap français, Oxmo qui lui aussi est d'accord pour faire une collaboration avec nous. Tout se construit bien. François me propose de rencontrer un gros attaché de presse, il a réussi à avoir le contact via un artiste. Mon interlocuteur se prénomme également François. Lui, il est attaché de presse auprès des maisons de disques, il sous-traite le travail avec elles. Concrètement Urban PIAS passe par lui pour la promotion de ses artistes. C'est lui qui sélectionne les gens avec qui il veut travailler. Je le rencontre au Mac Donald's, il connaît tout le monde, y compris Masdak. Il me raconte même comment s'est fait virer le contact de chez Universal que m'avait présenté François. Je lui explique ma situation avec Urban PIAS et l'avancement de mes démarches. J'ai aimé son côté direct et très pragmatique, il me dit : « *Effectivement tu as des projets à très fort potentiel, après il faut voir comme tout se matche* ». Il ajoute qu'il

aime la street-promo : « *c'était du lourd, Paris a vraiment été cartonné, c'est le taf de Boris* » et le fait que je connaisse ce dernier a été l'une des raisons pour lesquelles il a accepté de me rencontrer. Pour la petite histoire, c'est lui qui a réussi, à Kennedy, à faire un feat avec Booba. Il a ses entrées partout, en télévision, en radio etc. Je l'écoute, comme lui, je suis direct, je lui demande son prix pour une campagne complète avec la totale. Il me répond : « *1600 euros environ pour un travail complet et juste sur la sortie d'un clip, 600 euros avec la rentrée en télévision* ». J'avais perdu mon temps avec Gwillerm. Il fallait relancer la machine avant l'été, j'ai accepté son offre, d'abord sur un clip pour voir le travail, il fallait que je réfléchisse pour la suite.

Il fallait que je fasse un choix, j'ai pris deux jours de réflexion. J'ai contacté Hakim pour lui expliquer ma position. Il m'a dit : « *Didine je te suis, c'est toi qui décides* ». J'ai pris mon téléphone et j'ai contacté Gwillerm.

Médine : « *Bonjour, je te dérange pas, c'est Medhi.* »

Gwillerm : « *Tu vas bien ? Ça tombe bien je voulais te contacter.* »

Médine : « *Dis-moi je t'écoute.* »

Gwillerm : « *Voilà, je te propose un contrat de distribution pour commencer et quand les projets prennent forment, on se trouve un autre deal. Comme ça tu fais partie de la maison et on pourra faire les choses.* »

Médine : « *Je ne sais pas, il faut réfléchir.* »

Gwillerm sur un ton sec : « *C'est à prendre ou à laisser.* »

Médine sur un calme : « *Gwillerm, je peux te poser une question ?* »

Gwillerm : « *Oui dis moi ?* »

Médine : « *Tu sais qui je suis ? Les deux fois tu t'es présenté, mais à aucun moment tu ne m'as posé de questions sur moi, sur ce que je suis capable de faire, d'où je viens. Pour faire simple, écoute bien ce que j'ai à te dire: 20syl c'est bon c'est juste une question de timing, l'équipe de Tairo est ouverte à la proposition, Oxmo est d'accord pour le feat, il faut seulement trouver le thème et pour la prod, j'ai rendez-vous avec l'équipe de Kerry James. Le prochain clip entre en télévision et je négocie avec une radio nationale pour rentrer en playlist. Et je ne bluffe pas.* »

Gwillerm sur un ton choqué : « *Attends, on peut trouver une entente.* »

Médine : « *La prochaine fois que tu m'appelles, si c'est pour me faire une proposition en bois, alors ne m'appelle pas, je n'ai pas le temps pour ça. Allez, je te laisse.* »

Effectivement, j'ai refusé un deal en maison de disques. Cela faisait plus de dix années que je rêvais de ce type de situation. J'ai passé presque deux ans à travailler sur le projet Lien, jours et nuits. J'y ai mis énormément d'argent, d'énergie, pour à la fin décliner une offre. J'ai bien pesé le pour et le contre. Je peux comprendre que Gwillerm ait eu besoin de garanties, mais on lui apportait tout sur un plateau, il n'avait plus qu'à se servir. Je n'ai pas dit que j'allais monter ma structure et partir en indépendant. Mais au téléphone, j'avais senti que j'avais l'ascendant sur lui et mes derniers mots l'ont brisé, tout comme lui l'avait fait avec moi en revenant sur sa parole. Je voulais pousser le truc en sortant un autre projet, la mixtape « Aywa » en mettant plus d'impact. Je suis sûr que derrière, on aurait eu un vrai deal. Il ne faut pas oublier qu'au départ, personne ne croyait au retour du Prince d'Arabie dans le game. Mais selon moi, il n'y avait pas encore mis les deux pieds. Je voulais le faire entrer en télévision, en playlists, sur les radios nationales et avoir des gros chiffres sur nos vidéos. Les projets que je mets en place peuvent nous faire basculer dans cette dimension. Le seul problème, c'est que pour cela, il faut ressortir de l'argent et une somme rondelette allant entre 6 000 et 8 000 euros. Le dilemme était là, j'ai pris la décision de continuer car je savais qu'au bout on pouvait se faire énormément d'argent. C'était quitte ou double, j'avais pris le risque et l'avenir me dirait si j'avais fait le bon choix. Mais aujourd'hui, la porte reste ouverte, j'ai pris du recul, et si demain Gwillerm ou quelqu'un d'autre me propose un deal qui correspond au potentiel que je peux apporter, on signe sans discuter.

24. Et maintenant, on fait quoi ?

Durant la période d'attente de la négociation, on a mis de côté notre communication, les clips, les publications sur Facebook, mais il fallait arriver à redémarrer. Cependant, la vie continue pour tout le monde, et à cet instant j'ai compris autre chose : l'engouement autour de nous était retombé, car tout le monde attendait la signature. Au moment où on a voulu solliciter nos équipes pour repartir, j'ai perçu quelque chose de différent dans leurs réactions. À leurs yeux, on avait peut-être raté notre chance, en tout cas, c'est comme ça que je l'ai ressenti. Tu te rends compte que les gens ne vont que là où ils ont leurs intérêts

et nous on ne brillait plus. Plus d'actualités, plus de clips, plus de plans radios. Prince d'Arabie est redevenu Hakim, ce vigile de Carrefour qui fait les trois huis avec le sourire pour nourrir sa famille. Le pire dans l'histoire, c'est que Hakim a toujours été transparent avec ses gars, il leur a expliqué qu'il ne garantissait rien dans cette aventure, mais que s'il y avait une opportunité, il la partagerait avec tout le monde. Il est vraiment Hip-Hop dans sa vision de la vie, il tente toujours de satisfaire tout le monde. C'est un vrai gentil, mais il n'est pas bête, il connaît la matrice et l'être humain. Il est conscient de la réalité, mais il compose avec au mieux pour que les choses avancent. Il a souvent connu ça, cette montée du buzz, puis le calme plat. Il prend beaucoup de recul par rapport à tout ça, mais il sait quand il faut rebondir. C'est lui qui a sonné l'alarme en me disant : « *On enchaîne Didine* ». Pas de soucis, j'avais réussi à trouver le gros contact. Je le rappelle une semaine après : « *C'est bon couse, on fait un clip et on rentre en télévision et même qu'on peut rentrer en playlist, c'est nickel juste avant l'été* ». Mais les choses ne se sont pas passées comme nous l'espérions et dans notre cas, je dirais que cela devenait une habitude.

Hakim a sélectionné le clip « El mouïma ». D'un point de stratégique, je pense que c'est le morceau le plus ouvert pour les télévisions et c'est un vrai message d'amour. Il faut se remettre en situation, si j'arrive à faire entrer ce clip en télévision ou en radio, peut-être que Gwillerm ou une autre structure va mettre un gros chèque sur la table. On sait qu'on est observés, il ne faut pas se manquer. Il y a de la pression mais ça on connaît et surtout on reste discrets dans notre démarche et sur notre potentiel. J'ai donc contacté Inoussa pour l'organisation du tournage du clip. Celui-ci m'a pris de haut et m'a dit qu'il n'avait pas le temps en ce moment, car il avait des projets personnels. Cela dit, il comprenait ma frustration et pouvait se mettre à ma place. Il y a six mois, il courait après nous pour qu'on le fasse travailler, il avait besoin de payer son loyer. Je n'ai rien dit, mais j'ai beaucoup réfléchi. Hakim voulait faire les choses jusqu'au bout avec Inoussa, mais moi je savais que si un jour, cela bougeait sérieusement avec des vrais budgets, nous ne ferions plus rien avec lui, ça c'est acté et signé.

Peu de temps après, je relance Luigi au sujet de la communication pour le clip sur les réseaux sociaux. Le gamin de seize ans me sort qu'il espère que je suis pro dans ma démarche, car il n'a pas le temps. Entre temps sa côte avait explosé, je lui ai expliqué que j'étais en négociation avec une maison de disques et je l'ai avisé de ne plus jamais me

reparler comme il venait de le faire, sinon je lui envoyais une équipe de gamins de 10 ans pour lui arracher les bras. Il est très vite redescendu sur terre. J'ai décidé par la suite d'apprendre à faire moi-même les publicités et de voir avec Malik ce qu'il peut faire de son côté. Je vais le solliciter pour des choses bien précises, personne n'est indispensable sur terre.

D'un autre côté, les backeurs se sont vite projetés dans des projets solo, ce qui est normal, je ne leur en fais pas le reproche. Ils ont pris goût à l'aventure des concerts, et Hakim les a toujours encouragés à faire leurs propres projets et à ne rien attendre de nous. L'un d'eux me contacte, il a trouvé des investisseurs et me demande, en gros, tous mes contacts pour sa promotion. Il ne se rend pas compte que ce sont des heures de travail, des rendez-vous pour avoir ces personnes dans mon carnet d'adresses. Après, il m'explique le business, me dit comment il voit la situation et me donne même des conseils pour la suite avec Hakim. Je l'écoute, il a peut-être perçu des choses que je n'ai pas vues. Quand tu as la tête dans le guidon, tu peux manquer de recul. Je suis très attentif, mais son discours reste caricatural. Je n'ai rien dit, mais j'avais envie de lui sortir : « Quand j'ai vu ta réaction de gamin à Skyrock, cela montrait ton manque de maturité dans la musique, alors ton discours d'ancien qui connaît tout et qui a tout vécu, garde le pour les petits de chez toi, frère ». J'en avais parlé avec Hakim, les choses que l'on a accomplies dans ce milieu sont très dures, mais on ne montre pas les difficultés aux autres, alors ils pensent que c'est facile. Un de ses backeurs a même dit à Hakim : « *c'est facile pour toi, car ton gars à de l'argent* ». Hakim lui a répondu : « *Je te jure, ce n'est pas une question d'argent, mais de travail, sinon tous les mecs des quartiers qui investissent l'argent qu'ils se font avec le shit seraient disque d'or. Il faut de l'argent, mais aussi du réseau, être persévérant et avoir de la chance également* ».

Je sais au fond de moi, que tous ces gars m'ont perçu au début comme « un mec fou amoureux » de Prince d'Arabee, prêt à investir sans compter, une bonne poire en fait. François, Jean-Loup et je ne sais combien d'autres m'ont vu comme un être manipulable, j'ai un côté très respectueux, correct, droit, et je fais confiance en plus. C'est du vrai pain bénit pour certaines personnes, d'autant qu'Hakim a une personnalité semblable à la mienne. Mais tous ces gens ne savent pas par où on est passés, qui on est réellement et où on veut aller par la grâce de Dieu, mais surtout de quoi on est capables.

Au bout du compte qui avait raison de croire en Prince d'Arabie? C'est moi et personne d'autre. Tout le monde m'a pris pour un fou au début. Même le couse n'était pas trop sûr au départ, mais ensuite il s'est lâché. J'avais plus de chance de réussir avec Hakim qu'avec un new comer, même super talentueux. Prince d'Arabie a marqué son nom dans le biz, il a un vécu, il n'a rien à prouver. Les gens le connaissent, ils savent que son nom est un gage de qualité. Surtout, Hakim a su se mettre à la page, il a gardé ses qualités d'artiste. Tout le monde le voyait comme un mec trop vieux, tandis que moi, je l'ai toujours vu comme l'un des meilleurs rappeurs de sa génération qui attend juste son tour pour briller. Et ce moment va arriver si l'on continue à se battre. J'avance avec mes gars, mais c'est moi qui contrôle la situation. J'ai juste créé une zone dans laquelle chacun peut s'exprimer, cependant c'est moi qui tiens les rênes.

L'être l'humain est hallucinant, voire désolant, mais c'est comme ça, on ne peut rien y changer. Franchement si on avait signé, tout le monde serait au garde à vous à nous encourager, c'est une réalité. Mais c'est mieux comme cela, ainsi on voit qui est qui. Hakim a mis plus de 4 mois pour organiser un clip, c'est une honte. Ce n'était même pas à lui de s'occuper de l'organisation, mais je lui ai dit que ce n'était pas grave, qu'il ne fallait pas se prendre la tête.

Personnellement les backeurs m'appellent seulement pour avoir des nouvelles des cachets, c'est tout. Aucun ne m'a contacté pour avoir des conseils, un service ou un plan, ils veulent juste l'avis d'un mec dans le game. Peut-être aussi qu'ils m'ont banalisé ou qu'ils ne m'ont jamais pris au sérieux. Je n'ai jamais eu un merci de leur part par rapport à ce qu'ils ont vécu grâce à mon travail et mon argent. Le seul qui est proche de moi, sans compter le couse et Ortega, c'est Malik le fermier. Il est ce qu'il est ce con, mais au moins il est là. Il m'appelle régulièrement, me dit merci, prend des nouvelles une fois par semaine. Il s'est même lancé dans le son avec des gars du le 93, il a repris le studio de Banneur pour faire des prises de voix, il a trouvé des dates de concerts. C'est amateur, mais je suis fier de lui et je sais que si demain je l'appelle, il lâche tout et il me suit. Les autres aussi viendraient, mais je sais que lui, ce serait pour être avec moi comme Ortega ou Hakim.

Maintenant, on va refaire une réunion et se parler entre hommes Hakim, Ortega, DJ Rizo, Malik, Uno seis (qui est un beatmaker), pour se donner des objectifs et repartir dans les problèmes avec le sourire et la force des premiers jours.

25. Bilan Humain & Financier

C'est important de faire des bilans, d'avoir du recul sur un projet pour trouver des axes d'amélioration. Comment mieux faire la prochaine fois ? D'un point de vue timing, financier, organisationnel... On est sur un projet qui a mis 7 mois environ à se déployer, avec une année en amont de préparation. J'ai tenté au mieux d'identifier et de verrouiller les étapes clés tout en mettant en place la stratégie la plus efficace. Mais j'ai fait des erreurs :

- Vouloir faire un clip par mois pendant six mois, c'était prétentieux, voire impossible, sans compter les vidéos freestyles. Hakim travaille et a une vie de famille. C'était vraiment trop compliqué pour lui d'un point de vue organisationnel. Il a des priorités, des impondérables et c'est parfaitement compréhensible. De plus Inoussa, le réalisateur, ne fait que filmer, il ne propose pas de clip clé en main avec toute une logistique derrière, la réservation du lieu... Ca c'est un travail supplémentaire pour nous.

- On a très mal géré la période d'après la sortie du CD. Au contraire de ce que l'on a fait, on aurait dû, à ce moment-là, sortir une grosse promotion : prendre une page sur un gros site ou faire de la publicité radio...

- J'aurais dû prendre la décision de presser le CD beaucoup plus tôt et être plus radical. En effet, nous avons connu une situation vraiment compliquée, même si au final tout s'est bien fini. Mais la chance ne frappe pas deux fois à la même porte.

Pour le prochain projet, j'ai déjà pris en compte ces points que j'ai identifiés, et je commence à chercher des solutions. Cependant, il est important de souligner que beaucoup de personnes ont pensé qu'Hakim avait une grosse structure qui s'occupait de lui. On a su dégager une image très professionnelle, ce qui est plus que flatteur. En outre, je savais que le projet ne serait pas rentable sur le court terme, notre travail avait pour objectif de créer une opportunité sur du moyen ou du long terme. C'est le fameux travail de « dépolissage », à une autre époque, on parlait de développement. Les maisons de disques ne veulent plus faire le travail risqué de construction autour de l'artiste, cela coûte cher et ce n'est pas forcément rentable. Elles préfèrent laisser les artistes et leurs structures faire ce boulot.

Elles arrivent ensuite pour faire juste un travail de mise en avant sur les gros médias, ce que les indépendants n'ont pas forcément les moyens financiers, ni les contacts pour le faire.

La première dépense que j'ai effectuée dans ce projet, fut la mise à niveau pour les écoutes chez les apporteurs d'affaires et la dernière, c'était pour payer François, le producteur, afin qu'il fasse entrer le clip d'un titre du projet à la télévision avant l'été. Je n'ai pas réussi à le recontacter, comme je l'ai expliqué ci-dessus. Le montant total de ces dépenses s'élève à 25 000 euros, le même investissement que 2Late avait fait, environ. Mais lui est et moi, nous n'avions pas fait les mêmes choix dans la répartition. Lui a beaucoup investi sur l'artistique, moi « Lien » m'a coûté 3000 euros pressage compris, le reste a servi à faire des immobilisations (ordinateur, téléphone, caméra...) et à la promotion (salaire des intermédiaires, clips, publicités). J'ai investi pour construire et pour enchaîner derrière. Le problème de la stratégie de 2Late, c'est qu'elle ne permettait pas d'avoir cette indépendance, on était obligés de fonctionner avec une structure et surtout il fallait se construire un réseau. Il arrive que l'on rencontre des mauvaises personnes, mais parfois, au bon d'un moment, on tape à la bonne porte.

Il est important de signaler que dans le cadre ce projet, je n'ai aucune facture. J'ai pu mettre un CD à la Fnac pour le grand public et tout le monde a travaillé au noir : l'ingénieur du son, le réalisateur, l'attaché de presse, le community manager, la street-promo, même l'ordinateur a été acheté sur Le Bon Coin, il était peut-être volé, va-t-on savoir. Les seules factures qui existent concernent le matériel, la caméra ; le téléphone, lui, vient de Carrefour. À chaque fois, je sortais la même phrase « *En espèces, on s'arrange* » et chaque fois j'avais la même réponse « *Oui, pas de soucis* ». Certes, j'ai une facture du pressage, mais j'ai réussi à faire le CD sans payer la SDRM. Normalement, quand on veut presser des CDs en France, on a l'obligation de présenter une autorisation de droit mécanique « SDRM » à l'usine. Pour Lien, je n'ai fait aucune déclaration au début. Au bout du compte, j'ai fini par payer la SDRM car il y avait la possibilité d'avoir une subvention de 4500 euros de la SACEM pour les artistes indépendants. J'ai déboursé 517 euros pour 13 titres et fait les déclarations SACEM avec. On n'a pas eu la subvention, mais Hakim a touché 517 euros et Ortega 217 euros de la part de la SACEM sur ce projet. Au niveau des ventes, je dois attendre la rentrée pour toucher mon argent, on a dû vendre la

moitié de la mise en place, soit 250 CDs, et sur les concerts j'ai gagné à peu près 200 euros pour toutes les dates. Et je ne parle même pas des intermédiaires qui ne travaillent qu'au black, pour eux il est tout à fait normal que je paie en espèces.

Personnellement, je trouve cela extraordinaire d'être dans le plus grand réseau de distribution de CDs français, sans avoir monté de structure juridique et sans avoir rien déclaré. Je n'ai rien gagné, mais cet investissement a construit une crédibilité autour de notre travail, nous permettant de nous projeter sur une signature. Effectivement, le prochain projet va coûter 8 000 euros environ d'après mes calculs, il faut juste que j'arrive à négocier une signature au minimum à 35 000 euros pour rentrer dans mes frais. C'est possible, au pire si c'est perdu ce sera l'équivalent d'une belle berline allemande neuve toutes options. Il faut savoir relativiser, c'est le monde des affaires, parfois on gagne, parfois on perd, c'est comme ça.

D'un point de vue chiffres, sur les réseaux sociaux on est bien loin de mes objectifs, mais on part de rien, il ne faut pas l'oublier. De plus, il y a eu un arrêt dans la promotion, mais le projet prochain va nous remettre dedans si tout se passe bien :

- YouTube : 455 abonnés
 - o Dommage Collatéral 29 000 vues
 - o La vie est belle 40 000 vues
 - o Cœur à cœur 31 000 vues

On n'est pas dans des gros chiffres, mais ce n'est pas amateur non plus. En plus, on n'a pas acheté de vues sauf sur « Dommage collatéral », 10 000 vues à peu près. Comme dit Ortega, on le fait « à la régulière ». On va continuer dans cette position. Peut-être qu'au bout d'un moment je testerais l'achat de vues, car au niveau stratégique, cela permet d'entretenir une dynamique. Je ne me suis pas encore réellement prononcé sur ce point.

- Facebook : 2 012 abonnés
 - o Freestyle 1 : 4 300 vues, 56 partages et 71 likes

- Freestyle 2 « Feel the P » : 28 934 vues, 249 partages et 404 likes
- Meilleure publication : 700 likes, 241 partages et 50 commentaires

Les chiffres du Facebook officiel ne sont pas mauvais en soi, mais je trouve qu'on a juste effleuré le buzz. On peut vraiment passer au niveau supérieur. Le Facebook d'Hakim a connu une grosse augmentation dans son trafic. Sur une publication, il a fait 300 likes, sans même mettre de budget promo dessus. On peut encore être plus performants, on a juste tâtonné dans ce type de médias.

Si je suis pragmatique, les chiffres des bénéfices sont mauvais, voire catastrophiques par rapport à l'investissement financier. Mais on fait de la musique, il y a des facteurs qu'on ne peut pas mesurer et heureusement. Sur un coup de cœur du public, on peut très vite renflouer les caisses. Mais pour cela il faut être exposés, et donc investir, c'est un cercle vicieux. C'est une réalité, ce n'est pas en mettant 500 euros sur la table que tu vas ramener 100 000 euros de bénéfice.

Au-delà de l'analyse chiffrée ou organisationnelle, il est important d'explorer la partie la plus compliquée à gérer. Effectivement dans un projet, on a tendance à oublier qu'on parle d'équipe et de rencontres humaines. Le problème avec le facteur humain, c'est que même si on identifie une faiblesse dans le travail ou une mauvaise habitude, par exemple, il est difficile de savoir comment réellement améliorer les choses. En effet, les gens ne changent pas radicalement, ils évoluent avec le temps mais chacun à son rythme, c'est prouvé scientifiquement. Ce n'est pas pour rien qu'un directeur RH fait un bilan de compétences une fois par an pour rencontrer les gens. Les relations dans le cadre d'un projet sont extrêmement compliquées et encore plus dans la musique. Entre la pression des deadlines, les ego, l'investissement financier, personne ne réagit de la même manière. Ce n'est pas par hasard qu'à chaque fois que l'on rencontre un partenaire professionnel potentiel, il est obligé de sortir son CV, même s'il est issu d'une maison de disques. Il doit montrer de quoi il est capable et être crédible aux yeux de ses interlocuteurs.

D'un point de vue humain, cette aventure m'a rapproché encore plus de mes amis, de mes frères : Hakim et Ortega. Il y a eu des périodes de tension, des prises de tête, mais on a

réussi à prendre du recul, on fait juste de la musique. On bosse ensemble depuis plus de dix ans, on se connaît très bien. Concernant les autres, c'est dur à dire, mais j'ai totalement perdu confiance en l'être humain. Ce constat est cinglant, mais le monde de la musique est devenu tellement dur, tous les moyens sont bons pour se faire de l'argent. Depuis que j'ai commencé dans la musique, les gens m'ont déçu, comment on peut appeler quelqu'un mon frère, frérot, mon ami et lui faire du mal ensuite ? Je ne comprends pas et je ne comprendrai jamais. J'ai tout donné sans compter à Banneur, mais il m'a lâché quand s'est présentée une meilleure opportunité. L'autre rappeur en place, j'ai vraiment mouillé le maillot pour lui, mais depuis le début, il n'a fait que me mentir, je n'étais pas son ami, juste un pigeon. Dans le cadre du projet « Lien », la trahison de Jean-Loup ou les mensonges de Masdak sont des épreuves par lesquelles j'ai dû passer.

Mais désormais, j'ai pris beaucoup plus de recul, le monde de la musique, c'est juste un terrain de jeu dans lequel je peux me surpasser. Ce n'est pas une fin en soi de gagner de l'argent. Je me suis construit ailleurs et autrement. On verra bien ce qui se passera pour ces personnes, leur manège ne peut pas durer éternellement, un jour, ils tomberont sur quelqu'un qui les remettra à leur place. Il ne faut pas oublier que le rap, ça reste profondément le lieu de la rue avec ses propres règles.

Il est important de dissocier le Hip-Hop et le rap, ce sont deux choses différentes, mais qui sont liées. Parler de « Hip-Hop Management » cela manque de profondeur à mes yeux, car le Hip-Hop est un mouvement qui regroupe différentes activités et chacune d'elles a ses codes, son fonctionnement, ses acteurs, ses valeurs... Dans ma position actuelle, je peux proposer un constat par rapport à mon vécu. Certes, je n'ai pas la prétention de dire des vérités absolues, comme pourrait le démontrer une étude quantitative, mais je parle d'une réalité que j'ai vécue, voire subie par moments. Il est important de bien peser le pour et le contre avant d'entrer dans une logique entrepreneuriale, c'est-à-dire de passer aux choses sérieuses. Honnêtement, je préfère conseiller à un artiste de prendre du plaisir à faire sa musique et de la rendre disponible via les réseaux sociaux. Il peut avoir cette chance que son morceau plaise et qu'il soit vite plébiscité. De nos jours, tout va plus vite et tout est plus fulgurant dans l'impact. Maintenant pour ceux qui veulent provoquer cette chance, se construire une carrière dans ce milieu qui reste vraiment un fantasme pour les plus jeunes

comme celui de devenir footballeur professionnel, je vais me permettre de présenter certains points qu'il me semble important de bien comprendre avant de passer à la suite :

Le facteur le plus important dans ce milieu, ce n'est pas créativité, la performance de l'artiste, l'équipe autour ou la qualité de vos productions, c'est **l'argent**. Effectivement, mon constat n'est pas révolutionnaire, mais mon analyse se veut plus fine. Certes, l'argent permet de faire des projets, des clips... Mais il faut aussi comprendre que le rapport à l'argent est différent dans ce milieu qui ne fonctionne que par intérêt financier, c'est une réalité. Si une major investit sur un artiste, c'est dans une logique de rentabilité, pas autre chose, aujourd'hui c'est toi, demain ce sera un autre. Le rapport à l'humain se construit autour de ça. Mon ami Jason a toujours été en avance sur son temps, mais il n'avait pas l'argent pour aller au bout de sa vision. Il avait un projet à très fort potentiel, mais beaucoup de gens du milieu lui ont manqué de respect, car il ne représentait rien. D'un autre côté, tu peux avoir de l'argent comme 2late, décider, organiser mais te planter, parce que tu es plein de certitudes, que c'est toi le chef qui décide et qui n'écoute personne. De plus, le milieu est tellement dur que tous les moyens sont bons pour te prendre ton argent, entre les ingénieurs, les différents intermédiaires, les sites Internet... Dites-vous une chose, rien n'est gratuit dans le rap et quand ça l'est, tu regrettes de ne pas avoir payé. Il y a tellement de monde qui veut percer dans la musique qu'il est devenu indispensable de faire de la promotion quand on est dans l'optique de réussir. Le morceau qui fait du buzz tout seul, c'est devenu une légende, derrière il y a soit l'achat de vues soit de publicités.

La maîtrise des **réseaux sociaux** est devenue indissociable du monde de la musique. C'est devenu le critère de sélection pour la signature d'un artiste. Je pense que bientôt les maisons de disques vont créer un outil d'alerte automatique ou d'analyse du buzz sur la toile, c'est juste une question de temps. Tout se passe sur les réseaux sociaux, tous les acteurs du milieu sont dessus et s'observent. On peut effectivement y faire de mauvaises rencontres, mais parfois on peut tomber sur des personnes qui peuvent vraiment vous aider dans votre projet. De plus, la fan base se construit dans ces réseaux. Un artiste doit rester proche de son public, l'écouter, lui répondre, lui donner de l'importance, c'est devenu un travail indispensable dans son quotidien. La musique et les artistes se consomment de plus en plus vite, il est vital de rester présent dans l'esprit des gens. Dans la communication, l'importance de l'image est à souligner : la photographie, les vidéos, les visuels... Comme

on dit « une image vaut mille mots », c'est plus simple et efficace à faire partager. Il faut comprendre que c'est devenu un travail, comme d'écrire des textes ou de chercher des dates de concerts. Il faut toujours rester le plus vigilant possible pour en garder la maîtrise.

Il faut aussi comprendre le facteur **temps** en fonction des situations. J'ai compris que lorsque la négociation en maison de disques prend du temps, neuf fois sur dix, c'est très mauvais signe. Quand les choses se font réellement, alors ça va vite dans les négociations. Les écoutes maintenant c'est devenu un prétexte pour rencontrer les artistes et leurs équipes. Si vos chiffres ne sont pas prometteurs d'un projet à fort potentiel, les structures ne prennent pas le temps de vous recevoir. Les propositions dans la musique, ce sont des contrats types. Ils veulent se mettre autour d'une table afin de cerner les personnes et leurs attentes, c'est fini l'époque de la séduction, du coup de cœur sur un morceau. On veut juste savoir si l'artiste a assez de sons pour sortir un projet dans les mois qui viennent. Les gens du biz ont compris qu'il faut aller vite car une cote peut descendre aussi vite qu'elle est montée. On signe vite un artiste et on le sort tout aussi vite. De plus, il faut avoir de la régularité dans les publications pour construire un lien avec sa fan base et surtout être patient dans sa construction. On a tendance à vouloir que tout aille vite et que tout soit acquis. Un projet, c'est volatile dans sa construction, c'est comme un château de sable qui peut s'effondrer très rapidement, d'où l'importance d'être constant et de toujours se remettre en question. Il faut comprendre la règle des « trois jours », les maisons disques regardent sur les trois premiers jours l'impact de la publication, c'est durant ces fameux jours qu'il faut faire le maximum de chiffres. Enfin, faire un projet musical prend beaucoup « de temps de votre temps ». Il faut savoir qu'il faut être constamment disponible. Le mois précédant la sortie du CD de Prince d'Arabee, j'étais physiquement à mon lycée pour donner des cours, mais mentalement j'étais ailleurs. Je n'arrêtais pas de répondre aux messages, de regarder les réseaux sociaux... c'est vraiment chronophage, il faut le savoir. De plus, il faut respecter les deadlines dans le cadre de ce type de projet, car tout peut s'effondrer comme partout ailleurs dans l'entrepreneuriat.

Il faut comprendre ce **milieu**. Certes il y a autant de rappeurs que de blocs de bâtiments en France, mais les gens du game se comptent sur les doigts d'une main et j'ai dû les rencontrer quasiment tous. Tout le monde se connaît et tout le monde a un dossier ou une anecdote sur quelqu'un. C'est un petit milieu et il faut faire attention à qui on parle et à la

manière dont on parle. Tout se sait très vite et on peut vite voir se fermer des portes. De plus, il faut vraiment comprendre que le rap c'est « mensonge, manipulation, tricherie ». Beaucoup de rappeurs mentent dans leurs textes pour jouer les bandits, parlent de grosses voitures, de drogue etc., pour séduire les plus jeunes et surtout pour vendre. Mais j'en ai connu qui vivaient du RSA. D'autres se font passer pour des personnes ayant des valeurs, proches de Dieu et ils vont détourner des petites à un concert en backstage ou en chicha.

Dites-vous une chose, les vrais bandits ne font pas de rap, ils n'ont pas le temps pour ça et surtout ils restent discrets sur leur vie. Cependant dans le milieu, il y a des gros voyous, ça c'est une réalité, par exemple on peut tout payer en espèces, comme j'ai pu le faire dans le cadre de mon projet. On peut donc produire un rappeur avec l'argent d'une activité illégale. Mais au-delà de cela, le rap ça reste un truc de mecs de la rue et son univers est et sera toujours lié à cet environnement. Enfin, il faut se méfier de chaque personne que tu rencontres, car il y a une très forte probabilité que celle-ci mente juste pour te prendre ton argent. Je sais très bien qu'à certains moments, j'étais perçu comme une planche à billets, là mon téléphone sonnait, comme par hasard à la fin du mois, et on m'expliquait que les plans arrivaient. Je savais que tout cela n'était que mensonge, l'être humain est tellement prévisible. Il y a de la manipulation aussi, on est dans un milieu où on doit manipuler la fan base pour la fidéliser et pour qu'elle achète les CDs, les tee-shirts... Il faut lui faire croire que tu lui donnes de ton temps, de l'amour, mais c'est juste un moyen pour vendre. C'est comme les rappeurs quand ils sont entre eux en studio ou en concert, là tout le monde s'aime, mais lorsqu'ils sont chacun de leur côté, les critiques pleuvent. Cependant, ils ont l'obligation de rester en bon terme. Effectivement, peut-être qu'un feat pourra leur ouvrir des portes ainsi que de faire une date de concert ensemble. J'ai vécu l'hypocrisie à haute dose, j'ai halluciné sur le manque de franchise de certains rappeurs. Et la dernière tricherie, c'est que tout le monde achète les vues sur YouTube, il faut avoir des commentaires, des abonnés, des amis Facebook, des followers... tout cela est stratégique, même pour placer ses CDs dans les bacs ou en ligne. Il faut faire parler les chiffres, ce n'est pas un souci pour certains. C'est vraiment devenu la normalité dans le milieu, même les rappeurs moins connus pratiquent cela. C'est du grand n'importe quoi quand tu vois des jeunes groupes avec des millions de vues qui n'ont que dix commentaires. Ils trichent, mais ils ne le font même pas de manière intelligente. Les gros artistes du milieu achètent dès le départ et ça

ne choque pas. Ils ont un gros nom, cela permet de donner une impulsion et surtout les vues achetées ramènent des vues spontanées.

Il est important de **comprendre que la violence** (verbale ou physique) est vraiment un outil dans le management. Jason avait raison dès le départ. Je n'écris pas par fierté, que j'ai dû mettre la pression aux gens, car ce n'est pas mon style. Moi je voulais produire un rappeur en respectant tout le monde, en faisant un management comme dans les livres. Mais j'étais obligé, ma gentillesse, mon honnêteté, ma confiance en l'autre, ma transparence étaient perçues comme des signes de faiblesse pour quatre-vingt-dix pour cent des personnes. C'est normal, le rap est lié à la rue et la rue a ses codes, dans la rue ou tu es fort ou on t'écrase. Je continue de travailler avec François, mais il a compris que s'il fait un pas de travers avec moi, il y passe. Je n'aime pas cette relation de peur, mais c'est lui qui l'a créée. C'est comme Jean-Loup, je l'ai eu récemment au téléphone. Je lui ai expliqué que je savais où était son nouvel appartement, où il travaillait et qu'en décembre je passerai relever les compteurs.

Durant le projet « Lien », j'ai dû être violent verbalement, car au bout d'un moment, les gens il faut les mettre face à la réalité. Cependant, j'ai fait un gros travail sur moi-même, je ne veux faire de mal à personne, j'ai vieilli et j'ai pris beaucoup de recul. Mais honnêtement, dans les mêmes circonstances, dix ans en arrière, je pense que j'aurais fait « un carnage ». Si vous êtes nerveux, prenez sur vous, sinon vous allez vous battre avec tout le monde, il faut en avoir conscience. La violence est un moyen dans la négociation, pas une fin en soi.

On peut se poser la question, après avoir lu mon constat peu flatteur de ce milieu, pourquoi je suis encore dedans et ce depuis plus de quinze ans. Non je ne suis pas « maso » ou dépendant des montées d'adrénaline, mais à mes yeux, faire partie d'une équipe projet dans le cadre de la musique, c'est vraiment extraordinaire. Entre la création artistique en studio, les concerts, les rencontres humaines qui peuvent vous ouvrir les yeux sur votre manière de voir la vie, le message positif qu'on peut transmettre...tout cela n'a pas de prix. Le rap m'a fait grandir dans ma vision de l'entrepreneuriat en me donnant des leçons. Le problème, c'est son business, on perd cette approche humaine ou Hip-Hop, mais si tu veux découvrir et vivre l'un, tu es obligé de passer par l'autre, c'est une réalité.

Personnellement, je me projette seulement avec mes gars et après « Prince d'Arabie » j'arrêterai sûrement. Hakim se voit dans le milieu, moi pas du tout, car je sais qu'au bout d'un moment, tu es obligé de faire choses contre ta nature : mentir, menacer, tricher... Je me suis souvent dit que le fait de ne pas avoir eu mon stage en maison de disques était un mal pour un bien, au lieu de cela j'ai découvert la recherche et je me projette autrement.

En effet, quand je vois François qui a travaillé dans les plus grosses majors et qui dort maintenant par terre dans la chambre de sa fille dans l'appartement de son ex-femme qui l'a trompé, ou que mon contact qui s'est fait virer de chez Universal Music s'occupe maintenant du courrier dans une CAF, je me dis tous les jours, que j'ai eu de la chance de me construire au-delà du rap. Et quand tu en vis, plutôt quand tu en survis, tu es obligé de ne pas être correct. Ma place est auprès des jeunes à partager un savoir et j'espère le faire un jour dans un amphithéâtre, car je trouve les murs de ma salle de classe de plus en plus étouffants.

Dans le cadre de la sortie de ce CD, il fallait que j'arrive à composer avec les différentes postures que je devais avoir : entre la vision **du chercheur, de l'entrepreneur, du fan de Hip-Hop et du mec de quartier**, c'était vraiment compliqué. Comment parler, ou écrire des mails, des messages en fonction de l'interlocuteur, il fallait que je me réadapte constamment. Un jour j'ai failli envoyer un mail à mon directeur de thèse en mettant « peace » à la fin, c'est quand j'ai relu que j'ai vu mon erreur. Désormais, je laisse une très grande place « au chercheur », car j'ai beaucoup observé, analysé, laissé faire pour voir comment les gens allaient travailler et agir, même leurs mensonges et leurs manipulations m'ont beaucoup appris. Il était important que je comprenne comment ce business fonctionnait dans sa globalité pour faire partager mon analyse. Je posais beaucoup de questions et ça ne choquait personne, car comme c'était moi qui finançais, on pensait plutôt que je voulais des justifications ou avoir des comptes. Mon côté entrepreneur me donnait la force de ne pas baisser les bras, de rechercher des idées, et de toujours aller de l'avant.

J'ai énormément travaillé pour mettre de l'argent de côté afin d'avoir le budget pour me financer, je voulais aller au bout pour tourner cette page de ma vie. Mon côté Hip-Hop m'a beaucoup influencé dans la stratégie et dans cette envie de compétition, toujours faire

mieux que les autres rappers. Et cette fameuse question qui me taraude « Pourquoi eux et pas nous ? », a été un moteur, il faut toujours pousser la proposition au maximum mais à « la régulière » comme dans une battle de danse. Malheureusement pour recadrer les gens, j'ai dû faire appel à mes anciennes habitudes de quartier, il n'y a pas d'autre solution pour remettre les choses dans l'ordre et pour aller de l'avant.

Je ne suis plus le même depuis que j'ai commencé ma thèse et que j'ai mis en place le projet Lien. Au début, j'avais des certitudes, je me rappelle des positions déterminées que j'avais quant à mon avenir lors de ma première rencontre avec mon directeur de thèse. Maintenant, je relativise plus et je suis beaucoup plus ouvert avec les autres. Enfin, je me suis rendu compte que j'étais capable de gérer de grosses équipes, de maîtriser des budgets, de motiver et rassurer une équipe, d'organiser et mener des réunions, de fixer des objectifs, de mettre en place des tableaux de bords, de négocier en maison de disques, d'être dans l'artistique tout en ayant une approche pragmatique. Par exemple, je voulais que la pochette du CD Lien soit rouge, car déjà au niveau esthétique ça rendait bien, mais aussi pour que l'on puisse identifier très facilement le CD dans les bacs grâce à cette couleur voyante. J'ai toutes les qualités d'un meneur d'hommes, d'un chef d'équipe, et sans prétention même d'un patron. Pourtant je pense que je n'aurais jamais accès à ce type de poste, comme l'attestent mes réponses négatives à mes propositions de candidature. En effet, je n'ai pas le bon profil, c'est vrai que je n'ai pas fait d'école de commerce mais j'ai fait mieux, j'ai fait l'école de la vie, de la musique.

26. La fin d'un début

Ainsi, c'est la fin de « l'opération dépoussiérage » maintenant on va sur « l'opération vider les tiroirs » ou comme dirait Zozo « Tuer le père ». Concrètement, de la période 2late, il nous reste des morceaux qu'on n'a pas exploités sur le projet « Lien ». On va donc sortir une mixtape uniquement en digital en double CD intitulée « Aywa ». Le premier CD va reprendre les plus gros classiques de Prince d'Arabie, le deuxième contiendra des nouveautés ou des remixes. On part sur une trentaine de titres pour un prix oscillant entre six et dix euros. D'un point de vue promotion, on va seulement faire trois clips qu'on va rentrer en télévision grâce à mon contact et simultanément on va entrer dans la playlist

d'une radio nationale pour exploser les chiffres des réseaux sociaux et donc trouver une tournée avec des dates de concerts. L'objectif final est d'avoir un deal en maison de disques pour arriver avec un album et obtenir un retour sur investissement. On va également travailler en même temps sur deux autres projets en collaboration avec 20syl et Taïro, et les titres en feat pour avoir de la matière pour la suite. Il y a beaucoup de travail en perspective, de l'argent à sortir, mais on connaît la chanson. Il y a le fait d'avoir de l'expérience qui va jouer pour nous. Je sais où je vais aller et surtout je sais qu'il y a vraiment une possibilité de faire quelque chose. Hakim est d'accord et il a envie de retourner en studio, d'être créatif. Il a pris du plaisir sur « Lien », et il sait qu'on peut encore faire mieux pour la suite.

Conversation téléphonique

Médine : « Ça va couse, on peut discuter ? »

Hakim : « Oui, je suis seul au PC sécurité, on peut discuter. »

Médine : « Couse je t'appelle pour te dire que pour la suite, je commence à construire pour Aywa. Je pense qu'il faudra encore sortir un peu de sous, mais ça va aller. Tu as des news de Zozo ? »

Hakim : « Oui, j'ai eu des news de Zozo. Je pense qu'il ne va pas tarder à nous envoyer sa proposition, mais je peux te poser une question Didine ? »

Médine : « Pas de soucis, couse dis-moi. »

Hakim : « C'est bien tout ce que tu fais, mais tu comptes récupérer ton investissement comment ? »

Médine : « T'inquiète pas je vais prendre 12% de tout ce que tu vas gagner, je vais être riche en faisant rien. »

Hakim : « Honnêtement, je l'espère de tout mon cœur, mais pour l'instant tu as 12% de walou. »

Médine : « Non Hakim, pour toi il n'y a rien, mais moi je vois autre chose, j'ai 12% d'un rêve et cela n'a pas de prix couse »...

Troisième partie

1. La question

Comité de thèse Juin 2018

Monsieur X : « *J'entends bien votre réponse mais vous ne répondez pas à ma question monsieur Zidani* ».

Monsieur X répète : « *Votre travail de recherche porte sur une analyse qualitative par rapport à votre approche, comment pouvez-vous garantir la fiabilité de votre rendu ? Comment vous faites dans votre travail de recherche au quotidien ?* »

À la manière dont il me regardait avant de poser la question, je savais où il voulait m'emmener. En plus, pour lui c'est limite la question piège, même s'il savait que je n'étais pas surpris. Depuis que j'ai commencé à écrire des articles, on a le même retour avec mon directeur de thèse quand on fait des propositions à des revues scientifiques : « *Donnez plus d'explications sur la méthodologie de recherche* ». Effectivement, à ce moment-là je

pouvais répondre d'une manière académique en expliquant la pertinence et la fiabilité de ma démarche scientifique.

Le postulat est simple, il fallait que j'arrive à expliquer, illustrer le milieu de l'entrepreneuriat dans cette musique, ses codes, ses liens, son imaginaire. Ainsi en qualité de chercheur, j'étais face à différentes problématiques : comment arriver à ressentir, capter ce milieu afin de mieux l'exposer ? Comment l'analyser, le retranscrire ? D'un point de vue stratégique dans le déploiement de ma thèse pour tenter de trouver mes réponses et donc apporter du matériel exploitable, il était préférable d'être dans le milieu et comprendre l'entrepreneuriat depuis l'intérieur, ce qu'a permis une approche ethnographique.

En effet, l'ethnographie comprend en fait deux possibilités, l'auto-ethnographie et l'observation participante. Ainsi dans la deuxième partie de ma thèse, j'ai choisi de faire une approche auto-ethnographique, c'est un récit sur mon expérience dans ce milieu, un moment de ma vie. Je fais de mon mieux pour être sincère et « real » comme on dit.

Je pense que pour rassurer cette personne qui m'interrogeait, il fallait lui citer des auteurs. J'aurais pu parler d'Ellis (2003) et (Ellis & Bochner, 2000) sur la notion de partage avec le lecteur de l'authenticité de cette expérience. Et lui dire que ces modes de description ont été questionnés en ethnographie au cours d'une « crise de la représentation » (Clifford & Marcus, 1986). Le pouvoir de parler au nom des autres (Clifford, 1986), de traduire une expérience dans la langue académique (Geertz 1988) et le caractère autoritaire (Barthes, 1984) de bien des descriptions a été dénoncé. Van Maanen (1988) a également proposé plusieurs façons de rendre compte du terrain et ainsi relativisé les comptes-rendus réalistes. Pour Tyler (1986), la description doit avant tout évoquer le vécu des participants et c'est une telle évocation que j'ai tentée.

J'aurais pu ou j'aurais dû donner ce type de réponses, mais cette question m'avait renvoyé encore plus loin dans ma réflexion. Avec le temps, elle commence vraiment à me blesser, j'ai du mal à comprendre honnêtement, je suis de nature très pudique et j'ai vraiment pris sur moi pour raconter une partie de ma vie dans la musique où je vis la plupart du temps des échecs cuisants. Sur le coup, j'avais envie de répondre : « *Monsieur, j'aimerais tellement que ma vie soit différente de ce que j'ai écrit, avec une fin à l'américaine où tout*

le monde est heureux et gentil. Le travail de recherche que j'ai mené, je l'ai fait de manière à être le plus honnête possible, tout ce que j'ai écrit je l'ai vu, vécu, ou dit, même les choses les plus dures, voire méchantes. Certes je ne suis pas représentatif d'une généralité, mais j'apporte une réalité dans laquelle beaucoup de gens du milieu se retrouvent facilement ». J'ai seulement dit : « *que sa remarque était pertinente et j'allais travailler sur cette partie* » et baissé la tête pour lui montrer qu'il avait raison. Cette situation m'a fortement influencé dans l'écriture de ma dernière partie.

2. Mon envie

En effet c'est la troisième partie de ma thèse, cette fameuse montée en théorie qui doit montrer mon travail de recherche, montrer quel a été mon apport scientifique de mon travail d'écriture pour les sciences de gestion.. Le Saint Graal pour tout thésard qui espère au fond apporter une révolution dans sa matière pour briller le jour de sa soutenance et dans ses articles de recherche pour se faire reconnaître de ses pairs.

Honnêtement je suis bien loin de toutes ces représentations de l'objectif final d'une thèse ou de ses enjeux. Je suis un peu comme les « old timer » du rap qui faisaient de la musique pour s'exprimer et pas forcément pour l'argent. Moi à mon petit niveau, j'ai juste la prétention de montrer que le rap français est un bon terrain de recherche en sciences de gestion, qu'il peut nous apprendre quelque chose. Et je suis certain qu'il peut nous apprendre quelque chose parce qu'il m'a vraiment beaucoup appris. Depuis que je suis rentré dans le monde de la recherche, j'ai remarqué que lorsque que l'on sait écrire et qu'on maîtrise un sujet, on a tendance à oublier de dire les choses clairement et simplement. Ma troisième partie, comme dirait mon directeur de thèse, c'est le message que je veux donner à mes lecteurs, ce que je veux transmettre. Les jurys qui auront lu ma thèse, qu'auront-ils retenu de mon travail ?

Je n'ai pas honte de dire et d'écrire que j'aime le Hip-Hop, le rap et la recherche en sciences de gestion, ça peut paraître bizarre, voire incompatible pour certaines personnes. À mes yeux, ces deux mondes sont des cultures qui ont le même socle de base « *la maîtrise, une connaissance avec son apprentissage* » mais surtout « *le partage* ». Ainsi, j'ai pris la décision et l'initiative d'écrire cette partie à ma manière en me dévoilant encore

un peu, tout en m'appuyant sur une littérature scientifique. Je veux aller au bout de mes idées en apportant une différence aussi dans le style d'écriture au-delà de mon thème de recherche. Une thèse doit être une partie de soi et comme mon parcours de vie est atypique, elle le saura aussi.

Quand j'ai commencé ma revue de littérature, j'avais expliqué cette envie à mon directeur de thèse de l'écrire comme « *mon voyage* » dans les apports scientifiques. Cependant, il m'avait fortement conseillé de respecter le cadre académique de cette partie afin de montrer que je maîtrisais les codes et les attentes de la recherche. Ainsi, j'ai fait de mon mieux pour l'écrire de la manière la plus académique possible.

L'objectif de ma proposition était de me retrouver d'un point de vue personnel dans l'approche des différents auteurs, je suis un entrepreneur dans le monde de la musique depuis quinze années avec ses hauts et ses bas. J'ai voulu me retrouver pour me sentir moins seul et me dire que j'existais en qualité d'homme dans les affaires et comme représentation scientifique en sciences de gestion. Cependant plus je lisais, plus j'étais frustré car je voyais qu'il manquait quelque chose d'essentiel, qui me paraissait si important, dans toutes ces aventures dans les revues et articles scientifiques et encore cela concernait davantage l'époque où j'avais ma marque de vêtements et beaucoup moins celle où j'étais un acteur dans ce milieu.

3. Un cadre théorique limité

Je ne me considère pas comme le sauveur ou l'aiguillon d'une économie comme ont pu l'écrire Richard Cantillon, Jean Baptiste Say et J.A Schumpeter par exemple. Moi je suis juste un entrepreneur dans la musique et je me bats pour l'exposer à mon niveau avec mes armes et mes moyens. En effet, les recherches sur l'entrepreneuriat se sont longtemps focalisées sur la personne et l'activité de l'entrepreneur (Venkataraman, 1997), il fallait que l'entrepreneuriat soit défini comme un statut ou comme une attitude (Hernandez et Marco, 2008). Shane et Venkataraman (2000) ont invité à élargir le champ à la découverte et à l'exploitation d'opportunités de marché. L'entrepreneur n'exploite pas seulement son environnement, il le construit dans une science de l'artificiel (Venkataraman *et al.*, 2012), l'entrepreneuriat peut alors être vu comme une transduction entre l'entrepreneur et son

milieu (Sthyre, 2008). L'entrepreneuriat peut être considéré comme une force mobilisatrice qui contribue au développement de la société ou d'une communauté (Berglund *et al.*, 2012) ou encore de populations indigènes (Croce, 2017). Plus récemment Audrescht et Thurik (Audrescht & Thurik, 2000 ; Thurik *et al.*, 2013), s'inscrivant dans les travaux de Kirshhoff (1994), proposent de l'envisager au sein d'un stade de l'évolution économique : de l'économie managériale vers l'économie entrepreneuriale. Pour Audrescht (2007), nous entrons ainsi dans la société entrepreneuriale, où l'entrepreneuriat joue un rôle clé et proactif, mobilisant technologies et connaissances pour faire face à la mondialisation. Dans l'économie entrepreneuriale en effet, la performance est liée à l'innovation distribuée et à l'émergence et la croissance d'entreprises innovantes (Thurik *et al.*, 2013). Cette économie est caractérisée par la convergence d'institutions et de politiques publiques conçues pour faciliter la création et la commercialisation du savoir à travers l'activité entrepreneuriale (*idem*, p.303). Mais dans toutes ces projections, je ne vois pas certaines choses qui font partie intégrante de ma vie d'entrepreneur, et qui ont influencé ma vision de la vie et mes choix de carrière, tout cela je ne le retrouve pas d'une manière suffisamment juste dans ces analyses scientifiques.

J'ai eu une lueur d'espoir avec l'ouvrage de Jean Philippe Denis « *Introduction au Hip-Hop management* ». En voyant le titre, je me suis dit « *c'est extraordinaire quelqu'un l'a fait* » mais je ne vais pas vous mentir, je me suis vite mis en mode « b.boy » dans ma tête. Denis a fait son passage dans le cercle avec cet ouvrage, maintenant moi il faut que je passe derrière. Surtout je dois arriver à mettre la pression car lui avait mis la barre très haute. Je n'ai rien contre lui, mais c'est notre culture qui veut ça et je pense qu'il le comprend. Jean Philippe Denis a su faire un pont entre l'industrie du Hip-Hop au travers des textes de rap américain ou français et une analyse scientifique pour en ressortir des champs scientifiques : le calcul, le mimétisme, l'exemplarité de notre culture. C'est habilement mené de sa part mais si je peux me permettre d'apporter une limite, c'est que souvent les textes de rap sont des « storytelling, des egos trips » ils racontent des envies, des rêves, ça peut manquer de vécu dans l'esprit et donc fausser une analyse critique et scientifique selon moi. Quand Jean-Philippe Denis écrit p 159 4ème paragraphe : Le « Hip-Hop » peut et doit devenir « pop » car Eminem dit « *it's not Hip-Hop, it's pop, I'm not a rapper, I'm an adapter* » dans un de ses textes ou que Jay-Z sort « *not a bussines man –*

business, Man » mais personnellement cela ne me parle pas. On peut prendre un autre texte où Eminem, dans « Rap god » dit : « *Me? I'm a product of Rakim, Lakim Shabazz, 2Pac N.W.A, Cube, Doc, Ren, Yella, Eazy, thank you they got Slim* », ici on est à l'opposé, il revendique son background et sa Hip-Hop crédibilité.

Attention, je ne dis pas que cette musique n'évolue pas dans les sonorités plus ouvertes, les structures simples... Un rappeur peut faire de la pop et du rap en France, on en a l'exemple parfait avec l'artiste Soprano. À ses débuts, il était membre du groupe de rap marseillais la « Psy 4 de la rime ». Il a su évoluer dans sa musique pour finir dans la compagnie « Les enfoirés ». Mais le Hip-Hop reste et restera du Hip-Hop et un rappeur n'est pas le mouvement en lui-même, c'est juste un simple acteur. Même si demain Eminem ou Jay-Z font de l'électro, il y aura toujours des mecs qui rapperont sur des samples et parleront des problèmes de leur quotidien car ils aiment faire ça, même si ça ne se vend pas.

Je pense qu'inconsciemment dans cette fameuse recherche de compréhension de mon expérience avec cette littérature, j'étais en quête d'autre chose, quelque chose de plus humain, voire de plus sombre on va dire. Le milieu de la musique est dur, il faut rester fort à certains moments. C'est vraiment compliqué de positiver dans certaines situations quand tu te rends compte que l'être humain est mauvais. Parfois on peut même passer du côté obscur en devenant violent ou en craquant. En 2017, j'ai trouvé un article « Voies et voix d'approches critiques en entrepreneuriat » d'Olivier Germain et Amélie Jacquemin. Dans une partie de cet article, les auteurs mettent en avant « *les dimensions obscures de l'entrepreneuriat* » quand « *les conduites entrepreneuriales peuvent ainsi se former dans les excès du capitalisme* » page 9. Cette phrase résume parfaitement le marché de la musique urbaine en France. On fait, on produit, on vend de la musique, quitte à dire n'importe quoi dans les textes et surtout on oublie les codes, les valeurs. On est rentré dans une logique capitaliste, la loi du ROI.

Puis dans une autre partie, j'ai aimé lire le paragraphe où les auteurs ouvrent notre sensibilité sur la possibilité de réinventer le lien entre entrepreneuriat et société (Hjorth et Steyaert, 2007). La référence à Harmeling (2011) qui montre dans quelle mesure une obsession entrepreneuriale individuelle peut remplir un besoin social sans être nécessairement portée par une intention de transformation est d'une grande finesse. C'est

exactement mon état d'esprit, je fais juste de la musique pour pouvoir exprimer des messages, je ne veux pas monter un empire.

4. Ma peur

Si je devais faire un lien avec un texte de rap pour définir au mieux la vision de ma vie dans cette logique entrepreneuriale, je prendrais un titre du groupe Wu Tang Clan « Shadow Boxing » littéralement « boxe de l'ombre » en français. C'est une expression venant du monde de la boxe, c'est un type d'entraînement qui signifie « boxer dans le vide » en imaginant un adversaire devant un miroir. C'est exactement ma situation dans le rap français, tu es seul face à toi-même et tu donnes des coups dans le vent en espérant que le prochain sera plus efficace. Plus tu avances plus tu fatigues, mais il faut tenir parce que tu aimes ça, que tu ne sais faire que ça ou que tu as peur de ne plus exister en tant que personne et de te faire broyer par la société pour devenir un simple numéro de sécurité sociale ou fiscal. Chez moi, cette peur est vraiment viscérale. Que serait ma vie sans la musique ? Sans cette vie où je peux espérer, rêver de voyager, de faire les grosses émissions de télévision, remplir des salles de concerts sur Paris et en province en écoutant une instrumentale car je sens que mon artiste va faire le tube du moment en posant dessus. Plus qu'entreprendre, c'est une manière de survivre dans une société qui est de plus en plus dure socialement et sociétalement.

Mais le plus compliqué c'est quand tu as réussi avec ton équipe. Très peu arrivent à gérer le succès, le plus dur c'est la chute, quand le rappeur n'a plus de buzz. Il entre dans une sorte de dépression. J'ai rencontré un rappeur qui était connu à un certain moment de sa carrière. Il tournait en boucle à la radio, à la télévision, il a fait le tour de la France dans ses tournées, il avait littéralement une partie du game à ses pieds. J'ai halluciné quand je l'ai vu en bas du bâtiment avec des petits de son quartier à fumer des joints et boire des bières avec un look de SDF. Dans ses yeux on voyait qu'il était perdu. D'autres arrivent à remonter la pente et passent à autre chose. Je connais un rappeur qui a fait un disque d'or et qui travaille actuellement à la poste comme facteur. Il doit nourrir ses enfants et il assume totalement son choix, mais il continue à faire sa musique dans son coin. À mes yeux, il y a une grande différence entre un entrepreneur de base et un artiste dans la

musique, c'est cette idée de « deuil entrepreneurial ». Un entrepreneur doit être pragmatique, si son activité ne fonctionne pas, il arrête sa structure et en monte une autre. Mais dans la musique, c'est perçu comme une petite mort. Certains artistes continueront à faire de la musique car ils aiment ça et resteront de illustres inconnus. Pour les autres qui ont eu du buzz et qui doivent gérer un retour dans l'anonymat, c'est plus compliqué. Soit ils garderont un pied dans la musique en devenant apporteur d'affaires, réal, manager etc., soit ils reprendront une vie normale, on va dire, en continuant à faire de la musique ou en arrêtant complètement. Mais le cas le plus triste, c'est l'artiste qui veut retrouver sa position et qui fait tout et n'importe quoi pour refaire du buzz avec des choix hasardeux dans la couleur de ses titres, ou des participations à des télé-réalités... On retrouve aussi des artistes qui sont au fond du gouffre. Il ne leur reste que des photographies, des vidéos qui prouvent leur notoriété passée. Ils sont complètement rongés de l'intérieur, je ne sais pas combien de temps il leur faudra pour arriver à faire leur deuil. Ça va au-delà de la question de gagner de l'argent comme entrepreneur de base, c'est plus le besoin d'être au centre des intérêts de tout le monde, être entouré, se sentir important, être un «VIP». C'est à ce moment-là qu'on peut se rendre compte qu'un entrepreneur dans le rap n'est qu'un produit jetable pour les maisons de disques, l'effet d'une tendance dont la date de consommation est dépassée dans tous les sens du terme.

Afin de répondre ma question de recherche (L'entrepreneuriat rap ne définit-il pas une forme spécifique d'entrepreneuriat ?), ma montée en théorie va s'orienter sur trois axes différents mais totalement complémentaires montrant que l'entrepreneuriat rap va au-delà de la simple création de musique et de vente. Ces trois axes sont des chemins de pensée, je n'y suis pas encore arrivé au bout, mais je sens là que pour les trois ils touchent un côté important de mon expérience, et qu'ils semblent trop peu présents dans la littérature sur l'entrepreneuriat. Souvent la société entrepreneuriale a été analysée sous les angles de la réglementation, de la structure de marchés, des politiques publiques, du rôle des technologies ainsi que de la production, transmission et transformation des connaissances en innovation. Actuellement l'entrepreneuriat est surtout vu comme des traits de personnalités ou des saisies d'opportunités, mon intention est de montrer dans mes propos, que ce milieu musical avec son style de vie, ses codes, son imaginaire... a avant tout une importance humaine, qu'il est pour moi une manière de vivre irremplaçable. Qu'il a cette

force et cette épaisseur d'une manière de vivre parce qu'il repose sur **un imaginaire, un monde et un style.**

La question reste : comment monter en théorie ? Comment dire en théorie ce que je ressens à partir de mon expérience et que je n'ai pas réussi à lire de la manière qui me parle ? Je vais reprendre les trois moments théoriques par lesquels je suis passé. Je n'avais pas de théorie au départ, j'ai dû tâtonner. Il m'a semblé d'abord qu'il fallait aller chercher du côté de la sociologie. Tout ce qui est dit sur la saisie d'opportunités, sur l'esprit entrepreneurial ou autre, n'a que peu de valeurs si on ne connaît pas les règles du jeu de ce monde bien particulier. J'ai voulu analyser mon récit autoethnographique sous le prisme des mondes de l'art de Howard Becker. Ces codes sont essentiels pour réussir, ou pour s'en sortir, pour y survivre. L'entrepreneuriat rap est avant tout une activité dans un monde Hip-Hop. Mais il me semblait à nouveau manquer quelque chose d'essentiel. Tous ces codes, pratiques, institutions ne sont pas juste des accords tacites arbitraires, ils ont du sens, même beaucoup de sens, ils reflètent des valeurs, ils s'inscrivent dans une histoire. Entreprendre dans le Hip-Hop n'est pas mener un petit jeu pour gagner, il est imprégné par un ensemble de valeurs et de manières de voir. Cette source de sens et de valeur, il me semblait pouvoir la tracer dans un imaginaire particulièrement fort et prégnant. Un imaginaire bien loin de celui de la Silicon Valley. A chercher de l'autre côté des Etats-Unis, dans le Bronx et autres banlieues de New York dans les années 70. Je me suis tourné vers l'approche de Castoriadis, qui permettait de montrer que la société entrepreneuriale rap était issue d'un imaginaire instituant. Qu'il fallait comprendre cet imaginaire pour comprendre cette société. Mieux qu'il fallait vivre dans cet imaginaire, pour avoir les bons codes, gagner sa street credibility, partager ce qui est le plus important avec les partenaires, sentir ce qui peut marcher. Cependant, cette approche aurait du faire passer les entrepreneurs raps comme simplement de vieux nostalgiques d'un temps révolu et mythifié. Ce n'est pas ce que je pense. Si l'imaginaire est important c'est parce qu'il informe sur une forme de vie à laquelle on tient. Il est un style, au sens fort que lui attribue Marielle Macé. Un style auquel on tient et on s'y tient. Une modalité spécifique de vivre et d'entreprendre que j'ai tenté de décrire, une manière de se différencier pour mener une vie qui nous semble avoir du sens, qui ne se compromet pas dans certaines conventions qu'on rejette, et un chemin d'apprentissage, un parcours d'individuation. Entreprendre dans le rap c'est vouloir vivre

un style, sauver un style, aimer un style, être un style. Ce n'est pas pour saisir des opportunités, ce n'est pas parce qu'on a tel caractère, ce n'est pas parce qu'on maîtrise les codes, ce n'est pas parce qu'on veut revivre une époque passée, c'est parce que ça nous apporte une manière de vivre. Cela donne une forme qu'on aime à notre vie et est un chemin de formation. Une forme qu'on partage et qui nous identifie. Une manière Hip-Hop. Et parce que cela a toute sa valeur.

5. Mon premier apport, le rap français comme une forme de vie : « monde de l'art »

Avec le recul, quand je repense aux différents articles, revues... que j'ai pu lire, je me rends compte que c'est vraiment compliqué de trouver des angles d'analyse par rapport à mon terrain de recherche. Certes, d'un certain côté le rap français est un business comme un autre, il y a des structures qui répondent à une demande et font une offre sous l'impulsion des entrepreneurs qui proposent constamment des nouveautés. Mais la différence réside dans la place de l'entrepreneur et son analyse. L'entrepreneur a souvent été présenté comme une personne qui sent les coups et qui prend des risques au sens de Schumpeter. Mais dans le cadre du rap français, la première génération d'entrepreneurs faisait de la musique pour dénoncer et s'affirmer dans cette société où elle ne trouvait pas sa place. Beaucoup d'artistes ont même été dépassés par les événements quand le mouvement artistique est devenu une mine d'or. De plus, si on veut diffuser sa musique, on n'a pas le choix, on est obligé de se structurer en montant son équipe et en se dotant d'une personnalité juridique (association, entreprise). On est passé d'un mouvement social et artistique à une véritable économie et un marché qui représente des centaines de millions d'euros en France. Ce n'est pas un marché comme les autres, où il suffit d'avoir de l'argent pour rentrer dans la danse, comme lors d'une partie de poker par exemple. Le rap français est vraiment une forme de vie, « *un monde à part* » comme vous avez pu le voir dans ma partie ethnographique.

Alors que l'on a tendance à opposer, dans l'esprit du 19^{ème} siècle, les mondes de l'art et des affaires (cf. Chiapello, 1998 ; Bourdieu, 1992a), Menger (2003) a montré comment les valeurs des deux mondes peuvent se combiner créativement pour informer des pratiques

actuelles. L'artiste peut même représenter la figure du professionnel inventif, mobile, indocile aux hiérarchies, modèle pour survivre ou réussir dans le capitalisme contemporain. Si l'entrepreneuriat culturel et créatif a une histoire déjà fort longue, à l'intersection des mondes de la culture et des affaires, son étude spécifique ne se développe que récemment et donne lieu à des positions très contrastées, des plus optimistes aux plus critiques. Secteur en forte croissance, il serait source d'opportunités d'affaires, d'emplois et de croissance (ex. European Parliament, 2013, Flew & Cunningham, 2010). Mais il serait aussi source de récupération et de détournement capitaliste (Boltanski & Chiapello, 1999, Lipovetsky & Serroy, 2014).

Dans l'ouvrage « Les Mondes de l'art » de Becker publié en 1984 - et dans sa traduction française éditée en 1988 -, celui-ci propose sa manière de comprendre le monde artistique. Son analyse part notamment de son expérience personnelle de pianiste de jazz, il a ainsi appartenu et participé à la production culturelle sur une période relativement longue. Cette expérience et cette fréquentation des milieux artistes lui ont permis de comprendre de l'intérieur les règles et ficelles de ces métiers. Il souligne notamment que la production culturelle n'est pas faite seulement par le ou les artistes, bien au contraire. Tout un ensemble d'acteurs concourt à la production (critiques, amateurs éclairés, directeurs de salles...). Tous ces acteurs liés par des agréments tacites, valeurs, façons et intérêts partagés forment « *un monde de l'art* » : « un réseau de personnes dont l'activité collaborative, organisée grâce à leur connaissance conjointe des manières conventionnelles de faire les choses, produit le type d'œuvres d'art qui fait la réputation de ce monde de l'art (*idem*, p. 10). De plus, il montre dans cet ouvrage que cette dimension d'activité collaborative dans la création et la diffusion d'une œuvre artistique est le fruit du partage des mêmes valeurs et des mêmes conventions et donc de l'appartenance commune à un même « monde vécu » (Pierre-Jean Benghozi, 1990). En découvrant la position de Becker, je me suis enfin retrouvé.

En effet, je suis rentré par hasard dans le business du rap. Il ne faut pas oublier qu'à la base je ne connaissais pas grand-chose de ce monde, certes j'étais imprégné par l'esprit du quartier et un peu par le rap français, mais ce n'était pas suffisant pour pouvoir prétendre être crédible. Heureusement que je m'étais jeté dans le Hip-Hop comme dans le vide ; j'en ai encore des crampes dans le bide, comme dirait le couse. Il m'a fallu deux années environ

pour connaître l'ensemble des règles, des codes et conventions et dites-vous que chaque discipline dans le Hip-Hop a ses codes, son vocabulaire, ses expressions... Je n'hésitais pas à poser des questions aux gens, quitte à passer pour un novice, je voulais comprendre, c'était important pour moi. Et surtout j'observais et j'écoutais beaucoup car les règles et codes sont tacites. Mais c'est une autre époque, le *game* a changé, la nouvelle génération ne porte plus de baggy et connaît peu, voire pas du tout, l'histoire de la culture. On est plus dans le business, le travail de l'image et l'importance des réseaux sociaux.

Howard Becker voulait comprendre les règles, les codes et conventions qui régissent un « monde de l'art ». Selon lui, un monde de l'art n'est pas un groupe hors norme animé par une passion romantique qui commanderait toutes les interactions. Pour ce chercheur issu de l'École de Chicago, ce sont les interactions symboliques et les négociations entre membres du groupe qui définissent un ensemble de codes, conventions et valeurs partagées qui permettent de guider les acteurs et d'assurer leur entrée et leur réussite dans un milieu particulier.

Ce qui est valorisé, ce qui est considéré comme art, est défini par les membres centraux du monde de l'art. Et seuls ceux qui sont à l'intérieur ont connaissance des codes, signes et accents qui distinguent le bon du mauvais. Pour qu'une œuvre ou une performance soit valorisée et ait un effet, il faut que l'audience et les producteurs partagent un ensemble de conventions (*idem*, p. 30). Un extérieur (*outsider*), un étranger à ce monde (*stranger*) aura beaucoup de mal à être accepté, ce sera un parcours fait d'appropriation des signes et des manières, de construction de relations, d'acculturation et d'un subtil jeu entre conformité et originalité.

Proposition de l'analyse du rap français selon les mondes de l'art, Becker

Entreprendre dans le rap			
Différents acteurs du milieu :			
<i>Autres artistes ou autres personnes du game rencontrés en studio, concert, promo...</i>	<i>Studio Ingénieurs</i>	<i>Structures musicales (labels, majors, distribution...) ou personne du business</i>	<i>Fan ou média</i>

Les règles, codes et conventions qu'il faut maîtriser			
<ul style="list-style-type: none"> - La manière de se saluer, check) - Maîtrise de l'argot - Street crédibilité <p>Pour l'ancienne génération :</p> <ul style="list-style-type: none"> - baggys de marque, casquette, baskets... - culture Hip-Hop - maîtrise d'un domaine de la culture <p>Pour la nouvelle génération :</p> <ul style="list-style-type: none"> - web crédibilité 	<ul style="list-style-type: none"> - Maîtrise du travail en studio dans la technique de pose - Langage technique : drop, back... - Savoir le niveau de qualité dans : la mise à plat, les mixes et les masters d'un titre - Connaître les temps, mesures, les caisses... - Façon de formaliser sa projection artistique sur un titre : cut, auto-tune.... 	<ul style="list-style-type: none"> - Maîtrise des différents types de contrats - Connaître le fonctionnement de la SACEM, SDRM... - Savoir faire les déclarations - Maîtrise juridique des droits d'un artiste et de ses devoirs 	<ul style="list-style-type: none"> - Être à l'écoute de ses fans et être réactif sur les réseaux sociaux - Partager de la vidéo, photographie pour être proche - Avec les médias jouer le rôle qu'on s'est donné dans ses textes pour rester crédible - Toujours alimenter les médias et les réseaux pour rester visible dans une offre en constante progression.

Pour réussir dans un monde de l'art, il ne suffit donc pas d'être un artiste ou un professionnel de talent. Il faut aussi comprendre et interpréter les codes et attentes informelles du milieu, ainsi que de s'associer (ou être associé) avec les collaborateurs qui vont concourir à un projet. Dans le cas de l'entrepreneuriat, la réussite ne saurait venir uniquement de traits de caractère ou du repérage d'opportunités. Elle demande une connaissance intime et une pratique des codes, implicites, manières et langages de même que d'une capacité à fédérer les partenaires nécessaires autour d'un projet qui ne peut être que collaboratif. Par exemple dans le cadre mon projet, quand j'ai commencé à mettre la pression et à être plus musclé dans la façon de parler, les choses se sont déroulées plus naturellement. Même si je déteste être comme ça, on n'a pas le choix, il faut être dur dans le rapport avec l'autre sinon on se fait manger. Mais la participation de tous les collaborateurs au projet artistique ne dépend pas que du mérite propre de l'œuvre envisagée et du réseau d'affinité et de solidarité construit, les contraintes de coût et les estimations des ventes sont incluses dans les choix et engagements de la chaîne des producteurs : artistes, managers, industriels, et autres « personnel de renfort ».

Au-delà de la maîtrise des codes ou des conventions, le rap français a souvent été source de fantasmes, pour beaucoup de jeunes c'était un moyen d'espérer évoluer dans la société. En effet, dans combien de textes d'artistes américains ou français, a-t-on pu entendre et voir l'apologie de leur réussite au volant de grosses voitures, ou dans des grandes soirées dans leurs clips vidéo.

Selon moi les compétences pour réussir dans ce milieu ne sont pas seulement les qualités entrepreneuriales décrites dans ma partie de recherche théorique. Il faut avant tout connaître les codes et conventions, avoir une street credibility et cela ne s'apprend pas dans des manuels. Pour entreprendre dans le rap, il ne faut pas seulement maîtriser les codes, il faut que ceux-ci soient incorporés, qu'ils soient en nous grâce à de longues années d'acculturation, de création d'habitus, afin que dans chacune des actions et réactions, les partenaires détectent notre street credibility, et aussi aller du périphérique vers le central, de plus en plus insider, et c'est là qu'on commence à avoir du succès. Puis aujourd'hui, on voit l'apparition d'autres codes, le code des codeurs, le code du web.

De plus, il faut aussi que la passion t'anime et te permette de vivre ton propre parcours. Contrairement à Becker, je pense que l'activité d'artiste rap n'est pas une activité comme une autre, elle revêt énormément de sens pour ses acteurs. Il y a autant de significations et justifications à cet engagement artistique que d'acteurs.

Alors il me semble que la question est : d'où viennent ces codes ? Est-ce qu'ils viennent simplement de conventions tacites, d'un arrangement entre les membres du monde de l'art rap ? Je ne le crois pas, et l'approche de Becker ne permet pas d'en rendre compte. Or, c'est selon moi, essentiel.

L'activité a du sens, elle reflète des valeurs, je sens que tous les membres de ce monde de l'art sont unis par quelque chose en quoi ils croient et que ce quelque chose est essentiel dans ce monde. Pour moi ces codes ont de la valeur et du sens, ils viennent d'une source de sens, de quelque chose de plus originaire. C'est une manière de vivre sa vie, avec ses choix forts. C'est une forme de vie ; pour la comprendre il me semble falloir revenir à quelque chose de plus originaire, quelque chose qui donne du sens, sens qui va être à l'origine de la création des pratiques, des institutions.

En effet, le code peut être simplement vu comme une règle sociale, entente arbitraire entre membres, mais il peut être également perçu comme le résultat d'une institutionnalisation. Cela nous demande de saisir ce qui est instituant, quelle sont les valeurs à l'origine de la manière de voir et la manière d'être, créant ainsi une forme de vie propre.

On choisit l'entrepreneuriat dans le rap par le style de vie qu'il vous permet de vivre. Être entrepreneur dans le rap, c'est la possibilité de vivre d'une façon Hip-Hop, une manière qui a du sens, qui semble digne, qui semble juste. En accord avec ses valeurs, même si parfois le *game* vous pousse à des actions que vous regretterez. Une forme de vie n'est pas héritée, dans le rap la forme de vie est souvent en rupture avec ce qu'attend la famille. Elle procure d'ailleurs comme une seconde famille. Elle ne détermine pas non plus un parcours. Elle constitue plutôt le fond sur lequel un parcours propre a à être inventé (Ferrarese et Laugier, 2018).

Une forme de vie, ce n'est ainsi pas ce qui est produit par un trait particulier, ou un cumul de caractères, ni même seulement par son contenu. Pour Ferrarese et Laugier (2018), elle est constituée par l'agencement des traits entre eux. Elle est sédimentation d'une idée, d'une éthique, et imprègne de ce fait les relations à soi et au monde, toute idée de la vie est bonne. Une idée qui se concrétise dans la mode, dans les gestes, dans les modes d'adresse et de partenariat. Mais une idée à laquelle on tient par-dessus tout et qui semble vitale, qui oriente le tout de la vie.

L'entrepreneuriat rap dépasse ainsi la caractérisation par des traits de caractères spécifiques, car il dépasse l'individu et car il s'agit plutôt d'un agencement de traits. Il n'est pas juste saisie d'opportunités, car il comporte une dimension de sens, d'éthique de relationnement (*relatedness*). Il oriente des vies, leur donne forme et sens, il nous semble bien être une forme de vie.

Une forme de vie spécifique, qui propulse au sommet et peut vous briser en peu de jours. Une forme souvent peu comprise par les outsiders, une forme qui donne à rêver et qui nous guide. Qui aide à distinguer le *real* du *fake*, sans elle il semble impossible de réussir dans cette industrie. Une forme gagnée à coup de *street credibility*. Une forme dessinée par l'imaginaire inventé dans le New York des années 70.

Une forme de vie qui est aujourd'hui menacée par le numérique. Le numérique chamboule non seulement les pratiques mais aussi une orientation propre envers l'existence. Il rapproche l'entrepreneuriat d'autres formes plus répandues d'entrepreneuriat. Il y a un clash de style entre ancienne et nouvelle génération, qui dépasse les manœuvres des jeunes impatientes de prendre une place au soleil.

Au travers de ces différentes analyses et de ma partie ethnographique, que l'on peut prendre comme la biographie d'un simple inconnu dans le monde de la musique, l'entrepreneuriat musical est perçu comme une forme de vie avec ses codes, ses règles, sa façon de vivre sa vie dans laquelle on est vite happé par le travail, le succès ou les problèmes. On peut perdre pied comme la raison. Pour comprendre un monde entrepreneurial, il est indispensable de comprendre « la forme de vie » qui la compose. De plus, il est important d'inclure une réflexion sur son imaginaire.

6. Mon deuxième apport, une identité entrepreneuriale qui s'institue autour d'un « imaginaire »

Je propose ici d'explorer une autre composante qui me semble importante, celle de « *l'imaginaire* ». En effet, pour comprendre un monde selon la logique entrepreneuriale, il est primordial de décrypter l'imaginaire qui en découle. L'imaginaire est ce qui peut imprimer la manière de regarder et plus largement d'être-au-monde. S'intéresser aux codes c'est plutôt s'orienter du côté du symbolique, avec une signification précise. Avec l'imaginaire, on se retrouve plutôt du côté des images, du sens. On est en amont d'une forme de vie mais bien plus du côté de ce qui fonde, de la perception de ce qui est à l'origine des manières de voir.

L'imaginaire permet de penser l'entrepreneuriat dans le rap, non comme une série de codes à maîtriser, mais comme institué à partir de certaines images. Quelle sont alors les images qui seront institutantes ? Cette question nous pousse à chercher ce qu'il y a de bien plus fondamental qu'une série de manières de faire, d'apparences, extériorités, éventuellement imitables et copiables. Ce qui n'est pas copiable, pas seulement en apparence, est un fond imaginaire.

Avant même de donner une définition plus précise du terme imaginaire, nous pouvons remarquer que l'entrepreneuriat a toujours été lié à un imaginaire spécifique et puissant influençant sa forme, son dynamisme et les pratiques. Ainsi dans sa genèse de l'idée d'entrepreneuriat, Hélène Vérin (1982) montre que celle-ci était à l'origine liée à la figure du chevalier, avec tout un imaginaire de contestation du pouvoir, de codes d'honneur, d'actions orientées vers des valeurs et de l'aventure. Puis est venu celui de l'administrateur de travaux d'envergure : « l'entrepreneur d'argent » réalise les grandes commandes publiques, saisit des opportunités et agit selon un calcul rationnel des risques. On retrouvera plus tard de semblables traits liés à d'autres imaginaires. Par exemple, Schumpeter (1911) dessine la figure de l'innovateur, contestant l'ordre économique établi, mû par la réalisation d'une idée hors-norme, une volonté d'aventure et un désir de gagner. Kirzner, quant à lui, (1989) figure l'entrepreneur vigilant et intuitif, capable de découvrir des opportunités jusque-là ignorées. Désintéressé ou non, perturbant ou équilibrant, l'entrepreneur dans ces deux cas de figure se détache sur un imaginaire de compétition exacerbée et de darwinisme social. Avec le développement des start-ups dans le numérique et les biotechnologies, un nouvel imaginaire a nourri les représentations et les pratiques de l'entrepreneuriat, trempé de la contre-culture hippie de San Francisco (Turner, 2008). Dans cet imaginaire, l'entrepreneuriat est figuré par le groupe de *geeks* travaillant dans leur garage, épris de partage et de relations plus transversales, aux intuitions visionnaires et dotés d'une insolente audace. Ou encore par les *makers* et *hackers*, orientés par un *Do-It-Yourself* d'origine punk et un esprit libertaire (Anderson, 2014 ; Lallement, 2015). Chaque fois l'imaginaire est source de créativité, de sens, de valeurs et de normes.

Il faut aussi ajouter que certaines études critiques ont montré que les images et figurations qui dépeignent l'entrepreneur et l'entrepreneuriat ne découlent pas naturellement de leur activité. L'entrepreneuriat est situé dans la société et ces images sont aussi le fruit d'une construction sociale, dans laquelle certains espaces, discours et dimensions sociales sont privilégiés (Steyaert & Katz, 2004). Par exemple, les médias véhiculent un ensemble de mythes et de métaphores dressant à une époque le portrait de l'entrepreneur comme celui d'un jeune loup dynamique, ou d'un gourou, qui soit alternativement sauveteur ou corrupteur de l'humanité (Nicolson & Anderson, 2005). Les discours gouvernementaux, dans de nombreux pays, célèbrent l'entrepreneuriat comme un rouage clé de la machine

économique, qui doit être aidé, voire sauvé par les pouvoirs publics – discours intégrés sans examen critique par la plupart des entrepreneurs, journalistes et chercheurs (Perren & Jennings, 2005). Tout en nous situant dans une telle perspective critique, nous voulons aussi nous demander d'où viennent ces métaphores et discours. Dans les approches précédentes, les images viennent principalement de l'extérieur du monde des entrepreneurs, ceux-ci les reçoivent sans avoir beaucoup d'influence sur elles. Une étude de l'imaginaire nous semble proposer une autre voie possible pour comprendre l'origine de ces images partagées et donner aux acteurs centraux de l'entrepreneuriat une capacité à réfléchir et possiblement recomposer cet imaginaire.

Pour Denis (2014) le rappeur entrepreneur représente un modèle de management parfaitement adapté aux nouvelles règles du jeu des affaires. Mais les raisons de ces spécificités n'ont pas été cherchées dans un imaginaire fondant une société entrepreneuriale. En effet, en plus de quinze années à naviguer dans cette musique, j'en ai entendu des choses sur le milieu, allant de la simple caricature à des choses foncièrement blessantes. Entre des rappeurs qui pensent qu'ils vont devenir les stars de demain et les détracteurs les plus virulents de cette culture qu'ils considèrent comme de la sous-musique... Parfois je me disais que l'imagination des gens était sans limite. Certes on appelle le milieu de la musique urbaine « le game », mais ce n'est pas un jeu, c'est un travail à plein temps où il faut être rigoureux, sérieux, impliqué, patient... Pour entreprendre dans cette musique, il ne faut pas avoir peur d'investir, mais il faut aussi savoir où l'on met les pieds et surtout de quelle manière. Ainsi pour étudier l'imaginaire et les liens entre logiques individuelles et collectives, je vais principalement me référer à l'ouvrage « *L'Institution imaginaire de la société* » de Cornelius Castoriadis 1975. Castoriadis pose des questions sur les rapports entre les liens de causalité inévitable liée aux conditions matérielles d'existence et la part créatrice et imaginative des groupes humains. Arnaud Tomès, dans le cadre d'une publication de *Cornélius Castoriadis, L'imaginaire comme tel 2008*, a voulu retranscrire la pensée de Castoriadis afin d'expliquer au mieux le fondement conceptuel de ce livre souvent mal compris. En effet pour A. Tomès, cet ouvrage permet de mettre en avant la nature de la démarche de Castoriadis reposant sur le concept de « *l'imaginaire comme fondement de la société* ». Effectivement, selon Castoriadis « *l'imaginaire est cette puissance anonyme, collective et*

immotivée de faire être des significations d'où vont découler aussi bien les structures symboliques, les articulations spécifiques de la société (économie, droit, politique, religieux, art, etc.) que le sous-bassement de ce qu'elle considère comme rationnel ou fonctionnel, ce qui permet de critiquer l'idée qu'il y aurait du rationnel en soi : toute rationalité s'origine essentiellement dans des significations sociales qui sont par-delà le vrai et le faux et qui font être telle forme de rationalité comme adéquate à ses fins, instrumentale ».

Ainsi selon Castoriadis, étant donné que l'imaginaire est le fondement dans la construction des institutions, si l'on veut apporter une analyse ou un regard critique de cette même institution, il est indispensable de comprendre cet imaginaire. Pour l'entrepreneuriat rap français, que nous considérons comme une société entrepreneuriale, l'imaginaire ce n'est plus les fantasmes, les caricatures, les représentations que se font les acteurs, les spectateurs ou détracteurs. Mais il est « *une puissance anonyme, collective et immotivée* » capable de faire émerger des significations à partir desquelles vont se dessiner par exemple la figure de l'entrepreneur, les régulations et institutions ou ce qui sera considéré comme rationnel ou juste. L'imaginaire est ainsi « *création incessante et essentiellement indéterminée (social-historique et psychique) de figures/formes/images à partir desquelles seulement il peut être question de quelque chose* » (1975, p. 8).

L'imaginaire est composé de deux facettes, *l'imaginaire instituant* et *l'imaginaire institué* qui découle de l'imaginaire instituant et qui désigne l'ensemble des institutions et qui formalise l'ensemble des significations, qu'elles soient matérielles (outils, techniques, instruments de pouvoir...) ou immatérielles (langage, normes, lois...) ²⁰ (Poirier, 2003) créant ainsi une identification des logiques guidant une pratique entrepreneuriale.

L'imaginaire est ce qui est à la base de toutes les institutions, des pratiques, de ce qui se fait, des codes. Mais l'imaginaire est également source de valeurs, source de sens, source de ce qui va être partagé, source de ce qui va créer la société, qui va donner non seulement

²⁰ Pour Castoriadis, l'institution désigne ainsi l'ensemble des manières d'être instituées dans une société, à l'image du langage ou des lieux de formation à l'entrepreneuriat. Dans notre domaine, on trouvera une définition proche chez North (1994, citée par Verheul *et al.*, 2001) "Institutions are the humanly devised constraints that structure human interactions. They are made up of formal constraints (rules, laws, constitutions), informal constraints (e.g., norms of behavior, conventions, self-imposed codes of conduct), and their enforcement characteristics." Dans l'entrepreneuriat rap on s'intéressera avant tout aux contraintes informelles.

sa façon d'exister, mais également le pourquoi, ainsi qu'un ensemble d'images, de significations partagées par les membres.

Par exemple dans l'ouvrage de Jean-Philippe Denis, l'univers institué est très bien expliqué par des éléments instituants. En effet, il montre que les pratiques et les codes comme le calcul omniprésent, le mimétisme et l'exemplarité, viennent de valeurs et figures originaires des mouvements Hip-Hop.

Dans le cadre du rap français, l'imaginaire instituant originel était la dénonciation des inégalités sociales et une possibilité de partir du quartier grâce à la musique, tout en étant dans une logique de créativité, de performance, de fraternité avec l'ensemble des acteurs ; d'où le slogan du Hip-Hop : « Peace, Love, Unity & Having Fun ». Pour comprendre cet imaginaire, il faut donc revenir au New York de la création du Hip-Hop, revenir à la situation des jeunes dans les quartiers difficiles de cette ville monde ; son taux de criminalité d'alors, les drogues, et la rage d'en sortir et de s'en sortir. En connaître aussi les origines qui viennent de la Jamaïque, le rôle des MC qui créent l'ambiance. Ou encore le rôle de la reprise. On ne peut comprendre les samplings sans comprendre qu'il y a là surtout une manière de rendre hommage à ceux qui nous ont donné quelque chose d'avant, ceux avec lesquels on va se mesurer, et réinventer ensemble, il y a une volonté de revival dans une ambiance de survival.

L'imaginaire qui se bâtit dans le territoire particulier du Bronx, affecté par la désindustrialisation, que la classe moyenne et la population blanche a déserté parce qu'elle en avait les moyens, où les services publics et emplois étaient minimaux, n'est évidemment pas le même que celui de la Silicon Valey, jouxtant la baie de San Francisco, création de nouvelles frontières sous l'oeil des investisseurs.

L'imaginaire n'est pas défini par contrat ou décision d'un groupe ou de la collectivité, il est à l'œuvre dans l'invention de nouvelles stratégies entrepreneuriales et dans leur réception par le milieu, il peut être réfléchi et débattu, il peut évoluer. Et je peux affirmer qu'il a évolué dans le rap français, c'est pour cela qu'il m'arrive parfois de me dire que je n'ai plus ma place dans ce milieu, surtout lorsque je n'ai pas le moral, mais heureusement la passion reprend le dessus. Je suis en décalage avec la nouvelle génération d'entrepreneurs, ce qui est logique car nous n'avons pas le même univers instituant. La première génération

d'entrepreneurs ou d'artistes n'avait aucune idée ou conscience de comment ce mouvement musical allait évoluer. Le rap en France est la musique la plus consommée, c'est un véritable business. La nouvelle génération l'a vite compris et elle entreprend non plus pour défendre une cause sociale mais davantage pour exister socialement, devenir une star. On le ressent dans les thèmes abordés, les univers exploités, les nouveaux formats, les détachements par rapport aux codes Hip-Hop... À mes yeux, on peut décomposer l'imaginaire institué en deux sous-familles d'analyse : les mécanismes permettant de créer ou qui composent cet univers et les images instituées que les acteurs se projettent dans ce même univers.

Les mécanismes sont les leviers concrets que doit comprendre ou maîtriser un « stranger » pour qu'il mette le plus de chances possibles de son côté afin d'intégrer un type d'univers entrepreneurial. L'image correspond à la manière dont les acteurs d'un univers entrepreneurial ont tendance à se projeter, percevoir certains points de leurs activités. Cette image n'est pas le reflet de leurs envies ou désirs, mais plus d'un état d'esprit qui s'est généralisé et qui s'est ancré dans les pratiques entrepreneuriales.

Quand on est dans un imaginaire, on voit les choses à travers ce filtre, cette teinte. Il a sans doute été apparent que ce que je raconte passe par le filtre de l'imaginaire old timer. Voilà comment j'ai tendance à voir les old timers et les new comers.

Mais auparavant je dois expliquer qu'ici je vais prendre, pour un temps, les habits du rappeur, je vais « sampler ». Sampler, ici c'est prendre le thème et les formes d'un autre auteur pour les placer sur son propre rythme, les faire revivre avec sa propre sensibilité. C'est une des traditions les plus controversées du rap, parfois interprétée comme du vol, de la déformation ou de la trahison. C'est dans le rap, une manière de rendre hommage à l'auteur qui nous a inspirés et de créer librement à partir de son thème. Je vais reprendre les mots et les idées que la lecture de Castoriadis a fait germer en moi, sans prétendre lui être fidèle, mais en lui rendant hommage.

Tableau de comparaison des imaginaires entre Old school et New comer dans le rap français dans la perspective de l'imaginaire old timer

Imaginaire entrepreneurial dans le rap Français
--

Old school	New comer
Imaginaire instituant	
<ul style="list-style-type: none"> - Revendication sociale - Démarche de paix et d'unification dans les quartiers - Possibilité de sortir du quartier - Esprit de famille, avoir de bons moments - Être avec ses amis - Création artistique 	<ul style="list-style-type: none"> - Être reconnu socialement - Gagner beaucoup d'argent - Faire de la musique rentable - Monter une équipe performante - Créer son business
Imaginaire institué en qualité de mécanisme	
Histoire	Histoire
Connait l'histoire du Hip-Hop, ses fondateurs américains et les grandes figures françaises. A souvent pratiqué les autres disciplines du mouvement comme la danse, le graf...	A souvent découvert le rap au travers des ateliers dans son quartier, connaissance très limitée du Hip-Hop.
Idéologie	Idéologie
Peace, Love, Unity & Having Fun	Saisir une opportunité commerciale
Réseau	Réseau
La création d'un réseau se faisait grâce aux performances artistiques, aux rencontres en studios, mixtapes, concerts, radio...	Le réseau se construit sur internet et sur le partage des clips, des musiques, de la page Facebook
Langage	Langage
<ul style="list-style-type: none"> - Maîtrise du langage de studio - Maîtrise de l'argot - Maîtrise de l'ensemble des termes techniques liés à chacune des disciplines Hip-Hop 	<ul style="list-style-type: none"> - Maîtrise de l'Hashtag - Maîtrise de l'écriture commentaire - Maîtrise du discours commercial sur les réseaux
Règles	Règles
Explicites : Enregistrement, mixe, mastering, déclaration des droits SACEM,	Explicites : Enregistrement, mixe, mastering, clip sur internet, mise en

règlement de la SDRM, pressage, mise dans les bacs Tacites : tenue vestimentaire, l'idée de performance, représenter le quartier, street crédibilité...	streaming Tacites : Achats de vues, importance des likes, des vues...
Codes de fonctionnement	Codes de fonctionnement
Apparition sur freestyle, sortie de sa mixtape, puis Ep 5 ou 6, Streets albums, possibilité de signer puis album	Titre sur internet, si beaucoup de vues possibilité de signer et de sortir un album. Beaucoup d'étapes squeeziées.
Façon de pratiquer	Façon de pratiquer
Positionnement dans un courant du rap : - Hardcore - Consciemment - Commercial...	Toucher un cœur de cible Faire ce qui marche
Imaginaire institué en qualité d'image	
Image entrepreneuriale	Image entrepreneuriale
L'indépendant qui s'en sort par lui-même sans renoncer à ses valeurs Il gagne sa place, d'abord dans son milieu avant de frapper à la porte du monde des affaires	Le gagnant réalise des coups de maître avec brio et joue avec les règles du jeu capitaliste
Image sur le parcours	Image sur le parcours
Long parcours de formation (mais espoir de la réussite au prochain coup)	Désir de la réussite fulgurante
Image de la stratégie	Image de la stratégie
On survit par solidarité et confiance (c'était nécessaire dans le Bronx) mais concurrence avec les autres blocks	<i>Deals</i> et associations <i>ad hoc</i> permettent de réaliser des coups
Image du succès	Image du succès
L'authentique rappeur s'est formé dans la banlieue, il a gagné une <i>Street credibility</i> , il	Le vainqueur est le plus populaire, il a gagné sa <i>Web credibility</i>

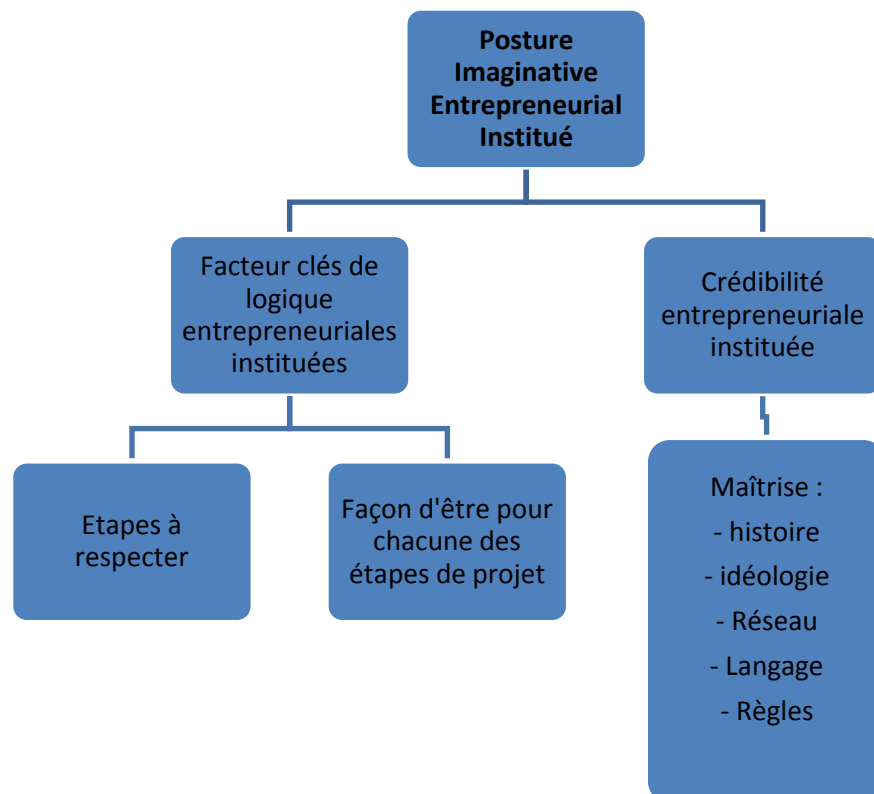
Mais si j'essaie de prendre un peu de distance, je dois reconnaître que les jeunes gardent aussi quelque chose de l'imaginaire d'origine, simplement il est réinstitué.

L'imaginaire, pris dans ce cadre, est ainsi bien différent de l'esprit du capitalisme (Weber, 1904/2004 ; Boltanski & Chiapello, 1999) ou d'un ensemble de valeurs ou de codes de conduite. Il est une auto-institution et laisse beaucoup de liberté sur la façon de le représenter, le mettre en pratique ou le traduire en règles et institutions. Il ne définit pas de code figé ou de rapport de déterminisme. C'est riches de leur imaginaire que les entrepreneurs du rap ont su réinventer la pratique de cette musique. Il est au cœur de la culture du milieu, de ce qui est partagé, ce à partir de quoi il est possible de construire et de se reconstruire. Il est à la source de nos images, pratiques et institutions liées à l'entrepreneuriat dans cette musique, de nos rêves et de nos engagements ; source de désir et d'énergie créatrice. Il est ainsi l'un des éléments clés à partir desquels se construit ce qui est ici appelé la société entrepreneuriale.

Ainsi de ce postulat sur l'importance de l'imaginaire comme fondement de la société entrepreneuriale au travers de l'imaginaire instituant et institué, il me semble important de ne pas oublier l'entrepreneur. Il est évident à mes yeux que cet imaginaire imprègne l'entrepreneur lui conférant une place dans cette analyse. Etant l'acteur principal, il est directement ou indirectement touché, influencé par cet imaginaire. Effectivement si demain quelqu'un me dit son envie d'entrer dans le business du rap français car il a fait une école de commerce et fait des stages en entreprises, qu'il a envie de monter son label et de produire, dans le fond c'est possible, mais en réalité il a très peu de chances de réussir s'il ne maîtrise pas l'univers institué par l'ancienne génération et les news comers. Il va passer pour un touriste en studio par exemple, certes il pourra s'adapter à la nouvelle génération, la digitalisation est dans l'ère du temps, mais pour le reste c'est trop compliqué. Le game a ses règles et ses codes. Et pourtant, on ne peut comprendre ce qui se passe, et probablement on ne peut réussir à entreprendre que simplement en maîtrisant les codes, sans vivre dans cet imaginaire, sans comprendre le fonctionnement des institutions, le pourquoi de la valeur, le pourquoi de telle pratique.

C'est pour cela que je me permets de proposer une définition permettant d'identifier cet état des lieux. En effet, en samplant les réflexions sur l'imaginaire de Castoriadis, on peut proposer « *une posture imaginative entrepreneuriale instituée* ». Pour un acteur ou un groupe d'individus voulant intégrer une institution, on doit prendre en compte l'imaginaire institué pour réussir et être ainsi en phase avec l'univers instituant. Cette posture leur confère « *une crédibilité entrepreneuriale instituée* », une maîtrise des codes, de l'histoire, des règles... mais aussi leur permet une identification « *des facteurs clés de logique entrepreneuriale instituée* », de comprendre quelles sont les étapes à respecter, mais aussi comment se positionner lors de chaque étape. Dans le cas de l'entrepreneuriat dans le rap français, cette posture permet de faire comprendre à l'acteur qu'il doit connaître le milieu, « être real », l'importance de la street crédibilité et de la web crédibilité. Tout en prenant en compte l'importance de l'image au travers des clips, du streaming et ne pas hésiter à tricher en achetant des vues.

Représentation de la posture imaginative entrepreneuriale instituée



Il semble cependant que dans l'entrepreneuriat dans le rap, l'imaginaire des origines peine à demeurer instituant, à se transmettre d'une génération à la suivante, à informer les pratiques, les logiques, les images. Cet affaiblissement de l'influence de cet imaginaire originaire produit un sentiment de perte de sens et de valeurs, et semble défavorable à un entrepreneuriat de rue pérenne. Il rend plus difficile la capacité de l'entrepreneuriat dans le rap à faire société.

Si l'on se réfère à Castoriadis, l'imaginaire n'est pas imposé d'un extérieur. Même s'il semble s'imposer à nous, il est une création de la société elle-même. Toutefois, personne ne peut le contrôler directement. Il émerge d'une histoire, d'une culture, de l'influence de multiples acteurs et est influencé par l'état de la technologie, des relations internationales, etc. Par contre, reconnaître que l'imaginaire est une création de la société, que celle-ci est en cela autonome, invite à réfléchir sur l'imaginaire qu'elle se donne. Castoriadis nous propose ainsi de faire preuve de réflexivité sur l'imaginaire instituant notre société. L'imaginaire n'est pas déterminé par l'histoire effectivement traversée par la société, il se construit à partir de certains éléments, images et mythes. Il faut prendre soin de l'imaginaire qui guide une société car de celui-ci naissent des désirs, des pratiques, des valeurs, des jugements ; des parcours individuels et une trajectoire collective. L'entrepreneuriat, tel qu'il s'institue et s'instituera, dépend de l'imaginaire qui lui est associé. Ce sens et ces codes viennent d'un imaginaire instituant propre. C'est une autre spécificité fondamentale de l'entrepreneuriat rap. L'imaginaire n'est pas celui de la Silicon Valley ou du destructeur créateur, il remonte à New York dans les années 70's et à l'histoire du rap en France.

Cet imaginaire instituant est essentiel car il décide de comment de nouvelles formes intentionnelles et manières de faire vont être inventées, vont être jugées dignes, etc., en lien avec les évolutions économiques et technologiques par exemple. Aussi, lorsque la situation est considérée comme difficile (échecs, trahisons), c'est parce qu'on la lit sous le prisme de cet imaginaire que l'on a toujours envie de jouer dans « le game ». Pour moi il est indispensable de comprendre « l'imaginaire » qui est lié à l'activité entrepreneuriale afin de comprendre la manière de fonctionner des acteurs.

7. Mon troisième apport l'entrepreneuriat comme « style »

J'ai toujours caché ma vie dans la musique ou minimisé mon implication. Même dans le cadre du business, je suis un homme de l'ombre et je veux le rester. Je ne montre pas ma tête dans les clips, je n'ai jamais fait des séances photos avec les artistes. Je reste en retrait et j'observe beaucoup, c'est ma personnalité. Ma rencontre avec le Hip-Hop et le rap a bouleversé ma vie. En effet, étant donné que le rap français est « une forme de vie » avec « son imaginaire » comme on a pu le comprendre, j'ai dû apprendre, assimiler et j'ai changé pour m'intégrer. Ma démarche entrepreneuriale est devenue un engagement dans une nouvelle existence bien meilleure que ma réalité dure à vivre à la maison avec ma famille. En effet, je suis passé de Médine à Mehdi avec une nouvelle identité dans cette culture et une nouvelle manière de me comporter. Ma façon d'être n'est pas la même : par exemple, quand je décroche le téléphone en ne connaissant pas le numéro et que j'entends qu'on m'appelle Mehdi, inconsciemment ma voix change et ma posture aussi. Cette vie me plaît, aller en studio toute la nuit, partir à l'autre bout de la France pour faire un concert, c'est vraiment un autre rythme de vie, une autre manière de voir la vie, c'est « *ma forme de vie* ». Entreprendre dans le rap français te fait automatiquement rentrer dans cette « *vie de saltimbanque* » et tu changes car tu dois t'imprégner de ce « monde de l'art » et de l'imaginaire pour te faire accepter et espérer tirer ton épingle du jeu.

Dans le livre de Marielle Macé « Style, critique de nos formes de vie » (2016), l'auteure fait émerger une idée sur le plan « *des formes de vie* ». En effet selon elle, la manière dont on vit est un terrain de conflit sur ce à quoi on tient. C'est une arène de conflits où se formulent beaucoup de nos combats, de nos attentes, de nos jugements. Afin d'identifier, comprendre « une forme de vie » il ne suffit pas de faire de la simple identification de traits, mais on doit être affecté ou faire face à une idée de la vie qui peut être désirée ou refusée. Une forme de vie est une stylistique de l'existence, une manière d'être investi de valeurs et de raisons d'y tenir, et qui imprègne notre trajectoire dans notre existence ; ainsi on peut parler « *d'un style de vie* ».

L'imaginaire donne forme à des institutions, mais il s'agit d'aller plus loin, quitter le vocabulaire de Castoriadis, et dire qu'il donne forme à un style, à une forme de vie. On est là dans un monde spécifique, un monde de l'art avec ses propres valeurs, mais il s'agit

d'un monde qui distingue, qui donne une manière propre d'être entrepreneur, et qui définit un chemin de formation, de la périphérie vers le centre, où l'on apprend parfois à ses dépens une manière de se comporter vis-à-vis des autres, une manière de conclure un deal, etc. Un style auquel on tient est une manière de vivre que l'on souhaite. Être entrepreneur dans le rap, c'est avant tout pour vivre dans ce monde, dans cette forme de vie. Non pas revenir à un mode imaginaire qui serait dépassé, mais recréer aujourd'hui une manière propre d'être Hip-Hop.

Le Hip-Hop, le rap français et son entrepreneuriat correspondent parfaitement à cette vision du « style de vie ». Dans l'analyse de Macé, cela va bien au-delà de la manière de vivre quand on vit de la musique. On est dans l'observation de ce mouvement qui a comme origine des revendications sociales pour obtenir une vie différente dans les quartiers. Ou dans l'idée que beaucoup d'entrepreneurs de la nouvelle génération rentrent dans cette démarche musicale pour profiter de l'ascension sociale que celle-ci permet en cas de réussite. Donc le rap, sa pratique, son implication est un style en ce sens, fort. Pour Macé, un style peut être analysé sous trois orientations majeures qui peuvent être identifiées comme des logiques du style : le style est tout à la fois une modalité, une distinction et une individuation.

L'axe d'analyse du style au travers de la notion de modalité, n'est pas la façon dont on doit se comporter ou la démarche à suivre, mais la compréhension qu'il y a une diversité des modes d'existence. Pour l'auteure, il faut concevoir le monde comme « *un espace d'institution de phrasés généraux du vivre* » : « *non pas une foule de choses, mais une foule de façons d'être une chose, non pas seulement une foule d'hommes, mais une foule de manières d'être homme* ». Ainsi l'entrepreneuriat dans le rap français ne se résume pas aux codes et conventions comme j'ai pu l'expliquer auparavant, mais aussi à la capacité de faire face, c'est ressentir une manière d'être, de faire, par ses acteurs : entre violence, tricherie, manque de respect, voire trahisons par les membres de sa propre équipe. La façon d'y arriver peut prendre différentes formes tant qu'on atteint son objectif. Il ne faut pas oublier que la manière a trouvé son origine dans le ghetto où la loi du plus fort règne. Entreprendre dans cette musique c'est à la fois pour défendre un style avec le sien propre, une condition, pour exprimer une révolte et une volonté de s'en sortir.

Si la fracture entre old et new school est aussi durement ressentie, ce n'est pas seulement pour une question de concurrence qui serait déloyale et irrespectueuse, c'est aussi parce que la nouvelle génération n'a pas le même style, et aurait perdu un esprit qui donnait sens à un mode de vie. Les premiers MC entrepreneurs cherchaient certes à s'enrichir mais étaient porteurs d'un message, ils provenaient pour la plupart de quartiers défavorisés et dénonçaient l'injustice, s'investissaient activistes dans les milieux associatifs et politiques. Ils s'accrochaient pour faire entendre un message, imposer un style, dans un milieu peu enclin à leur laisser une place. Dans la nouvelle génération, certains reproduisent ce style, mais le succès va plus rapidement pour ceux qui suivent la tendance du marché, produisant des titres « commerciaux », à la recherche d'une visibilité qui se compte en nombre de vues et de ventes. Et qui passeront vite à autre chose si cela ne marche pas. Entrepreneuriat jetable, on ne crée plus des carrières mais seulement des produits avec une date limite de consommation. La concurrence est plus forte, l'entrepreneuriat est plus stratégique, plus efficace souvent, même si les revers adviennent aussi vite que les succès. Mais pour les anciens, le Hip-Hop a perdu ses codes et manque terriblement de style, tous les morceaux du moment se ressemblent dans les thématiques, les sonorités...

Le style, c'est aussi une distinction, une façon de se comparer et de marquer un écart, de se positionner, c'est une réelle intolérance à la ressemblance ou à l'anonymat. En ce sens le style est porteur de symbolique et peut être l'objet d'ardents désirs. Ici, la différence s'exprime en émettant les bons signes, signes qui peuvent être objets d'une marchandisation et d'un entrepreneuriat. Ce sont souvent ces signes qui sont caricaturés par les strangers du game, la casquette à l'envers, le baggy et le yo.

Or le style n'est alors pas seulement ce fameux baggy et la casquette, mais également des gestes, une démarche, un langage, une manière de se montrer, de se raconter ou de se la raconter ou de se rencontrer. Une image pour les autres et pour soi-même. C'est par exemple porter des lunettes de soleil en concert ou en studio le soir, effectivement ce n'est pas logique mais ça donne un style. Quand on le voit, on se dit : « *lui c'est le patron d'un label ou un caïd d'un quartier* ». Souvent dans le milieu, les gens exagèrent les traits, c'est vraiment pour marquer leur importance on va dire, c'est le folklo du milieu, un peu comme les rockeurs qui ont les cheveux longs, des tatouages et une bière à la main. Le mec, il n'a jamais quitté son quartier mais quand tu le regardes et que tu l'écoutes tu penses qu'il vient

de Harlem. Personnellement cela ne m'a jamais impressionné, c'est le game, c'est comme ça. Mais plus encore que des codes et des performances, il s'agirait d'habitudes, incorporées, préconscientes, qui ne s'acquièrent que par une longue socialisation dans le milieu. Vu comme une distinction, une manière d'appartenir ou non à ce monde valorisé, l'entrepreneuriat rap offre l'opportunité de vivre dans ce monde différent qu'il faut savoir décrypter. Il y a la possibilité de cohabiter dans un lieu de vie, chargé d'affects, d'être dans une activité professionnelle dans un monde à part. La distinction doit se ressentir et ne pas être surjouée sinon ça fait « fake », moi je suis passé partout, les gars du milieu ont tendance à me prendre pour une personne lambda, mais quand on commence à bien me regarder et à me parler, on capte vite. Je n'ai pas besoin de me cacher derrière des gros baggys ou les dernières paires de Jordan. Je porte des marques pointues, discrètes et rares que seuls les vrais amateurs du milieu connaissent. Certains de mes polos, baggys et baskets ont plus de dix ans et ne sont plus produits, limite tu peux comparer à la valeur d'un vin qui a bien vieilli. C'est comme cela que je marque ma différence, ma distinction.

Le style, c'est enfin un vecteur d'individuation, c'est-à-dire une nouvelle façon de penser les singularités. L'individuation n'est pas l'institution d'une personne et donc de sa personnalité à laquelle on fait un copier-coller, mais c'est l'émergence d'une singularité. L'entrepreneuriat rap est une école de la vie, une formation, dont la progression pédagogique se fait au long des rencontres et des situations vécues sur le terrain. Avec le temps, on acquiert des valeurs, de l'expérience. On commence par l'imitation d'un style avant d'en inventer ses variations expressives, propres, singulières, individuelles. C'est le même principe que les b-boys, on enseigne les pas de base et après chaque danseur développe son style pour se démarquer des autres. C'est une façon de devenir un autre homme, se faire individu dans la société. Personnellement mon entrepreneuriat dans le rap m'a changé en tant que personne, c'est une réalité et je suis devenu le produit de mon vécu.

À l'origine, le Hip-Hop se développait notamment comme une solution afin que les jeunes échappent aux parcours de la drogue et de la délinquance dans les quartiers. Les associations, les MJC et certaines politiques de la ville misent sur ce potentiel d'individuation collective du Hip-Hop et de l'entrepreneuriat dans les banlieues au travers d'ateliers d'écriture, de danse, de scènes ouvertes. Et l'entrepreneur expérimenté jouera à son tour son rôle de grand frère pour initier et former un plus jeune. C'est la place que j'ai

eu dans mon association, le Hip-Hop a été le moyen de créer un lien entre nous, un moment de partage où l'on prend le temps de se connaître, de rire, de voyager...

En se montrant comme un style, l'entrepreneuriat rap rend plus évidente cette capacité de formation et d'expérience que peut aussi être tout entrepreneuriat. Et si disparaît ce rôle de formation de l'entrepreneuriat dans le rap qu'il avait acquis dans certains quartiers du fait des nouvelles manières entrepreneuriales dans ce monde d'art, il faudra se demander par quoi il est ou sera remplacé. De plus, il faut comprendre qu'il y a différents acteurs dans l'entrepreneuriat rap, du manager à l'artiste en passant par le producteur. Ils sont tous dans le même style au sens où le décrit Macé, mais ils peuvent avoir des variables d'ajustement différentes dans le cadre des trois facteurs d'analyse : Modalité, Distinction, Individuation.

À partir de l'idée de style - car le style est essentiel dans le Hip-Hop - je voudrais une nouvelle fois « sampler ». Non pas inclure le rap dans le cadre de la pensée de Macé, mais échantillonner certaines de ses visions pour les faire résonner avec ma musique.

Présentation d'un exemple d'analyse possible entre un manager et un artiste

Présentation du style de l'entrepreneuriat rap français					
Modalité		Distinction		Individuation	
Manager	Artiste	Manager	Artiste	Manager	Artiste
- Transparent	- Honnête	- Discret	- Ostentatoire pour se démarquer de la concurrence	- Ancien fusion entre le mode de vie et son entrepreneuriat	- Sans aucun lien, nouvelle génération
- Tricheur	- menteur	- Passe partout		- Nouvelle génération, un business comme les autres	- Old time c'est le fruit d'un apprentissage
- Organisé	- À l'écoute				
- Flexible	- Créatif				
	- Ouvert				

Que l'entrepreneuriat dans le rap soit un style, au sens fort du terme que lui donne Macé (2016), autorise à le penser selon une approche originale, une conception complémentaire

de l'entrepreneuriat. Dans cette perspective, l'entrepreneuriat rap n'est pas vu comme un trait de caractère individuel. Le style est pré-individuel, commun aux différents entrepreneurs dans le rap qui inventeront à partir de lui leur manière propre. Et il est trans-individuel, car les formes et le succès se communiquent d'un entrepreneur à l'autre. Le style est à mi-parcours entre le particulier et le général, une puissance que chacun va actualiser à sa manière.

Dans la perspective du style, l'entrepreneuriat rap ne se résume pas non plus à une saisie d'opportunités (cf. Shane & Venkataraman, 2000). Le style est davantage ancré dans une culture, dans l'histoire longue d'un parcours, dans la construction d'une identité, dans l'inscription dans un habitus. Il est à la fois saisie d'opportunités et construction d'un mode de vie. Mais lorsque la nouvelle génération semble rabattre l'entrepreneuriat rap à avant tout des saisies d'opportunités, la old school ne reconnaît pas le sens qu'elle investissait dans le fait de devenir entrepreneur.

Bien des entrepreneurs dans le rap sont des entrepreneurs de soi, mais ce sont aussi des entrepreneurs pour soi. Ou plutôt pour un style.

L'entrepreneuriat rap me semble ainsi plutôt l'actualisation d'un style, un chemin d'individuation et de formation. Bien sûr, ces dimensions du style ne sont pas absentes de certaines conceptualisations de l'entrepreneuriat, mais la notion de style qui se montre dans le mode du rap met en relief l'entrepreneuriat comme forme de vie et qui est sans doute particulièrement prégnant dans l'entrepreneuriat culturel et créatif. D'autres études dans d'autres mondes culturels et créatifs devront confirmer si ce concept d'entrepreneuriat comme style a du sens dans ces autres milieux, en préciser les contours et les limites, montrer comment il se décline et prend des formes singulières dans d'autres cas. Ce qu'il y a de propre dans l'entrepreneuriat rap est qu'il constitue un style pour lequel on est prêt à tout donner, à se battre, et qui donne du sens, un engagement, une raison de vivre. L'entrepreneuriat rap n'est pas l'entrepreneuriat en général qui comme modalité se ferait dans le rap. Le rap est consubstantiel à l'entrepreneuriat rap. C'est pour vivre un mode de vie rap, orienté par l'imaginaire rap, avec des codes et des valeurs rap que l'on entreprend dans le rap. L'entrepreneuriat fait partie du rap. L'entrepreneuriat rap est une manière de vivre propre, et qui est peut-être menacée aujourd'hui par les évolutions technologiques. Il

est une distinction, une manière de se reconnaître, de se distinguer, qui commande tous les aspects de l'existence. Il est une manière de s'individuer, de devenir homme ou femme, de devenir rappeur.

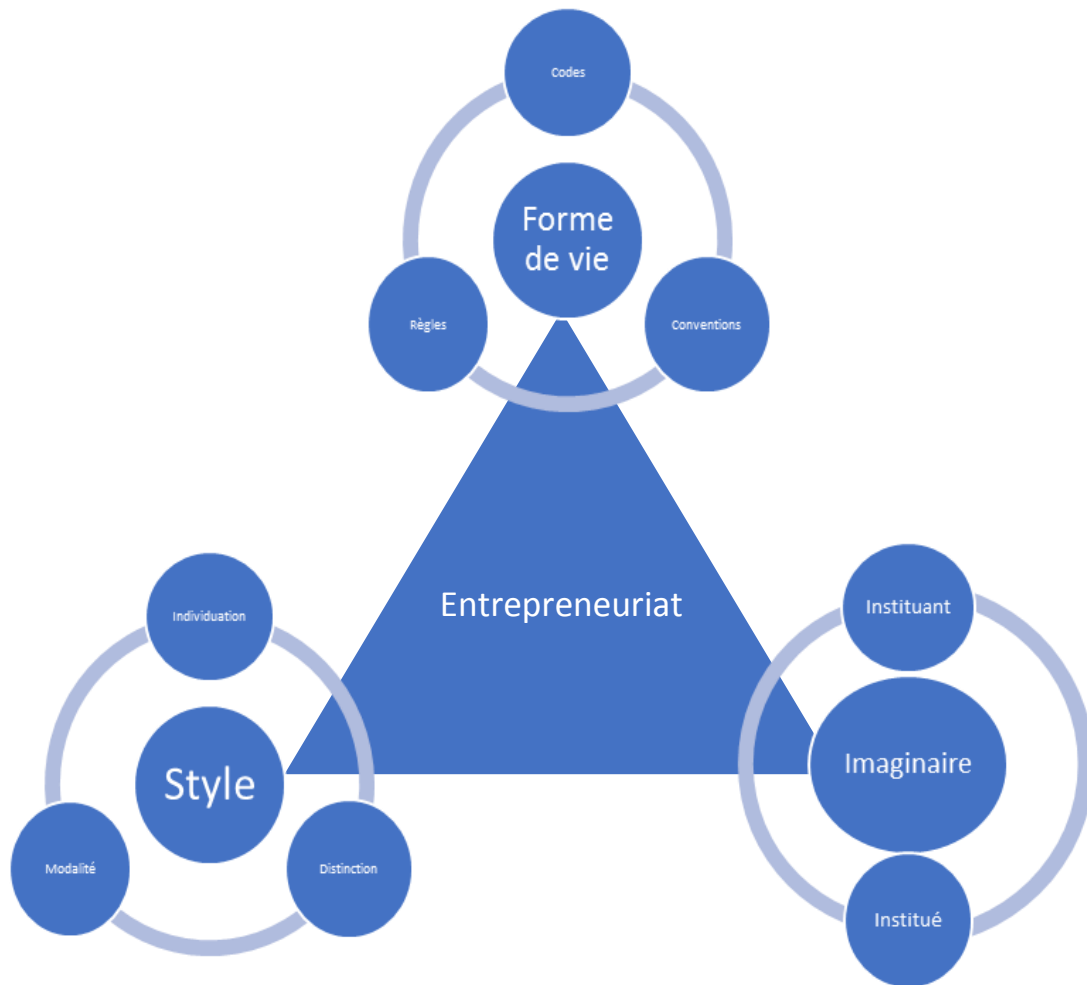
8. Décrypter une logique entrepreneuriale au travers de sa forme de vie, son imaginaire et son style : F.I.S

Dans notre discipline, cela reste un exercice de style de comprendre, d'analyser une situation, des actions qu'on n'a pas vécues ou subies directement. On met en place des hypothèses, on pose des questions à des interlocuteurs, on tente de se donner des repères permettant d'apporter une explication objective et rationnelle. Ainsi créer des modèles qu'on peut transposer sur d'autres cas.

Mais honnêtement, on peut lire tous les articles, regarder tous les reportages, interviews des personnes qui ont fait de la prison par exemple. Mais jamais on ne pourra réellement comprendre le vide qu'on peut ressentir durant les longs week-ends à tourner en rond dans sa cellule ou le choc face à la détresse de sa mère ou sa femme aux parloirs. La prison est un microcosme dans notre société, c'est un lieu de vie comme un autre, avec ses règles, ses hiérarchies... On peut le considérer comme un monde à part mais il en fait partie, c'est une réalité, c'est même le quotidien de certaines personnes.

Selon moi concernant l'entrepreneuriat, on peut tirer le même constat. Comment peut-on analyser une logique entrepreneuriale qui sort d'un cadre ou d'un champ d'analyse académique ? Entrepreneur dans la musique c'est une manière d'entreprendre à part, différemment, atypique ou c'est une sous-discipline ? L'apport principal de ma thèse est la partie auto-ethnographique qui a pour objectif d'apporter des éléments d'éclairage sur le milieu et son fonctionnement. Au travers de mes autres apports fondés sur des d'auteurs totalement différents comme Becker, Castoriadis, Macé, un triptyque d'analyse émerge : « forme de vie, imaginaire et style ». A partir de ces apports fondamentaux, il me semble possible de dire que, avant tout l'entrepreneuriat rap est une manière de vivre, et que l'on devient entrepreneur pour cette manière de vivre.

Mon but n'était pas d'apporter une compréhension de l'entrepreneuriat en voulant absolument lui donner une figure, une identité, des rôles, des raisons... Je propose une analyse sur une posture d'affirmation sans être contre les courants et visions actuels. En effet, à mes yeux l'entrepreneuriat est la rencontre de soi-même (avec ses valeurs, sa vision, son éducation...) avec la réalité d'un milieu. Des réflexions précédentes, on pourrait tenter de généraliser et tenter de comprendre au mieux le terrain entrepreneurial dans lequel on se lance. Alors, à mon tour je vais proposer un modèle



Conclusion et épilogue

1. Pourquoi faire ?

Ce que j'ai appris en analysant cette expérience dans le rap de l'Île-de-France, c'est que l'entrepreneuriat est avant tout une manière de vivre qui engage et recouvre une grande partie d'une existence. Elle lui donne son fardeau quotidien mais aussi son sel. Si bien des journées sont difficiles, on n'en voudrait pas une autre. L'entrepreneuriat rap peut être vu comme un style au sens fort (Macé), une forme de vie pour laquelle on est prêt à s'engager et à défendre, riche d'un imaginaire puissant qui colore les hauts et les bas de cette vie, et donne la force de désirer. Le style définit habits, langage, valeurs, comportements, mais aussi des solidarités, formes d'adresse aux autres, une vision de la vie, un imaginaire, une culture propre.

J'espère avoir pu montrer que ces perspectives pouvaient apporter un cadre éclairant pour comprendre l'origine de certaines pratiques, règles et performances, ainsi que leur

évolution. Elle invite à réfléchir sur quel imaginaire instituant s'invente la société entrepreneuriale dont Audrescht et Thurik prédisent l'avènement et quels imaginaires institués vont s'imposer. Elles invitent aussi à réfléchir à l'entrepreneuriat comme manière de vivre, choix fondamental d'existence plus que calcul et saisie d'opportunité.

En effet, ce que laissent dans l'ombre des théories économiques et managériales que j'ai pu lire est que l'entrepreneuriat est une manière de vivre spécifique et que c'est dans cette perspective que sont à discuter les questions des frontières avec le reste de la vie, de la santé, du besoin de stabilité et de sécurité. Être entrepreneur c'est aussi choisir un milieu, tout à la fois territoire et habitat, où l'on désire vivre, à l'exemple du monde Hip-Hop. C'est alors s'adapter et tenter de survivre à ses évolutions. L'entrepreneuriat rap est un style qui est aujourd'hui menacé par le numérique qui chamboule non seulement les pratiques mais aussi une orientation envers l'existence.

Lorsque je dis choisir, je sais que les choses ne sont pas si simples. C'est aussi un peu le rap qui m'a choisi. Cela correspond à mon parcours propre, à ma situation. Voir l'entrepreneuriat comme manière de vivre, est aussi le voir comme chemin de formation. Mais je veux tout de même garder le mot choisir, car ce n'est pas un entrepreneuriat subi. Parmi les chemins qui semblaient se présenter, c'est celui-ci que je voulais et que je veux encore.

2.

2. Les limites de mon approche

Mon approche est exploratoire et a les limites liées à l'approche auto-ethnographique et à l'observation participante. Si ces dernières ont l'avantage de la profondeur, elles limitent l'ampleur de ce qui a pu être étudié. Certes, ce que j'ai vécu dans le rap français ne serait pas la réalité pour un autre entrepreneur. Cependant les acteurs, les obstacles, que j'ai pu rencontrer, qui donnent naissance à ma description du milieu, c'est vraiment la réalité de mon quotidien et de celui des autres artistes. Si je reprends l'intérêt selon Danilo Martuccelli (2013) des études biographiques, c'est de montrer les épreuves auxquelles nous sommes confrontés. De semblables épreuves sont vécues par les autres entrepreneurs

rap, et au-delà du game. Je suis persuadé que d'autres modes d'étude pourraient renforcer et prolonger les premières conclusions de cette recherche. Il conviendrait également de poursuivre l'enquête dans d'autres milieux entrepreneuriaux et d'étudier plus systématiquement l'imaginaire de la société, son style et son « monde des arts » entrepreneurial, par exemple par une analyse des discours des entrepreneurs, politiciens et théoriciens ou par des méthodes projectives. J'espère que d'autres chercheurs poursuivront ainsi l'étude de l'entrepreneuriat sous l'angle de l'imaginaire, du style et des formes de vie.

3. Le game en 2018

De New-York au reste du monde, le Hip-Hop s'est popularisé, aucune frontière n'a résisté. En 2018, on peut affirmer que cette culture est devenue universelle et s'est ancrée dans la société contemporaine. Les graffeurs et tagueurs ont donné l'impulsion du « street-art », les DJ et les rappeurs sont devenus des stars people, et les b-boys ne font que repousser les limites dans les mouvements et les chorégraphies et ils passent à la télévision. L'énergie est toujours autant présente, cela peut se voir au nombre de concerts et festivals en France sur le thème du Hip-Hop. Il faut noter que « le rap » a bien changé et heureusement c'est un art, et comme tout art il évolue, il s'invente et se réinvente. On peut le comparer avec la peinture durant les différentes périodes artistiques.

Musicalement, à la base le rap se pose sur des instrumentales formées à partir d'un sample et celui-ci est habillé d'une rythmique. Dans le milieu on appelle ce type d'instrumentale « Boom Bap » mais ce dernier est devenu trop marqué « old school ». Moi j'aime le « Boom Bap » sur une mélodie de piano ou de violon avec un thème qui touche au cœur, mais ce type de morceau est de plus en plus rare. Depuis cinq années on est rentré dans « la trap music ». À la base le terme « trap » peut se traduire par « le rainté » verlan du terme « terrain », lieu de la vente de drogue. Le thème des morceaux est souvent lié au commerce de la drogue et les prods sont très aérées et jouées. Après on a eu « l'afro trap », les prods ont des rythmiques liées à la culture africaine. On est loin des thèmes abordant les problèmes sociaux, on est passé à des extrêmes, soit c'est ultra festif, soit vraiment ghetto avec l'apologie des armes, de la drogue. Au niveau de la pose, on rappe de manière moins sèche et surtout on est dans l'utilisation à outrance du vocodeur. Limite on dirait des

morceaux de raï du bled quand tu écoutes Skyrock ou Moov par exemple. Mais ces derniers temps aux USA « le Boom Bap » revient doucement mais sûrement, on est à un retour aux sources. Je pense que dans un ou deux ans, en France on va rentrer dans cette phase musicale.

D'un point de vue du business, on est dans un nouvel âge d'or du rap. Il y a énormément de signatures, on signe tout et n'importe quoi car on ne sait plus vraiment quelle nouvelle tendance va prendre le dessus. Les maisons de disques, les labels élargissent au maximum leurs catalogues d'artistes et comme les artistes ont pris le réflexe de monter leur structure, c'est plus simple de proposer des contrats permettant de limiter les risques pour les parties.

De nouvelles structures ont vu le jour cette année. J'ai eu une conversation téléphonique avec l'un des fondateurs du site internet www.peopl-events.fr. Ils démarchent les rappers connus ayant une forte fan base sur les réseaux sociaux (Instagram, Snapchat, Facebook...) et leur proposent des services d'annonceurs publicitaires. Ces nouveaux fondateurs négocient avec des grosses structures des passages publicitaires sur les réseaux sociaux des artistes. La personne que j'ai eue au téléphone est une demoiselle de vingt et un ans. Elle est l'une des fondatrices de la société et m'a expliqué que ce business génère un très gros cash-flow et que ce n'est que le début. En ce moment, ils mettent en avant les sites de paris en ligne. J'ai été impressionné par le concept, surtout quand je lui ai demandé comment ils faisaient pour se mettre en contact avec les artistes car c'est super compliqué. Moi personnellement je galère. Elle m'a dit simplement qu'elle paie des intermédiaires jusqu'à mille euros pour avoir un téléphone lui permettant de rentrer en contact avec l'artiste afin de lui expliquer le deal. Effectivement tout le monde est gagnant. Finie l'époque où tu dois bouger et prouver pour obtenir des contacts, maintenant tout s'achète, même le réseau.

L'une des choses qui radicalement changé, c'est la perte des codes du milieu. Un jour un gars a fait une comparaison avec le grand banditisme et j'ai trouvé cette position super pertinente. Avant les bandits et les policiers se respectaient, ils avaient un code de conduite, un code d'honneur comme par exemple ne pas toucher à la famille, aux enfants. Maintenant la nouvelle génération de gangsters ne respecte plus rien, ils peuvent te « fumer » en bas de chez toi. Dans le rap français c'est la même chose, comme la perte du baggy et des codes Hip-Hop dans l'image. La nouvelle génération est fashion, porte des

marques de couturiers, oublie les marques underground des USA. Les new comers font du biz, pas besoin de connaître le Hip-Hop et les autres disciplines pour faire de la musique. Attention, on peut ne rien savoir de la culture Hip-Hop, des rappeurs américains et être un super bon MC. Le problème n'est pas là, c'est juste qu'à mes yeux, ça manque souvent de consistance dans les thèmes, dans les attaques du flow. Souvent ça tourne en rond au niveau des titres dans un album, il manque le côté création artistique qui est à la base du mouvement.

4. Rewind

Décembre 2018

Deux années se sont écoulées depuis la sortie du projet « Lien » et comme vous avez pu le constater, le rappeur Prince d'Arabie n'est pas devenu un acteur incontournable du game. Durant ces deux années, je n'ai pas baissé les bras. Après les histoires de négociation en maison de disques, j'ai réinvesti de l'argent pour faire un gros clip et assurer la promotion de « Dream ». J'ai organisé le tournage du clip au Maroc pour faire des prises de vue par drone dans le désert, dans le quartier où Hakim a grandi. J'ai pu rencontrer sa famille et je suis même passé au cimetière pour prier sur la tombe de son père et de sa mère. J'ai aussi travaillé avec le nouvel attaché de presse qui s'appelle François pour rentrer dans les gros sites, télévision, radio etc. J'ai pris en main la publicité YouTube, j'ai réussi à atteindre les 100 000 vues sans tricher. Mais honnêtement on n'a pas réussi à réaliser mon objectif, celui de trouver une structure prête à investir sur nous et nous aider dans la logistique.

Hakim aka Prince d'Arabie

Hakim de son côté a commencé une phase de création pour enchaîner sur un nouveau projet « Reenaissance » c'est un jeu de mots entre renaissance et reconnaissance, on est partis sur des prods plus actuelles mais tout en faisant du Prince d'Arabie dans le fond. Il était dans une super phase de création, il avait commencé huit maquettes en très peu de temps. En effet, on a collaboré avec un beat maker de Nantes, Unos Seis, chez lui on pouvait maquetter et travailler tranquillement. Cependant la machine s'est enraillée car un jour durant une séance d'enregistrement, Hakim s'est pris la tête avec Uno sur de

l'artistique. Uno a voulu se positionner comme un directeur artistique et imposer sa vision sur les morceaux. Il a dit à Hakim : « *Moi je ne suis pas Médine, pour moi tu n'es pas le meilleur rappeur de la terre* ».

Quand Hakim m'a raconté et expliqué la situation, j'ai trouvé sa réflexion blessante mais cela montrait aussi qu'il ne comprenait pas. Je le dis et je le répète, pour moi mon artiste est le meilleur. Quand je le défends ou que je le vends je suis convaincu, c'est plus qu'une position, c'est un état d'esprit qui me permet d'avancer, de me motiver. Je n'ai peur de personne dans le game, si tu n'es pas dans cette matrice laisse tomber, car au moindre problème tu vas baisser les bras ou tu iras ailleurs voir si l'herbe y est plus verte. À cause de ces tensions, Hakim a pris du recul, et nous avons neuf mois de retard sur le planning, entre son taf de vigile à Carrefour, sa vie de famille de quatre enfants, c'est chronophage, sans parler des vacances et du ramadan. En plus, on a décidé de ne pas garder les prods d'Uno sur lesquelles on maquettait, cela a vraiment tout remis en question. J'ai prospecté pour des nouvelles prods, Ortega a pris une semaine de vacances, juste pour produire et fournir le couse. Fin décembre, on va faire une réunion pour faire des écoutes, poser en studio.

On va sortir le nouveau en digital, faire deux clips puis proposer le pressage d'un double vinyle regroupant ce projet et « Lien ». Je vais bosser avec les deux François pour la promotion et le travail en maisons de disques. On verra où cela va nous mener. On ne s'est pas encore fixé de date, on veut juste prendre du plaisir et faire de la bonne musique.

François, l'attaché de presse

François est vraiment devenu un ami, il me tient informé de tout ce qui se passe dans le game. Il a réussi à signer deux artistes sur deux gros labels différents. Il est même parti faire une conférence à l'étranger pour présenter et expliquer le fonctionnement de la SACEM en France à des artistes. J'ai vu la conférence sur internet, c'était vraiment impressionnant. Mais je me rends compte que vivre de la musique c'est compliqué, même quand on est bien dans le game. Sa copine l'a mis à la porte, je suis passé un samedi soir en catastrophe pour prendre ses affaires qui étaient dans des sacs poubelles et des vieilles valises. Il dort à même le sol dans la loge où il travaille comme gardien d'immeuble. Il prend une douche quand il peut, chez des amis, son ex ou à la piscine. C'est un mec bien et

on se ressemble, car on partage la même vision et les mêmes valeurs du Hip-Hop. J'espère que le vent va tourner et que sa situation va s'améliorer. Moi je l'aide à ma façon en lui passant des sous pour qu'il se fasse un Airbnb pour dormir dans un vrai lit et prendre une douche et en lui présentant des artistes pour qu'il bosse.

L'autre François, l'autre attaché de presse

Lui aussi est devenu un ami, il a réussi à faire trois disques d'or durant cette année. C'est vraiment un poids lourd dans le biz, il est en pourparlers pour reprendre une division entière dans une major. Quand il me donne une information, c'est du ultra précis et du concret. J'aime beaucoup parler avec lui, il travaille vraiment bien pour nous. Il a fait différents rendez-vous pour nous, certes qui n'ont pas abouti, mais il les a décrochés. Malheureusement il a fait un burn-out. Son corps a lâché, j'ai cru qu'il allait y passer. Trop de pression, de stress, gérer les histoires, le manque de sommeil, les soucis de famille ; un matin il n'arrivait plus à se lever, il ne pouvait plus bouger. Pendant un mois, il a levé le pied et ne faisait que du télétravail. Pour bosser dans le rap français, il faut être fort mentalement et physiquement.

Steven aka Ortega

Orte a évolué à la banque, il est devenu responsable adjoint. Toujours autant performant, il a été placé dans une plus grosse agence. Il a acheté une maison dans laquelle il s'est aménagé un studio pour faire des prises de voix et travailler sur ses prods. Il est toujours autant perché dans son monde, la dernière fois que je suis passé chez lui, il m'a fait écouter un groupe de rap chinois et indien. Il est connecté avec les dernières sorties US et il est vraiment dans sa bulle artistique. Il n'était pas convaincu par les nouvelles maquettes du couse avec Uno. Il avait levé le pied dans la production mais quand la situation a commencé à battre de l'aile, je l'ai appelé et je lui ai mis la pression pour qu'il fasse du son pour le couse. Il a été réactif et m'a avoué qu'il avait été un peu jaloux de la relation entre Hakim et Unos Seis.

Hamed aka Dj Rizo

Un soir, par hasard, j'appelle Zozo pour prendre des news et il m'explique qu'il est à l'hôpital. Il a eu un accident de moto. J'ai eu la peur de ma vie, deux jours plus tard je suis

parti avec Ortega sur Angers, Hakim nous a rejoint. Entre temps, Zozo était rentré chez lui, il était alité. On a passé la journée ensemble à discuter, écouter du son et regarder des reportages Hip-Hop sur Netflix. Je trouve dommage qu'il faille des événements comme ça pour nous réunir, mais avec le speed de nos vies et la distance, c'est compliqué. Zozo a monté son business, il va ouvrir une grosse chicha sur Angers. Je lui ai présenté mes contacts et des fournisseurs sur Paris pour lui donner de la force. Il travaille avec un autre artiste qui commence à avoir du buzz et qui a signé dans un bon label.

Malik aka le Malik le fermier

Cela fait un an que j'ai plus de nouvelles de Malik, la dernière fois que je l'ai vu, il était tellement défoncé qu'il ne m'a pas reconnu dans la rue. Il était avec deux gars bizarres. Je ne sais pas ce qu'il devient, tout ce que j'espère c'est qu'il s'en sorte. Mais à la base il faut savoir que c'est moi qu'il le boycotte. Il n'a pas été correct avec moi et en plus il me doit des sous. Il faut laisser le temps, et j'espère de tout mon cœur qu'il ne va pas tomber. Il ne mérite pas ça mais on récolte ce que l'on sème.

Mustapha aka Staff et Kamel aka Le touareg, les backeurs

Staff sort son projet en 2019, il s'est structuré et a investi énormément d'argent dans son label. Il a arrêté son travail et il a monté un studio, acheté du matériel dernier cri pour faire ses propres tournages de clip. Il m'a sollicité pour lui donner de la force dans sa démarche. Je l'ai mis en connexion avec François pour sa promotion. Il se rend compte de la complexité du business et des plafonds de verre qu'il faut franchir.

Kamel lui va en studio, maquette des titres, pour l'instant il n'est pas encore à se dire qu'il va sortir un projet. Lui il veut faire de morceaux tendances pour faire un coup. Il est vraiment dans la couleur actuelle et fait de son mieux pour coller aux attentes des auditeurs.

Didier aka Diede

Je vois toujours Didier, il vient de récupérer son permis et a fait une formation dans la fibre optique. Malheureusement son mariage bat de l'aile et sa santé se détériore. Je m'inquiète pour lui. J'ai voulu faire un projet jazz Hip-hop avec lui mais l'artiste que j'avais ciblé n'a

pas été correct. J'ai préféré lâcher l'affaire. Il est toujours dans le son et le Hip-Hop, il va en studio, en concerts et commence à reprendre la production quand il a le temps. Je l'appelle souvent pour discuter de tout et de rien. J'espère qu'on arrivera à faire notre projet ensemble, j'ai envie de vivre ce type d'aventures avec lui

Les gars de ma ZEP

Certains de mes gars se sont lancés dans les affaires. Hamy a ouvert un restaurant. Je l'ai aidé dans les démarches. Tonton Ben a ouvert une auto-école, Yastos a monté sa structure dans la vidéo. C'est marrant, mais j'ai l'impression que leurs vécus dans le Hip-Hop les a inconsciemment aidés, influencés, les a poussés à trouver les ressources pour monter leurs entreprises.

5. Médine, Méhdi ou Mr Zidani

Je pense que ma rencontre avec le Hip-Hop a sauvé la vie de Médine. Honnêtement, j'aurais pu glisser dans les histoires de quartier et surtout avec ma fibre entrepreneuriale, j'aurais monté un réseau criminel dans la drogue ou l'arnaque. J'ai trouvé des valeurs et des personnes qui m'ont montré qu'on pouvait vivre autrement et surtout ne pas subir la vie qui était dure durant cette période.

Médhi a pu grandir avec des anciens qui lui ont donné des valeurs de travail, de rigueur, d'implication et un état d'esprit. Comme disait Jason « *si on nous ferme la porte, on passe par la fenêtre. Si on nous ferme la fenêtre, on pète le mur mais on avance.* ». Je ne suis pas le plus fort, intelligent, charmeur ou rapide, mais je peux affirmer que je suis le mec le plus déterminé que vous pouvez rencontrer. Je suis vraiment tenace et quand j'ai une idée en tête, c'est compliqué pour que je passe à autre chose. Je pense que je dois ce côté à ma culture Hip-Hop, faire mieux que le mec en face de toi, ce besoin de se surpasser. Par exemple, j'ai mis plus de cinq années à trouver mon directeur de thèse après mon Master. J'en ai eu des refus pendant ces années, mais je n'ai jamais baissé les bras et ma détermination a fait qu'aujourd'hui je peux espérer avoir le statut de maître de conférences. Même quand on m'a annoncé un problème de santé, j'ai vite rebondi, j'avais un projet à sortir et une thèse à écrire. On lâche pas, on lâche rien, pas le choix.

Maintenant je me demande si Monsieur Zidane pourra trouver sa place dans le monde de la recherche. J'ai vite compris que c'est un milieu très complexe limite un borborygme. Les codes à respecter sont nombreux et surtout il ne faut pas se mettre les mauvaises personnes à dos. Au moins dans le rap, quand on a un souci avec un mec, on se tape dessus et on passe à autre chose. Dans ce milieu c'est plus vicieux, j'ai l'impression qu'il faut être dans une logique réseau pour avancer.

6. Et après ?

Je ne sais pas combien de temps je vais continuer à m'investir dans la musique. Le milieu est vraiment très dur, c'est « *un milieu où tu ne peux faire confiance à personne* ». Je l'écris et je l'assume sans souci. C'est une vérité : pour relancer la machine concernant le nouveau projet, j'ai sollicité énormément de personnes qui étaient là à l'époque où l'on tournait sur la radio Moov et quand on avait des dates de concerts. Comme on n'a plus de buzz, silence radio, chacun sa merde. C'est vraiment hypocrite dans le rapport à l'autre, sous couvert de la culture Hip-Hop où tout le monde s'aime et se donne de la force, mais en fin de compte, c'est chacun pour soi. Je te calcule si j'ai besoin de toi ou si tu peux m'apporter quelque chose.

J'ai de plus en plus de mal à trouver ma place dans ce game, moi j'aime être avec mes gars et faire de la musique. Maintenant côtoyer des petits et des incompetents qui veulent me donner des leçons dans le biz et qui n'ont jamais mis un euro dedans, ça ne me parle vraiment plus. Mais je ne serai jamais jaloux de la réussite des autres car chacun son destin.

En parlant de tout cela, je remarque qu'il y a un autre facteur qui commence à prendre de plus en plus de place en moi. C'est ma pratique religieuse. Je suis musulman pratiquant et faire de la musique ce n'est pas vraiment toléré. Les anciens de ma mosquée se sont habitués à ma dégaine, quand je débarque aux heures de prières, certains m'appellent l'américain. Cependant d'un point de vue religieux, il est important de trouver un équilibre entre la passion et la raison. La pratique de ma religion devra toujours passer avant l'amour de cette musique. Je dois être un homme de raison qui maîtrise sa passion. Je dois arriver à vivre de manière à être un musulman tout en étant Hip-Hop. Que Dieu m'aide.

Je me rappellerai toujours quand j'ai posé cette question à mon directeur de thèse : « *tu te verrais dans vingt ans faire encore de la recherche, moi je ne sais pas si je pourrais encore être dans ce biz* ». Sa réponse était vraiment belle, il avait le sourire aux lèvres et il m'expliquait qu'il se verrait bien entouré de livres, continuer à écrire et lire car il aime ça. C'est vraiment un passionné doté d'une réelle raison.

Pour l'instant je ne sais pas de quoi sera fait mon avenir mais je vais continuer car j'aime ça et surtout je veux atteindre mon objectif : obtenir mon disque d'or. Je sais c'est compliqué, voire impossible, mais chacun sa vision de la vie. Moi j'ai fait un choix et je l'assume.

7. Une question de style

Je pense que ma thèse ne sera pas la thèse de l'année et que je ne vais pas obtenir un prix grâce à elle, mais ce que je peux dire c'est qu'elle aura son propre style et c'est le mien. Je vais être honnête, parfois je me suis dit que je n'aurais jamais dû faire une approche auto-ethnographique car je n'étais prêt pas à ça. J'ai dû revivre des moments extrêmement durs de mon passé que j'avais enfouis en moi, pour exprimer au mieux mes sentiments et mes positions. Entre l'abandon de maman, la mort de papa, la détresse de mes frères et sœurs, les gens qui m'ont mis des carottes, à certains moments j'ai tapé des bad trips et à d'autres, je suis monté en pression. Limite j'allais mettre de gants et une cagoule pour soulever les mecs. J'aurais préféré faire une recherche avec des questionnaires, rencontrer des têtes du milieu, leur poser de questions et faire naître des beaux tableaux avec des chiffres. En plus, ça aurait rassuré les jurys quant à la fiabilité de ma recherche. J'aurais sorti une formule pour justifier la taille de mon échantillon et montrer une statistique sur l'entrepreneuriat rap et fin de chantier, tout le monde est content. Mais au bout du compte, cette approche m'a permis de faire un travail sur moi-même pour mieux comprendre mes choix.

C'est pour cette raison que je ne veux personne de mon entourage le jour de ma soutenance, c'est ma vie avec ses échecs que je raconte. Je ne suis pas une statistique qu'on peut extrapoler ou expliquer. J'ai commencé seul et je vais finir seul, si Dieu le veut.

8. My life

Souvent je me rappelle de ce moment de ma vie, c'était après la mort de papa, j'étais sur Paris à la recherche de magasins pour vendre les vinyles de Banneur. Je marchais et je regardais à l'intérieur d'un restaurant. Il y avait un couple qui discutait, j'ai trouvé la fille magnifique et le mec super classe, il devait avoir mon âge. Et un moment, j'ai vu mon reflet dans la même vitrine avec ma casquette, mon baggy, mon sac à dos et pas un sou en poche. Je me suis dit à ce moment-là « *j'espère qu'un jour moi aussi je pourrais vivre ça* ». Ainsi je me suis rendu compte que dans la vie chacun a son propre chemin et je suis reparti avec mes rêves. C'était il y a dix ans environ mais parfois je repense à ce moment, je ne suis plus le même et j'ai vécu tellement de choses, mais j'ai gardé le même rêve.

Si je dois résumer ma vie, ma thèse ce serait de cette manière : « *une vie passée ne se résume pas à ce qu'on a été capable de faire ou de réaliser, mais plutôt ce qu'on a été prêt à accepter de sacrifier ou encaisser pour atteindre ses rêves* ».

MARCELLES ET SA REGION LOUVRES

La mode de banlieue en musique

DOUBEN, c'est avant tout l'association de cinq copains de Louvres, âgés de 20 à 27 ans, qui ont «réuni leurs connaissances pour créer une société». Lourdou, le frère, a dessiné un logo, Hervé s'occupe de tout côté administratif, Jérôme assure la communi-

cation, Lahcen gère les finances et Médine est commercial. Tous ensemble, ils travaillent depuis deux ans à la mise au point d'une ligne de vêtements.

«On n'est pas cloisonnés dans le hip-hop, chacun son style. On propose aussi bien du sports-

wear que du classic», explique Jérôme. Après avoir pris le temps de bien mûrir leur projet, ils ont créé leur propre boîte le mois dernier. «Douben, c'est une vraie société à part entière, on fait tout par nous-mêmes», insiste Jérôme. A l'exception de la production que les cinq amis sous-traitent à une usine. «Pour l'instant, on ne gagne pas d'argent, on réinvestit tout et on crée des structures», poursuit le jeune homme.

«Aider les artistes inconnus»

Il y a quelque temps, ils ont fait la connaissance d'un label de musique du nom d'Exode-K, créé à Londres en avril 2001 mais originaire de Bondy Dugny, en Seine-Saint-Denis. «Mon cousin Oki habite le même quartier que Douben, c'est lui qui est à l'origine de la rencontre», se souvient Jason d'Exode-K. Ils ont aussitôt décidé de s'entraider. «Chacun gère son business comme il l'entend mais dès que l'un des deux a une interview ou un contact important, on le fait ensemble. Chacun bénéficie ainsi des connaissances de l'autre», explique Jason.

Avec Didier et Steed, les deux autres leaders d'Exode-K, il a mis sur pied la Lauss Party, qui doit débiter dimanche 12 mai. «Lauss, ça veut dire débrouillard, comme les jeunes de la rue qui deviennent de jeunes cadres dynamiques», rapporte Jason. La Lauss Party sera en quelque sorte un tremplin musical qui a pour objet d'aider «les artistes totalement inconnus en leur offrant une scène et un public», ajoute-t-il. Si tout va bien, cette opération se déroulera tous les dimanches après-midi au Globo, à Paris. De leur côté, les groupes feront connaître Douben en portant leur



LOUVRES, AVRIL 2002. Les jeunes créateurs du label de musique Exode-K et ceux de la ligne de vêtements Douben, originaires de Louvres et de Seine-Saint-Denis, ont décidé de

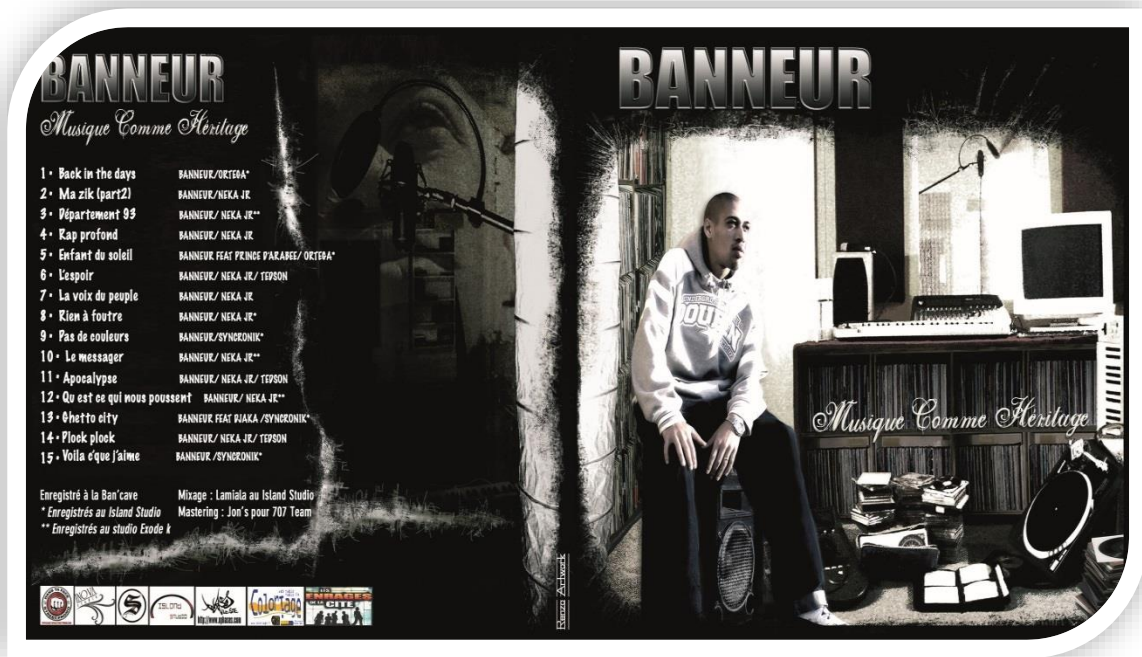


Street Album

BANNEUR

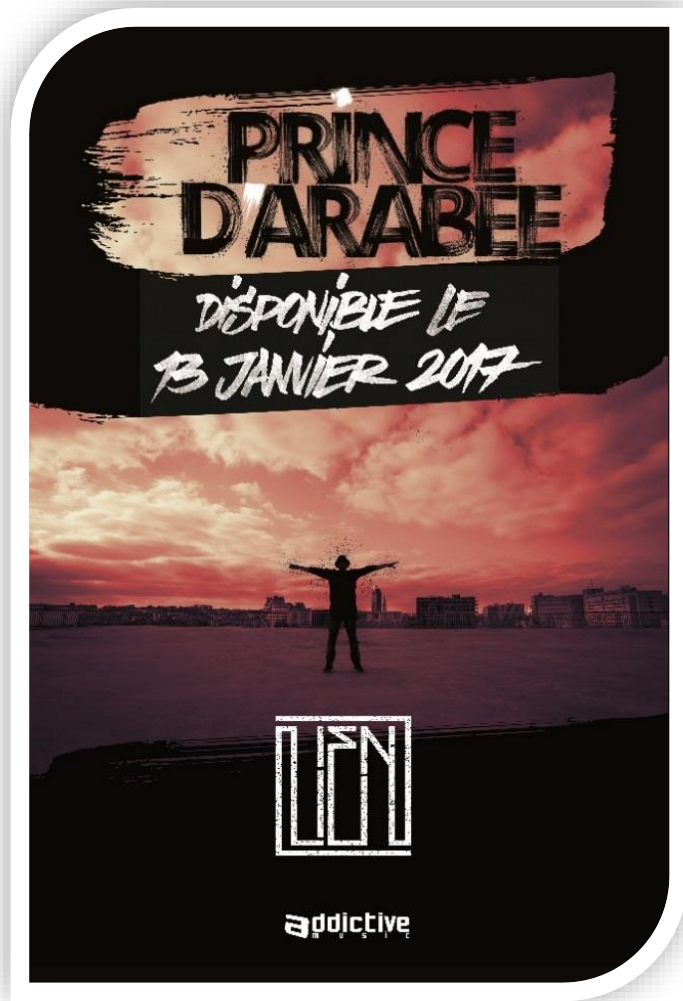
Musique comme héritage















PRINCE D'ARABEE

SALLE POLYVALENTE
LAVAL 53000
SAMEDI
18.02.2017

EN CONCERT

RAP HISTORY *street*

VOTE POUR TON TITRE PRÉFÉRÉ !

TOP MOUV' BOOSTER

L'invité de la semaine :

PRINCE D'ARABEE

Soirée proposée par En Vie Urbaine

EN CONCERT

Vendredi 24 Février
L'Alternateur (Niort) - 21h30
Entrée gratuite

PRINCE WALY
PROD BY MYTH SYZER
JUNIOR

PRINCE D'ARABEE



VIDEO CLIP

LE PRINCE D'ARABEE EST DE RETOUR



Le grand ouest se refait une jeunesse avec le retour de l'illustre Prince d'Arabee. L'ancien leader de Soul Choc, groupe indépendant extrait d'Angers, repart au quart de tour avec un « Dommage Collatéral », simple et efficace, véritable profession de foi d'un vétéran passionné. Son prochain projet, « Lien », est prévu pour le 13 janvier 2017. En attendant, nous vous recommandons [ce mix spécial Soul Choc](#) réalisé par l'équipe Built To Last, toujours au point, ainsi que cette archive d'un passage de [Soul Choc en 1998 dans l'émission Beat Session](#) sur Radio Campus Orléans . Deux très bons moments pour appréhender toute la puissance du Prince d'Arabee, avant la prochaine fourmée.

SUR [Partager sur Facebook](#)

ET [Partager sur Twitter](#)

CONNECTEZ-VOUS

BOOSKA ▶ P



RECHERCHER



1 Pusha T : « Drake c'est fini »
#PushaT #Drake



2 21 savage explique pourquoi il ne veut plus porter de bijoux !
#21.savage



3 Lil Wayne vient d'être libéré de chez Cash Money !
#Lil Wayne



4 Vege Dream : Les chiffres de ventes de « Marchand de sable »
#VegeDream #ventes

TOP NEWS

RAP FRANÇAIS

RAP US

CINÉMA / SÉRIES

SPORT

LIFESTYLE

GEEK

FORUM

BOUTIQUE

BOOSKA'BUZZ

Rap français > Actu Prince d'arabee > Prince d'Arabee refait surface ! [VIDEOCLIP]

PARTAGES

PARTAGES

3 221

WES

★ ★ ★ ★ ★ 2.9/5

PRINCE D'ARABEE REFAIT SURFACE ! [VIDEOCLIP]

Posté le 26 Septembre 2016 à 14h06, par Arois

Prince d'Arabee (Bastion, Soul Choc) annonce son retour depuis l'Ouest !



Le rappeur originaire d'Angers nous livre un premier clip, *Domage Collatéral*, extrait de son prochain projet, *Lien*. La sortie de celui-ci est prévue pour le 13 janvier 2017. Dans la 2ème partie des années 90, Prince d'Arabee faisait partie du groupe Soul Choc. Il s'était ensuite lancé en solo et avait posé sur une multitude de mixtapes et compilations.

REÇOIS LE TOP DE L'ACTU

TON ADRESSE MAIL

OK

Reçois dans ta boîte mail le top des actu du rap, foot et cinéma.

LE MEILLEUR DE L'ACTU



Mais qui est Bass For Real ? [PORTRAIT]



Moha La Squale : les chiffres de vente de son album « *Bendéro* »



 lebonson.org

PRINCE D'ARABEE



**20 BONS SONS EN
SEPTEMBRE 2016**

LA RÉDAC' × 6 OCTOBRE 2016

Prince D'Arabee dévoile un magnifique hommage à sa mère dans "El Muyma" !



18 Septembre 2017

Imprimer l'info Taille du texte 16

Découvrez le dernier clip de Prince D'Arabee : El Muyma, extrait du projet "Lien" toujours disponible.

Un père, on en a qu'un, une mère, on en a qu'une et Prince D'Arabee l'a compris. Afin de clôturer son album "Lien", le rappeur vient de rendre un magnifique hommage à sa génitrice.

Accompagné d'un simple micro et d'une instrumentale légère, mais terrible efficace signée Benoît Simon, Prince D'Arabee parle de son passé, sa vie, son enfance, sa famille, mais principalement l'amour de sa mère.

Accompagné d'un visuel soigné parsemé de nostalgie réalisé par Inoussa, le rappeur à la plume sentimentale vous présente "El Muyma" extrait de "Lien" toujours disponible.

En ce moment sur Generations



Ecoutez les Webradios

- Generations**
EN CE MOMENT : Lil Wayne - Lollipop
- Generations 101.5 Lyon**
EN CE MOMENT : 113 - Les Princes De La Ville
- Generations Rap U.S**
EN CE MOMENT : Busta Rhymes - Iwerk It
- Generations Funk**
EN CE MOMENT : Dennis Edwards - Don't Look Any Further
- Generations Rap FR Gold**
EN CE MOMENT : Kery James - Banlieusards
- Generations Rap FR**
EN CE MOMENT : Damso - Ipseité
- Generations R&B**
EN CE MOMENT : Bruno Mars - Versace on the Floor
- Generations RAP I**
EN CE MOMENT :



PRINCE D'ARABEE



Il y a 1 année

PRINCE D'ARABEE – COEUR À COEUR

Prince d'Arabée dévoile "Coeur à Coeur" le troisième extrait de l'album...

[CLIPS RAP FRANÇAIS](#) [RAP FRANÇAIS](#)



Il y a 2 années

PRINCE D'ARABEE – LA VIE EST BELLE

Prince d'Arabée dévoile "La Vie Est Belle" second extrait de son projet "...

[RAP FRANÇAIS](#)



MUSIC

MODE

VIDEOS ~

TENDANCE WEB

BOUTIQUE

JEUX / QCM

CONTACT



MUSIC RAP FR

Modulations (Freeman Ex- Iam)

📅 11 juin 2018 👤 ad min 🏷️ #rap, 2bañ, daddy lord c, Delphine Abomigliano, ex, freeman, gkill, hiphop, iam, malek, Modulations, reportage

Un super court métrage de Delphine Abomigliano Modulations (2013, 20'), produit par les Films d'Ici, filmé en 16mm. Interprété par

[Lire la suite](#)

CLIPS RAP FR

Guizmo – Sablier (Lyrics Video) // Y&W

📅 3 juin 2018 👤 ad min 🏷️ #rap, Guizmo, hiphop, Lyrics, rappeur, Sablier, Vidéo, Y&W

[Lire la suite](#)

CLIPS RAP FR VIDEOS

Prince D'Arabee – Dream Feat. K-Reen (Clip Vidéo)

📅 26 mai 2018 👤 ad min 🏷️ #rap, 49000, 49100, angers, bastion, clip, Dreams, feat, français, hiphop, K-Reen, Prince D'Arabee, rappeur, soul choc, Vidéo

Vous avez dit un grand artiste, voilà « Prince d'Arabee » un chanteur que l'on présente per à la nouvelle génération

SKYROCK
PREMIER SUR LE RAP

LA NOCTURNE
VENDREDI 6 JANVIER
00H - 02H

PRINCE D'ARABEE

addictive

LPN

Vendredi 6 janvier à 21 h sur

MOUV'

DJ FIRST MIKE
**FIRST MIKE
RADIO-SHOW**

**PRINCE
D'ARABEE**







En ce moment

Tour de France 2018

Affaire Harvey Weinstein

Catalogne

Mondial 2018

Oura

ACCUEIL / PAYS DE LA LOIRE / LAVAL /

Recevez gratuitement notre Newsletter de Laval
Chaque matin, l'essentiel de l'actualité

Votre adresse e-mail

Je m'inscris !

Laval. Le rappeur Prince d'Arabée de retour dans sa ville

Modifié le 17/10/2017 à 16:27 | Publié le 17/10/2017 à 16:27

Écouter





fnac
Rayons
Rechercher
Magasins
Me connecter
Mon panier

VENTES FLASH -50%
BONS PLANS FOOT -50%
HIGH TECH -50%
LIVRES: 3 POUR 2
AVANTAGES ADHÉRENTS

Accueil - Musique - Rap - Petits Prix Rap

Lien

Prince d'Arabée - CD album - Paru le 13 janvier 2017 ★★★★★ 3 avis

PRINCE D'ARABEE

PRINCE D'ARABEE

10€

En stock en ligne
Livraison à partir de 2€⁹⁹

Continuer avec la livraison 1 jour ouvré gratuite avec la carte **fnac+** (30 jours gratuits puis 49€/an. [Voir détails](#))

En magasin
Retrait **gratuit**

[Voir la disponibilité en magasin](#)

[Voir toutes les options et détails de livraison](#)

Résumé Détails produits

De Soul choc à sa signature chez Nouvelle Donne Music, en solo, le rappeur Prince d'Arabée est resté fidèle à un principe de base: celui d'être authentique dans la musique comme dans la vie. Respecté pour sa plume, reconnu par son flow et son grain de voix, c'est un artiste complet qui a performé dans les plus grandes salles de concert de France. Il a également participé à de très nombreux projets (Mixtapes, compilations, albums etc.). Cet opus, «Lien», est une lettre ouverte destinée à ses fans qui le suivent depuis ses... [Voir la suite](#)

Offres sur ce produit

10€ tous les 100€ avec le code "JUN"

LIVRAISON OFFERTE A PARTIR DE 20€

Satisfait ou remboursé
 SAV Fnac 7 jours sur 7
 Retour gratuit en magasin
 Paiement à l'expédition

Références bibliographiques

1. Ouvrages et articles

Anderson C (2014), « Makers: The New Industrial Revolution », New York: Crown Business.

Ardichvili A, Cardozo R, Ray S (2003), « A theory of entrepreneurial opportunity identification and development », Journal of business venturing, volume 8, issue 1, pages 105-123.

Audretsch D. B. (2007), « The Entrepreneurial Society. Oxford, England », New York : OUP USA.

Audretsch D. B., & Thurik A. R. (2000), « Capitalism and democracy in the 21st Century: from the managed to the entrepreneurial economy ». Journal of Evolutionary Economics, Vol. 10, no1/2, p.17-34.

Bachelet D, Neilson R.P, Hickler T, Drapek R.J, Lenihan J.M, Sykes M.T, Smith B , Sitch S, Thonicke K (2003), « Simulating past and future dynamics of natural ecosystems in the United States », Global Biogeochemistry Cycles 17.

Barrio S (2007), « Sociologie du rap français : Etat des lieux (2000/2006) », Thèse soutenue à l'Université de Saint-Denis.

- Barthes R (1984) , « La mort de l'auteur » , in R. Barthes, *Le Bruissement de la langue*, Paris: Seuil, pp. 61-67.
- Becker H.S (1982), « Art Worlds, Berkeley & Los Angeles » University of California Press.
- Becker H.S (1998), « Tricks of the Trade. How to Think About Your Method While You're Doing It, Chicago » The University of Chicago Press.
- Becker H.S (2007), « Telling About Society, Chicago », The University of Chicago Press.
- Belley A (1989), « Opportunités d'affaires: objet négligé de la recherche sur la création d'entreprise», *Revue P.M.O*, 4(1), 1989, 33.
- Benghozi P.J, Becker H.S (1990), « Les mondes de l'art. », In: *Revue française de sociologie*, 1990, 31-1. pp. 133-139.
- Berglund K, Johannisson B, Schwartz (2012) , « Societal Entrepreneurship: Positioning, Penetrating, Promoting », Cheltenham: Edward Elgar.
- Bernard M.J, Dubard Barbosa S (2016), « Résilience et entrepreneuriat ; une approche dynamique et biographique de l'acte d'entreprendre », *M@n@gement* vol 19 89-123
- Boltanski L, Chiapello E (1999), « Le Nouvel Esprit Du Capitalisme », Paris : Gallimard.
- Bourdieu P (1992), « Réponses. Pour une anthropologie réflexive », Paris : Seuil.
- Bourdieu P (1992), « Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire », Paris : Seuil.
- Bourguiba M (2007), « De l'intention à l'action entrepreneuriale: Approche comparative auprès de TPE Françaises et Tunisiennes », Thèse de Doctorat en Sciences de Gestion, l'Université de Nancy 2.
- Bréchet J-P, Schieb-Bienfait N (2012), « Entrepreneurship in search of its foundations », EURAM, Rotterdam.
- Burns T, Stalker G M (1961), « The management of innovation », *Sociologie du travail*, 5^e année n°1, Janvier-mars 1963. pp. 97-98.
- Busenitz L.W, Gomez C, Spencer J.W (2000), « Country institutional profiles : Unlocking entrepreneurial phenomena », *Academy of Management Journal*, 43(5), 994-1003.

Bygrave WD, Hofer CW (1992), « Theorizing about entrepreneurship », volume 16 issue 2 pages : 13-22, Baylor University

Carrier C (2000), « Défis, enjeux et pistes d'actions pour une formation entrepreneuriale renouvelée », in *Gestion 2000*, Mai Juin, pp 149-163.

Chiapello E (1998), « Artistes versus Managers : le management culturel face à la critique artiste », Paris : Métailié.

Cantillon R (1931) « Essai sur la nature du commerce en général », Edited and translated by H. Higgs, London : Macmillan.

Casson M (2005), « Entrepreneurship and the theory of the firm », *Journal of Economic Behavior & Organization*, vol 58, issue 2, 327-348.

Castoriadis C (1975), « L'institution imaginaire de la société », Paris: Le Seuil.

Chabaub D, Sammut S (2016), « L'entrepreneuriat : nouveaux champs d'analyse, nouvelles perspectives », *Revue l'Entrepreneuriat*.

Chirita M.G, Masson M.A, Ananou C (2012), « Construire et développer une opportunité entrepreneuriale par la démarche SynOpp », *Entreprendre & Innover* pages 66 à 76.

Clarke J, Holt R (2016), « Imagery of ad-venture : understanding entrepreneurial identity through metaphor and drawing », *Journal of Business Venturing* (2017).

Clarke J, Holt R (2019), « Images of entrepreneurship : using drawing to explore entrepreneurial experience », *Journal of Business Venturing* (2019).

Clifford J (1986), « Introduction: Partial Truths », in J. Clifford & G.E. Marcus, *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley : University of California Press, pp. 1-26.

Clifford J, Marcus G.E (1986), « *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography* », Berkeley: University of California Press.

Collins C, Locke E, Hanges P (2000), « The relationship of need for achievement to entrepreneurial behavior: a meta-analysis », Working paper, University of Maryland, College Park, MD.

Cooper A C, Dunkelberg W C (1981), « A new look at business entry : experiences of 1805 entrepreneurs », In : VESPER, K.H. (éd.), *Frontiers of entrepreneurship research: proceedings of the annual Babson College Entrepreneurship Research Conference*, Babson Park.

Croce F (2017), « Contextualized indigenous entrepreneurial models : A systematic review of indigenous entrepreneurship literature », *Journal of Management & Organization*, vol. 23, n°6, pp. 886-906.

Cromie S (1987), « Motivation of aspiring male and female entrepreneurs », *Journal of Organization Behavior*, 8/3, page 251-261.

Cunningham J.B, Lischeron J.C (1991), « Defining entrepreneurship », *Journal of small business management*, vol. 29, n° 1, page 45-67.

Davidsson P (1988), « Type of Man and Type of Company Revisited: A Confirmatory Cluster Analysis Approach », Published in: Kirchhoff, B.A., Long, W.A. et al. (Eds.) *Frontiers of Entrepreneurship Research*, Babson College: 88-105.

Daval H, Deschamps B et Geindre S (1999), « Proposition d'une grille de lecture des typologies d'entrepreneurs », 1er Congrès de l'Académie de l'Entrepreneuriat, Lille, 15 et 16 novembre, p 124-140.

Degeorge J.M, Magakian J.L (2013), « Vision et opportunité entrepreneuriale : une relation au travers du processus d'idéation ? », *Gestion 2000 (Volume 30)*.

Degeorge J.M, Messeghem K (2016), « Poursuite d'opportunité entrepreneuriale et modes de management »,

Denis J-P (2014), « Introduction au Hip Hop management », Corneilles en Royal : EMS.

Deschamps B (2011), « Les motivations de l'individu pour reprendre une entreprise », *Xième Conférence de l'Association Internationale de Management Stratégique* 13-14-15 juin 2001.

Drucker P.F (1985), « Innovation and Entrepreneurship», *Practice and Principles*, Harper and Row-277pages

Ellis C. S (2003), « The Ethnographic I: A Methodological Novel about Autoethnography», Walnut Creek, CA : AltaMira Press.

Ellis C. S , Bochner A (2000), « Autoethnography, Personal Narrative, Reflexivity: Researcher as Subject », in N. Denzin & Y. Lincoln (eds), *Handbook of Qualitative Research*, 2ème éd., Thousand Oaks CA: Sage Publications, pp. 733-768.

Essers C, Dey P, Tedmanson D, Verduyn K (2017), « Critical entrepreneurship studies, a manifesto ».

Ettinger JC (1989), « Stimuler la création d'emplois par la création d'entreprise », *Revue Française de Gestion*, mars-avril-mai 1989, p. 56-61.

Farias C, Fernandez P, Hjorth D & Robin Holt R (2019), « Organizational Entrepreneurship, politics and the political », *Entrepreneurship and regional development*, Vol. 21; pp. 555-566.

Fayolle A (2002), « Du champ de l'entrepreneuriat à l'étude du processus entrepreneurial : quelques idées et pistes de recherche », CERAG.

Filion L.J (1997), « Le champ de l'entrepreneuriat : historique, évolution, tendances », in *Cahier de recherche*, N° 97.01, HEC Montréal.

Filion L.J (1999), « De l'entrepreneuriat à l'entrepreneuriologie », *Cahier de recherche* n° 1999-08.

Filion L.J (2000), « Typologie d'entrepreneur - est-ce vraiment utile », *Cahier de recherche* n° 2000-14.

Flew T. and Cunnigham S, (2010) « Creative industries after the first decade of debate ». *The Information Society* no26, p.113-123.

Gareth M (1999) , « Les images de l'organisation », *Collection Sciences de l'administration*.

Gartner WB (1988), « Who is an entrepreneur ? Is the wrong question », *American Journal of small business*, volume 12.

De Gaulejac V, Giust-Desprairies, Masse A (2013), « La recherche clinique en sciences sociales », Eres.

Geertz C (1988), « Works and Lives: The Anthropologist as Author », Stanford: Stanford University Press.

Germain O (2017), « Théories en entrepreneuriat : pour que les fruits passent la promesse des fleurs », in Josée St-Pierre et al (eds), *Les PME : d'hier a demain : Bilan et perspectives*, Quebec : Presses Universitaires du Québec.

Germain O, Jacquemain A (2017), « Voies et voix d'approches critiques en management, » *Revue de l'entrepreneuriat*, Vol. 16, n° 1, pp. 7-18.

Germain O, Laifi A (2017), « Entrepreneurs, refuser les ordres établis », *Gestion*, Vol. 42, n° 3, pp. 76-77.

Germain O (2010), « Quand l'opportunité rencontre la stratégie », *Revue Française de gestion*, n°206, pp. 171-187.

Giddens A (1984), « The constitution of society, outline of the theory of structuration », University of California press.

Granger. B, (2000), « Oser créer: les associations d'appui aux créateurs proposent une politique ambitieuse pour la création d'entreprise », 226 pages, Editions Charles Léopold Mayer.

Hammou K. (2012), « Une histoire du rap en France », Paris : La Découverte.

Harmeling S.S (2011), « Re-storying an entrepreneurial identity: education, experience and self-narrative », *Education+ Training* 53 (8/9): 741-749.

Hebert.R.F, Link. A. N (1982), « The Entrepreneur: Mainstream Views and Radical Critiques », New York : Praeger.

Hernandez E-M (2000 a), «Vers l'entreprise holomorphe», in *l'Expansion Management Review*, septembre, pages 100 -116.

Hernandez E, Marco L (2008), « Entrepreneuriat versus salariat. Construction et déconstruction d'un modèle ? », *Revue française de gestion*, vol.8, n°188-189, pages 61-76.

Herron I, Sapienza HJ (1992), « The entrepreneur and the initiation of new venture launch activities », University of South Carolina, volume 17 pages 49-55.

Jazira R (2016), « Démystifier l'énigme de l'entrepreneur », *International Journal of Innovation and Applied Studies*, ISSR Journals, 18 (4), pp.10971122.

Johannisson B (2003), « La modernisation des districts industriels: rajeunissement ou colonisation managériale ? », *Revue internationale PME*, vol. 16, N° 1, pages. 11-41.

Julien P.A (2010), « Opportunités, information et temps », *Revue de l'Entrepreneuriat* (Vol. 9), pages 29 à 49.

Kirchhoff B.A (1994), « Entrepreneurship and Dynamic Capitalism: The Economics of Business Firm Formation and Growth », ABC-CLIO.

Kirzner I M (1985), « Discovery and the capitalist process », University of Chicago press.

- Kirzner I.M. (1989), « Discovery, Capitalism, and Distributive Justice ». New York: Basil Blackwell.
- Kirzner I.M. (1997), « Entrepreneurial discovery and the competitive market process : an austrian approach », *Journal of economic literature*, vol 35, No 1 pp 60-85, American economic association.
- Krohmer P, Lauterbach R, Calanog V (2009), « The bright and dark side of staging : investment performance and the varying motivation of private equity firms », *Journal of banking & finance*, volume 33, issue 9, pages 1597-1609.
- Lakoff G (1993), « The contemporary theory of metaphor », UC Berkeley previously published works.
- Lakoff G, Johnson M (1999), « Philosophy in the flesh », basic books.
- Lallement M (2015) , « L'âge du faire : Hacking, travail, anarchie », Paris: Seuil.
- Laurent P (1989), « L'entrepreneur dans la pensée économique », Volume 2 Issue1, p57-70
- Lapantine F (2015), « La Description ethnographique », Paris; Armand Colin.
- Lavoie D (1993), « La découverte de l'interprétation des possibilités de profit : la culture et l'entrepreneur selon Kirzner », In Berger B., (dir.), *Esprit d'entreprise, culture et sociétés*, Paris, Maxima, 219-237.
- Leadbeater C , Oakley K (1999), « The Independents : Britain's newcultural entrepreneurs », Demos.London.
- Learned K.E (1992), « What happened before the organization? A model of organization formation », *Entrepreneurship : Theory and Practice*, 1992, 17/1, 39-48.
- Leger-Jarniou C (1999), « Enseigner l'esprit d'entreprendre à des étudiants : réflexions autour d'une pratique », in *Actes du premier congrès de l'Académie de l'entrepreneuriat*, Lille, 1999.
- Lejeune P (1975), « Le Pacte autobiographique », Paris, Seuil, coll. "Poétique".
- LipovetskyG, Serroy J (2014), « L'esthétisation du monde : Vivre à l'âge du capitalisme artiste », Paris : Gallimard.
- Livesay H.C (1982), « Entrepreneurial History », Publié dans: Kent, C.A., Sexton, D.L., Vesper, K.H. (Eds.) *Encyclopedia of Entrepreneurship*. Englewood Cliffs, N.J.: 7-15.

- Macé, M. (2016), « Styles : Critique de nos formes de vie », Paris : Gallimard.
- Martuccelli D (2013), « Qu'est-ce qu'une biographie extrospective ? », Christophe Niewiadomski, Christine Delory Momberger. *La mise en récit de soi*, Presses Universitaires du Septentrion, 2013. (hal-01432857).
- Mbaye J. F. (2011, July). « Reconsidering cultural entrepreneurship: hip hop music economy and social change in Senegal », francophone West Africa (phd). The London School of Economics and Political Science (LSE).
- Menger P.-M. (2003), « Portrait de l'artiste en travailleur. Métamorphoses du capitalisme » Paris : Seuil.
- Michellod E , Gaillard H.T , Hugo H.A, Lehmann B.G, Perruchoud A (2013), « Analyse de l'intelligence émotionnelle dans le processus de création d'entreprise et de développement aux compétences entrepreneuriales ».
- Miller, D. (1983), « The correlates of entrepreneurship in three types of firms », *Management Science*, 29(7), 770–791.
- Morgan G (1999), « Les images de l'organisation », De Boeck Université Management. Bruxelles.
- Moriceau J.L (2004), « La répétition du singulier : pour une reprise du débat sur la généralisation à partir d'une étude de cas », *Sciences de Gestion*, n°36, p.113-140
- Nicholson L, Anderson A.R (2005), « News and Nuances of the Entrepreneurial Myth and Metaphor: Linguistic Games in Entrepreneurial Sense-Making and Sense-Giving » , *Entrepreneurship Theory and Practice*, n° 29, pp. 153–172.
- Pareja-Eastaway, M., Chapain, C., Mugnano, S. (2013). « Successes and failures in city branding policies », in S. Musterd, Z. Kovács, *Place-making and Policies for Competitive Cities*, 149-171.
- Pecqueux A. (2007), « Voix du rap. Essai de sociologie de l'action musicale », Paris: L'Harmattan.
- Perren L, Jennings P (2005), « Government Discourses on Entrepreneurship: Issues of Legitimization, Subjugation, and Power », *Entrepreneurship Theory and Practice* 29(2), pp.173-184.
- Poirier N (2003), « Cornelius Castoriadis. L'imaginaire radical », *Revue du MAUSS*, n°21, pages 383-404.

Rosete D, Ciarrochi J (2005), « Emotional intelligence and its relationship to workplace performance outcomes of leadership effectiveness », *Leadership and Organisational Development Journal* 26(5) : 388-399.

Saras D, Sarasvathy S.D, Dew N, Ramakrishna Velamuri S, Venkataraman S (2003), « Three views of entrepreneurial opportunity », Chapter 7 *Handbook of entrepreneurship research* pp 141-160.

Schieb-Bienfait N (2000), « Le projet de création comme pratique pédagogique », in *Gestion* 2000, Mai Juin, pp 123-147.

Schumpeter J A (1934), « The theory of economic development, an inquiry into profits, capital, credit, interest, and the business cycle ».

Shackle G (1979), « Imagination and the nature of choice », Edimburg University Press.

Shane S, Venkataraman S (2000), « The promise of the entrepreneurship as a field of research », *Academy of Management Review*. Smith N.R (1967), « The entrepreneur and his firm: the relationship between Type of man and type of company », Bureau of business research, east lansing, michigan : Michigan state university press.

Steyaert C, Katz, J (2004), « Reclaiming the Space of Entrepreneurship in Society: Geographical, Discursive and Social Dimensions », *Entrepreneurship and Regional Development* vol. 16, n°3, pp. 179-196.

Steyart C, Hjorth D (2006) , « Entrepreneurship as social change ». Steyart C, Hjorth D, Holt R (2015), « Entrepreneurship and process studies », *International small business journal*. Vol 33(6) 599-611.

Styhre A (2008), « Transduction and entrepreneurship : A biophilosophical image of the entrepreneur », *Scandinavian Journal of Management*, vol. 24, n°2, pp.103–112. Swedberg R, (1999), « Max Weber and the idea of economic sociology », Princeton university pres.

Tedmanson D, Verduyn K, Essers C, Gartnet W.B (2012), « Critical perspectives in entrepreneurship research », *Organization*.

Thurik A.R, Stam E, Audretsch D.B (2013), « The rise of the entrepreneurial economy and the future of dynamic capitalism », *Technovation*, volume 33, issue 8-9, pages 302-310.

Turner, F. (2008), « From Counterculture to Cyberculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism », Chicago: University Of Chicago Press.

Turner P (2010), « Hip Hop Versus Rap: An Ethnography of the Cultural Politics of New Hip Hop Practices. University of London », Doctoral thesis, Goldsmiths.

Tyler S.A (1986), « Post-Modern Ethnography : From Document of the Occult to Occult Document », in J. Clifford & G.E. Marcus, *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley: University of California Press, pp. 122-140.

Van Maanen J (1988) , « Tales of the Field: On Writing Ethnography », Chicago: University of Chicago Press.

Van Maanen, J (2011), « Tales of the Field. On Writing Ethnography» 2nd ed. Chicago: The University of Chicago Press.

Venkataraman S (1997), « The distinctive domain of entrepreneurship research », University of Virginia.

Venkataraman S, Sarasvathy S.D, Dew N et Forster W (2012), « Whither the promise ? Moving forward with entrepreneurship as a science of the artificial », *Academy of Management Review*, vol. 37, n° 1, pages 21-33.

Vérin H (1982), « Entrepreneurs, entreprise, histoire d'une idée », Édition : Paris : Presses universitaires de France, page 262.

Vérin H (2011), « Entrepreneurs, entreprise. Histoire d'une idée », *Parsi Classiques Garnier*, coll Histoire des techniques, page 271

Verstraete T (2001), « Entrepreneuriat : modélisation du phénomène », in revue de l'entrepreneuriat, Vol1, N1.

Weber M (1904/2004), « L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme », Paris : Gallimard, 2004.

Welsch H.P, Young E.C (1982), « The information source selection decision: the role of entrepreneurial personality characteristics », *journal of small business management*, 20/4, 49-57.

Wilson N.C, Stokes D (2002), « Cultural entrepreneurs and creating exchange », *Journal of research in marketing & entrepreneurship*, 4 (1), pp. 37-52

Woo C.Y, Cooper A.C et Dunkelberg W.C (1991), « The development and interpretation of entrepreneurial typologies », *Journal of business venturing*, vol°6, N°2, mars 1991, p. 93-114.

2. Articles et documents en ligne

Benchebra.R (2018), « Comment les rappeurs ont bouleversé les contrats musicaux »,

<https://www.lesechos.fr/tech-medias/medias/comment-les-rappeurs-ont-bouleverse-les-contrats-musicaux-150051>

Boudreault. H (2009), « La compétence professionnelle » article paru dans son site

<http://didapro.wordpress.com>.

Bosque. A, (2014), « Les débuts du hip hop en France, du bronx à la chapelle »,

<https://www.thebackpackerz.com/culture-larrivee-du-hip-hop-en-france>

Blatt. R (2014), « Why rap creates entrepreneurs », forbes

<https://www.forbes.com/sites/ruthblatt/2014/04/10/what-the-history-of-hip-hop-teaches-us-about-entrepreneurship/#239cbd8d569c>

Cardet.M, (2013), « L'Effroyable Imposture du Rap », <https://resistancerap.wordpress.com/2013/07/09/leffroyable-imposture-du-rap-mathias-cardet-pdfmega/>

Cobalt, (2001), « Emergence, évolution et histoire du rap »,

<http://www.hiphopcore.net/articles/50-article-emergence-evolution-et-histoire-du-rap.html>

European Parliament, (1999), « Cultural industries and employment in the countries of the European Union. Summary ». Education and Culture Series EDUC 104A

http://www.europarl.europa.eu/workingpapers/educ/104aensum_en.htm

European Parliament (2013), « European cultural and creative sectors as sources of economic growth and jobs ». European Parliament resolution of 12 September 2013 on promoting the European cultural and creative sectors as sources of economic growth and jobs

<http://www.europarl.europa.eu/sides/getDoc.do?pubRef=-//EP//NONSGML+TA+P7-TA-2013-0368+0+DOC+PDF+V0//EN>

Fraisse.A (2013), « Les cinq visages du rap français d'aujourd'hui », slate

<http://www.slate.fr/story/66759/rap-francais>

Gaboulaud.A et Offner. F (2010), « Le rap français vend moins de disques mais touche un public plus large »,

https://www.lemonde.fr/culture/article/2010/03/26/le-rap-francais-vend-moins-de-disques-mais-touche-un-public-plus-large_1324796_3246.html

Glasser. D, (2015), « Rap Attitude »,

<https://suississimo.com/2015/01/19/rap-attitude/>

Hammou. K (2014), « Le deuxième marché mondial... vraiment ? »,

<https://surunsonrap.hypotheses.org/3038>

Hammou.K, (2017), « La production collective du caractère prosaïque du rap français »,

<https://surunsonrap.hypotheses.org/3400>

Irma (2004), « Les trois étapes du disque »,

<https://www.irma.asso.fr/Les-trois-etapes-du-disque>

Kiddam (2014), « X phases, l'indépendance sinon rien »,

<https://quartierslibres.wordpress.com/2014/07/23/xphases-lindependance-sinon-rien/>

LaïdiA (1998), « Rappeurs en entreprise », l'espresso,

https://www.lexpress.fr/informations/rappeurs-en-entreprise_630827.html

Tillmann Barbara (2008), « La musique, langage universel »

<https://www.pourlascience.fr/sd/neurosciences/la-musique-un-langage-universel-1765.php>

Rap 2 France « L'histoire et évolution de rap »

<https://www.rap2france.com/histoire-du-rap-francais.php>

Summary

Does rap entrepreneurship define a specific form of entrepreneurship? Not that it is not the seizure of opportunities, the actualisation of traits, the means to have an employment or to be entrepreneur of oneself. But there is in rap entrepreneurship an imaginary, codes and practices, a sense of entrepreneurial practice that constitutes a form of its own.

An autobiographical account and participant observation allow us to describe from the inside the experience of being an entrepreneur in rap, to understand its environment, challenges, manners and values. We follow several entrepreneurial attempts and in particular the release of an artistic project.

Entrepreneurship requires a long learning of the environment, ways of being and the maintenance of street credibility. For these codes and ways to make sense, we turn to Castoriadis (1975), because there is an imaginary that creates a particularly strong and shared identity, that of the birth of hiphop culture. We thus see the importance of the imaginary in entrepreneurship, which invites to reflect on which imaginary establishing the predicted entrepreneurial society. However, it would be simplistic to interpret everything in the light of a past. What the field narrative suggests is that rap entrepreneurship brings a style, a form of existence that actors value and stick to. Thought of as a style, in the strong sense attributed to it by Macé (2016), it defines a way of life of its own that is to be understood and cared for in itself. It is a distinction, defining a way of being, dignified and

loveable. It is also a path of formation, of individuation. It is a form of life, in other words a combination of features, the sedimentation of an idea, an ethic, and thus permeates relationships to oneself and to the world, an idea of the good life (Ferrarese and Laugier, 2018).

What rap entrepreneurship shows is that entrepreneurship is a way of life, a mode of existence, a style that we value because it allows us to live in a culture, according to a way and values that we desire. Entrepreneurship is part of the hiphop culture and makes sense within this universe.

Today, digital technology is breaking codes and manners. New entrepreneurial practices are emerging from the hiphop imagination. They seem less and less specific to the hiphop sector. I fight to defend my style. Others may prefer to look at new ways to establish themselves, but will they still be hiphop? Will they still make you want to devote all of your life to it?

Keywords: Rap entrepreneurship, style, art worlds, imaginary, form of life, autobiography.

Résumé

L'entrepreneuriat rap définit-il une forme spécifique d'entrepreneuriat ? Non pas qu'il ne soit pas saisi d'opportunité, actualisation de traits, moyen d'avoir un emploi ou d'entreprendre soi. Mais il y a dans l'entrepreneuriat rap un imaginaire, des codes et pratiques, un sens à la pratique entrepreneuriale qui constitue une forme propre.

Un récit autobiographique et de l'observation participante permettent de décrire de l'intérieur l'expérience d'être entrepreneur dans le rap, d'en comprendre le milieu, les épreuves, les manières, les valeurs. Nous suivons plusieurs tentatives entrepreneuriales et notamment la sortie d'un projet artistique.

Entreprendre demande un long apprentissage du milieu, des manières d'être et le maintien notamment d'une street credibility. Pour que ces codes et manières prennent sens, nous nous tournons vers Castoriadis (1975), car il y a un imaginaire instituant particulièrement prégnant et partagé, celui de la naissance de la culture Hip-Hop. Nous voyons ainsi l'importance de l'imaginaire dans l'entrepreneuriat, ce qui nous invite à réfléchir sur quel imaginaire instituant s'érige la société entrepreneuriale qui nous est prédite. Pourtant il serait réducteur de tout interpréter à l'aune d'un passé. Ce que le récit du terrain donne à penser est que l'entrepreneuriat rap apporte un style, une forme d'existence à laquelle les acteurs tiennent et s'y tiennent. Pensé comme un style, au sens fort que lui attribue Macé (2016), il définit un mode d'existence propre et qui est à comprendre et à prendre soin pour lui-même. Il est une distinction, définissant une manière d'être, digne et aimable. Il est

aussi un chemin de formation, d'individuation. Il est une forme de vie, autrement dit un agencement de traits, la sédimentation d'une idée, d'une éthique, et imprègne de ce fait les relations à soi et au monde, une idée de la vie bonne (Ferrarese et Laugier, 2018).

Ce que montre l'entrepreneuriat rap est que l'entrepreneuriat est une manière de vivre, un mode d'existence, un style auquel on tient parce qu'il permet de vivre dans une culture, selon une façon et des valeurs que l'on désire. L'entrepreneuriat fait partie de la culture Hip-Hop et prend son sens à l'intérieur de cet univers.

Aujourd'hui, la technologie numérique casse les codes et les manières. De nouvelles pratiques entrepreneuriales s'instituent à partir de l'imaginaire Hip-Hop. Elles semblent de moins en moins spécifiques au secteur Hip-Hop. Je me bats pour défendre mon style. D'autres préféreront regarder de nouvelles manières s'instaurer, mais seront-elles encore Hip-Hop ? Donneront-elles encore l'envie d'y consacrer le tout de sa vie ?

Mots-clés : Entrepreneuriat rap, style, mondes de l'art, imaginaire, forme de vie, autobiographie

Titre : Une autobiographie au cœur de l'entrepreneuriat rap : Imaginaire, Monde et Style

Mots clés : Entrepreneuriat rap, style, mondes de l'art, imaginaire, forme de vie, autobiographie

Résumé : L'entrepreneuriat rap définit-il une forme spécifique d'entrepreneuriat ? Non pas qu'il ne soit pas saisi d'opportunité, actualisation de traits, moyen d'avoir un emploi ou d'entreprendre soi. Mais il y a dans l'entrepreneuriat rap un imaginaire, des codes et pratiques, un sens à la pratique entrepreneuriale qui constitue une forme propre.

Un récit autobiographique et de l'observation participante permettent de décrire de l'intérieur l'expérience d'être entrepreneur dans le rap, d'en comprendre le milieu, les épreuves, les manières, les valeurs. Nous suivons plusieurs tentatives entrepreneuriales et notamment la sortie d'un projet artistique.

Entreprendre demande un long apprentissage du milieu, des manières d'être et le maintien notamment d'une street credibility. Pour que ces codes et manières prennent sens, nous nous tournons vers Castoriadis (1975), car il y a une imaginaire instituant particulièrement prégnant et partagé, celui de la naissance de la culture hip hop. Nous voyons ainsi l'importance de l'imaginaire dans l'entrepreneuriat, ce qui nous invite à réfléchir sur quel imaginaire instituant s'érige la société entrepreneuriale qui nous est prédite. Pourtant il serait réducteur de tout interpréter à l'aune d'un passé.

Ce que le récit du terrain donne à penser est que l'entrepreneuriat rap apporte un style, une forme d'existence à laquelle les acteurs tiennent et s'y tiennent. Pensé comme un style, au sens fort que lui attribue Macé (2016), il définit un mode d'existence propre et qui est à comprendre et à prendre soin pour lui-même. Il est une distinction, définissant une manière d'être, digne et aimable. Il est aussi un chemin de formation, d'individuation. Il est une forme de vie, autrement dit un agencement de traits, la sédimentation d'une idée, d'une éthique, et imprègne de ce fait les relations à soi et au monde, une idée de la vie bonne (Ferrarese et Laugier, 2018).

Ce que montre l'entrepreneuriat rap est que l'entrepreneuriat est une manière de vivre, un mode d'existence, un style auquel on tient parce qu'il permet de vivre dans une culture, selon une façon et des valeurs que l'on désire. L'entrepreneuriat fait partie de la culture hip hop et prend son sens à l'intérieur de cet univers.

Aujourd'hui, la technologie numérique casse les codes et les manières. De nouvelles pratiques entrepreneuriales s'instituent à partir de l'imaginaire hip hop. Elles semblent de moins en moins spécifiques au secteur hip hop. Je me bats pour défendre mon style. D'autres préféreront regarder de nouvelles manières s'instaurer, mais seront-elles encore hip hop ? Donneront-elles encore l'envie d'y consacrer le tout de sa vie ?



Title : An autobiography at the heart of rap entrepreneurship : Imaginary, World and Style

Keywords : Rap entrepreneurship, style, art worlds, imaginary, form of life, autobiography.

Abstract : Does rap entrepreneurship define a specific form of entrepreneurship? Not that it is not the seizure of opportunities, the actualisation of traits, the means to have an employment or to be entrepreneur of oneself. But there is in rap entrepreneurship an imaginary, codes and practices, a sense of entrepreneurial practice that constitutes a form of its own.

An autobiographical account and participant observation allow us to describe from the inside the experience of being an entrepreneur in rap, to understand its environment, challenges, manners and values. We follow several entrepreneurial attempts and in particular the release of an artistic project.

Entrepreneurship requires a long learning of the environment, ways of being and the maintenance of street credibility. For these codes and ways to make sense, we turn to Castoriadis (1975), because there is an imaginary that creates a particularly strong and shared identity, that of the birth of hiphop culture. We thus see the importance of the imaginary in entrepreneurship, which invites to reflect on which imaginary establishing the predicted entrepreneurial society.

However, it would be simplistic to interpret everything in the light of a past. What the field narrative suggests is that rap entrepreneurship brings a style, a form of existence that actors value and stick to. Thought of as a style, in the strong sense attributed to it by Macé (2016), it defines a way of life of its own that is to be understood and cared for in itself. It is a distinction, defining a way of being, dignified and loveable. It is also a path of formation, of individuation. It is a form of life, in other words a combination of features, the sedimentation of an idea, an ethic, and thus permeates relationships to oneself and to the world, an idea of the good life (Ferrarese and Laugier, 2018).

What rap entrepreneurship shows is that entrepreneurship is a way of life, a mode of existence, a style that we value because it allows us to live in a culture, according to a way and values that we desire. Entrepreneurship is part of the hiphop culture and makes sense within this universe.

Today, digital technology is breaking codes and manners. New entrepreneurial practices are emerging from the hiphop imagination. They seem less and less specific to the hiphop sector. I fight to defend my style. Others may prefer to look at new ways to establish themselves, but will they still be hiphop? Will they still make you want to devote all of your life to it?

